

William Faulkner

SANCTUAIRE



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

William Faulkner



SANCTUAIRE

Roman

Traduit de l'américain par R. N. Rimbault et Henri Delgove

1931



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Préface

Faulkner sait fort bien que les détectives n'existent pas ; que la police ne relève ni de la psychologie ni de la perspicacité, mais bien de la délation ; et que ce n'est point Moustachu ni Tapinois, modestes penseurs du quai des Orfèvres, qui font prendre le meurtrier en fuite, mais la police des garnis ; car il suffit de lire les mémoires des chefs de police pour voir que l'illumination psychologique n'est pas le fort de ces personnes, et qu'une « bonne police » est une police qui a su mieux qu'une autre organiser ses indicateurs. Faulkner sait aussi que le gangster est d'abord un marchand d'alcool. Sanctuaire est donc un roman d'atmosphère policière sans policiers, de gang aux gangsters crasseux, parfois lâches, sans puissance. Mais l'auteur acquiert par là une sauvagerie que le milieu justifie, et la possibilité de faire accepter, sans quitter un minimum de vraisemblance, le viol, le lynchage, l'assassinat, les formes de la violence que l'intrigue fera peser sur tout le livre.

Sans doute est-ce une erreur que de voir dans l'intrigue, dans la recherche du criminel, l'essentiel du roman policier. Limitée à elle-même, l'intrigue serait de l'ordre du jeu d'échecs — artistiquement nulle. Son importance vient de ce qu'elle est le moyen le plus efficace de traduire un fait éthique ou poétique dans toute son intensité. Elle vaut par ce qu'elle multiplie.

Que multiplie-t-elle ici ? Un monde inégal, puissant, sauvagement personnel, non sans vulgarité parfois. Monde où l'homme n'existe qu'écrasé. Il n'y a pas d'« homme » de Faulkner, ni de valeurs, ni même de psychologie, malgré les monologues intérieurs de ses premiers livres. Mais il y a un Destin dressé, unique, derrière tous ces êtres différents et semblables, comme la mort derrière une salle des incurables. Une obsession intense broie en les heurtant ses personnages, sans qu'aucun d'eux l'apaise ; elle reste derrière eux, toujours la même, et les appelle au lieu d'être appelée par eux.

Un tel monde fut longtemps matière de conte ; même si les échos

américains ne nous répétaient complaisamment que l'alcool fait partie de la légende personnelle de M. Faulkner, le rapport entre son univers et celui d'Edgard Poë ou d'Hoffmann serait évident. Matériel psychanalytique semblable, haines, chevaux, cercueils, obsessions semblables. Ce qui sépare Faulkner de Poë, c'est la notion qu'ils ont l'un et l'autre de l'œuvre d'art ; plus exactement, c'est que l'œuvre d'art existait pour Poë, et primait la volonté d'expression – sans doute est-ce là ce qui provisoirement l'écarte le plus de nous. Il créait des objets. Le conte, terminé, prenait pour lui l'existence indépendante et limitée du tableau de chevalet.

Je vois dans l'affaiblissement de l'importance accordée aux objets l'élément capital de la transformation de notre art. En peinture, il est clair qu'un tableau de Picasso est de moins en moins « une toile » de plus en plus la marque d'une découverte, le jalon laissé pour le passage d'un génie crispé. En littérature, la domination du roman est significative, car, de tous les arts (et je n'oublie pas la musique), le roman est le moins gouverné, celui où le domaine de la volonté se trouve le plus limité. Combien Les Karamazoff, Les Illusions perdues, dominent Dostoïewsky et Balzac, on le voit de reste en lisant ces livres après les beaux romans paralysés de Flaubert. Et l'essentiel n'est pas que l'artiste soit dominé, mais que depuis cinquante ans il choisisse de plus en plus ce qui le domine, qu'il ordonne en fonction de cela les moyens de son art. Certains grands romans furent d'abord pour leur auteur la création de la seule chose qui pût le submerger. Et, comme Lawrence s'enveloppe dans la sexualité, Faulkner s'enfouit dans l'irréremédiable.

Une force sourde, parfois épique, se déclenche chez lui dès qu'il parvient à affronter un de ses personnages et l'irréremédiable. Et peut-être l'irréremédiable est-il son seul vrai sujet, peut-être ne s'agit-il jamais pour lui que de parvenir à écraser l'homme. Je ne serais nullement surpris qu'il pensât souvent ses scènes avant d'imaginer ses personnages, que l'œuvre fût pour lui, non une histoire dont le déroulement détermine des situations tragiques, mais bien, à l'opposé, qu'elle naquît du drame, de l'opposition ou de l'écrasement de personnages inconnus, et que l'imagination ne servît qu'à amener logiquement des personnages à cette situation conçue d'abord. C'est, soit d'une impuissance d'esclave pleinement ressentie (la jeune fille dans la

maison des gangsters), soit de l'absurde irrémédiable (le viol avec l'épi de maïs, l'innocent brûlé, Popeye en fuite mais stupidement condamné pour un délit qu'il n'a pas commis ; dans Tandis que j'agonise le fermier qui soigne son genou malade en l'enrobant de ciment, le magnifique monologue de haine) que jaillit chez Faulkner l'exaltation tendue qui fait sa force, et c'est l'absurdité qui donne à ses personnages secondaires, presque comiques (la maîtresse du bordel avec ses chiens), une intensité comparable à celle de Tchekhov. Je ne dirai pas de Dickens ; car, même autour de tels personnages rôde le sentiment qui fait la valeur de l'œuvre de Faulkner : la haine. Il ne s'agit pas ici de cette lutte contre ses propres valeurs, de cette passion de fatalité par quoi presque tous les grands artistes, de Baudelaire au Nietzsche à demi-aveugle qui chante la lumière, expriment l'essentiel d'eux-mêmes ; il s'agit d'un état psychologique sur quoi repose presque tout l'art tragique, et qui n'a jamais été étudié parce qu'il ne ressortit pas à l'esthétique : la fascination. De même que l'opiomane ne rencontre son univers qu'après la drogue, le poète tragique n'exprime le sien que dans un état particulier, dont la constance montre la nécessité. Le poète tragique exprime ce qui le fascine, non pour s'en délivrer (l'objet de la fascination reparaitra dans l'œuvre suivante) mais pour en changer la nature ; car, l'exprimant avec d'autres éléments, il le fait entrer dans l'univers relatif des choses conçues et dominées. Il ne se défend pas contre l'angoisse en l'exprimant, mais en exprimant autre chose avec elle, en la réintroduisant dans l'univers. La fascination la plus profonde, celle de l'artiste, tire sa force de ce qu'elle est à la fois l'horreur, et la possibilité de la concevoir.

Sanctuaire, c'est l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier.

ANDRÉ MALRAUX.

I

À travers l'écran des broussailles qui entouraient la source, Popeye regardait l'homme boire. Un vague sentier venant de la route aboutissait là. L'homme, un grand sec, sans chapeau, en pantalon de flanelle grise fatigué, sa veste de tweed sur le bras, avait débouché du sentier et s'était agenouillé pour boire. Popeye le regardait.

La source jaillissait au pied d'un hêtre et s'écoulait en sinuant sur un fond de sable onduleux. Tout autour s'était développée une épaisse végétation de cannes, de bruyères, de cyprès, d'eucalyptus, à travers lesquels les rayons du soleil ne parvenaient que divisés et diffus. Quelque part, caché, mystérieux, et pourtant tout proche, un oiseau lançait trois notes, puis se taisait.

L'homme buvait, son visage affleurant le reflet brisé et multiplié de son geste. Lorsqu'il se releva, il découvrit au milieu de son propre reflet, sans avoir pour cela entendu aucun bruit, l'image déformée du canotier de Popeye.

En face de lui, de l'autre côté de la source, il aperçut une espèce de gringalet, les mains dans les poches de son veston, une cigarette pendante à la lèvre inférieure. Son complet était noir : veston cintré à taille haute, pantalon au repli encroûté de boue tombant sur des chaussures crottées. Son visage au teint indéfinissable, exsangue, semblait vu à la lumière électrique. Sur ce fond de silence et de soleil, avec son chapeau de paille sur le coin de l'œil et l'angle obtus de ses deux bras, il revêtait l'inquiétante minceur d'une silhouette de fer blanc.

Derrière lui, l'oiseau chanta de nouveau, trois notes, toujours les mêmes ; un chant à la fois inexpressif et profond, succédant à l'oppressant silence dans lequel le lieu semblait s'isoler, et d'où surgit, l'instant d'après, le bruit d'une automobile qui passa sur la route et mourut dans le lointain.

Ayant bu, l'homme restait à genoux près de l'eau. « C'est un revolver que vous avez dans cette poche ? » fit l'autre.

De l'autre côté de la source, les yeux de Popeye fixaient l'homme, semblables à deux boutons de caoutchouc noir et souple. « J'vous d'mande, vous entendez, reprit Popeye, qu'est-ce que c'est que vous avez dans votre poche ? »

L'homme avait toujours son veston sur le bras. Il allongea la main vers le veston. D'une poche dépassait un chapeau de feutre bouchonné, et de l'autre un livre. « Laquelle ? » dit-il.

— Inutile de me faire voir, fit Popeye, suffit de le dire.

La main s'arrêta dans son geste. « C'est un livre. »

— Quel livre ? demanda Popeye.

— Un livre ordinaire. Un livre comme tout le monde en lit. Il y a des gens qui lisent.

— Vous lisez des livres ? dit Popeye.

La main de l'homme s'était figée au-dessus du veston. Leurs regards se croisaient par-dessus la source. La mince volute de la cigarette se tordait devant la figure de Popeye que la fumée faisait grimacer d'un côté, comme un masque où le sculpteur eût représenté deux expressions simultanées.

De sa poche-revolver, Popeye sortit un mouchoir crasseux qu'il déploya sur ses talons. Puis il s'accroupit, face à l'homme, de l'autre côté de la source. C'était une après-midi de mai ; il était environ quatre heures. Postés de part et d'autre, ils restèrent ainsi pendant deux heures. Par intervalle, derrière, dans le marécage, l'oiseau chantait, comme s'il eût été mû par un mécanisme d'horlogerie. Deux fois encore d'invisibles autos passèrent sur la grand'route et moururent dans le lointain. De nouveau, l'oiseau chanta.

— Et, naturellement, fit l'homme, par-dessus la source, vous ne savez pas son nom. Vous n'avez probablement jamais su ce que c'était qu'un oiseau, à moins qu'il ne chante en cage dans le hall d'un hôtel ou ne vaille quatre dollars sur un plat. » Popeye ne répondit pas. Il restait accroupi, dans son complet noir étriqué, sa poche droite étroitement plaquée contre son flanc, à tortiller et pincer des cigarettes entre ses minuscules mains de poupée, tout en crachant dans la fontaine. Sa peau était d'une pâleur terreuse, cadavérique, son nez légèrement aquilin ; il n'avait pas de menton du tout. Le bas de son visage coulait littéralement, comme celui d'une poupée de cire que l'on eût

posée auprès d'un feu ardent et oubliée là. Une chaîne de platine barraît son gilet, comme un fil d'araignée. « Voyons, dit l'autre, je m'appelle Horace Benbow, avocat à Kinston. Avant, j'habitais là-bas, à Jefferson. C'est justement là que je me rendais. Tout le monde, dans l'arrondissement, peut vous dire que je ne suis pas dangereux. Si c'est pour le whisky, vous pouvez bien en fabriquer, en vendre ou en acheter autant que vous voudrez, je m'en fiche pas mal. Je m'étais arrêté ici pour boire une gorgée d'eau. Tout ce que je désire, c'est me rendre à la ville, à Jefferson. »

Les yeux de Popeye eurent l'air de deux boutons de caoutchouc enfoncés d'un coup de pouce et revenus à leur place avec de crasseuses empreintes concentriques.

— Je voudrais bien arriver à Jefferson avant la nuit, reprit Benbow. Vous n'allez tout de même pas me tenir ici comme ça.

Popeye, sans retirer sa cigarette, cracha par-dessus elle dans la fontaine.

— Vous n'allez tout de même pas m'empêcher comme ça de partir, fit Benbow. Et si je me débinais...

Popeye fixa sur Benbow ses yeux de caoutchouc « Vous voulez vous débîner ? »

— Non, dit Benbow.

Popeye détourna les yeux. « Eh bien, alors, restez tranquille. »

De nouveau, Benbow entendit l'oiseau et essaya de se rappeler le nom que lui donnaient les gens du pays. Sur l'invisible grand'route une autre voiture passa, s'évanouit dans le lointain. Entre leur échange de paroles et le bruit de la voiture, le soleil avait presque complètement disparu. De la poche de son pantalon, Popeye sortit une montre à un dollar, la regarda, la remit dans sa poche, en vrac, comme une pièce de monnaie.

À l'endroit où le sentier venant de la source rejoignait le chemin de traverse sablonneux, un arbre, récemment abattu, obstruait le passage. Ils escaladèrent l'arbre et prirent le chemin, laissant maintenant la grand'route derrière eux. Dans le sable se voyaient deux ornières peu profondes sans traces de sabots. Au point où le trop-plein de la fontaine se répandait à travers le chemin, Benbow aperçut les empreintes de pneus d'une automobile. Popeye marchait devant lui, semblable, avec son veston étriqué et son

chapeau rigide, tout en angles, à un lampadaire art nouveau.

Le sable cessa. Le chemin montait en tournant et sortait de la brousse. Il faisait presque nuit. Popeye jeta un rapide regard par-dessus son épaule. « Allonge un peu, Toto ! » lança-t-il.

— Pourquoi ne pas couper au plus court, tout droit, en grimpant la colline ? demanda Benbow.

— À travers tous ces arbres ? » dit Popeye. Et son chapeau oscilla, jetant dans le crépuscule une lueur vague et inquiétante, pendant qu'il regardait le bas de la colline, où déjà la brousse s'étendait comme un lac d'encre. « Mince alors ! »

Il faisait presque nuit. Popeye avait ralenti le pas. Il marchait maintenant à côté de Benbow, et celui-ci pouvait voir le continuel balancement du chapeau à droite et à gauche, lorsque Popeye regardait autour de lui d'un air sournois et sinistre. Le chapeau arrivait juste au menton de Benbow.

Alors quelque chose, une ombre, qui prit forme brusquement, fondit sur eux, passa, avec un silencieux glissement d'ailes étendues, dans un remous d'air qui les frappa au visage, et Benbow sentit Popeye se plaquer contre lui de tout son corps et se cramponner à son veston. « Ce n'est qu'un hibou, dit Benbow, rien qu'un hibou. » Puis il ajouta : « Ce moineau de Caroline s'appelle l'oiseau pêcheur. C'était ça le nom que je ne pouvais pas trouver tout à l'heure. » Popeye, toujours collé à lui et s'agrippant à son veston, sifflait entre ses dents, comme un chat. Il sent le noir, pensa Benbow ; il sent comme cette chose noire qui sortit de la bouche de M^{me} Bovary et se répandit sur son voile de mariée pendant qu'on lui soulevait la tête.

Un instant après, au-dessus de la dentelure sombre d'un bouquet d'arbres, la maison dressa contre le ciel sa puissante et massive carrure.

Ruineuse et croulante, elle émergeait, vaste et délabrée, d'un bosquet de cèdres poussés à la diable. C'était un lieudit, « La maison du Vieux Français », qui datait d'avant la Guerre de Sécession ; une habitation de planteur élevée au milieu d'une étendue de champs de cotonniers, de prairies et de jardins depuis longtemps retournés à la brousse. Durant cinquante ans, les gens du voisinage l'avaient démolie morceau par morceau pour en extraire du bois de chauffage et l'avaient fouillée avec un optimisme sporadique et secret, dans l'espoir d'y découvrir l'or que son constructeur

passait pour avoir caché quelque part dans la bâtisse, à l'époque où Grant avait traversé la contrée, lors de sa campagne de Vicksburg.

Trois hommes étaient assis sur des sièges à l'un des bouts de la galerie. Dans les profondeurs du corridor béant, on apercevait une faible lueur. Le corridor traversait la maison d'un bout à l'autre. Les trois hommes regardèrent Popeye monter les marches avec son compagnon. « J'vous présente le professeur », fit Popeye sans s'arrêter. Il entra dans la maison, enfila le corridor, sortit par la porte de derrière, tourna et pénétra dans la pièce où était la lumière. C'était la cuisine. Debout devant le fourneau se tenait une femme en robe d'indienne passée. Une vieille paire de brodequins d'homme, sans lacets, claquait à chaque pas sur ses chevilles nues. Elle se retourna vers Popeye, puis revint à son fourneau où glapissait une poêlée de viande.

Popeye restait planté dans l'embrasement de la porte, son chapeau sur les yeux. Sans sortir le paquet, il prit une cigarette dans sa poche, la roula, la tapota, puis, la mettant dans sa bouche, craqua une allumette sur son ongle. « Y a un mec là-bas sur le devant », dit-il.

La femme ne broncha pas. Elle retournait sa viande. « C'est-il pour moi que tu dis ça ? fit-elle. C'est pas moi qui sers les clients de Lee. »

— C'est un professeur, dit Popeye.

La femme se tourna vers lui, une fourchette de fer à la main. Derrière le fourneau, dans l'ombre, il y avait une caisse en bois. « Un quoi ? »

— Professeur, répondit Popeye. Il a un livre sur lui.

— Qu'est-ce qu'il fiche ici ?

— Sais pas. Pas pensé à lui d'mander. C'est p't'être pour lire son bouquin.

— Il est venu ici tout seul ?

— J'l'ai trouvé à la source.

— Est-ce qu'il cherchait la maison ?

— Sais pas, dit Popeye, j'ai pas pensé à lui d'mander. » La femme le regardait toujours. « J'vais l'envoyer à Jefferson par le camion, ajouta-t-il. Il a dit qu'il voulait y aller. »

— Pourquoi qu'tu dis tout ça ? demanda la femme.

— T'es en train de faire la cuistance. Il va vouloir manger.

— Ah oui, fit la femme en se retournant vers le fourneau. J'la fais la cuistance. J'la fais pour des maquereaux, des soulards et des gâteaux. Ah, tu parles que j'la fais la cuistance.

De la porte, les mains dans ses poches, la fumée de la cigarette lui vrillant à travers la figure, Popeye la suivait des yeux. « Tu peux plaquer. J'te ramènerai dimanche à Memphis. Tu pourras t'remettre au turbin. » Il jeta un regard sur sa croupe. « Tu te fais du lard, ici, à prendre le vert à la campagne. J'irai pas le raconter à ceux de la rue Manuel. »

La femme se retourna, sa fourchette à la main. « Salaud ! » dit-elle.

— Pour sûr que j'irai pas leur dire que la Ruby Lamar elle s'en est allée à la cambrousse, et qu'elle porte une paire de godasses dont Goodwin ne veut plus, et qu'elle casse elle-même le bois pour faire son feu. Non, pour sûr. J'leur dirai que Goodwin est plein aux as.

— Salaud, répéta la femme, salaud !

— Tu peux être sûre », continua Popeye. Puis il tourna la tête. On entendait un frottement de pieds sur la galerie. Un homme entra. Un homme aux épaules voûtées, en salopette. Il était pieds nus. C'étaient ses pieds qu'on venait d'entendre. Sa tignasse embroussaillée et crasseuse était décolorée par le soleil. Il avait des yeux pâles et hagards, et une courte barbe soyeuse couleur d'or terni.

— Hein, si c'est pas un type, tout de même ! fit-il.

— Qu'est-ce que tu veux ? » demanda la femme. L'homme en salopette ne répondit pas. En passant, il jeta à Popeye un coup d'œil à la fois mystérieux et goguenard, comme s'il était sur le point de rigoler d'une bonne blague et qu'il attendît le moment d'éclater. Il traversa la cuisine avec la démarche incertaine d'un ours, ayant toujours cet air de mystère alerte et guilleret, puis, à leur nez, enleva du parquet une planche mobile et retira une cruche de cinq litres. Popeye le suivait de l'œil, les index dans son gilet, sa cigarette – qu'il avait fumée jusqu'au bout sans y porter une seule fois la main – déroulant ses volutes devant sa figure. L'expression de sa physionomie était sauvage, presque sinistre, pendant qu'il regardait l'homme

en salopette retraverser le plancher, avec une sorte de méfiance amusée, le pichet maladroitement dissimulé derrière son dos, observant Popeye avec cet air de gaieté prête à éclater, jusqu'à ce qu'il fût sorti de la pièce. De nouveau, on entendit sur la galerie le frottement de ses pieds nus.

— Pour sûr, reprit Popeye, que j'irai pas leur dire, à ceux de la rue Manuel, que Ruby Lamar fait la cuistance pour un idiot et un gâteaux.

— Salaud, dit la femme, salaud !

II

La femme, portant un plat de viande, entra dans la salle à manger. Popeye, l'homme à la cruche et l'étranger étaient déjà à table, une table faite de trois planches grossières clouées sur deux tréteaux, et sur laquelle une lampe était posée. Lorsque la femme pénétra dans le rayon de la lampe, la lumière décela un visage encore jeune, à l'air morose, au regard terne. Elle posa le plat sur la table, s'immobilisa un instant avec ces yeux mi-clos des femmes qui vérifient si rien ne cloche dans le service, puis se dirigea vers une caisse d'emballage ouverte dans un coin de la pièce, y prit une assiette et un couvert supplémentaire, revint à la table, et, avec une sorte de décision brusque, exempte de précipitation, le plaça devant Benbow, dont elle frôla l'épaule avec sa manche. Pas une seule fois, il ne rencontra son regard.

À ce moment, Goodwin entra, combinaison kaki maculée de boue, face maigre, tannée, maxillaires couverts d'un poil noir et rude, tempes grisonnantes. Il guidait par le bras un vieillard dont la longue barbe blanche était autour de la bouche d'une saleté repoussante. Benbow le vit asseoir le vieux dans une chaise, où il demeura docilement, avec l'avidité attentive et servile de quelqu'un à qui il ne reste plus qu'un plaisir et que le monde ne peut atteindre que par un seul sens, car il était à la fois aveugle et sourd. C'était un petit homme au crâne chauve, à la figure ronde et pleine, dans laquelle les yeux éteints par la cataracte ressemblaient à deux crachats coagulés. Benbow le regarda tirer de sa poche une guenille crasseuse, y régurgiter la bourre presque incolore de ce qui avait été une chique de tabac, replier soigneusement la guenille et la remettre dans sa poche. La femme lui servit une assiettée de ce qu'il y avait dans le plat. Les autres étaient déjà en train de manger, silencieux et appliqués, mais le vieux restait assis là-bas, la tête penchée au-dessus de son assiette, la barbe agitée d'un léger tremblement. Il chercha l'assiette à tâtons, d'une main tremblante et mal assurée, y découvrit un petit morceau de viande et se mit à le sucer, jusqu'à ce que la femme vînt lui taper sur les doigts. Alors, il reposa le morceau sur

l'assiette, et Benbow vit la femme lui découper ses aliments, viande et pain mélangés, et verser du sorgho sur le tout. Puis, Benbow cessa de regarder. Le repas fini, Goodwin reconduisit le vieux dehors. Benbow les vit tous deux franchir la porte et les entendit traverser le corridor.

Les hommes retournèrent sur la galerie. La femme desservit et emporta la vaisselle à la cuisine. Elle la déposa sur sa table, puis elle s'approcha de la caisse placée derrière le fourneau et se tint un instant penchée dessus. Elle se releva, mit son propre dîner sur une assiette, s'assit à la table, mangea, alluma une cigarette à la lampe, lava la vaisselle et la ramassa. Elle traversa alors le corridor, mais sans sortir sur la galerie, et se tint en deçà de la porte, à écouter la conversation des hommes, les paroles de l'étranger, et le glouglou profond, étouffé, de la cruche passant de main en main. « C't'abruti, dit la femme, de quoi qu'y veut ? » Elle écoutait la voix de l'hôte, un débit rapide, avec une pointe d'accent étranger, la voix d'un homme habitué à parler beaucoup et à peu près qu'à cela. « Pas à boire, en tout cas, pensa la femme immobile derrière la porte, il ferait mieux de filer où qu'il va, là où que ses femmes pourraient s'occuper de lui. »

Elle écoutait ce qu'il disait. « De ma fenêtre, je pouvais voir la vigne vierge, et, en hiver, je pouvais apercevoir aussi le hamac. Mais, en hiver, ce n'était que le hamac. C'est à cela que nous reconnaissons que la nature est femme, à cause de cet accord entre la chair de la femme et la saison femelle. Ainsi, tous les printemps, je pouvais assister au renouveau de l'antique sève qui me dissimulait le hamac, leurre verdoyant annonciateur de tristesse. Ce n'est que cela, les fleurs de la vigne. Presque rien, une sécrétion cireuse et amorphe, plus feuille que fleur, qui me cachait chaque jour davantage le hamac, au point que, vers la fin de mai, au crépuscule, sa voix, la voix de la petite Belle, était comme le murmure même de la vigne vierge. Elle ne disait jamais, « Horace, voici Louis, ou Paul ou Untel », mais seulement, « ce n'est qu'Horace ». Rien que cela, voyez-vous, dans sa petite robe blanche, au crépuscule, tous deux très graves, et tout joyeux, et un peu impatients. Et je ne pouvais m'empêcher de me sentir moins étranger à sa chair que si je l'avais procréée moi-même.

« Ce matin donc – non, c'était il y a quatre jours, c'est jeudi qu'elle est rentrée de l'école – ce jeudi-là, j'ai dit : « Ma mignonne, si tu l'as rencontré dans le train, c'est sans doute qu'il appartient à la compagnie de chemins de fer. Tu ne peux donc pas le prendre à la compagnie, c'est contraire au

règlement, comme pour les isolateurs des poteaux télégraphiques. »

« Il te vaut bien. Il va à Tulane. »

« Mais par le train, ma mignonne, dis-je.

« J'en ai rencontré dans des endroits bien pires que le train. »

« Je sais, dis-je. Moi aussi. Mais ce n'est pas une raison pour les amener à la maison, tu sais. Tu n'as qu'à marcher dessus et passer ton chemin. Cela ne salira pas tes petits souliers, tu sais. »

« Nous étions à ce moment dans le living room. C'était juste avant le dîner. Nous n'étions que tous deux à la maison ; Belle était descendue en ville.

« Qu'as-tu besoin de venir me voir ? Tu n'es pas mon père. Tu n'es que... que... »

« Que quoi ? dis-je. Que quoi au juste ? »

« Dis-le à mère, alors, dis-lui. C'est ce que tu veux faire. Dis-le lui ! »

« Voyons, dans le train, mon petit, repris-je. S'il était entré dans ta chambre à l'hôtel, je le tuerais, tout simplement. Mais dans le train, ça me dégoûte. Renvoyons-le et recommençons comme avant. »

« Ça te va bien de parler de ce qu'on trouve dans le train ! Oui, ça te va bien ! Pauvre type, va ! »

— Il est louf », dit la femme, immobile sur le pas de la porte. La voix de l'étranger poursuivait toujours, heurtée, rapide, diffuse.

— Non ! Non ! » dit-elle ; et moi je m'accrochais à elle, et elle se cramponnait à moi. « Je n'ai pas voulu dire ça ! Horace ! Horace ! » Et je respirais les fleurs assassinées, le subtil parfum des fleurs mortes, et les larmes. Alors, j'aperçus son visage dans la glace. Il y avait une glace derrière elle et une autre derrière moi. Elle se regardait dans celle qui était derrière moi, ne pensant pas à l'autre où je pouvais voir son visage, la voir qui observait le derrière de ma tête avec une innocente hypocrisie. Voilà pourquoi la nature est femme et le progrès homme. La nature a créé la vigne vierge, mais le progrès a inventé le miroir. »

— Il est louf », dit la femme de l'autre côté du seuil. Et elle continua

d'écouter.

« Mais ce n'était pas tout à fait ça. Je pensais que c'était le printemps, ou peut-être mes quarante-trois ans, qui m'avaient fait perdre la tête. Je me disais que peut-être je retrouverais mon équilibre si j'avais une colline où m'étendre un moment... C'était la faute de ce sacré pays. Plat, riche et perfide, au point que les vents mêmes semblent y engendrer de l'argent, et qu'on apprendrait sans surprise que l'on peut échanger dans les banques pour de l'argent comptant les feuilles tombées des arbres. Ce delta. Cinq mille milles carrés sans la moindre colline, si ce n'est les mottes de boue que les Indiens ont élevées pour s'y réfugier lorsque le fleuve débordait.

« Je me disais donc que c'était tout simplement une colline qu'il me fallait ; ce n'était pas la petite Belle qui me faisait fuir. Savez-vous ce que c'était ? »

— Il l'est bien ! dit la femme sur le seuil. Lee ne devrait pas laisser...

Mais Benbow n'avait pas attendu la réponse. « C'était un chiffon avec du rouge dessus. Avant même d'entrer dans la chambre de Belle, je savais que je le trouverais là. Il y était, en bouchon derrière la glace, un mouchoir avec lequel elle avait, en s'habillant, essuyé l'excès de fard, et qu'elle avait fourré entre la glace et le mur, au-dessus de la cheminée. Je le mis dans ma valise, je pris mon chapeau et je sortis. Avant même de m'apercevoir que j'étais parti sans argent, j'étais grimpé dans un camion. Cela aussi faisait partie du programme, voyez-vous : impossible de payer en chèque. Impossible de descendre du camion pour rentrer en ville et aller chercher de l'argent. Je ne pouvais pas faire ça. Aussi, depuis ce temps, n'ai-je cessé de cheminer à pied et de me faire véhiculer à l'œil. J'ai couché une nuit sur un tas de sciure dans une scierie, une autre dans la cabane d'un nègre, une autre dans un wagon de marchandises sur une voie de garage. Tout ce que je demandais c'était une colline pour m'y étendre, vous voyez. Alors, tout irait bien. Quand vous épousez votre femme à vous, vous partez de vous-même... peut-être mal. Mais quand vous épousez la femme d'un autre, vous partez, avec peut-être dix ans de retard, du faux départ d'un autre. Tout ce que je demandais, c'était une colline pour m'y étendre. »

— Quel idiot, dit la femme. Quel pauvre idiot. Elle se tenait toujours à l'intérieur de la porte, Popeye traversa le corridor et survint par derrière. Il passa près d'elle sans un mot, et enfila la galerie.

Allons, dit-il, faut qu'on charge. » Elle entendit les trois hommes s'éloigner. Elle resta plantée, immobile, à la même place. Puis elle entendit Benbow se lever péniblement de son fauteuil et traverser le porche. Elle l'aperçut alors, silhouette imprécise sur le ciel, sur l'obscurité moins dense ; un homme maigre, aux vêtements en désordre, aux cheveux rares et dépeignés, complètement ivre. « On ne lui donne pas à manger son content », dit la femme.

Elle était immobile, légèrement appuyée contre le mur, lui nez à nez avec elle. « Ça vous plaît cette vie-là ? dit-il. Pourquoi faites-vous ça ? Vous êtes encore jeune ; vous pourriez retourner dans les villes et mener la bonne vie rien qu'en jouant de la prune. » Elle ne bougea pas, toujours appuyée au mur, les bras croisés. « Le pauvre trouillard, le pauvre idiot », dit-elle.

— Voyez-vous, reprit-il, je manque de courage : c'est une chose que la nature a oublié de me donner. La mécanique est au complet, mais elle refuse de fonctionner. » Sa main errait gauchement sur la joue de la femme. « Vous êtes encore jeune. » Elle ne bougea pas. Elle sentait la main de Benbow se promener sur sa figure et palper sa chair, comme s'il eût voulu déterminer la place des os et la consistance des tissus. « Vous avez, autant dire, toute la vie devant vous. Quel âge avez-vous ? Vous n'avez pas encore dépassé la trentaine. » Sa voix était basse, presque un murmure.

Lorsqu'elle parla, elle ne baissa nullement le ton. Elle n'avait pas fait un mouvement, ses bras toujours croisés sur sa poitrine. « Pourquoi que vous avez plaqué votre femme ? » demanda-t-elle.

— Parce qu'elle aime trop les crevettes, dit-il. Je ne pouvais... voyez-vous, c'était un vendredi, et je me disais qu'à midi il me faudrait aller à la gare chercher au train la caisse de crevettes, la rapporter à pied à la maison, en la changeant de main tous les cent pas, et...

— Vous faisiez ça tous les jours ? demanda la femme.

— Non, le vendredi seulement. Mais je l'ai fait pendant dix ans ; depuis que nous sommes mariés. Et je ne peux pas supporter l'odeur des crevettes. Ce n'est pas tant de les rapporter à la maison qui me déplaisait, mais la caisse coule. Tout le long du trajet jusque chez moi, elle ne cesse de couler, au point que j'en suis arrivé à me suivre moi-même à la gare, où je me dissimule pour regarder Horace Benbow retirer le colis du train et repartir chez lui avec, en

le changeant de main, tous les cent pas, moi le suivant et, à chacune des petites flaques dont le puant chapelet s'évapore sur un trottoir en bordure du Mississipi, me disant : Ci-gît Horace Benbow.

— Ah », dit la femme. Elle respirait avec calme, les bras croisés. Elle s'en alla. Il lui céda le pas et la suivit dans le corridor. Ils pénétrèrent dans la cuisine où brûlait la lampe. « Faudra excuser de quoi j'ai l'air », fit la femme. Elle se dirigea vers la caisse placée derrière le fourneau, l'attira et se tint penchée dessus, les mains cachées dans le devant de sa robe. Benbow se tenait debout au milieu de la pièce. « Je suis forcée de le mettre dans une caisse pour que les rats ne le bouffent pas », dit-elle.

— Quoi ? fit Benbow. Qu'est-ce que c'est ? » Il s'approcha pour voir ce qu'il y avait dans la caisse. Elle contenait un enfant endormi, un enfant d'un an à peine. Il laissa tomber sur la petite figure ratatinée un regard indifférent.

— Tiens, dit-il, vous avez un fils ? » Et ils contemplèrent tous deux la figure souffreteuse de l'enfant endormi. Un bruit parvint du dehors. Des pas approchaient sur la galerie située derrière la maison. D'un coup de genou, la femme repoussa la caisse dans son coin, Goodwin venait d'entrer.

— Ça va, dit Goodwin, Tommy va vous montrer le chemin pour aller au camion. » Puis il traversa la pièce et pénétra dans la maison.

Benbow regarda la femme. Elle avait toujours les mains enroulées dans sa robe. « Merci pour votre dîner, dit-il. Peut-être qu'un jour... » Il la regarda ; elle continuait de le fixer de son même air, impassible plutôt que renfrogné. « Peut-être pourrai-je faire quelque chose pour vous à Jefferson. Vous envoyer quelque chose dont vous avez besoin... »

D'un geste qui tournoya comme un battement d'ailes, elle retira ses mains du pli de sa robe, puis les cacha de nouveau. « Avec toute cette eau de vaisselle et ces lessives... Vous pourriez peut-être m'envoyer une trousse de manucure », dit-elle.

L'un derrière l'autre, Tommy et Benbow s'éloignèrent de la maison, descendirent la colline et suivirent le chemin abandonné. Benbow regarda en

arrière. La ruine décharnée de la maison se profilait sur le ciel, obscure, désolée, mystérieuse, au-dessus de la masse enchevêtrée des cèdres. Le chemin n'était qu'une ravine, une balafre du sol, trop profonde pour une route, trop sèche pour un fossé, éventrée par les rigoles de l'hiver, encombrée de feuilles pourries et de branchages. À la suite de Tommy, Benbow avançait sur un vague sentier où les pas avaient usé jusqu'à la glaise la végétation croupissante. Au-dessus, une double rangée d'arbres se refermait comme une voûte, dont le sommet moins dense s'estompait sur le ciel.

La descente devint plus raide ; le chemin tournait. « C'est à peu près à cet endroit que nous avons vu un hibou », dit Benbow.

Devant lui, Tommy éclata d'un gros rire : « Il a dû avoir une sacrée trouille, hein ? »

— Je vous crois », fit Benbow. Il suivait la silhouette falote de Tommy, tout en s'efforçant de marcher droit, de parler correctement, avec cette application fastidieuse des ivrognes.

— J'suis qu'un con si c'est pas vrai qu'j'ai jamais vu un blanc avoir pus la trouille, dit Tommy. Il était là qui montait l'sentier pour venir à la galerie, et c'klebs qui sort de d'sous la maison et qui vient lui r'nifler les talons, comme c'est qu'un chien y fait. Et j'suis qu'un con s'y n'a pas ressauté comme si ç'avait été un mocassin^[1], et qu'il aurait été pieds nus. Et qu'il a sorti son p'tit rigolo ortomatique et qu'il l'a abattu raide comme balle. D'la merde si c'est pas vrai.

— À qui était ce chien ? demanda Benbow.

— C'était l'mien, dit Tommy. Il pleurnicha : « Un pauv' vieux cabot qu'aurait pas fait d'mal à une puce si qu'il l'aurait pu. »

Le chemin cessa de descendre ; on était en terrain plat. Benbow marchait toujours d'un air compassé ; ses chaussures grincèrent dans le sable. Sur le sol clair, il pouvait voir maintenant Tommy avancer avec la démarche hésitante et maladroite d'une mule dans le sable, mais sans effort apparent. À chacun de ses pas, le creux de ses pieds nus renvoyait en arrière avec un crissement une petite pluie de sable.

L'ombre massive de l'arbre abattu étendait sa tache sombre en travers du chemin. Tommy l'escalada. Benbow suivit, toujours avec la même attention

précautionneuse, se hissant parmi le feuillage encore plein de sève et sentant le vert. « V'là core une autre chose..., fit Tommy. Pouvez-vous y arriver ? »

— Ça va, » répondit Horace. Il retrouva son équilibre et Tommy repartit.

— C'est encore des coups à Popeye, déclara Tommy. À quoi que ça sert d'avoir bouché c'te route comme ça ? Il a arrangé ça pour qu'on aye une demi-lieue pour aller aux charrettes. J'y avais pourtant dit que v'là maintenant quatre ans que les gens viennent acheter chez Lee et que personne y avait encore cherché d'emmerdements. Sans compter qu'y faut core la sortir d'où qu'elle est, la bagnole, grosse comme elle est. Mais y a pas eu moyen d'l'empêcher. Que l'diab' m'emporte si son ombre lui fout pas la trouille.

— J'en aurais peur moi aussi, dit Benbow, si son ombre était la mienne.

Tommy étouffa un gros rire. Le chemin était maintenant un noir tunnel où s'étendait, comme un pavement, l'éclat impalpable et mortuaire du sable. « C'est à peu près ici que prenait ce sentier qui mène à la source », se dit Benbow, en essayant de discerner l'endroit où le sentier faisait brèche dans le mur de la brousse. Ils continuèrent :

— Qui est-ce qui conduit le camion ? demanda Benbow. Encore un de ces type de Memphis ?

— Sûr, dit Tommy. C'est le camion de Popeye.

— Pourquoi donc ces gens de Memphis ne peuvent-ils rester chez eux et vous laisser fabriquer votre alcool en paix ?

— C'est là qu'est l'pèze, répondit Tommy. Y en a point à gagner par ici avec ces p'tits rien du tout d'quarts et d'moitiés d'gallons. Lee fait ça rien que pour obliger, pour gagner un ou deux dollars de rab. C'est à fabriquer, à livrer et à épuiser son stock en vitesse qu'on gagne de l'argent.

— Ah oui, fit Benbow. Eh bien, je crois que j'aimerais encore mieux crever de faim que d'avoir ce type-là dans mes alentours.

Tommy eut un large rire. « Popeye est un bon gas. Il est seulement un peu drôle. » Il continuait de marcher, forme indécise sur la lueur silencieuse du chemin sablonneux. « J'suis qu'un foutu chien si c'est pas un type. Un vrai type, hein ? »

— Oui, dit Benbow, tout à fait.

Le camion attendait à l'endroit où le chemin redevenu de terre commençait à monter vers la grand'route macadamisée. Deux hommes étaient assis sur le pare-choc, fumant des cigarettes. Au-dessus, la cime des arbres s'amenuisait contre les étoiles. Il était plus de minuit.

— Vous y avez mis le temps, dit l'un des hommes. Pas vrai ? J'devrais déjà être à mi-chemin de la ville à c't'heure. Y a une femme qui m'attend.

— Tu parles, fit l'autre, qui t'attend sur l'dos. » Son camarade lui lança une injure.

— On est venu aussi vite qu'on a pu, dit Tommy. Pourquoi donc, les gas, qu'vous n'avez pas d'lanterne ? Si c't'homme-là et moi on avait été les cognes, on vous aurait eus, de vrai.

— Va donc grimper aux arbres, salaud de mal blanchi », cria le premier des deux hommes. Ils jetèrent leurs cigarettes et grimpèrent dans le camion. Tommy rigolait à mi-voix. Benbow se retourna et lui tendit la main.

— Au revoir, dit-il, et avec tous mes remerciements, Monsieur...

— Je m'appelle Taummy », fit l'autre. Sa main calleuse et mollasse se mit maladroitement dans celle de Benbow, la secoua une fois, comme un levier de pompe, cérémonieusement, puis se retira d'un geste gauche. Il resta planté là, silhouette trapue et indécise sur le pâle reflet du chemin, pendant que Benbow levait le pied à la recherche du marchepied. Il le manqua. Se rattrapa.

— Gare la casse, l'toubib », dit une voix sous la capote du camion. Benbow grimpa. Le second homme était en train de reposer un fusil de chasse contre le dossier du siège. Le camion démarra, mordant furieusement la pente ravinée, la gravit, parvint sur la grand'route macadamisée et vira en direction de Jefferson et de Memphis.

III

L'après-midi suivant, Benbow était chez sa sœur. Elle habitait à la campagne, à quatre milles de Jefferson, la maison des parents de son mari. Elle était restée veuve avec un garçon âgé de dix ans maintenant, et résidait dans cette vaste demeure avec son fils et la grand'tante de son mari, une femme de quatre-vingt-dix ans, qui passait sa vie dans un fauteuil roulant et que l'on appelait miss Jenny. Benbow, à la fenêtre à côté de celle-ci, regardait sa sœur qui se promenait dans le jardin avec un jeune homme. Il y avait dix ans que sa sœur était veuve.

— Pourquoi ne s'est-elle jamais remariée ? demanda Benbow.

— Je vous poserais la même question, fit miss Jenny. Une femme a besoin d'un homme.

— Oui, mais pas de celui-ci », répondit Benbow. Il regarda le couple. L'homme était en pantalon de flanelle et veston blanc. C'était un jeune homme gros et gras, à l'air prétentieux, vaguement l'allure d'un étudiant. « Elle m'a l'air d'avoir du goût pour les enfants. Peut-être parce qu'elle en a un maintenant à elle. Qui est donc ce garçon-là ? Est-ce le même que l'an dernier ? »

— C'est Gowan Stevens, dit miss Jenny. Vous devriez vous rappeler Gowan.

— Ah, fit Benbow. J'y suis maintenant. Je me rappelle le mois d'octobre dernier. » À cette époque-là, il avait traversé Jefferson en rentrant chez lui et passé une nuit chez sa sœur. Par la même fenêtre, miss Jenny et lui avaient observé le même couple se promenant dans le même jardin où s'épanouissaient alors des fleurs tardives, éclatantes, pleines du parfum poussiéreux d'octobre. À ce moment-là, Stevens était habillé en marron, et n'était encore qu'un inconnu pour Horace.

— On ne le voit que depuis qu'il est revenu chez lui, retour de Virginie, le

printemps dernier, dit miss Jenny. Celui de ce temps-là c'était ce jeune Jones... Herschell. C'est ça, Herschell.

— Ah oui, fit Benbow. Une vieille souche de Virginie, ou seulement un infortuné de passage par-là ?

— Un étudiant de l'Université. Il y suivait les cours. Vous ne vous souvenez pas de lui, parce qu'il portait encore des couches-culottes lorsque vous avez quitté Jefferson.

— N'allez pas dire cela à Belle, surtout », répondit Benbow. Il vit sa sœur et le jeune homme approcher et disparaître derrière la maison. Un instant après, ils montèrent l'escalier et pénétrèrent dans la pièce. Stevens entra, cheveux gommés, figure ronde, l'air satisfait de lui-même. Miss Jenny lui tendit une main qu'il baisa en s'inclinant lourdement.

— Vous rajeunissez chaque jour, et chaque jour vous devenez plus charmante, fit-il. J'étais justement en train de dire à Narcissa que si seulement vous quittiez ce fauteuil et consentiez à être mon flirt, elle ne tiendrait pas une minute devant vous.

— Ce sera pour demain, dit miss Jenny. Narcissa...

Narcissa était une forte femme aux cheveux noirs, à la figure large, stupide et sereine. Elle portait son éternelle robe blanche. « Horace, dit-elle, je te présente Gowan Stevens. Gowan, je vous présente mon frère. »

— Comment vous portez-vous, Monsieur ? » fit Stevens. Puis il serra la main de Benbow, d'une étreinte rapide, sèche, énergique, empressée. À ce moment entra le petit garçon, Benbow Sartoris, le neveu de Benbow. « J'ai souvent entendu parler de vous », assura Stevens.

— Gowan est allé à Virginia, fit l'enfant.

— Ah oui, dit Benbow. On me l'avait dit.

— Merci bien, répondit Stevens. Mais tout le monde ne peut pas aller à Harvard.

— Merci également, dit Benbow. C'était à Oxford.

— Horace raconte toujours aux gens qu'il est allé à Oxford pour leur laisser croire qu'il s'agit de l'Université de l'État, et qu'il puisse ensuite leur en mettre plein la vue, commenta miss Jenny.

— Gowan est allé des tas de fois à Oxford, interrompit le gamin. Il y a une bonne amie. Il l’emmène aux bals. Pas vrai, Gowan ?

— Exact, le même, fit Gowan. Une à cheveux rouges.

— Tais-toi, Bory », coupa Narcissa. Elle se tourna du côté de son frère. « Comment vont Belle et la petite Belle ? » Elle fut sur le point d’ajouter autre chose, mais elle se retint, tout en fixant sur son frère un regard grave et pénétrant.

— Si tu gardes l’espoir de le voir lâcher Belle, tu peux être tranquille, déclara miss Jenny. Il le fera bien un jour. Mais cela ne suffirait pas à Narcissa, même à ce moment-là, ajouta-t-elle. Il y a des femmes qui ne veulent pas qu’un homme en épouse une autre. Mais toutes les femmes sont furieuses de voir leur homme les plaquer.

— Allons, taisez-vous, fit Narcissa.

— Parfaitement, continua miss Jenny, voilà pas mal de temps déjà qu’Horace tire sur le licol. Mais il ne faudrait tout de même pas tirer trop fort, Horace, car il pourrait bien lâcher à l’autre bout.

De l’autre extrémité du hall parvint le son d’une clochette. Stevens et Benbow se précipitèrent ensemble sur la poignée du fauteuil roulant. « Voulez-vous me permettre, Monsieur, dit Benbow, puisqu’il paraît que je suis l’invité. »

— Allons, Horace, dit miss Jenny. Narcissa, voudrais-tu envoyer chercher dans le tiroir de la mansarde les pistolets de combat ? » Elle se retourna vers le petit garçon. « Et toi, file devant et dis de commencer la musique et de préparer deux roses. »

— Quelle musique ? demanda le gamin.

— Il y a des roses sur la table, dit Narcissa. C’est Gowan qui les a envoyées. Allons dîner.

Par la fenêtre, Benbow et miss Jenny observaient le couple, Narcissa toujours en blanc et Stevens en pantalon de flanelle et veston bleu, qui se

promenaient dans le jardin. « Ce gentilhomme de Virginie nous a raconté ce soir à souper comment on lui avait appris à boire en gentleman. Mettez un cafard dans l'alcool et vous aurez un scarabée. Mettez un Mississipien dans l'alcool et vous aurez un gentleman... »

— Gowan Stevens », ajouta miss Jenny. Ils les regardèrent disparaître tous deux derrière la maison. Il s'écoula quelques instants avant qu'ils entendissent deux personnes marcher dans le vestibule. Quand elles entrèrent, le petit garçon avait remplacé Gowan.

— Il n'a pas voulu rester, dit Narcissa. Il s'en va à Oxford. Il doit y avoir un bal vendredi soir à l'Université. Il a rendez-vous avec une jeune fille.

— Il pourra trouver là-bas une fameuse occasion de boire en gentleman, fit Horace. De faire n'importe quoi en gentleman. C'est sans doute pour ça qu'il est si pressé de rentrer.

— Y va m'ner au bal une vieille copine, dit l'enfant. Y va samedi à Stackville pour un match de baseball. Il a dit qu'il m'emmènerait, mais tu veux pas m'laisser y aller.

IV

Les gens de la ville qui faisaient leur promenade d'après dîner dans les jardins de l'Université, le professeur distrait qui s'en allait en rêvassant, ou le candidat à la licence qui se rendait à la bibliothèque, auraient pu voir Temple, un manteau flanqué sur son bras, à la diable, ses longues jambes blondes agitées d'une hâte fébrile, profiler en coup de vent sa silhouette sur les fenêtres éclairées du « Poulailier » – c'est ainsi qu'on appelait le dortoir des jeunes filles –, s'évanouir dans l'ombre au pied de la bibliothèque, et, dans un rapide envol de dessous féminins, bondir et s'installer finalement dans la voiture qui attendait là, moteur en marche, ce soir entre les soirs. Il était interdit aux étudiants de l'Université de posséder une auto. Tête nue, avec leurs culottes de golf et leurs pull-overs aux teintes éclatantes, ils s'en dédommageaient en regardant de haut, avec une supériorité rageuse, les jeunes gens de la ville, leurs chapeaux rigides collés sur leurs têtes pommadées, leurs vestons un peu trop ajustés et leurs pantalons un peu trop larges.

Il en était ainsi les soirs ordinaires. Mais lors du bal du Club des Lettres, qui avait lieu le samedi soir tous les quinze jours, ou à l'occasion des trois galas annuels, les garçons de la ville qui faisaient les cent pas d'un air détaché et agressif, avec leur éternel chapeau et leur collet relevé, regardaient Temple pénétrer dans le gymnase, son bras sur le bras noir de quelque étudiant, et disparaître dans un éblouissement tourbillonnant, au milieu d'un tourbillon éblouissant de musique, portant haut sa fine tête, son visage aux lèvres peintes et hardies, au menton harmonieux, aux yeux errant vaguement à droite et à gauche, froids, voraces, astucieux.

Puis, lorsque la musique hululait à travers les vitres, ils la regardaient passer rapidement à tour de rôle d'une paire de bras noirs à la suivante, sa mince et provocante poitrine se profilant dans l'intervalle, ses pieds remplissant de musique la syncope du rythme. Ils se baissaient pour boire à leurs flacons de poche et allumer des cigarettes, puis, redressés de nouveau,

immobiles contre la lumière, cols relevés et chapeaux sur la tête, ils avaient l'air d'une rangée de bustes, chapeautés et emmitouflés, découpés dans de la tôle noircie et cloués au rebord des fenêtres.

Au moment où l'orchestre attaquait Home, Sweet Home, il y en avait toujours trois ou quatre à faire les cent pas aux alentours de la sortie, le visage frigorifié, l'air provocant, les traits légèrement tirés par l'insomnie, pour regarder les couples partir dans un blême regain de mouvement et de bruit. Ils étaient trois ou quatre, cette nuit-là, qui regardaient Temple et Gowan Stevens s'en aller à l'heure glaciale avant-courrière de cette aube de printemps. Temple venait de se repoudrer ; son visage était tout pâle, les boucles de ses cheveux roux pendaient, déroulées. Ses yeux, tout en pupilles, se posèrent sur eux un court instant. Puis elle esquissa de la main un vague geste, à leur adresse peut-être. Ils ne répondirent pas. Pas la moindre étincelle dans leur regard glacé. Ils virent Gowan glisser son bras sous celui de Temple, perçurent une fugitive vision de flanc et de cuisse, lorsque celle-ci monta dans la voiture. C'était un roadster long et bas, avec un phare orientable.

— Qui qu'est c'est c' fils d'putain ? demanda l'un d'eux.

— Mon papa est juge, répondit le second avec une voix de fausset, aigre et goguenarde.

— Merde. Retournons en ville.

Ils s'éloignèrent. Une voiture arrivait, ils la hélèrent, mais elle passa sans s'arrêter. Sur le pont qui enjambait la tranchée du chemin de fer, ils firent halte et burent chacun son tour à une bouteille. Le n° 3 s'apprêtait à l'envoyer par-dessus le parapet, lorsque le n° 2 lui saisit le bras.

— Passe-la-moi », dit-il. Puis il cassa la bouteille avec soin et en répandit les morceaux à travers la route. Les autres le regardaient faire.

— T'es pas assez chic pour aller à un bal d'étudiants, dit le n° 1. Pauv' ballot.

— Mon papa est juge, reprit l'autre en disposant les tessons tranchants, la pointe en l'air, sur la chaussée.

— V'là une voiture qui vient, avertit le n° 3.

Elle avait trois phares. Ils s'appuyèrent contre le parapet, rabattant leurs

chapeaux sur leurs yeux à cause de la lumière, et ils virent passer Temple et Gowan. Temple avait la tête baissée, invisible. La voiture marchait à faible allure.

— T'es qu'un sacré con, reprit le n° 1.

— J'suis un con ? » fit le n° 2. Il sortit quelque chose de sa poche et leur claqua sous le nez un chiffon vaguement parfumé. « J'suis un con ? »

— Que tu dis.

— Doc a pris c'te liquette-là à Memphis, dit le n° 3, chez une vieille putain.

— Sacré salaud d' menteur ! s'écria Doc.

Ils virent le faisceau de lumière, le rubis de la lanterne arrière, diminuer au loin, puis s'arrêter au « Poulailier ». Les phares s'éteignirent. Au bout d'un moment, la portière de la voiture claqua, les feux se rallumèrent, la voiture démarra. Elle approcha de nouveau. Ils étaient appuyés en rang d'oignons contre le parapet, leurs chapeaux inclinés pour éviter l'éblouissement. Le verre brisé reluisait en étincelles éparses. La voiture ralentit, puis stoppa devant eux.

— Vous rentrez en ville, Messieurs ? » demanda Gowan en ouvrant la portière. Ils restèrent appuyés au parapet. « Vous êtes bien aimable », dit le n° 1 d'un ton renfrogné. Puis ils montèrent, deux dans le spider, le n° 1 près de Gowan.

— Serrez de ce côté, dit-il. Il y a une bouteille cassée par là.

— Merci », fit Gowan. La voiture repartit. « Est-ce que vous allez au match de Starkville, demain, Messieurs ? »

Ceux du spider ne répondirent pas.

— Je ne sais pas, fit le n° 1. Je ne crois pas.

— Je suis de passage ici, reprit Gowan. Je me suis trouvé à court de gnole, ce soir, et j'ai rendez-vous demain matin à la première heure. L'un de vous, Messieurs, pourrait-il me dire où il me serait possible de m'en procurer une bouteille ?

— Il est bougrement tard », dit le n° 1. Puis, se tournant vers les autres :

« Tu connais quelqu'un qui lui en vendrait à cette heure-ci ? »

— Peut-être Luc, répondit le n° 3.

— Où habite-t-il ? demanda Gowan.

— Continuez, dit le n° 1, je vous montrerai. » Ils traversèrent la place, sortirent de la ville et roulèrent pendant un demi-mille environ.

— C'est la route de Taylor, n'est-ce pas ? demanda Gowan.

— Oui, répondit le n° 1.

— Il va falloir que j'y passe de bonne heure ce matin, dit Gowan ; que j'y sois avant l'arrivée du spécial. Vous n'allez pas au match, dites-vous, Messieurs ?

— J crois pas, répondit le n° 1. Arrêtez. » Un talus escarpé montait, couronné de blackjacks^{2} rabougris. « Attendez-moi ici. » Gowan éteignit les phares. Il entendit l'homme gravir péniblement le talus.

— Luc a-t-il de bonne gnole ? demanda Gowan.

— Pas mauvaise. Aussi bonne que n'importe quelle autre, je suppose, grogna le n° 3.

— Si vous ne la trouvez pas de votre goût, vous n'êtes pas forcé de la boire », ajouta Doc. Gowan se retourna lourdement pour le regarder.

— Elle vaut bien celle que vous avez bue cette nuit, reprit le n° 3.

— Vous n'étiez pas non plus forcé de la boire, celle-là, continua Doc.

— J'ai peine à croire qu'on puisse en fabriquer par ici d'aussi bonne que celle qu'on fait à l'Université, dit Gowan.

— D'où que vous êtes ? demanda le n° 3.

— De Virginia..., c'est-à-dire de Jefferson, mais j'ai été étudiant à Virginia. On vous apprend à pinter, là-bas.

Les deux autres ne répondirent pas. Le n° 1 revint, précédé d'une menue avalanche de terre qui dévala le talus. Il avait à la main un bocal à fruits. Gowan le prit, l'éleva à hauteur d'œil sur le ciel. Le liquide était incolore, d'aspect parfaitement inoffensif. Il ôta le couvercle et tendit le bocal.

— Buvez.

Le n° 1 but une lampée et le tendit à ceux du spider.

— Buvez.

Le n° 3 but également, mais Doc refusa. Gowan but à son tour.

— Bon Dieu, dit-il, comment faites-vous, les amis, pour boire une saleté pareille ?

— Nous autres, c'est pas du tord-boyaux qu'on boit à Virginia », fit Doc. Gowan se retourna sur son siège en le dévisageant.

— La ferme ! Doc, dit le n° 3. Faites pas attention à lui, il a eu la colique toute la nuit.

— Espèce de con, grogna Doc.

— Comment m'as-tu appelé ? demanda Gowan,

— Mais non, il n'a pas dit ça, fit le n° 3. Doc est un bon type. Allons, Doc, bois-en un coup.

— Et puis j'm'en fous, jeta Doc. Aboule ici.

Ils rentrèrent en ville. « Le bistrot va être ouvert, dit le n° 1. À la gare. »

C'était une buvette-restaurant. Personne dedans, à l'exception d'un homme en tablier crasseux. Ils allèrent au fond de la pièce et entrèrent dans un cabinet où il y avait une table et quatre chaises. L'homme apporta quatre verres et des coca-cola. « Patron, dit Gowan, pourrais-je avoir du sucre, de l'eau et un citron ? » L'homme apporta ce qu'il avait commandé. Les autres regardèrent Gowan confectionner un amer au whisky. « C'est comme cela qu'on m'a appris à le boire », dit-il. Ils le regardèrent boire. « Ça n'est pas très raide pour mon goût », fit-il en remplissant son verre au bocal. Puis il but de nouveau.

— Pour sûr que vous savez boire ça, dit le n° 3.

— J'ai appris à bonne école. » Il y avait dans la pièce une haute fenêtre. Derrière, le ciel était pâle et neuf. « On en prend un autre, Messieurs », dit-il en emplissant de nouveau son verre. Les autres se servirent avec modération. « Là-bas, à l'école, on considère qu'il vaut mieux rouler sous la table que de faire semblant de boire », déclara-t-il. Ils le regardèrent absorber ce verre-là et virent ses narines s'emperler d'une sueur subite.

— Il en a son comptant aussi, fit Doc.

— Qui est-ce qui a dit ça ? » demanda Gowan. Il versa un doigt d'alcool dans son verre. « Si seulement nous avions de la gnole potable. Je connais un type dans mon comté, un nommé Goodwin, qui fabrique... »

— C'est ça qu'ils appellent boire, à votre école ? interrompit Doc.

Gowan le regarda fixement : « Vous croyez ça ? Z'youtez un peu. » Il se versa de l'alcool, les autres regardaient monter le niveau du liquide.

« Attention, vieux », fit le n° 3. Gowan emplit son verre ras bord, le leva, le vida d'un trait. Il se souvint d'avoir reposé le verre avec soin, puis il se vit simultanément au grand air, dans une aube grise et froide, où une locomotive haletait sur une voie de garage en tête d'une sombre file de wagons, et en train de raconter péniblement à quelqu'un qu'il avait appris à boire en gentleman. Puis il se retrouva, toujours s'évertuant à raconter, dans un endroit exigü, puant l'ammoniaque et la créosote, occupé à vomir dans un trou, tout en s'efforçant d'expliquer aux autres qu'il devait être à Taylor à six heures trente, pour l'arrivée du « spécial ». La crise s'atténa. Il ressentait une extrême lassitude, une immense faiblesse, un désir de s'étendre qui ne pouvait matériellement se satisfaire, puis, à la lueur d'une allumette, il s'appuya au mur, tandis que ses yeux se mettaient lentement au point sur un nom écrit là au crayon. Il ferma un œil, toujours accoté au mur, vacillant et bavant, et lut le nom. Alors, il regarda ses compagnons en branlant la tête.

« Nom de femme... de femme que je connais. Bonne fille. Fameuse affaire. Rendez-vous pour l'emmener à Stark... Starkville. Sans chap'ron, v'comprenez ? » Appuyé au mur, bavant et bafouillant, il s'endormit.

Tout de suite, il se mit à se débattre contre le sommeil. Il lui sembla que c'était tout de suite, et, malgré cela, il avait conscience du temps qui s'écoulait pendant cette lutte, et que ce temps était l'une des raisons pour lesquelles il ne fallait pas dormir sous peine d'avoir une surprise désagréable. Pendant un bon moment, il se rendit compte qu'il avait les yeux ouverts avant d'avoir recouvré la vue. Puis il vit de nouveau, sans se rendre compte immédiatement qu'il était éveillé.

Il était couché, complètement immobile. Il lui semblait qu'en s'arrachant au sommeil, il avait atteint le but pour lequel il voulait s'éveiller. Il gisait en chien de fusil sous une voûte basse, regardant la façade d'une bâtisse

inconnue au-dessus de laquelle couraient d'ineptes petits nuages rosés par le soleil. Enfin, ses muscles abdominaux vinrent à bout de la nausée qui lui avait fait perdre la notion des choses. Il se souleva, rampa comme il put, alla s'affaler sur le marchepied de la voiture, sa tête heurtant la portière. Le coup le fit revenir complètement à lui. Il ouvrit la portière, faillit s'étaler par terre, se roidit, se mit à courir vers la gare en titubant. Il tomba. À quatre pattes, il regarda avec incrédulité et désespoir la voie de garage déserte et le ciel plein de soleil au-dessus de lui. Il se remit debout et reprit sa course avec son smoking tout souillé, son faux col arraché et ses cheveux en broussaille. Quelle cuite ! se dit-il avec une sorte de rage. Quelle cuite !

Sur le quai, à part un nègre qui balayait, personne. « Boun Diou, des moussiés blancs », s'écria le nègre.

— Le train ? demanda Gowan. Le spécial ? Celui qui était sur cette voie ?

— L'est palti l'a pas cinq minites. » Le balai en suspens, il regarda Gowan faire demi-tour, revenir en courant à la voiture et s'affaler dedans.

Le bocal gisait sur le tapis. Il l'écarta d'un coup de pied et mit le moteur en marche. Il éprouvait le besoin de se sentir quelque chose dans l'estomac, mais le temps faisait défaut. Il jeta un coup d'œil sur le bocal. Ses boyaux se tordaient impitoyablement ; il empoigna le bocal et but goulûment, manqua s'étouffer, se fourra une cigarette dans le bec pour atténuer la réaction. Presque aussitôt il se sentit mieux.

Il traversa la place à quarante milles à l'heure. Il était six heures un quart. Il prit la route de Taylor en accélérant la vitesse, sans ralentir, but de nouveau au bocal, arriva à Taylor juste comme le train démarrait, et s'arrêta pile entre deux wagons de marchandises au moment où la dernière voiture passait. La porte du couloir s'ouvrit. Temple sauta et courut quelques pas le long de la voiture, tandis qu'un employé se penchait en lui montrant le poing.

Gowan était descendu. Temple fit demi-tour et vint vers lui d'un pas rapide. Puis elle ralentit, s'arrêta, repartit, considérant sa face hagarde, ses cheveux en broussaille, son faux col et sa chemise en lambeaux.

— Vous êtes ivre, dit-elle. Espèce de porc. Espèce de sale porc.

— Une rude nuit ; t'en d'vines pas la moitié.

Elle regarda autour d'elle la gare lugubre et jaune, les hommes en

combinaison qui l'observaient en mâchant lentement leur chique. Elle regarda le train décroître au loin sur les rails et les quatre bouffées de vapeur déjà presque dissipées lorsque le son du sifflet lui parvint. « Sale cochon, fit-elle. Vous ne pouvez aller nulle part en cet état. Vous n'avez pas même changé de costume. » Arrivée à la voiture, elle s'arrêta de nouveau. « Qu'est-ce qu'il y a derrière vous ? »

— Mon bidon, dit Gowan. Monte.

La bouche outrageusement écarlate, ses yeux attentifs et froids sous son petit chapeau sans bord, une mèche de cheveux roux en accroche-cœur, Temple regardait Gowan. Elle se retourna de nouveau vers la gare, massive et hargneuse dans la fraîcheur du matin, puis, d'un bond, sauta dans la voiture et replia ses jambes sous elle. « Filons », dit-elle. Gowan mit l'auto en marche et la fit tourner. « Vous feriez mieux de me ramener à Oxford », fit Temple. Elle se détourna pour regarder la gare baignée maintenant dans l'ombre d'un nuage qui courait rapidement tout là-haut. « Vous feriez mieux », répéta-t-elle.

Deux heures, cette après-midi-là. La voiture roulait à belle allure à travers la désolation murmurante des hauts pins. Tout à coup, quittant la route macadamisée, Gowan s'engagea dans un chemin encaissé entre des talus ravinés, qui descendait vers un fond couvert de cyprès et d'eucalyptus. Sous son smoking, il portait une chemise de cotonnade bleue, telle qu'en ont les ouvriers. Ses yeux bouffis étaient injectés de sang, ses joues couvertes d'un poil rude et bleuâtre. En l'observant, roide et rencognée, tandis que la voiture plongeait et rebondissait parmi les ornières défoncées, Temple pensait : « Sa barbe a poussé depuis que nous avons quitté Dumfries ; c'est la lotion capillaire qu'il a bue. Il a acheté à Dumfries un flacon de lotion capillaire et il l'a bu. »

Il la regarda, cherchant ses yeux. « Allons, ne fais pas le gros dos comme ça. J'en ai pas pour dix minutes à aller chez Goodwin chercher une bouteille. J'en ai pas pour dix minutes. J't'ai dit que je te ramènerai à Starkville avant le train et je le ferai. Tu ne me crois pas ? »

Elle ne répondit rien. Elle pensait au train pavoisé d'oriflammes et qui était déjà à Starkville ; aux tribunes bariolées ; à l'orchestre avec le gouffre étincelant du basson ; au pentagone verdoyant pointillé de joueurs accroupis poussant des cris brefs et glapissants comme des oiseaux de marais dérangés

par un alligator, qui, incertains d'où vient le danger, immobiles, prêts à s'envoler, s'encouragent l'un l'autre avec de brusques appels, absurdes, plaintifs, circonspects, éperdus.

— Faut pas m'la faire, avec ton air de Sainte-Nitouche. Te figure pas que j'ai passé pour rien la nuit avec quelques-uns de tes gigolos pommadés. Te figure pas que c'est seulement parce que j'ai bon cœur que je leur ai rempli la panse avec ma gnole. Mademoiselle fait la sucrée et se figure qu'elle peut batifoler toute la semaine avec le premier bouseux fringué au décrochez-moi ça, pourvu qu'il possède une Ford, et que le samedi je n'y vois que du bleu, n'est-ce pas ? Tu t'imagines que je n'ai pas vu ton nom, là où il est écrit, sur le mur des chiottes ? Ça t'épate ?

Elle ne répondit pas. Elle restait roide et cramponnée pendant que la voiture lancée trop rapidement embardait d'un bord à l'autre du chemin. Gowan, sans essayer de redresser la direction, la regardait toujours.

— Nom de Dieu, je voudrais bien voir la femme qui pourrait... » Le chemin s'aplanissait dans le sable, complètement recouvert, complètement muré par une jungle de cannes et de bruyères. La voiture embardait de droite et de gauche dans les ornières molles.

Temple aperçut l'arbre qui obstruait le passage, mais elle se contenta de se cramponner plus solidement. C'était, lui semblait-il, le dénouement logique et désastreux de la série d'événements dans laquelle elle s'était trouvée engagée. Elle demeurait assise, raidie, indifférente, tandis que Gowan, qui, vraisemblablement regardait droit devant lui, entra dans l'arbre à vingt milles à l'heure. La voiture buta, rebondit en arrière, fonça de nouveau sur l'arbre et se renversa sur le côté.

Temple se sentit projetée en l'air, emportant avec elle une sourde douleur à l'épaule et la vision de deux hommes en observation à la lisière des cannes, sur le bord du chemin. Elle parvint à se remettre sur pieds, et, en tournant la tête, elle les vit déboucher dans le chemin, l'un en complet noir étriqué et en chapeau de paille, fumant une cigarette, l'autre tête nue, en salopette, porteur d'un fusil de chasse, son visage barbu béant d'un pâteux étonnement. Elle se mit à courir. Ses os lui semblaient se liquéfier ; toujours courant elle s'abattit tout de son long, la face contre terre.

L'élan la fit tourner sur elle-même et elle se retrouva assise, les lèvres

ouvertes en une lamentation essoufflée et muette. L'homme en salopette, la bouche béante d'un niais ébahissement dans sa barbe soyeuse et courte, la regardait toujours. L'autre, son veston étriqué lui remontant dans le dos, était penché sur la voiture, culbutée. Le moteur s'arrêta. En l'air, la roue d'avant continua de tourner à vide en ralentissant progressivement.

V

L'homme en salopette était pieds nus. Il marchait devant Temple et Gowan, balançant à bout de bras son fusil de chasse. Ses pieds larges et plats semblaient glisser sans effort sur le sable où Temple enfonçait à chaque pas jusqu'à la cheville. De temps en temps, il regardait par-dessus son épaule la figure ensanglantée de Gowan et Temple luttant et titubant sur ses hauts talons.

— C'est point commode de marcher, dit-il. Si la dame elle enlevait ses souliers, ça irait ben mieux.

— Faut-il ? » dit Temple. Elle s'arrêta, et, appuyée sur Gowan, se tenant sur un pied, puis sur l'autre, elle retira ses escarpins. L'homme la regardait faire, louchant sur les souliers.

— J's'rais ben sûr point foutu d'couler deux d'mes doigts dans une de ces machines-là, dit-il. J'peux-t-y les voir ? » Elle lui en donna un. Il le retourna, dans sa main avec précaution. « Merde alors pour mes arpions ! » fit-il. Il fixa de nouveau sur Temple son regard pâle et vide. Sa tignasse inculte, semblable à un pailler, décolorée au sommet, s'assombrissait en boucles crasseuses autour des oreilles et dans le cou. « Y a pas à dire, c'est un beau brin de fille, déclara-t-il, avec ses jambes fines. Combien qu'elle pèse ? » Temple tendit la main. D'un geste lent, il rendit le soulier, l'œil fixé sur le ventre et les cuisses de Temple. « Ça n'a point core pondu, pas vrai ? »

— Allons, dit Gowan, venez, ne nous attardons pas. Il faut que nous trouvions une voiture pour nous mener à Jefferson ce soir.

Le sable cessa. Temple s'assit et remit ses escarpins. Elle surprit le regard de l'homme sur sa cuisse relevée, et, rabattant vivement sa jupe, elle se leva d'un bond. « Eh bien, dit-elle, en route. Est-ce que vous ne connaissez pas le chemin ? »

La maison surgit au-dessus du boqueteau de cèdres. Entre les troncs noirs,

on apercevait, plus loin, un verger de pommiers illuminé par cet après-midi ensoleillé. Elle occupait le centre d'une cour d'herbe pelée entourée de communs abandonnés et de bâtiments croulants. Nulle part la moindre trace d'entretien. Pas de charrue, pas d'outils, et, de quelque côté qu'on se tournât, aucun vestige de culture. Rien qu'une ruine lugubre, délabrée par les éléments, au milieu d'un bouquet d'arbres sombres à travers lesquels le vent passait avec un murmure désolé. Temple s'arrêta.

— Je n'irai pas plus loin, déclara-t-elle. Vous, allez devant, et tâchez de nous trouver une voiture, ordonna-t-elle à l'homme. Nous attendrons ici.

— Il a dit qu'il fallait qu vous veniez tous à la maison, fit l'homme.

— Qui cela, il ? demanda Temple. Est-ce que ce type en noir se figure qu'il va pouvoir me dicter ce que j'ai à faire ?

— Viens donc, dit Gowan. Allons voir Goodwin et chercher une voiture. Il commence à être tard. Madame Goodwin est là, n'est-ce pas ?

— Ben sûr, elle doit y être, répondit l'homme.

— Allons », fit Gowan. Et ils se dirigèrent vers la maison. L'homme gravit le perron et déposa son fusil de chasse derrière la porte.

— Elle est quelque part par-là, dit-il. De nouveau, il regarda Temple. « Ça n'est point une raison pour que vot' femme elle se fasse de la bile, ajouta-t-il. Lee va ben sûr vous ramener en ville. »

Temple tourna les yeux vers lui. Ils se considérèrent mutuellement avec la gravité de deux enfants ou de deux chiens. « Comment vous appelez-vous ? » demanda Temple. « J'm'appelle Taummy, dit-il. C'est pas la peine de vous faire de la bile, allez. »

Le corridor béait à travers la maison. Temple entra.

— Où vas-tu ? demanda Gowan. Pourquoi n'attends-tu pas dehors ? » Sans répondre, elle continua d'avancer. Derrière elle, elle pouvait entendre la voix de Gowan et celle de l'homme. Au bout du corridor, le perron de derrière était baigné de lumière, un segment de soleil s'enchâssait dans la porte. Au-delà, Temple aperçut une pente envahie de broussailles et une vaste grange défoncée, béant placidement dans la désolation ensoleillée. À droite de la porte, on voyait le coin d'un bâtiment isolé ou d'une aile de la maison. Pas un bruit, sauf les voix qui parvenaient du devant de la demeure.

Lentement, elle poursuivit, puis s'arrêta soudain. Sur le carré de soleil qu'encadrait la porte s'étendait l'ombre d'une tête humaine. Temple esquissa un mouvement de retraite. Mais l'ombre n'avait pas de chapeau. La jeune fille se retourna et, sur la pointe du pied, alla jusqu'à la porte et regarda autour d'elle. Un homme était là, assis au soleil dans une chaise défoncée, ne présentant à Temple qu'une nuque chauve frangée de cheveux blancs, ses mains croisées sur un bâton rustique. Elle s'avança sur le perron.

« Bonjour », dit-elle. L'homme ne bougea pas. Elle avança encore, jetant par-dessus son épaule un rapide regard, car elle avait cru voir un filet de fumée filtrer sous la porte de la pièce située au coin de l'L formé par la galerie, mais il avait disparu. Devant cette porte, à une corde tendue entre deux poteaux, pendaient trois draps carrés, humides, flasques, comme d'une récente lessive, et une combinaison de femme, en soie rose passée. On l'avait lavée si souvent que la dentelle, réduite en charpie, n'avait plus l'air que d'être la frange même de l'étoffe dépenaillée. On l'avait rapiécée soigneusement à l'aide d'un morceau de calicot blanc. Temple, de nouveau, regarda le vieillard.

Pendant un instant, elle se figura qu'il avait les yeux clos, puis elle douta même qu'il eût des yeux et que ce fussent ces deux espèces de billes d'un gris sale immobiles entre les paupières. « Gowan », murmura-t-elle. « Gowan », appela-t-elle d'une voix angoissée. Puis elle rebroussa chemin, se mit à courir, en retournant la tête, car, juste à ce moment, derrière la porte par où elle avait cru voir sortir de la fumée, une voix parla :

— Il ne peut pas vous entendre. Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle pirouetta de nouveau, sans ralentir, les yeux toujours fixés sur le vieillard, puis, sautant du perron, elle alla s'enfoncer des mains et des genoux dans un tas de cendres, de boîtes à conserves et d'os blanchis. À ce moment, elle aperçut Popeye qui, de l'angle de la maison, la considérait, les mains dans ses poches, sa cigarette plantée de biais et lui envoyant des volutes de fumée à travers la figure.

Alors, reprenant sa course, Temple se rua vers le perron et s'engouffra dans la cuisine où une femme était assise, près de la table, tenant entre ses doigts une cigarette allumée, les yeux fixés sur la porte.

VI

Popeye continuant son chemin fit le tour de la maison. Gowan était appuyé à la balustrade de la galerie, palpant avec précaution son nez sanguinolent. Contre le mur, accroupi sur ses talons, se tenait l'homme aux pieds nus.

— Bon Dieu de bon Dieu, fit Popeye, tu peux donc pas l'emmenner le nettoyer un peu ? Ça t'plaît qu'y reste ici toute la journée à traîner son cul d'un endroit à l'autre avec sa gueule de cochon égorgé ? » Il lança sa cigarette dans les broussailles, s'assit sur la dernière marche en haut de l'escalier, et se mit en devoir de gratter ses chaussures crottées avec un canif de platine suspendu à sa chaîne de montre.

L'homme aux pieds nus se leva.

— Vous avez dit quelque chose sur... ? dit Gowan.

— Psst ! fit l'autre, indiquant à Gowan, d'un clin d'œil et d'un geste de tête le dos de Popeye.

— Et alors, tu r'fileras par cette route, dit Popeye. T'entends ?

— J'croisais qu'vous aviez l'idée d'aller jeter un coup d'œil par là-bas, répondit l'homme.

— T'as pas à croire, dit Popeye en grattant le repli de son pantalon. Tu t'en es bien passé pendant quarante ans. T'as qu'à faire c'que j'te dis.

Gowan et l'homme suivirent la galerie. En arrivant derrière la maison, l'homme aux pieds nus parla. « Y n'peut souffrir personne, dit-il. C'est y pas un drôle de mec ? Que j'sois foutu si n's'rait pas mieux dans un cirque... Y peut pas sentir que quelqu'un boive ici, excepté Lee. Y boit pas une goutte, lui. C'est tout juste s'y m'laisse prendre une petite lampée, et ça le fout dans une de ces rognés ! »

— Vous avez quarante ans, a-t-il dit ? interrogea Gowan.

— Ça fait point ça, répondit l'homme.

— Combien avez-vous alors ? Trente ans ?

— J'en sais rien. C'est toujours pas tant qu'y dit. » Le vieux était toujours assis sur sa chaise, au soleil. « C'est le grand pê », dit l'homme. L'ombre bleue des cèdres avait atteint les pieds du vieillard. Elle parvenait presque au niveau de ses genoux. Sa main glissa en tâtonnant le long de ses genoux, s'enfonça dans l'ombre, s'immobilisa, plongée dans l'ombre jusqu'au poignet. Puis il se leva, empoigna la chaise, et, tapotant devant lui avec son bâton, il se dirigea, d'un pas hâtif et hésitant, droit sur Gowan et l'homme qui n'eurent que le temps de se ranger. Il traîna la chaise en plein soleil, puis se rassit, la figure levée dans la lumière, ses mains croisées sur la poignée du bâton. « C'est le grand pê, répéta l'homme. L'est sourd et aveugle à la fois. De la merde, si ça m'plairait d'être dans un état où que j'pourrais rien dire et même point savoir de quoi j'mange. »

Sur une planche fixée entre deux poteaux reposait un seau galvanisé, une bassine étamée et une assiette fêlée contenant une motte de savon noir. « Très peu pour l'eau, fit Gowan. Eh bien, et c'coup de gnole ? »

— M'est avis qu'vous n'en avez déjà qu'trop bu. Que j'soye foutu si vous n'avez pas m'né c'te voiture carrément en plein dans c't'arbre.

— Allons. Vous en avez bien de cachée quelque part ?

— P't'être bien une goutte dans la grange. Mais faudrait point qu'y nous entende, ou bien il la dénicherait et la foutrait en l'air. » Il revint sur ses pas jeter un coup d'œil dans la salle. Ils descendirent de la galerie et, traversant ce qui avait été jadis le potager, étouffé depuis sous les rejetons de cèdres et de blackjacks, ils se dirigèrent vers la grange. Deux fois l'homme regarda derrière lui. La seconde fois, il dit :

— Y a vot'femme qui cherche quèque chose.

Temple était debout dans la porte de la cuisine.

« Gowan », appela-t-elle. « Faites lui signe ou quèque chose, dit l'homme. Si elle s'tait point y va nous entendre. » Gowan lui fit un signe de la main. Ils poursuivirent et pénétrèrent dans la grange. Près de l'entrée se dressait une échelle grossière. « Vaudrait mieux qu'vous attendiez que j'soye monté, fit l'homme. Elle est quasi vermoulue. Elle nous porterait p't'être point tous les

deux. »

— Pourquoi ne l'arrangez-vous pas alors ? Est-ce que vous ne vous en servez pas tous les jours ?

— Elle a ben t'nu jusqu'à c't'heure », dit l'autre. Il monta le premier, puis Gowan suivit et se glissa par la trappe dans l'obscurité zébrée de barres dorées par les rayons de soleil qui pénétraient horizontalement par les trous des murs et du toit. « Marchez où que j'marche, dit l'homme. Autrement vous mettriez, le pied sur une planche qui n'tient pus, et vous vous trouveriez en bas avant d'vous en être rendu compte. » Il avança avec précaution sur le plancher, et alla dénicher une cruche de terre derrière des tas de foin qui pourrissaient dans un coin. « C'est un endroit où qu'y n'ira point chercher, dit-il. Il aurait la trouille d'abîmer ses mains de fille. »

Ils burent. « J'vous ai déjà vu par ici, dit l'homme ; mais j'peux point m'rappeler vot'nom. »

— Je m'appelle Stevens. Ça fait trois ans que j'achète de la gnole à Lee. Quand est-ce qu'il va rentrer ? Il faut que nous allions jusqu'à la ville.

— Y va bentôt être là. J'vous r'connais ben. Y a un aut'gas de Jefferson qu'était là y a trois ou quatre nuits. J'peux pus m'rappeler son nom à çui là non plus. Pour sûr qu'y savait causer. Y n'a fait que d'raconter qu'il v'nait d'plaquer sa femme. Core un coup ? » fit-il. Puis il se tut, s'accroupit tout doucement, la cruche dans sa main levée, la tête penchée pour écouter. Au bout d'un instant, une voix héla d'en bas, dans l'aire :

— Toto.

L'homme regarda Gowan. Sa mâchoire béait avec une expression de stupide jubilation, découvrant les quelques dents qui lui restaient, noires et pourries, au milieu de sa barbe cotonneuse couleur d'or sale.

— Hé, Toto. T'es là-haut ? reprit la voix.

— V'l'entendez ? chuchota l'homme, secoué d'une joie silencieuse. Y m'appelle Toto et j'me nomme Taummy.

— Allons, viens, fit la voix, je sais qu'tu es là.

— J'crois qu'on f'rait mieux d'descendre, souffla Tommy. Y nous foutrait une balle à travers le plancher comme rien du tout.

— Nom de Dieu ! fit Gowan. Pourquoi ne m'avez-vous pas ?... Voilà ! cria-t-il. On vient !

Popeye se tenait sur la porte, les pouces dans son gilet.

Le soleil était déjà couché. Lorsqu'ils descendirent et apparurent à l'entrée de la grange, Temple descendait elle-même du perron situé derrière la maison. Elle s'arrêta, les regarda, puis dégringola le monticule et se mit à courir.

— Est-ce que je ne t'avais pas dit de r'tourner sur la route ? interrogea Popeye.

— Lui et moi on n'est là qu'depuis une minute, dit Tommy.

— Est-ce que j't'avais dit de r'tourner sur cette route, oui ou non ?

— Voui, répondit Tommy, vous m'l'avez dit.» Popeye tourna les talons sans même accorder un regard à Gowan. Tommy le suivit, le dos encore secoué d'une joie secrète. À mi-chemin de la maison, Temple rencontra Popeye. Sans cesser de courir, elle eut l'air de s'arrêter. Le pan de son manteau qui battait derrière elle n'eut pas le temps de la rattraper ; toutefois, pendant une fraction de seconde, elle regarda Popeye en face avec une savante et coquette grimace qui découvrit ses dents. Il continua son chemin sans arrêter le prétentieux balancement de son dos étriqué. Temple se remit à courir. Elle passa devant Tommy et saisit Gowan par le bras.

— Gowan, j'ai peur ! Elle a dit qu'il ne fallait pas que je... Vous avez encore bu. Vous n'avez même pas lavé votre sang... Elle a dit qu'il fallait qu'on s'en aille. » Ses yeux étaient sombres, sa figure mince et blême dans le crépuscule. Elle regarda du côté de la maison. Popeye venait d'en tourner le coin. « Elle doit faire à pied tout le chemin jusqu'à une source pour chercher de l'eau ; elle... Ils ont le plus mignon des petits bébés dans une caisse derrière le fourneau. Gowan, elle a dit qu'il ne fallait pas que je reste ici une fois la nuit venue. Elle a dit de demander à l'homme. Il a une auto. Elle a dit qu'elle ne pensait pas qu'il... »

— Demander à qui ? » fit Gowan. Tommy s'était retourné pour les regarder, puis il poursuivit son chemin.

— À cet homme en noir. Elle a dit qu'elle ne savait pas s'il voudrait mais qu'il consentirait peut-être. Allons. » Ils se dirigèrent vers la maison. Un

sentier en faisait le tour et aboutissait sur le devant. La voiture était rangée entre le sentier et la maison dans les hautes herbes. La main posée sur la portière, Temple se tourna de nouveau vers Gowan. « Ça ne lui prendra pas beaucoup de temps avec cela. Je connais un jeune homme chez moi qui en a une pareille. Ça fait du 110 à l'heure. Pourvu qu'il nous conduise à une ville, cela suffirait, parce qu'elle a demandé si nous étions mariés et il a bien fallu lui répondre que oui. Rien qu'à une gare. Peut-être y en a-t-il de plus rapprochée que Jefferson », murmura-t-elle, les yeux fixés sur lui, en caressant de sa main le haut de la portière.

— Ah oui, fit Gowan. Il faut que je lui demande ? C'est bien ça ? Vous en avez de bonnes, tout ce que vous en êtes. Et tu te figures que ce macaque va marcher ? J'aimerais mieux rester huit jours ici que d'aller où que ce soit avec lui.

— Elle l'a dit. Elle a dit qu'il ne fallait pas que je reste ici.

— Tu es complètement folle. Allons, viens.

— Vous ne voulez pas lui demander ? Vous ne voulez pas ?

— Non, attends que Lee soit de retour, je te dis. Il nous trouvera une voiture.

Ils continuèrent de suivre le sentier. Popeye était appuyé contre un poteau, en train d'allumer une cigarette. Temple escalada en courant les marches branlantes du perron. « Dites, fit-elle. Vous ne voudriez pas nous conduire à la ville ? »

Il tourna la tête, la cigarette à la bouche, protégeant l'allumette dans le creux de ses mains. Les lèvres de Temple s'étaient figées en un servile sourire. Popeye approcha sa cigarette de la flamme. « Non », dit-il.

— Allons, reprit Temple, soyez chic type. Ça ne vous prendra qu'un moment avec cette Packard. Qu'est-ce que vous en dites ? On vous paiera.

Popeye aspira longuement. D'une pichenette, il envoya l'allumette dans les herbes. Puis, de sa voix fluette et glaciale : « Veux-tu dire à ta putain de me foutre la paix, Toto. »

Gowan s'ébranla, pesamment, comme un cheval placide et débonnaire sous un coup de fouet inattendu. « Dites donc, vous », dit-il. Popeye souffla sa fumée qui fusa vers le sol en deux minces filets. « Je n'aime pas beaucoup

ces manières-là, continua Gowan. Savez-vous à qui vous parlez ? » Et il continuait à gesticuler, lourdement, comme s'il ne pouvait ni s'arrêter, ni aboutir. « Je n'aime pas beaucoup ces manières-là. » Popeye tourna la tête et regarda Gowan. Puis il cessa de le regarder et Temple dit soudain :

— Dans quelle rivière est-ce que vous êtes tombé, avec votre complet ? Est-ce qu'il faut que vous le rasiez pour le quitter, le soir ? » Et elle se dirigea vers la porte, claquant des talons, avec un regard en arrière, la main de Gowan sur sa croupe. Popeye était appuyé contre le poteau, immobile, la tête tournée de profil par-dessus son épaule.

— Est-ce que tu veux..., souffla Gowan.

— Sale type ! cria Temple. Espèce de sale type !

Gowan la poussa dans la maison. « Tu tiens donc à ce qu'il te fiche une beigne sur ton nom de Dieu de museau ? » dit-il.

— Vous avez peur de lui ! brava Temple. Vous en avez peur !

— La ferme ! » dit Gowan. Et il se mit à la secouer. Leurs pieds raclaient le plancher comme s'ils avaient exécuté une danse incohérente. Accrochés l'un à l'autre, ils allèrent se cogner au mur. « Fais donc attention, grogna-t-il, tu vas encore me faire dégueuler toute cette gnole. » D'un mouvement brusque, elle se dégagea et s'enfuit en courant. Gowan accoté au mur la regarda sortir, silhouette indécise, par la porte de derrière.

Elle se précipita dans la cuisine. Tout était noir, sauf une fente lumineuse autour de la porte du fourneau. Elle tourna sur elle-même, franchit la porte en courant et aperçut Gowan qui descendait le raidillon et se dirigeait vers la grange. Il va encore boire, pensa-t-elle. Il est encore en train de se saouler. Ça va faire trois fois aujourd'hui. Dans le corridor, l'obscurité devenait de plus en plus dense. Temple demeura sur la pointe du pied, l'oreille tendue. J'ai faim, se disait-elle. Je n'ai pas mangé de toute la journée. Elle pensait à l'école, aux fenêtres éclairées, aux couples se dirigeant lentement vers la cloche du dîner. Elle pensait à son père, chez lui, les pieds sur la balustrade, en train de regarder un nègre tondre le gazon. Tout doucement, sur la pointe du pied, elle avançait. Dans le coin, derrière la porte, était appuyé le fusil de chasse ; elle se pelotonna dans l'angle à côté de lui et se mit à pleurer.

Tout de suite, elle s'arrêta, retint son souffle. De l'autre côté du mur auquel elle était appuyée quelque chose remuait. Cela traversa la pièce, avec

des bruits menus et gauches, précédé d'un tapotement sec. Cela pénétra dans le corridor ; elle poussa un cri, sentit ses poumons vides longtemps après en avoir chassé tout l'air, s'efforçant encore de crier alors qu'elle n'avait plus rien dans sa poitrine, et vit le vieux s'engager dans le corridor d'un trot maladroit, à grandes enjambées, son bâton d'une main, l'autre sur la hanche, le coude en angle aigu au milieu du bonhomme. Elle passa en courant à côté de cette silhouette confuse et grotesque dressée au bord du perron, rentra précipitamment dans la cuisine et se rua dans le coin derrière le fourneau. Accroupie, elle attira la caisse, la poussa devant elle. Ses mains touchèrent le visage de l'enfant, alors elle jeta ses bras autour de la caisse, l'étreignit, le regard fixé, par-dessus elle, sur la pâle lumière de la porte, s'efforçant de prier. Mais elle ne put retrouver dans sa pensée un seul nom à donner au père céleste, et se mit à répéter à plusieurs reprises : « Mon père est juge ; mon père est juge », jusqu'à ce que Goodwin pénétrât sans bruit dans la pièce. Il frotta une allumette, la tint en l'air, regardant Temple affalée sur la caisse, jusqu'à ce que la flamme lui brûlât les doigts.

— Hein », fit-il. Elle l'entendit faire deux pas rapides et légers, puis la main de l'homme lui toucha la joue et il la souleva, l'enleva de derrière la caisse par la peau du cou, comme un jeune chat. « Qu'est-ce que vous fichez chez moi ? » fit-il.

VII

De quelque part hors de la pièce éclairée par la lampe lui parvenaient des voix : un mot, de temps en temps un rire ; celui d'un homme enclin à tourner en dérision jeunesse ou vieillesse, rire amer, sarcastique, dont l'éclat mordant dominait le crachotement de la viande en train de frire sur le fourneau devant lequel se tenait la femme. À un moment elle entendit deux d'entre eux aller et venir dans la salle avec leurs gros souliers, puis, un instant après, le flac de la cuiller à pot dans le seau galvanisé, et l'homme qui avait ri proférer un juron. Serrant contre elle les pans de son manteau, elle s'approcha de la porte, regarda avec l'immense et timide curiosité d'un enfant, et vit Gowan avec un autre homme en culotte kaki. Il est encore en train de se saouler pensa-t-elle. Il s'est saoulé quatre fois depuis que nous avons quitté Taylor.

— C'est votre frère ? dit-elle.

— Qui ? répondit la femme. Mon quoi ? » Elle retourna la viande dans la poêle sifflante.

— Je pensais que peut-être votre jeune frère était ici.

— Bon Dieu, fit la femme en retournant la viande avec une fourchette en fil de fer. J'espère bien que non.

— Où est votre frère ? poursuivit Temple. Moi j'ai quatre frères. Il y en a deux qui sont avocats et un qui est journaliste. L'autre est encore étudiant à Yale. Mon père est juge. Le juge Drake, de Jackson. » Et elle vit en pensée son père assis sous la véranda, en complet de toile, un éventail en feuille de palmier à la main, regardant le nègre tondre la pelouse.

La femme ouvrit la porte du four et regarda à l'intérieur. « Personne ne vous avait priée de venir ici. Je ne vous ai pas demandé de rester. Je vous ai dit de vous en aller pendant qu'il faisait jour. »

— Comment pouvais-je le faire ? Je lui ai demandé. Gowan ne voulait

pas ; c'est moi qui ai dû lui demander.

La femme ferma le four, se retourna à contre-jour et regarda Temple. « Comment vous le pouviez ? Savez-vous comme je fais, moi, pour avoir de l'eau ? Je vais la chercher à pied. Un mille. Six fois par jour. Calculez. Et pas parce que je suis quelque part où j'ai peur de rester. » Elle alla à la table, y prit un paquet de cigarettes, en fit sortir une en le secouant.

— Puis-je en prendre une ? » demanda Temple. La femme jeta le paquet sur la table. Elle saisit la lampe sur la cheminée et alluma sa cigarette à la flamme. Temple prit le paquet et resta immobile, écoutant Gowan rentrer avec l'autre homme dans la maison. « Il y a tellement d'hommes ici... », dit-elle d'un ton pleurard en regardant la cigarette s'écraser lentement entre ses doigts. « Mais peut-être puisqu'il y en a tellement... » La femme était revenue au fourneau et retournait de nouveau la viande.

« Gowan n'a pas cessé de boire. Cela fait trois fois qu'il s'est saoulé aujourd'hui. Il était déjà saoul quand je suis descendue du train à Taylor, et je suis sur le point d'être renvoyée du collège. Je lui avais prédit ce qui arriverait et j'ai essayé de lui faire jeter le bocal. Mais lorsque nous nous sommes arrêtés à cette petite boutique de village, pour acheter une chemise, il s'est encore grisé. Comme nous n'avions rien mangé, nous nous sommes arrêtés à Dumfries, et il est entré dans un restaurant, mais j'étais trop inquiète pour manger. Je ne pouvais plus le retrouver. Et alors il est arrivé par une autre rue et j'ai senti la bouteille dans sa poche avant qu'il m'ait donné un coup sur la main pour me la faire lâcher.

Il répétait toujours que j'avais son briquet, et alors, quand il l'a perdu et que je lui ai dit que c'était lui qui l'avait, il a juré qu'il n'en avait jamais eu de sa vie. »

La viande sifflait et glapissait dans la poêle. « Il a pris trois cuites l'une après l'autre, poursuivit Temple. Trois cuites de suite le même jour. Buddy, – c'est Hubert, mon plus jeune frère, – a dit que si jamais il me prenait avec un type saoul, il me flanquerait une raclée à tout casser. Et maintenant, me voilà avec un type qui se saoule trois fois dans la même journée. » La hanche appuyée à la table, écrasant entre ses doigts sa cigarette, elle éclata de rire. « Vous ne trouvez pas ça drôle ? » fit-elle. Son rire s'arrêta soudain, elle retint son souffle ; elle pouvait entendre le léger grésillement de la lampe, le bruit de la friture dans la poêle, le sifflement de la bouilloire sur le fourneau,

et les voix, des voix d'hommes, des syllabes dures, brusques, dépourvues de sens, qui lui parvenaient de la maison. « Et alors, il faut que vous fassiez la cuisine pour eux tous tous les soirs ? Tous ces hommes mangent ici, la maison en est pleine, le soir dans l'obscurité... » Elle laissa tomber la cigarette écrasée. « Puis-je prendre le bébé ? Je sais comment faire ; je le tiendrai bien. » Elle courut à la caisse, se baissa et souleva l'enfant endormi. Il ouvrit les yeux, se mit à pleurnicher. « Allons, allons, c'est Temple qui te tient. » Elle le berça, le tenant haut et maladroitement entre ses bras grêles. « Écoutez, dit-elle en regardant le dos de la femme, voulez-vous lui demander ? à votre mari, j'entends. Il peut se procurer une voiture et m'emmener quelque part. Voulez-vous ? voulez-vous lui demander ? » L'enfant avait cessé de geindre. Ses paupières couleur de plomb découvraient une mince ligne du blanc de l'œil. « Je n'ai pas peur, dit Temple. Des choses comme ça, ça n'arrive jamais, n'est-ce pas ? Ils sont tout à fait comme tout le monde. Vous êtes exactement comme tout le monde. Avec un petit enfant. Et puis, mon père, est ju-uge. Le gou-ouverneur vient manger chez nous... Quel joli petit b-bébé, pleurnicha-t-elle en soulevant l'enfant à hauteur de sa figure ; si des méçants veulent faire du mal à Temple, nous le dirons aux soldats du gouverneur, n'est-ce pas, Monsieur ? »

— Comme quel monde ? demanda la femme en retournant la viande. Est-ce que vous vous figurez que Lee n'a rien de mieux à faire que de courir après toutes celles de votre acabit, espèce de petite... » Elle ouvrit la porte du foyer, y jeta sa cigarette, referma la porte en la flanquant. Tout en cajolant le bébé, Temple avait repoussé son chapeau en arrière, et il penchait instable et canaille, au-dessus de ses boucles emmêlées.

— C'est la faute de Gowan. Je l'ai pourtant supplié. Nous avions déjà manqué le match de baseball, mais je l'ai supplié de me conduire seulement à Starkville avant que le train spécial en soit reparti. On n'aurait pas su que je n'étais pas dedans, parce que ceux qui m'avaient vu en descendre n'auraient rien dit. Mais il n'a pas voulu. Il a dit que nous ne nous arrêterions ici qu'une minute pour reprendre du whisky et il était déjà saoul à ce moment-là. Il s'était encore saoulé depuis que nous étions partis de Taylor. Je lui ai dit que j'étais sur le point d'être renvoyée et que papa en mourrait, tout simplement ? Mais il n'a rien voulu savoir. Il s'est encore saoulé alors que je le suppliais de me conduire à une ville, n'importe où, et de me laisser m'en aller.

— Renvoyée ? demanda la femme.

— Oui, du collège. Pour avoir découché. En effet, seuls les jeunes gens de la ville ont des autos ; alors, quand vous avez un rendez-vous avec un garçon de la ville le vendredi, le samedi ou le dimanche, ceux de l'école sont obligés de se broser parce qu'ils n'ont pas le droit d'avoir de voitures. Aussi, il a fallu que je me défile en douce, et une fille qui me déteste m'a mouchardée au doyen, parce que j'avais un rendez-vous avec un type pour qui elle a le béguin et qui après le premier rancart l'a laissée tomber. Il a bien fallu.

— Si vous ne vous étiez pas défilée, vous ne seriez pas allée vous ballader en voiture, dit la femme. N'est-ce pas ? Et maintenant que vous vous êtes défilée une fois de trop, vous en faites un plat.

— Gowan n'est pas un garçon de la ville. Il est de Jefferson. Il est étudiant à Virginia. Il n'a fait que raconter qu'on lui avait appris à boire en gentleman. Je l'ai supplié de me laisser descendre n'importe où et de me prêter de quoi prendre mon billet, car je n'avais sur moi que deux dollars, mais il...

— Oh ! je vous connais, vous autres, fit la femme. Des filles honnêtes. Trop sucrées pour frayer avec les gens du commun. Vous voulez bien aller courir la nuit avec des gamins, mais qu'un homme se présente... » Elle remua la viande dans la poêle. « Vous voulez bien tout prendre, mais ne rien donner. Je suis une fille innocente. Je ne fais pas ces choses-là. Vous voulez bien vous défiler avec des gamins, leur faire brûler leur essence et vous faire payer à dîner, mais qu'un homme vous reluque seulement et vous vous trouvez mal sous prétexte que ça ne plairait sans doute pas à votre juge de père et à vos quatre frères. Et si vous vous trouvez dans la mouise, à qui c'est que vous venez chialer ? À nous, qui ne sommes même pas bonnes à lacer les souliers du juge tout puissant. » Par-dessus l'enfant, le visage comme un petit masque pâle sous le chapeau en équilibre, Temple regardait éperdument le dos de la femme.

— Mon frère avait bien dit qu'il tuerait Frank, continua la femme. Il m'avait dit qu'il me flanquerait une flaupée s'il me trouvait avec lui. Il avait dit qu'il tuerait ce sacré fils de garce dans son cabriolet jaune, mais mon père a engueulé mon frère en disant qu'il était encore capable d'être le maître chez lui. Il m'a ramenée à la maison, m'y a enfermée et est descendu au pont attendre Frank. Mais j'étais pas trouillarde. Je me suis laissé glisser par la gouttière, je suis allée au-devant de Frank et je l'ai prévenu. Je l'ai supplié de

s'en aller, mais il a dit qu'on partirait tous les deux. Quand nous sommes revenus dans le cabriolet, je savais qu'on ne se reverrait plus jamais. Je le savais et je l'ai supplié de partir, mais il a dit qu'il me ramènerait à la maison pour prendre ma malle et dire un mot au père. Il n'avait pas la frousse, lui non plus. Mon père était assis à la porte. Il a dit : « Descends de ce cabriolet. » Et moi je suppliais Frank de s'en aller, mais il est descendu également et nous avons pris l'allée. Alors mon père a été chercher son fusil qui était derrière la porte. Je marchais devant Frank et le père a dit : « T'en veux, toi aussi ? » J'ai essayé de rester par devant, mais Frank m'a poussée derrière lui et m'y a maintenue. Alors le père lui a tiré dessus en criant : « Tiens, avale, et mange ta merde, maintenant, putain ! »

Temple tenait toujours, haut entre ses bras grêles, l'enfant endormi. « On m'a appelée comme ça, moi aussi », murmura-t-elle, le regard fixé avec hébétude sur le dos de la femme.

— Mais vous autres, les filles de la haute : du chiqué. Vous ne donnez rien. Mais quand vous êtes prises... Savez-vous maintenant où vous vous êtes fourrée ? dit-elle en lançant un coup d'œil par-dessus son épaule, la fourchette toujours à la main. Est-ce que vous vous figurez que vous allez trouver des gamins, maintenant ? Des gamins qui se foutent pas mal que ça vous chante ou non ! Que j'vous dise chez qui vous êtes venue sans qu'on vous le demande ou qu'on veuille de vous. Qui croyez-vous qui va tout plaquer pour vous ramener d'où vous n'aviez que faire de venir ? Quand il était soldat aux Philippines, il a tué un copain pour une de ces négresses de là-bas, et on l'a envoyé à Leavenworth^[3]. Puis, la guerre est venue, et on l'a relâché pour l'expédier au front. Il a gagné deux médailles, et, quand elle a été finie, on l'a refourré à Leavenworth jusqu'à ce que l'avocat ait pu le faire sortir, grâce à un député. Alors, j'ai pu enfin plaquer le turbin.

— Le turbin ? » murmura Temple, et, tout en tenant l'enfant, elle n'avait elle-même l'air, dans son rudiment de robe avec son chapeau en arrière, que d'un enfant étiré et tout en jambes.

— Oui, gueule de mastic !, fit la femme. Comment crois-tu donc que j'ai pu payer l'avocat ? Et penses-tu que ces hommes-là vont s'inquiéter tant que ça... », la fourchette toujours à la main, elle s'approcha, et, avec un claquement de doigts crapuleux sous le nez de Temple, « ... de ce qui vous arrive. Et toi, petite saloperie, figure de catin, est-ce que tu crois pouvoir

venir dans une pièce où il y a un homme sans qu'il... » Sous le corsage passé, sa poitrine se soulevait, pleine et profonde. Les mains sur les hanches, elle regarda Temple, et ses yeux glacés lançaient des éclairs. « Un homme ? Tu n'en as jamais vu de vrai, un homme. Tu ne sais pas ce que c'est quand un homme, un vrai, vous veut. Et heureusement pour toi que ça ne t'est jamais arrivé et que ça ne t'arrivera jamais, car tu verrais alors au juste ce que vaut ta petite gueule de mastic et tout le reste auquel tu te figures tenir jalousement, alors que t'as seulement la frousse. Et s'il a assez de je sais bien quoi pour te traiter de putain, tu diras : « oui, oui », et tu te traîneras à poil dans la boue et la merde pour qu'il te le redise... Donnez-moi ce gosse. » Temple tendit l'enfant. Elle regardait la femme avec hébètement et sa bouche remuait comme si elle eût dit « oui, oui, oui ». La femme lança sa fourchette sur la table. « Lâche-le », ordonna-t-elle en enlevant l'enfant. Il ouvrit les yeux et se mit à pleurer. La femme attira une chaise et s'assit, l'enfant sur ses genoux. « Voulez-vous me passer une de ces couches, sur cette corde là-bas ? » dit-elle. Temple restait dans la porte, ses lèvres remuant toujours. « Vous avez la frousse d'aller dehors, hein ? » fit la femme. Elle se leva.

— Non, dit Temple. Je vais...

— J'y vais, moi. » Les godillots délacés traînèrent à travers la cuisine. Elle revint, attira une autre chaise auprès du fourneau, étendit dessus les deux draps qui restaient ainsi que la combinaison, se rassit et allongea l'enfant sur ses genoux. Il hurla. « Chut, fit-elle, allons, tais-toi. » Son visage, dans la lumière de la lampe, revêtait une maternelle sérénité. Elle changea l'enfant et le recoucha dans la caisse. Puis elle alla chercher un plat dans un placard fermé par un rideau formé d'un sac d'emballage ouvert en deux, ramassa la fourchette et revint se planter devant Temple qu'elle dévisagea de nouveau.

— Écoutez un peu. Si je vous trouve une voiture, allez vous filer d'ici ? » dit-elle. Temple la regarda fixement, remuant les lèvres comme si elle voulait se rendre compte du goût des mots. « Voudrez-vous sortir par la porte de derrière, monter dans la bagnole, ficher le camp n'importe où et ne jamais remettre les pieds ici ? »

— Oui, murmura Temple, n'importe où ; je ferai tout ce que vous voudrez.

Sans paraître mouvoir si peu que ce fût ses yeux froids, la femme inspecta Temple du haut en bas. Temple sentit tous ses muscles se recroqueviller,

comme un sarment de vigne vierge coupé au soleil de midi. « Pauvre petite imbécile qui n'a rien dans le ventre, » dit la femme de sa voix basse et glaciale. « Tu veux jouer au petit jeu ! »

— Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai.

— Tu vas avoir de quoi leur raconter aux autres maintenant, quand tu seras rentrée, hein ? » Face à face, leurs voix étaient comme des ombres sur deux murs nus et proches. « Tu veux jouer au petit jeu ! »

— Je ferai tout ce que vous voulez. Mais que je m'en aille. N'importe où.

— C'est pas de Lee que j'ai peur. Penses-tu qu'il va faire le toutou avec toutes les petites chiennes en chaleur qui se présentent ? C'est de toi.

— Oui. J'irai n'importe où.

— J'connais les filles de ton espèce. J'les ai vues. Elles courent toutes, mais pas trop vite. Pas si vite que vous n'puissiez reconnaître un vrai homme quand vous en voyez un. Vous figurez-vous posséder le seul qui soit au monde ?

— Gowan, souffla Temple, Gowan.

— J'ai trimé pour cet homme-là, murmura la femme, sans presque remuer les lèvres, de sa voix calme, sans passion, comme si elle débitait un boniment pour mendier son pain. J'ai travaillé en équipe de nuit comme serveuse pour pouvoir aller l'voir le dimanche à la prison. J'ai vécu pendant deux ans dans une seule pièce, faisant ma cuisine sur un réchaud à gaz, parce que je lui avais promis. J'ai menti et j'ai fait des sous pour le faire sortir de prison, et quand j'ai dit comment je les avais gagnés, il m'a rossée. Et maintenant, faut que vous veniez là où on n'a que faire de vous. Personne ne vous a demandé de venir ici. On s'en fout tous que vous ayez la frousse ou pas. La frousse ? Vous n'avez même pas le courage d'avoir peur pour de bon, pas plus que vous n'l'avez de faire l'amour.

— Je vous paierai, dit Temple tout bas. Tout ce que vous demanderez. Mon père me le donnera. » La femme la contempla, le visage impassible, aussi rigide que tout à l'heure en parlant. « Je vous enverrai des vêtements. J'ai un manteau de fourrure tout neuf. Je ne le porte que depuis Noël. Il est comme tout neuf. »

La femme se mit à rire. Sa bouche riait, mais sans bruit, sans que son

visage bougeât. « Des vêtements ? J'ai eu, dans le temps, trois manteaux de fourrure. J'en ai donné un à une femme dans une impasse près d'un bistrot. Des vêtements ? Bon Dieu ! » Elle se détourna brusquement. « J'veis vous trouver une voiture. Vous allez fiche le camp d'ici et ne jamais y remettre les pieds. Vous m'entendez ? »

— Oui », murmura Temple. Immobile, pâle, comme une somnambule, elle regarda la femme transvaser la viande dans le plat et verser le jus dessus. Du four, elle sortit une casserolée de biscuits qu'elle mit sur une assiette. « Puis-je vous aider ? » dit Temple timidement. La femme ne répondit rien. Elle prit les deux plats et sortit. Temple s'approcha de la table, prit une cigarette dans le paquet, et demeura à regarder stupidement la lampe. Un côté du verre était tout noir. En travers courait la mince courbe argentée d'une fêlure. La lampe était en fer-blanc, le tour du bec recouvert d'un enduit gras et crasseux. Elle a pourtant allumé sa cigarette à la lampe, pensa Temple, tenant la sienne à la main en regardant d'un œil fixe la flamme inégale. La femme rentra. Elle saisit le coin de sa robe pour enlever du fourneau la cafetière charbonnée.

— Puis-je la prendre ? dit Temple.

— Non. Venez dîner ». Et elle sortit.

Temple resta debout près de la table, la cigarette aux doigts. L'ombre du fourneau tombait sur la caisse où l'enfant était couché. Sur l'amas bouchonné des draps, on ne pouvait le distinguer que par une série de pâles ombres jouant sur de molles rondeurs. Temple s'approcha, se tint au-dessus de la caisse, regardant de haut la petite figure blafarde et les paupières bleuies. Un vague murmure d'ombre coiffait la tête de l'enfant, s'étendait licitement sur son front. Un bras menu sortait, allongeant contre la joue une paume recourbée. Temple se pencha sur la caisse.

— Il va mourir », murmura-t-elle. En se courbant son ombre se dessina lointainement sur le mur, son manteau informe, son chapeau grotesquement relevé au-dessus d'une grotesque échappée de cheveux. « Pauvre petit bébé, dit-elle, pauvre petit bébé ». Les voix d'hommes se firent plus fortes. Elle entendit un bruit de pas dans la salle, un grincement de chaises. Le rire de l'homme qui avait ri plus haut que les autres résonna de nouveau. Elle se retourna, s'immobilisa, guettant la porte. La femme entra.

— Venez manger, dit-elle.

— Et la voiture ? fit Temple. Je pourrais m'en aller maintenant pendant qu'ils mangent.

— Quelle voiture ? répondit la femme. Allez donc manger. Personne ne vous fera de mal.

— Je n'ai pas faim. Je n'ai rien mangé aujourd'hui, mais je n'ai pas faim du tout.

— Allez donc dîner, reprit la femme.

— Je vais attendre et je mangerai avec vous.

— Allez donc dîner. Il faut tout de même que j'en finisse avec tout ça ce soir.

VIII

Temple sortit de la cuisine et pénétra dans la salle à manger, le visage figé en une expression de conciliante humilité. D'abord complètement aveuglée, son chapeau canaillement flanqué en arrière, au bout d'un moment, elle aperçut Tommy. Elle alla droit à lui, comme si ç'eut été seulement pour le chercher qu'elle était venue. Quelque chose s'interposa, un avant-bras robuste ; elle tenta de l'éviter, regardant toujours Tommy.

— Eh là, fit Gowan de l'autre côté de la table, en se reculant avec un raclement de chaise, viens donc par ici.

— Allons, oust, vieux frère, dit l'homme qui l'avait arrêtée et qu'elle identifia alors comme celui qui avait ri si souvent, t'es saoul. Viens ici, la même. » Son solide avant-bras attrapa Temple par le milieu du corps. Elle poussa, essaya de passer, souriant à Tommy de son sourire figé. « Salue, Tommy, dit l'homme. T'as donc pas d'manières, eh, mal blanchi. » En face, Gowan se mit debout, se retenant à la table. Temple résista, tenta d'ouvrir les doigts de l'homme, tout en souriant toujours à Tommy.

— Finis ça, Van, fit Goodwin.

— Viens ici, sur mes genoux, dit Van.

— Laisse-la, ordonna Goodwin.

— Qui donc qui m'y forcera, répliqua Van. Qui donc qui est assez grand gars pour ça ?

— Laisse-la, », reprit Goodwin. Alors, elle se trouva libre, et se mit à reculer insensiblement. Derrière elle, la femme qui entrait avec un plat dut s'écarter. Souriant toujours de son sourire morbide et stéréotypé, Temple sortit à reculons de la pièce. Dans le corridor, elle se retourna rapidement, se mit à courir, franchit d'un trait le perron et continua sa course à travers les broussailles, jusqu'à la route qu'elle atteignit et suivit pendant une

cinquantaine de mètres dans les ténèbres. Puis, sans le moindre arrêt, elle fit demi-tour, revint toujours courant vers la maison, bondit sur le perron et retourna s'accroupir contre la porte au moment même où quelqu'un débouchait du corridor. C'était Tommy.

— Ah, vous v'là, fit-il. Et il lui tendit quelque chose d'un geste maladroit.
« Tenez. »

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle.

— Quèque chose à croûter. J'parie qu'v's'avez pas bouffé d'puis c'matin.

— Non, et même depuis plus que ça ! souffla-t-elle.

— V's'allez manger une p'tite miette et ça ira mieux, continua-t-il en lui tendant un plat. Asseyez-vous ici et mangez un p'tit morceau, là, où que personne viendra vous faire d'la misère. Les mauvais gars.

Temple pencha dans l'embrasure de la porte, devant la silhouette indistincte de Tommy, son mince visage que la lumière émanée de la salle à manger faisait paraître d'une pâleur spectrale. « Madame, Madame... » appela-t-elle tout bas.

— Elle est à la cuisine. Voulez-vous que je vous y accompagne ? » Dans la salle à manger, une chaise râcla. Une seconde après, Tommy aperçut Temple dans le sentier. Son corps gracile s'immobilisa un instant, comme si elle eût attendu que quelque parcelle attardée d'elle-même vînt la rejoindre, puis elle disparut comme une ombre au coin de la maison. Tommy restait planté dans la porte, son plat de mangeaille à la main. Il tourna la tête, regarda de l'autre côté du corridor, juste à temps pour la voir filer dans l'obscurité vers la cuisine. « Les mauvais gars ! »

Tommy était encore à la même place quand les autres sortirent sur la galerie.

— Il a une assiettée de boustifaille, dit Van. Il essaie d'attraper la sienne avec une assiettée de jambon.

— D'attraper ma quoi ? demanda Tommy.

— Eh, dis donc, fit Gowan.

Van arracha l'assiette de la main de Tommy, et, se tournant vers Gowan :
« Ça ne te plaît pas ? »

— Non, dit Gowan, pas du tout.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ? demanda Van.

— Van, fit Goodwin.

— Est-ce que tu t'crois assez grand pour avoir des avis ? dit Van.

— Je l'suis, moi, fit Goodwin.

Lorsque Van revint à la cuisine, Tommy le suivit. Il resta à la porte et entendit l'autre à l'intérieur de la pièce.

— Viens faire un p'tit bout d'promenade, dit-il.

— Fous-moi le camp d'ici, Van, répondit la femme.

— Viens faire un p'tit tour, continua Van. J'suis un bon gars. Ruby te le dira.

— Fous-moi le camp tout de suite, reprit la femme. Veux-tu que j'appelle Lee ? » Van se détachait sur la lumière, chemise kaki et culotte de cheval, une cigarette derrière l'oreille parmi les mèches ondulées de ses cheveux blonds. En retrait, derrière la chaise sur laquelle la femme était assise près de la table, Temple se tenait debout, la bouche entr'ouverte, les yeux tout noirs.

Quand Tommy revint à la galerie avec la cruche, il dit à Goodwin : « Pourquoi qu'ces gars y n'en finissent pas d'embêter c'te p'tite ? »

— Qui est-ce qui l'embête ?

— Van. Elle en a la trouille. Pourquoi qu'y lui foutent pas la paix ?

— C'est pas ton affaire. T'occupe pas de ça. T'entends ?

— Ces gars-là, y d'vraient finir de l'embêter », dit Tommy. Il s'accroupit contre le mur. Ils buvaient en se passant la cruche à la ronde, tout en parlant. Il mettait toute son application à les écouter, à écouter Van raconter, avec ravissement, les grossières et stupides histoires de la vie des villes, lâchant de temps à autre un énorme éclat de rire, sans oublier de boire à son tour. C'était Van et Gowan qui faisaient les frais de la conversation. Tommy écoutait. « Ces deux-là, y vont bien finir par se foutre sur la gueule », chuchota-t-il à Goodwin assis sur une chaise à côté de lui. « V'les entendez ? Ils parlaient très fort. Tout à coup, Goodwin sauta de sa chaise ; ses pieds firent contre le sol un bruit sourd. Tommy aperçut Van debout et Gowan cramponné au

dossier de sa chaise essayant de se tenir droit.

— Je n'ai jamais voulu dire..., déclarait Van.

— Alors ne le dis pas, coupa Goodwin.

Gowan bredouilla quelque chose. « C'maudit gars, pensa Tommy, l'est même pas foutu d'parler. »

— Ta gueule, toi, fit Goodwin.

— T'penses qu'ch'parle de... » tenta de dire Gowan. Il fit un mouvement, oscilla au-dessus de sa chaise qui se renversa, et s'en alla donner lourdement dans le mur.

— Nom de Dieu, dit Van, je vais...

—... g'tilhomme d'Vi-irginie ; m'en fous... », hoqueta Gowan. Goodwin le repoussa d'un revers de main et agrippa Van. Gowan s'écroula contre le mur.

— Quand je dis assieds-toi, j'blague pas, déclara Goodwin.

Après cela, ils se tinrent tranquilles un moment. Goodwin revint à sa chaise. Ils recommencèrent à parler en se passant la cruche, et Tommy les écoutait. Mais, bientôt, il se remit à penser à Temple. Il sentait ses pieds s'agiter sur le plancher et tout son corps se tortiller sous l'empire d'une poignante inquiétude. « Y d'vraient laisser c'te gamine tranquille, glissa-t-il à Goodwin. Y d'vraient finir de l'emmerder. »

— C'est pas tes oignons, dit Goodwin. T'occupe pas de tous ces cons-là.

— Y d'vraient point l'embêter comme ça.

Popeye apparut à la porte. Il alluma une cigarette. Tommy vit sa figure s'illuminer entre ses mains et ses joues aspirer la fumée ; il suivit de l'œil la petite comète de l'allumette lancée dans les hautes herbes. Lui aussi ! se dit-il. V'là qu'y sont deux. Et il sentit cette sourde souffrance au dedans de lui-même. Pauv'tite créature. Que j'soye foutu si j'ai point envie d'descendre à la grange et d'y rester. Que j'soye foutu si je le fais point. Il se leva, sans que ses pieds fissent sur la galerie le moindre bruit. Il descendit dans le sentier et fit le tour de la maison. La fenêtre de ce côté-là était éclairée. Personne loge jamais là d'dans, dit-il en s'arrêtant. Puis il ajouta : c'est là qu'elle va coucher. Il s'approcha de la fenêtre et regarda dans la pièce. Le châssis de la

fenêtre à guillotine était rabattu. À la place d'un carreau manquant, on avait cloué une feuille de fer blanc rouillé.

Temple était assise sur le lit, les jambes ramassées sous elle, le buste droit, les mains sur les genoux, son chapeau repoussé sur le derrière de la tête. Elle avait l'air d'une toute petite fille, son attitude même, véritable offense aux muscles et aux tissus de ses dix-sept ans passés, semblait plutôt celle d'une enfant de huit à dix ans. Les coudes collés à ses flancs, elle tenait sa tête tournée vers la porte, contre laquelle était calée une chaise. Rien dans la chambre, hormis le lit avec sa couverture toute passée faite de pièces et de morceaux, et la chaise. Les murs avaient été jadis plâtrés, mais l'enduit craquelé et écaillé par plaques laissait voir le lattis et des débris d'étoffe moisies. Au mur étaient accrochés un imperméable et un bidon recouvert de drap kaki.

La tête de Temple bougea. Elle tourna, lentement, comme si elle suivait le passage de quelqu'un de l'autre côté du mur. Elle tourna à un degré angoissant, comme celle d'un de ces jouets extrême-orientaux en carton-pâte, remplis de sucreries, et s'immobilisa dans cette position retournée. De nouveau, elle vira lentement, comme si elle suivait la progression d'invisibles pas de l'autre côté du mur, revint à la chaise placée contre la porte, et resta ainsi immobile un instant. Puis la tête redevint droite, face en avant, et Tommy vit Temple extraire du haut de son bas une montre minuscule et y regarder l'heure. La montre à la main, elle releva la tête et regarda en plein du côté de Tommy. Ses yeux calmes et vides avaient l'air de deux trous. Un instant après, elle abaissa de nouveau son regard sur la montre, qu'elle remit dans son bas.

Elle se leva du lit, enleva son manteau et demeura immobile, droite et mince comme un roseau, dans sa robe étroite, la tête penchée, les mains jointes devant elle. Elle se rassit sur le lit, les jambes serrées, la tête basse. Elle releva la tête, parcourut la pièce du regard. Tommy pouvait entendre les voix qui venaient du perron obscur. Elles s'élevaient de nouveau, puis retombaient en un monotone murmure.

Temple bondit sur ses pieds. Elle dégrafa sa robe. Ses bras tendirent au-dessus d'elle leur arc mince, l'ombre amplifiant grotesquement ses gestes. D'un seul mouvement, elle enleva sa robe, légèrement courbée, mince comme une allumette dans ses dessous rudimentaires. Sa tête ressortit face à

la chaise qui calait la porte. Elle envoya sa robe à la diable, chercha de la main son manteau, le ramassa, s'en drapa vivement, faisant effort pour enfiler les manches. Alors, son manteau serré sur sa poitrine, elle pirouetta sur elle-même, regarda Tommy droit dans les yeux, se retourna de nouveau et courut s'asseoir d'un bond sur la chaise. « Les maudits gars ! murmura Tommy. Les maudits gars ! » Il pouvait les entendre sur le perron de devant et il se sentit encore torturé par une douloureuse inquiétude. « Les maudits gars ! »

Il regarda de nouveau dans la chambre, Temple se dirigea de son côté, serrant son manteau contre elle. Elle prit l'imperméable au clou, le passa par-dessus son manteau, l'agrafa. Elle décrocha le bidon et revint vers le lit, l'y déposa, ramassa sa robe sur le plancher, l'épousseta de la main, la plia soigneusement et l'étendit sur le lit. Puis elle rabattit la couverture, découvrant la paille. Il n'y avait ni draps, ni oreillers ; sous sa main, la balle de maïs qui remplissait la paille fit entendre un léger crissement.

Elle retira ses escarpins, les posa sur le lit et se glissa sous la couverture. Tommy pouvait entendre le crissement de la paille. Temple ne s'allongea pas tout de suite, elle resta assise, le buste très droit, sans bouger, le chapeau canaïlement planté en arrière. Puis elle attira près de sa tête le bidon, la robe et les escarpins, s'enveloppa les jambes dans l'imperméable, s'allongea en remontant la couverture, puis se rassit, enleva son chapeau, le mit avec ses autres vêtements et se prépara à s'allonger de nouveau. Mais elle ne le fit pas tout de suite. Elle ouvrit l'imperméable, sortit de quelque part une boîte à poudre, et, se regardant dans une glace minuscule, fit bouffer ses cheveux avec ses doigts, se poutra la figure. Puis elle rentra la boîte à poudre, consulta de nouveau sa montre et referma l'imperméable. Un à un, elle fit passer ses vêtements sous la couverture, se coucha, remonta la couverture jusqu'au menton. Depuis un moment les voix s'étaient tues, et, dans le silence, Tommy pouvait entendre le léger et régulier froissement de la balle de maïs qui garnissait la paille sur laquelle Temple était couchée, les mains croisées sur la poitrine, les jambes droites et jointes hiératiquement, comme une statue gisante sur un ancien tombeau.

Les voix s'étaient tues. Il les avait complètement oubliées, quand il entendit Goodwin dire : « Assez, Ferme ça ! » Une chaise s'effondra ; Tommy entendit le martèlement léger des pieds de Goodwin ; la chaise alla sonner contre le sol du perron, comme si on l'eût repoussée d'un coup de pied. Ramassé sur lui-même, les coudes légèrement écartés, dans la posture

massive d'un ours aux aguets, Tommy perçut des chocs secs et légers comme ceux des billes de billard. « Tommy ! » appela Goodwin.

Au besoin, Tommy était capable de se déplacer avec la lourde et foudroyante rapidité des blaireaux ou des racoons ; il fit le tour de la maison et arriva sur le perron juste à temps pour voir Gowan heurter lourdement le mur, s'étaler de tout son long, plonger la tête la première du perron dans les broussailles, et Popeye dans la porte la tête tendue en avant. « Croche-le ! » cria Goodwin. Tommy, d'un bond de côté, sauta sur Popeye.

— Faut que... ah ! fit-il, tandis que Popeye lui labourait sauvagement le visage. Vous vouliez, hein ? Allez-vous vous t'nir ?

Popeye se tint tranquille. « Bon Dieu. Vous les laissez-là, assis toute la nuit à pinter de c'te nom de Dieu de saloperie ; j'vous l'avais dit. Bon Dieu d'bon Dieu. »

Goodwin et Van, enlacés, silencieux, furibonds, n'étaient plus qu'une seule ombre. « Lâche-moi ! criait Van, ou je te crève... » Tommy bondit vers eux. Ils acculèrent Van contre le mur et le maintinrent immobile.

— Tu l'as eu ? dit Goodwin.

— Voui, j'lai eu. Y s'tient pénard. Vous y avez foutu une tournée,

— Nom de Dieu, je vais...

— Allons, allons, à quoi qu'ça vous servirait de l'tuer. Z'allez tout d'même pas l'bouffer, ç'pas ? Vous voulez pas qu'mossieu Popeye y s'mette à nous canarder tous avec son rigolo ortomatique ?

Leur rage tomba soudain, comme une rafale de vent furieux et déchaîné, faisant place à une paisible accalmie dans laquelle, ils allèrent et vinrent tranquillement, tirèrent Gowan de ses broussailles, en s'encourageant l'un l'autre à voix basse, amicalement. Ils le transportèrent dans le vestibule, où se trouvait la femme, puis à la porte de la chambre où était Temple.

— Elle l'a bouclée », dit Van. Il heurta violemment le haut de la porte. « Ouvre, cria-t-il. On t'amène un client. »

— Pas tant de bruit, fit Goodwin. Il n'y a pas de verrou. Pousse.

— Bien, répondit Van, je pousse. » D'un coup de pied il enfonça la porte. La chaise céda et s'abattit dans la chambre. Sous la poussée de Van, la porte

claqua, s'ouvrit toute grande, et ils entrèrent tenant les jambes de Gowan. D'un coup de pied, Van envoya la chaise de l'autre côté de la chambre. Alors il aperçut Temple debout dans le coin derrière le lit. Les cheveux de Van, aussi longs que des cheveux de femme étaient épars sur sa figure. D'un coup de tête, il les rejeta en arrière. Son menton était ensanglanté, calmement il lança sur le plancher un jet de salive sanguinolente.

— Allons, fit Goodwin, qui tenait Gowan sous les aisselles, fichons-le sur le pieu. » Ils balancèrent Gowan sur le lit. Sa tête saignante pendait dans le vide sur le bord. Van la rejeta de l'autre côté et l'enfonça dans la paille. Il poussa un grognement, leva la main, Van lui flanqua une claque sur la figure.

— Tiens-toi tranquille, sale...

— Laisse, fit Goodwin. Et il attrapa la main de Van. Pendant un instant ils se dévisagèrent d'un air furieux.

— J'ai dit laisse, répéta Goodwin. Fous le camp d'ici.

— ... d'Dieu, bafouilla Gowan, f'femme. G'til-homme d'Vir'g'nie, d'Dieu.

— Allons, fiche le camp, intima Goodwin.

La femme se tenait dans la porte à côté de Tommy, le dos appuyé au chambranle. Sous son manteau de camelote, sa chemise de nuit tombait jusqu'à ses pieds.

Van enleva de sur le lit la robe de Temple. « Van, dit Goodwin, je t'ai déjà dit de fiche le camp ».

— J't'écoute », répondit l'autre. D'une secousse, il déplia la robe, puis regarda Temple, immobile dans son coin, les bras croisés, les mains crispées aux épaules. Goodwin fit un pas vers Van. Celui-ci laissa tomber la robe et fit le tour du lit. Popeye parut à la porte, une cigarette aux doigts. À côté de la femme, Tommy émit un souffle qui siffla entre ses dents pourries.

Il vit Van porter la main sur la poitrine de Temple, empoigner l'imperméable, l'ouvrir brutalement en déchirant l'étoffe. Goodwin bondit entre eux, Van plongeait, l'évita d'un écart, pendant que Temple s'efforçait avec des doigts tremblants de refermer l'imperméable déchiré. Van et Goodwin, maintenant au milieu de la pièce étaient aux prises. Tommy vit alors Popeye se diriger vers Temple. Du coin de l'œil, il aperçut Van étendu sur le sol et Goodwin debout sur lui, légèrement penché, observant le dos de

Popeye.

— Popeye », fit Goodwin. Mais Popeye continua. Par-dessus son épaule, sa cigarette laissait en arrière une traînée de fumée ; il allait, la tête légèrement tournée, sans avoir l'air de regarder où il se dirigeait, sa cigarette pointant en bas comme si sa bouche se fût trouvée quelque part sous le retour du menton. « N'y touche pas », dit Goodwin.

Popeye s'arrêta devant Temple, le visage tourné légèrement de côté. Sa main droite était dans la poche de son veston. Sous l'imperméable, à la hauteur de la poitrine de Temple, Tommy pouvait suivre le mouvement de l'autre main faisant remuer imperceptiblement l'étoffe.

— Enlève ta main, dit Goodwin. Retire-la.

Popeye retira sa main. Il tourna les talons, les mains dans les poches de son veston, en regardant Goodwin. Il traversa la chambre sans quitter Goodwin des yeux. Puis il lui tourna le dos et sortit.

— Tiens, Tommy, dit tranquillement Goodwin, attrape-moi ça. » Ils soulevèrent Van et l'emportèrent dehors. La femme s'écarta de leur passage. Elle était appuyée contre le mur, serrant de la main son manteau contre elle. De l'autre côté de la chambre, Temple se tenait accroupie dans le coin, s'efforçant de fermer l'imperméable déchiré. Gowan se mit à ronfler.

Goodwin revint. « Tu ferais mieux de retourner au lit », dit-il. Mais la femme ne broncha pas. Il lui mit la main sur l'épaule. « Ruby. »

— Pendant qu'tu vas finir la blague que Van a commencée et que t'as pas voulu lui laisser finir ? Pauvre idiot. Pauvre idiot que tu es.

— Allons, dit-il, la main sur l'épaule de la femme, retourne au pieu.

— Mais ne reviens pas. Pas la peine de revenir. Je ne serai plus là. Tu ne me dois rien. Ne te figure pas que tu me dois quelque chose.

Goodwin lui prit les poignets, les écarta résolument. Avec lenteur et fermeté, il lui rassembla les mains derrière le dos, les maintint dans une des siennes. De l'autre il ouvrit le manteau. La chemise était en crêpe de Chine rose déteint, garnie de dentelles et passée tant de fois à la lessive que, comme à celle qui séchait sur la corde à linge, la dentelle n'était plus qu'une sorte de charpie.

— Ah, ah, fit-il. Madame reçoit, ce soir ?

— C'est la faute à qui, si c'est la seule que j'aie ? C'est la faute à qui ? Pas à moi. Je les donnais aux négresses après m'en être servi une nuit. Mais maintenant, penses-tu, il n'y a pas de négresse qui voudrait de celle-là, elle me rirait au nez.

Il laissa retomber le manteau. Il lui lâcha les mains et elle se rajusta. La prenant par l'épaule, il se mit à la pousser vers la porte. « File », dit-il. L'épaule céda, et ce fut tout ; le corps vira sur les hanches, la tête tournée regardant Goodwin. « File », répéta-t-il. Mais seul le torse tourna, les hanches et la tête toujours collés au mur. Goodwin revint en arrière, traversa la pièce, fit vivement le tour du lit, empoigna d'une main Temple par le devant de l'imperméable et se mit à la secouer. La retenant par une poignée d'étoffe, il la secouait, et le corps fluet de la jeune fille claquait mollement contre l'intérieur du vêtement trop large, cognant de l'épaule et des fesses contre le mur. « Petite imbécile ! dit-il. Petite imbécile ! » Les yeux de Temple étaient dilatés, presque noirs, la lumière de la lampe jouait sur son visage, et, dans ses prunelles, comme deux pois dans deux encriers, se réfléchissaient deux minuscules images de Goodwin.

Il la lâcha. Dans un froissement de l'imperméable, elle faillit s'effondrer à terre. Il la rattrapa et se remit à la secouer en lançant un coup d'œil à la femme par-dessus son épaule. « Prends la lampe », ordonna-t-il. La femme ne bougea pas. La tête légèrement penchée, elle semblait songer. Goodwin passa un bras sous les genoux de Temple, elle se sentit soulevée et se retrouva au lit étendue près de Gowan, sur le dos, frissonnante du bruissement léger de la balle de maïs. Elle regarda Goodwin traverser la pièce et prendre la lampe sur la cheminée. La femme avait tourné la tête, le suivant également de l'œil. La lampe approchait, amenuisant son profil éclairé. « Allons, va-t'en » dit Goodwin. Elle se détourna ; sa figure rentra dans l'obscurité, la lampe éclairant maintenant son dos et la main de l'homme sur son épaule. L'ombre de Goodwin envahit toute la chambre ; la silhouette de son bras tendu atteignit la porte. Gowan ronflait, chaque respiration s'étouffant en une chute confuse, comme si elle devait être la dernière.

Tommy était derrière la porte, dans le corridor.

— Ils ne sont pas encore partis au camion ? demanda Goodwin.

— Non, pas'core, dit Tommy.

— Vaudrait mieux y aller voir », reprit Goodwin. Il s'éloigna avec la femme. Tommy les vit entrer dans une autre pièce. Puis il s'en alla à la cuisine, silencieux sur ses pieds nus, le cou tendu, l'oreille au guet. Dans la cuisine, il y avait Popeye, assis à califourchon sur une chaise, en train de fumer. Van, assis près de la table, devant un morceau de miroir, se peignait avec un peigne de poche. Sur la table était jetée une serviette mouillée maculée de sang. Tommy s'accroupit en dehors de la porte, dans l'obscurité.

Il était là lorsque Goodwin ressortit avec l'imperméable et entra dans la cuisine sans l'avoir aperçu. « Où est Tommy ? » demanda-t-il. Tommy entendit Popeye répondre quelque chose, puis Goodwin reparut, l'imperméable maintenant sur son bras, suivi de Van. « Allons, viens, dit Goodwin. Il faut enlever cette gnole d'ici. »

Les pâles yeux de Tommy s'étaient mis à luire faiblement, comme ceux d'un chat. La femme put les voir dans l'obscurité lorsqu'il se glissa dans la chambre à la suite de Popeye et pendant que Popeye se penchait au-dessus du lit où Temple était couchée. Ils brillèrent soudain vers elle dans la nuit, puis disparurent, et elle entendit près d'elle la respiration de Tommy. De nouveau la lueur des yeux se dirigea de son côté avec une expression courroucée, interrogative et triste, et ils disparurent encore lorsque Tommy se faufila avec Popeye hors de la chambre.

Tommy vit Popeye rentrer à la cuisine, mais il ne l'y suivit pas tout de suite. Il s'arrêta à la porte du corridor, s'y accroupit. Tout son corps se crispait d'angoisse et d'indécision, ses pieds nus bruissaient sur le plancher, animés d'un léger balancement comme s'il eût oscillé sur place, irrésolu ; ses mains se tordaient lentement le long de ses lianes. « Et Lee aussi, dit-il. Et Lee aussi. Les mauvais gars. Les mauvais gars. » Deux fois il se coula le long de la galerie jusqu'à ce qu'il pût apercevoir sur le sol de la cuisine l'ombre du chapeau de Popeye, puis il revint dans le corridor à la porte derrière laquelle Temple était couchée auprès de Gowan, qui ronflait toujours. La troisième fois, il sentit la cigarette de Popeye ? « Si y veut s'ment s'en t'nir à ça, fit-il. Et Lee aussi », reprit-il en se balançant sur place dans une torturante angoisse. « Et Lee aussi. »

Lorsque Goodwin gravit le raidillon et arriva au perron de derrière, Tommy était de nouveau accroupi au dehors, tout contre la porte. « Non,

mais des fois..., dit Goodwin pourquoi qu't'es pas venu avec moi ? Ça fait dix minutes que je te cherche ». Il lança à Tommy un regard furibond, puis jeta un coup d'œil dans la cuisine. « T'es prêt ? » fit-il. Popeye vint jusqu'à la porte. Goodwin regarda de nouveau Tommy. « Qu'est-ce que t'as foutu ? »

Popeye à son tour regarda Tommy. Tommy était debout maintenant, se frottant le cou de pied avec l'autre pied, les yeux fixés sur Popeye.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Popeye.

— J'fais rien, dit Tommy.

— Est-ce que tu m'espionnes ?

— J'espionne personne, fit Tommy d'un air vexé.

— Bon, alors, attention, dit Popeye.

— Allons, coupa Goodwin, Van nous attend. » Ils partirent. Tommy les suivit. Il se retourna une fois pour regarder la maison, puis continua de marcher gauchement derrière eux. De temps en temps, il se sentait parcouru d'un frisson lancinant, comme si son sang le brûlait tout à coup, qui se muait peu à peu en cette chaude et mélancolique sensation que produisait sur lui le son du violon. « Les maudits gars, murmurait-il. Les maudits gars. »

IX

La pièce était plongée dans l'obscurité. La femme se tenait debout au dedans de la porte, contre le mur, dans son misérable manteau et sa chemise de crêpe garnie de dentelle ; un peu en retrait de la porte sans verrou. Elle pouvait entendre Gowan ronfler dans le lit et les autres hommes allant et venant sur la galerie, dans le corridor, dans la cuisine, et dont les voix lui parvenaient indistinctes à travers la porte. Un moment passa, puis tout se calma, et elle n'entendit plus rien que le ronflement étranglé et geignard qui sortait du nez tuméfié de Gowan.

Elle entendit la porte s'ouvrir. L'homme entra sans précaution. Il entra en passant à moins d'un pied d'elle. Et avant qu'il eût parlé, elle sut que c'était Goodwin. Il s'approcha du lit. « J'ai besoin de l'imperméable, dit-il. Asseyez-vous en enlevez-le. » La femme entendit le froissement de la balle de maïs lorsque Temple se mit sur son séant et que Goodwin lui enleva l'imperméable. Il traversa la chambre et sortit.

Elle était toujours debout à l'intérieur de la porte. Elle pouvait les identifier tous à leur façon de respirer. Puis, sans qu'elle eût rien entendu, elle eut l'impression que la porte s'ouvrait et une odeur lui parvint, celle de la brillantine que Popeye se mettait sur les cheveux. Elle n'avait pas vu Popeye entrer et passer devant elle ; elle ne se rendait même pas compte qu'il fût entré, et elle attendait toujours, lorsque Tommy pénétra à la suite de Popeye. Tommy se glissa dans la chambre, également sans bruit, et elle n'aurait pas eu plus conscience de son entrée que de celle de Popeye, s'il n'y avait eu ses yeux. Ils luisirent, à hauteur de poitrine, d'un air profondément interrogateur, puis disparurent, et la femme put alors le sentir accroupi auprès d'elle. Elle savait que lui aussi regardait le lit au-dessus duquel Popeye se tenait penché dans l'obscurité, le lit où étaient couchés Temple et Gowan, Gowan qui suffoquait entre deux ronflements. La femme était toujours debout, à l'intérieur, tout contre le chambranle de la porte.

La balle de maïs ne faisait aucun bruit, et elle demeura immobile près de la porte, Tommy accroupi auprès d'elle, la figure tournée vers le lit invisible. Puis elle perçut à nouveau l'odeur de la brillantine. Ou plutôt, elle sentit Tommy partir d'à côté d'elle, sans le moindre bruit, son départ simplement décelé par un souffle doux et frais dans le noir. Sans le voir ni l'entendre, elle sut qu'il s'était de nouveau glissé hors de la chambre à la suite de Popeye. Elle les entendit marcher dans le corridor ; leurs pas décrurent et quittèrent la maison.

Elle alla vers le lit. Temple ne bougea pas jusqu'à ce qu'elle eût senti le contact de la femme. Alors, elle se mit à se débattre. La femme trouva sa bouche, la lui ferma de la main, bien que Temple n'eut pas encore essayé de crier. Elle était couchée sur le matelas de balle, se débattant, tortillant son corps, roulant sa tête, retenant son manteau sur sa poitrine, tout cela sans faire aucun bruit.

— Imbécile ! souffla la femme d'une voix imperceptible et furieuse. C'est moi. Ce n'est que moi !

Temple cessa de rouler sa tête ; mais elle se débattit encore sous la main de la femme en répétant : « Je le dirai à mon père. Je le dirai à mon père ! »

La femme la maintint. « Debout », dit-elle. Temple cessa de se débattre. Elle était couchée, immobile, rigide. La femme pouvait entendre sa respiration haletante. « Allez-vous vous lever et marcher tranquillement ? » dit-elle.

— Oui, répondit Temple. Vous allez me faire sortir d'ici ? Hein ? Vous allez le faire ?

— Oui, dit la femme. Levez-vous. » Temple se leva, dans un froissement de la balle de maïs. Plus loin, dans l'ombre, Gowan faisant entendre son ronflement sauvage et profond. Tout d'abord, Temple fut incapable de se tenir debout. La femme la soutint. « Assez, fit-elle, en voilà assez. Tenez-vous tranquille. »

— Je voudrais ma robe, murmura Temple, je n'ai rien sur moi que...

— Voulez-vous votre robe, fit la femme, ou voulez-vous partir d'ici ?

— Oh, dit Temple, n'importe quoi. Pourvu que vous me fassiez partir d'ici.

Sur leurs pieds nus, elles s'en allèrent, silencieuses comme deux fantômes. Elles sortirent de la maison, franchirent le perron et se dirigèrent vers la grange. À une cinquantaine de pas de la maison, la femme s'arrêta, se retourna, attira brusquement Temple à elle, et, la saisissant par les épaules, face à face, tout près, l'injuria tout bas, d'une voix furibonde à peine plus forte qu'un soupir. Puis, la repoussant, elle reprit son chemin. Elles traversèrent l'aire. Il faisait noir comme dans un four. Temple entendit la femme tâtonner contre le mur. Une porte s'ouvrit en grinçant. La femme lui prit le bras et lui fit franchir une marche qui donnait accès dans une pièce parquetée dont Temple effleura les murs en respirant une faible et poussiéreuse odeur de grain. La femme referma la porte derrière elle. À ce moment, quelque chose détala, invisible et tout proche, avec un grattement précipité, un imperceptible piétinement de fée. Temple pivota en marchant sur quelque chose qui roula sous son pied. Elle fit un bond vers la femme.

— Ce n'est qu'un rat, fit celle-ci. Mais Temple se jeta contre elle, s'y agrippa, essayant de se soulever de terre des deux pieds à la fois.

— Un rat, pleurnicha-t-elle, un rat ? Ouvrez la porte ! Vite !

— Allons, ça va, ça va ! » siffla la femme. Elle retint Temple jusqu'à ce qu'elle fût calmée, puis elles s'agenouillèrent côte à côte contre le mur. Au bout d'un instant, la femme murmura : « Il y a des cosses de coton là-bas. Vous pouvez vous coucher dessus. » Temple ne répondit pas. Elle se serra étroitement contre la femme, agitée d'un léger tremblement, et elles restèrent là accroupies dans l'obscurité opaque, contre le mur.

X

La femme préparait le petit déjeuner, et l'enfant était encore, ou déjà, endormi dans la caisse derrière le fourneau, lorsqu'elle entendit un pas trébuchant traverser le perron et s'arrêter à la porte. Se détournant, elle vit apparaître un visage hirsute, sanglant et tuméfié, qu'elle reconnut pour être celui de Gowan. Sous une barbe de deux jours, il avait la figure marbrée de coups, la lèvre fendue. Il avait un œil fermé et tout le devant de sa chemise et de son veston étaient souillés de sang jusqu'à la ceinture. De ses lèvres enflées à pleine peau, il s'efforçait d'articuler quelque son. Tout d'abord, la femme ne comprit pas un mot. « Allez vous laver la figure, dit-elle. Attendez. Entrez vous asseoir, je vais aller chercher la cuvette. »

Il la regardait tout en essayant de parler. « Oh, dit la femme, elle va bien. Elle est là-bas, dans la grange, elle dort ». Elle dut répéter ces paroles, patiemment, trois ou quatre fois : « Dans la grange. Elle dort. J'y suis restée avec elle jusqu'au jour. Allez-vous laver la figure maintenant. »

Gowan, alors, se calma un peu. Il parvint à faire comprendre qu'il voulait se procurer une voiture.

— La plus proche est chez Tull, à deux milles d'ici, dit la femme. Lavez-vous la figure et mangez un morceau.

Gowan entra dans la cuisine, parlant d'aller chercher une voiture. « Il faut que j'en trouve une pour ramener Temple au collège. Une de ses copines la fera rentrer en douce. Ça se passera comme ça. Vous ne croyez pas que tout s'arrangera ? » Il alla vers la table y prit une cigarette dans le paquet et tenta de l'allumer de ses mains qui tremblaient. Il eut du mal à la porter à sa bouche et ne put réussir à l'allumer sans que la femme vînt lui tendre une allumette. Il ne tira qu'une bouffée, puis demeura debout, tenant à la main sa cigarette qu'il fixait de son seul œil indemne avec une sorte d'ahurissement hébété. Il la jeta, se tourna vers la porte, tituba, se retint. « Aller chercher voiture », dit-il.

— Prenez d’abord quelque chose, dit la femme. Une tasse de café ? Ça vous fera du bien.

— Aller chercher voiture », répéta Gowan. En traversant le perron, il s’arrêta le temps de se passer un peu d’eau sur la figure, sans d’ailleurs améliorer beaucoup l’aspect de sa physionomie.

Il s’éloigna de la maison en titubant, se figurant qu’il était encore ivre. Il se rappelait confusément les événements de la veille. Il brouillait sa rixe avec Van et l’accident d’auto, et ne se souvenait plus qu’il avait été mis deux fois knock-out. Il se remémorait seulement d’avoir perdu conscience de lui-même d’assez bonne heure dans la soirée, et il se croyait toujours ivre. Mais lorsqu’il parvint à la voiture renversée, qu’il aperçût le sentier, qu’il l’eût suivi jusqu’à la source, où il but d’une eau glacée, il se rendit compte que la seule chose qu’il désirât c’était de boire encore ; alors, il s’agenouilla, se baigna le visage dans l’eau fraîche, essayant de distinguer son image au milieu des rides de la surface, en s’adressant à lui-même avec une sorte de désespoir toute une kyrielle de « Nom de Dieu ». Puis il songea à retourner à la maison pour boire, mais il réfléchit qu’il lui faudrait revoir Temple et les hommes de cette nuit, et il pensa à Temple, là-bas, au milieu d’eux.

Lorsqu’il atteignit la grand’route, le soleil était déjà haut, et commençait à chauffer. Je vais me débarbouiller un peu, se dit-il, et revenir avec une voiture. Je réfléchirai à ce que je lui dirai en allant à la ville. Il pensait au retour de Temple parmi les gens qu’elle connaissait et qui, peut-être, le connaîtraient. Je me suis saoulé à mort deux fois, dit-il. Saoulé à mort deux fois. « Nom de Dieu de nom de Dieu », murmura-t-il, agité, dans ses vêtements ignobles et sanglants, d’un paroxysme de rage et de honte.

Le grand air et le mouvement lui avaient un peu dégagé le cerveau, mais, au moment même où il commençait à se sentir mieux physiquement, l’avenir lui semblait d’autant plus sombre. La ville, le monde lui apparaissaient comme un noir cul-de-sac, un endroit où il devrait tourner en rond sans espoir d’en sortir jamais, tout son corps craintivement courbé sous les regards ironiques que susciterait son passage. Lorsque, vers le milieu de la matinée, il parvint à la maison qu’il cherchait, la perspective de se retrouver en face de Temple lui était devenue insupportable. Il loua donc la voiture, donna ses instructions à l’homme, le paya et partit. Un peu plus tard, une automobile qui allait dans la direction opposée, s’arrêta et le recueillit.

XI

Temple s'éveilla pelotonnée en boule. De minces traits de soleil lui rayaient la figure comme les dents d'une fourchette d'or, et, tandis que son sang coulait plus fort et frémissait à travers ses muscles engourdis, elle restait là regardant dans un demi-sommeil en haut vers le plafond. Comme les murs, il était fait de planches brutes, grossièrement assemblées, séparées les unes des autres par une étroite ligne noire. Dans le coin béait au-dessus d'une échelle un carré donnant accès à un grenier obscur zébré de fines hachures de soleil. Aux murs, accrochés à des clous, pendaient des bouts de harnais rompus et raccornis. Temple restait couchée, épluchant distraitement le tas sur lequel elle reposait. Elle en saisit une poignée, puis, soulevant sa tête, elle aperçut par son manteau ouvert sa chair nue entre sa brassière et sa culotte, entre sa culotte et ses bas. Alors, se souvenant du rat, elle sauta sur ses pieds, se rua vers la porte, s'y cramponna, la main toujours pleine de cosses de coton, la figure encore bouffie du lourd sommeil de ses dix-sept ans.

Elle s'était attendue à trouver la porte fermée à clef, et, pendant un moment, elle ne put parvenir à l'ouvrir, ses doigts engourdis se crispaient sur le bois, et elle entendait ses ongles griffer les planches rugueuses. Elle céda brusquement et Temple bondit dehors. Mais, tout de suite, elle fit un saut en arrière, rentra dans la resserre et claqua la porte. L'aveugle descendait le raidillon de son trot maladroit, tapotant devant lui du bout de son bâton, l'autre main à la ceinture, retenant une poignée de son pantalon. Il passa devant la resserre, ses bretelles lui ballant sur les fesses, ses espadrilles traînant dans la balle sèche de l'aire, puis il disparut, et l'on entendit son bâton racler la rangée de stalles vides.

Temple collée contre la porte, serrait son manteau autour d'elle. Elle entendit l'aveugle là-bas, par derrière, dans l'une des stalles. Elle entr'ouvrit la porte, risqua un regard au dehors. La maison lui apparut toute baignée de soleil dans la paix dominicale de ce radieux matin de mai, et Temple songea aux jeunes filles et aux jeunes gens qui sortaient des dortoirs, vêtus de leurs

nouveaux costumes de printemps, et qui s'acheminaient par les rues ombragées vers l'appel frais et tranquille des cloches. Elle souleva un pied, examina le dessous sali de son bas, l'essuya d'une main, puis de l'autre.

La canne de l'aveugle résonna de nouveau. Temple rentra vivement la tête et referma la porte, la laissant imperceptiblement entrebâillée pour le voir passer, plus lentement cette fois, et rajustant ses bretelles d'un coup d'épaule. Il monta la pente et rentra dans la maison. Alors, Temple ouvrit la porte et enjamba prudemment la marche.

Elle se dirigea vivement vers la maison sans la quitter des yeux. Ses pieds, chaussés seulement de ses bas, se posaient en hésitant sur la terre rude. Elle gravit le perron, entra dans la cuisine et s'arrêta, scrutant le silence. Le fourneau était froid. Il y avait dessus une cafetière enfumée et un gril sale ; sur la table s'entassaient en désordre des assiettes malpropres. Je n'ai pas mangé depuis... depuis... Hier, ça faisait un jour, pensa-t-elle, mais je n'ai pas mangé hier. Je n'ai rien mangé depuis... c'est cette nuit-là qu'avait lieu le bal, et je n'avais pas dîné. Je n'ai rien mangé depuis le déjeuner de vendredi, pensa-t-elle, et aujourd'hui c'est dimanche. Dimanche, et elle évoqua les cloches dans les clochers blancs contre le ciel bleu, et la plainte roucouillante des pigeons autour des beffrois, comme un écho des basses de l'orgue. Elle revint à la porte et regarda dehors. Puis elle ressortit en serrant son manteau contre elle.

Elle entra dans la maison et franchit vivement le corridor. Le soleil baignait maintenant le perron de devant, elle y courut, le cou tendu, les yeux fixés sur le pan de soleil qu'encadrait la porte. Aucune ombre ne s'y profilait. Elle parvint à la porte à droite de l'entrée, l'ouvrit, entra vivement dans la chambre, referma la porte et s'y adossa. Le lit était vide. Il n'y avait dessus qu'un couvre-pied passé, fait de pièces multicolores, tout bouchonné, un bidon militaire recouvert de kaki et un escarpin. Sur le plancher, gisaient sa robe et son chapeau.

Elle les ramassa, essaya de les brosser avec la main, puis avec un pan de son manteau. Alors, elle chercha son second escarpin. Elle déplaça le couvre-pied, se pencha pour regarder sous le lit, et finit par le trouver dans la cheminée, sur une litière de cendres de bois, entre un chenêt de fer et une pile de briques renversée, couché sur le côté et à moitié rempli de cendres, comme si on l'eût jeté à la volée, ou envoyé là d'un coup de pied. Elle le vida,

l'essuya avec son manteau, le posa sur le lit, prit le bidon et l'accrocha au clou. Il portait les initiales U. S. et un numéro matricule au tampon, d'une encre noire à demi-effacée. Puis elle enleva son manteau et s'habilla.

Longues jambes, bras fluets, fesses hautes et petites – mince silhouette enfantine, plus tout à fait fillette, pas encore tout à fait femme – elle se mouvait rapidement, tirant ses bas, enfilant d'une torsion de buste sa robe courte et étroite. Maintenant, je suis prête à tout, pensa-t-elle avec calme, avec une sorte d'étonnement morne et las, je suis prête à tout. Du haut d'un de ses bas, elle sortit une montre-bracelet au ruban noir cassé. Neuf heures. Avec ses doigts, elle peigna ses boucles emmêlées dont elle retira trois ou quatre cosses de coton. Puis elle prit le manteau et le chapeau et écouta de nouveau contre la porte.

Elle retourna au perron de derrière. Dans la cuvette était un reste d'eau sale. Elle rinça la cuvette, la remplit et s'y baigna la figure. Une serviette malpropre était accrochée à un clou ; elle s'en servit avec précaution, puis elle sortit de son manteau une boîte de poudre et était en train de se poudrer lorsqu'elle découvrit la femme qui l'observait de la porte de la cuisine.

— Bonjour », dit Temple. La femme tenait l'enfant sur sa hanche. Il dormait. « Eh bien, bébé, fit Temple en se penchant, on ne va pas dormir toute la journée ? Regarde un peu Temple. » Elles entrèrent dans la cuisine. La femme versa du café dans une tasse.

— Il est froid, je crois bien, dit-elle. À moins que vous ne vouliez faire du feu. » Du four elle sortit du pain sur une plaque.

— Non, fit Temple, tandis qu'elle buvait à petites gorgées le café tiède, tout en sentant ses entrailles remuer en petits caillots durs produisant le chatouillement d'une dégringolade de plombs de chasse. Non, merci. Je n'ai pas faim. Voici deux jours que je n'ai rien mangé, mais je n'ai pas faim. N'est-ce pas drôle ? Je n'ai rien mangé depuis... » Elle regardait le dos de la femme avec un sourire figé et conciliant. « Vous n'auriez pas des cabinets, dites ? »

— Des quoi ? » fit la femme en jetant par-dessus son épaule un coup d'œil à Temple, qui la regardait toujours avec son même sourire, à la fois humble et dégagé. La femme prit sur une étagère un catalogue de magasin à crédit, en arracha quelques pages qu'elle tendit à Temple. « Vous n'avez qu'à

aller dans la grange, comme nous autres. »

— Vraiment, dit Temple, tenant le papier à la main, la grange.

— Ils sont tous partis, fit la femme. Ils ne reviendront pas de la matinée.

— Oui, répéta Temple, dans la grange ?

— Eh bien oui, dans la grange, dit la femme. À moins que vous ne soyez pas trop immatérielle pour en avoir besoin.

— Oui, répéta Temple. Elle regarda par la porte l'étendue de la cour étouffée d'herbes folles. Entre les troncs sombres des cèdres, le verger apparaissait, inondé de soleil. Elle mit son manteau et son chapeau, se dirigea vers la grange, tenant à la main les feuilles arrachées au catalogue et mouchetées de petites gravures représentant des épingles de sûreté, des essoreuses brevetées, de la lessive en poudre, et pénétra dans l'aire. Elle s'arrêta, pliant et repliant les feuilles de papier, puis continua son chemin en jetant des coups d'œil furtifs et peureux vers les stalles vides ? Elle traversa la grange d'un bout à l'autre. Le bâtiment ouvrait par derrière sur un massif de daturas, une folle floraison blanche et mauve. Temple continua de marcher, de nouveau en plein soleil, s'engagea parmi les hautes herbes. Alors, elle se mit à courir. Ses pieds semblaient à peine toucher la terre, les herbes la fouaillaient de leurs grandes fleurs visqueuses et malodorantes. Elle se baissa, passa d'une torsion de reins sous une clôture de fils de fer rouillés et détendus, et descendit en courant la pente boisée de la colline.

En bas, une étroite bande de sable séparait les deux versants d'un petit vallon, sinuant en une série de flaques étincelantes sous les rayons du soleil. Temple s'arrêta sur cette bande de sable, écoutant le ramage des oiseaux dans le feuillage ensoleillé, écoutant et regardant autour d'elle. Elle suivit le mince ruisseau desséché jusqu'à un épaulement dont la saillie formait un recoin tapissé de bruyères. Parmi les nouvelles feuilles verdoyantes, des feuilles mortes de l'année passée restaient accrochées aux branches au-dessus de sa tête. Elle resta là un moment, pliant et repliant les feuilles de papier entre ses doigts avec une sorte de désespoir. Quand elle se releva, elle aperçut, sur la masse chatoyante des feuilles, le long de la crête du vallon, la silhouette d'un homme accroupi.

Instantanément elle fut debout, se vit partir en courant, hors d'elle-même, perdre un de ses souliers. Elle vit pendant quelques mètres le scintillement

rapide de ses jambes sur le sable parmi les taches du soleil. Puis, brusquement, elle pivota, revint en courant ramasser son soulier, et repartit de nouveau, toujours courant.

Lorsqu'elle commença d'apercevoir la maison, elle se trouvait en face du perron de devant. L'aveugle était assis sur sa chaise, le visage levé vers le soleil. À la lisière du bois, elle s'arrêta et remit son soulier. Puis elle franchit la pelouse en friche, bondit sur le perron, traversa le corridor en courant. En arrivant au perron de derrière, elle aperçut à la porte de la grange un homme qui regardait dans la direction de la maison. Elle parcourut la galerie en deux enjambées et entra dans la cuisine où la femme était assise, en train de fumer, l'enfant sur ses genoux.

— Il me regardait ! s'écria Temple. Il m'a regardée tout le temps ! » Elle s'appuya contre le chambranle de la porte et jeta un coup d'œil dehors, puis revint vers la femme. Dans sa petite figure pâle, ses yeux faisaient comme les trous noirs d'une brûlure de cigare. Elle posa la main sur le fourneau refroidi.

— Qui ça ? demanda la femme.

— Oui, continua Temple. Il était dans les broussailles et il m'a regardée tout le temps. » Elle jeta un nouveau coup d'œil dehors, puis sur la femme, et vit sa propre main posée sur le fourneau. Elle la retira vivement avec un cri effrayé, la porta à sa bouche et courut à la porte. La femme tenant toujours son enfant d'une main, attrapa Temple par un bras, la ramenant brusquement dans la cuisine. Goodwin venait vers la maison. Il les regarda en passant, puis, continuant son chemin, pénétra dans le corridor.

Temple se débattait. « Laissez-moi ! dit-elle à voix basse, laissez-moi, laissez-moi ! » Elle se tortillait, écrasant la main de la femme contre la porte jusqu'à ce que celle-ci la lâchât. Aussitôt, elle bondit du perron et courut vers la grange, entra dans l'aire, grimpa à l'échelle, se glissa par la trappe, puis se remettant sur ses pieds courut vers le tas de foin pourri.

Alors, soudain, elle tomba à la renverse à travers l'intervalle laissé par une planche enlevée. Elle vit ses jambes battre encore dans le vide, s'affala légèrement, d'un bloc, sur le dos et resta ainsi, étendue, immobile, regardant fixement au-dessus d'elle l'ouverture oblongue qui béait dans le plafond, et qui se referma avec un craquement prolongé de planches disjointes.

Sa main explora le tas sur lequel elle gisait, et, une seconde fois, elle se

ressouvint du rat. Tout son corps ondula, se tordit en un sursaut de répulsion qui la mit sur pied au milieu du tas de cosses de coton, de sorte qu'elle perdit l'équilibre, étendit la main, parvint à se remettre debout en se rattrapant, une main de chaque côté de l'angle, la figure à moins de trente centimètres du madrier sur lequel le rat était tapi. Pendant un instant, ils se regardèrent, les yeux dans les yeux. Puis ceux du rat s'allumèrent soudain comme deux minuscules ampoules électriques, et il lui sauta à la tête au moment même où elle se rejetait en arrière, marchant de nouveau sur quelque chose qui roula sous son pied.

Elle alla s'étaler dans le coin opposé, tout de son long, la figure dans les cosses et dans quelques épis de maïs rongés, lisses comme des os. Quelque chose vint s'aplatir contre le mur et lui frappa la main par ricochet. Le rat se trouvait dans ce coin, maintenant, par terre. De nouveau, leurs deux têtes se retrouvèrent à moins de trente centimètres l'une de l'autre. Les yeux du rat lançaient des éclairs, puis s'assombrissaient, comme si leur éclat eût dépendu de sa respiration. Puis il se tint tout droit, le dos dans l'angle, les griffes de devant recourbées contre son thorax, et se mit à couister vers Temple à petits cris plaintifs. Elle recula à quatre pattes, ne le quittant pas des yeux. Alors, elle se releva et se précipita sur la porte, la martelant de coups de pied tout en surveillant le rat par-dessus son épaule, tout le corps arc-bouté contre la porte dont elle griffait les planches de ses mains nues.

XII

La femme resta dans la porte de la cuisine, tenant l'enfant, jusqu'à ce que Goodwin fût ressorti de la maison. Dans sa figure bronzée, les ailes de son nez étaient toutes blanches. » Bon Dieu, dit-elle, est-ce que t'es saouïl, toi aussi ? » Il enfila la galerie. « Elle n'est pas ici, fit la femme. Tu ne pourras pas la trouver. » Il l'écarta et passa devant elle, laissant derrière lui un relent de whisky. Elle se tourna, l'observant. D'un rapide coup d'œil, il inspecta toute la cuisine, puis se retourna et regarda la femme debout dans la porte, la barrant. « Tu ne la trouveras pas, dit-elle. Elle est partie. » Il marcha sur elle, la main levée. « Ne porte pas la main sur moi », dit-elle. Il lui serra le bras, lentement. Ses yeux étaient légèrement injectés de sang, ses narines avaient la couleur de la cire.

— Retire ta main de sur moi, dit-elle. Retire-la. » Sans hâte, il l'écarta de la porte. Elle se mit à l'injurier. « Tu t'figures que tu vas pouvoir ? Tu t'figures que j'vais t'laisser ? Avec celle-là ou n'importe quelle autre petite salope ? » Immobile, face à face comme pour le premier temps d'une danse, ils étaient là, tendus, maintenant d'un effroyable et croissant effort de tous leurs muscles le faible espace qui les séparait.

D'un mouvement à peine perceptible, il la rejeta de côté, la fit pivoter sur elle-même. Elle alla donner contre la table, le bras étendu en arrière pour garder l'équilibre. Le corps plié en deux, la main tâtonnant derrière elle parmi les assiettes sales, elle le regarda par-dessus le corps endormi de l'enfant. Il fit un pas vers elle. « N'approche pas », dit-elle, levant la main d'un geste mal assuré et lui montrant le couteau de cuisine. « N'approche pas. » Résolument, il vint à elle ; alors elle tenta de le frapper d'un coup de couteau.

Il lui attrapa le poignet. Elle se débattit. Il lui arracha l'enfant, le posa sur la table, saisit l'autre main de la femme au moment où elle allait l'atteindre au visage. Alors, lui maintenant d'une seule main les deux poignets, il la gifla. La gifle claqua violemment avec un bruit mat. Il lui envoya de nouveau,

joue pour joue, deux gifles qui lui rejetèrent la tête d'un côté sur l'autre. « Tiens ! dit-il. V'là c'que j'leur fais. Tu vois ? » Il la tâcha. Elle faillit tomber en arrière sur la table. Elle prit l'enfant, et, ramassée entre la table et le mur, regarda Goodwin tourner les talons et sortir de la pièce.

Elle s'agenouilla dans le coin, tenant l'enfant.

Il dormait toujours. Elle appliqua la paume de sa main sur une joue, puis sur l'autre, se leva, alla coucher l'enfant dans sa caisse, décrocha d'un clou un chapeau de soleil, dont elle se coiffa. À un autre clou pendait un manteau, garni de ce qui avait été jadis de la fourrure blanche, elle s'en revêtit, reprit l'enfant et sortit de la cuisine.

Tommy était debout dans la grange, à côté de la resserre, les yeux tournés vers la maison. Sur le perron de devant, assis sur sa chaise, le vieux se chauffait au soleil. Elle descendit les marches, s'engagea dans le sentier qui menait au chemin et le suivit sans détourner la tête. Parvenue à l'arbre et à la voiture renversée, elle quitta le chemin et prit un autre sentier. Au bout d'une centaine de mètres environ, elle arriva à la fontaine, s'assit sur le bord, l'enfant sur ses genoux, un pan de sa robe préservant le visage endormi.

Popeye sortit des broussailles, marchant sans bruit avec ses chaussures maculées de boue, et s'arrêta à regarder la femme par-dessus la fontaine. Sa main fouilla dans son veston. Il roula entre ses paumes et tapota une cigarette, la mit à sa bouche et craqua une allumette avec l'ongle. « Nom de Dieu, dit-il. J'lui avais bien dit ce qui arriverait en les laissant attablés toute la nuit à s'emplier de cette sacrée drogue. Y d'vrait y avoir une loi. » Il regarda au loin dans la direction de la maison. Puis son regard revint vers la femme, se fixa sur le dessus de son chapeau de soleil. « Maison d'dingos, fit-il. Y a pas quatre jours de ça, j'trouve installé ici une espèce de loufoque qui m'demande si j'lis des livres. Comme s'y voulait me refiler un bouquin ou quelque chose comme ça, ou m'emmener faire une balade dans l'annuaire du téléphone. » De nouveau, son regard se porta vers la maison, puis revint se poser sur le fond du chapeau de soleil. « J'm'en vais à la ville, tu vois ? Je fous le camp. J'en ai marre de tout ça. » Elle ne releva pas la tête. Elle arrangea le pan de sa robe au-dessus de la figure de l'enfant. Popeye, avec des bruits légers, menus, s'enfonça dans le sous-bois. Puis tout se tut. Quelque part dans le marais, un oiseau chanta.

Avant d'arriver à la maison, Popeye quitta le chemin et suivit une pente

boisée. En débouchant, il aperçut Goodwin dissimulé derrière un arbre du verger, observant la grange. Popeye s'arrêta à la lisière du bois et contempla le dos de Goodwin. Il mit dans sa bouche une autre cigarette et glissa les doigts dans son gilet. Il reprit sa marche, pénétra à pas de loup dans le verger. Goodwin l'entendit, le regarda par-dessus son épaule. Popeye prit une allumette dans la poche de son gilet, l'enflamma d'un craquement, alluma sa cigarette. Goodwin se remit à observer la grange. Popeye vint s'arrêter près de lui et regarda du même côté.

— Qui est-ce qui est là ? » demanda-t-il. Goodwin ne répondit pas. Popeye envoya par ses narines deux jets de fumée. « J'fous le camp », dit-il. Pas un mot. Goodwin continuait d'observer la grange. « J'mets les voiles, que j'te dis », reprit Popeye. Sans détourner la tête, Goodwin lui répondit par une injure. Popeye fuma placidement, la cigarette rompant de ses volutes la fixité tranquille de son sombre regard. Puis il tourna les talons et s'éloigna dans la direction de la maison. Le vieux y était toujours, assis au soleil. Mais au lieu d'y pénétrer, Popeye traversa la pelouse et s'enfonça sous les cèdres jusqu'à ce que, de la maison, il devînt impossible de l'apercevoir. Alors il revint sur ses pas, traversa le jardin et le terrain envahi par les hautes herbes, et entra dans la grange par derrière.

Tommy se tenait accroupi sur ses talons près de la porte de la resserre, le regard tourné vers la maison. Popeye le considéra un instant en fumant. Puis il jeta vivement sa cigarette et entra sans bruit dans un box. Au-dessus de la mangeoire se trouvait un râtelier de bois pour le foin, juste sous une ouverture béant dans le plafond du grenier. Popeye grimpa sur le râtelier et se hissa silencieusement dans le grenier, son veston étriqué tout plissé par l'effort en travers de ses épaules et de son dos étroits.

XIII

Tommy était dans l'aire de la grange lorsque Temple parvint enfin à ouvrir la porte de la resserre. En le reconnaissant, elle se détourna à demi ; recula vivement, puis, faisant volte-face, courut à lui, fondit sur lui, lui empoigna le bras. À ce moment, elle aperçut Goodwin debout à la porte derrière la maison, alors, tournant sur elle-même, elle rentra d'un bond dans la resserre, passa sa tête par la porte, balbutiant un faible heuheuheuheu, comme l'échappement des bulles d'air dans une bouteille. Elle était là, penchée, ses mains tremblotant contre la porte, s'efforçant de la tirer, tout en écoutant Tommy parler.

« ... Lee y dit comme ça qu'on vous f'ra point d'mal. Tout ce qu'y faut c'est d'vous coucher. » Les paroles sonnèrent en quelque sorte dénuées de sens, sans parvenir jusqu'au cerveau de Temple, pas plus localisées que le pâle regard de Tommy sous le chaume de sa toison bourrue. Elle tirait sur la porte en pleurant, s'efforçant de la fermer. Elle sentit alors la main de Tommy tâtonnant maladroitement sur sa cuisse. « ... y dit qu'on vous f'ra point d'mal. Tout ce qu'y faut, c'est... »

Elle le regarda, elle regarda sa main timide et calleuse sur sa hanche. « Oui, fit-elle, très bien. Ne le laissez pas entrer ici. »

— Vous voulez dire que j'en laisse entrer aucun ici ?

— Justement. Je n'ai pas peur des rats. Restez ici et ne le laissez pas entrer.

— Bon. J'vas faire en sorte qu'personne pourra vous toucher. J'vas rester ici.

— Bien. Fermez la porte et ne le laissez pas entrer.

— Ça va, ça va. » Il se mit en devoir de fermer la porte. Temple se pencha et regarda du côté de la maison. Il dut la repousser pour pouvoir clore la

porte. « On n'va point vous faire de mal qu'y dit Lee. Tout ce que vous avez à faire c'est d'vous coucher. »

— Eh bien, je vais le faire. Mais, surtout, ne le laissez pas entrer. » La porte se referma. Temple entendit Tommy pousser le verrou, puis secouer la porte.

— A tient bien, dit-il. Personne peut pus v'nir vous toucher maintenant.

Il s'accroupit sur ses talons parmi la balle, le regard tourné vers la maison. Un instant après, il vit Goodwin venir sur le perron de derrière et le regarder. Tommy resta là, accroupi, les bras serrés autour de ses genoux, et de nouveau ses yeux fulgurèrent ; par moment leurs pâles iris semblaient tourner autour des pupilles comme des roues minuscules. Il demeura immobile, la lèvre légèrement retroussée, jusqu'à ce que Goodwin fût rentré dans la maison. Alors, il poussa un profond soupir, et regarda la porte fermée de la resserre. Ses yeux recommencèrent à briller d'un feu timide, hésitant, vorace, et il se mit à frotter doucement ses mains contre ses jambes avec un léger balancement. Puis il s'arrêta, attentif, suivant de l'œil Goodwin qui venait de tourner vivement l'angle de la maison et s'enfonçait sous les cèdres. Et il resta là, ramassé, tendu, sa lèvre retroussée en un rictus qui découvrait ses dents noires et cariées.

Assise parmi les cosses de coton et la litière d'épis de maïs rongés, Temple leva soudain la tête vers la trappe en haut de l'échelle. Elle entendit Popeye traverser le grenier, puis elle vit apparaître son pied cherchant précautionneusement l'échelon. Il descendit en la regardant par-dessus son épaule.

Elle demeura assise, sans faire un mouvement, les lèvres légèrement entr'ouvertes. Il fut debout devant elle, la regardant, son menton projeté en avant par une série de crispations, comme si son faux col eût été trop étroit. L'un après l'autre, il leva les coudes, les essuya de sa main, en fit autant de son veston, puis il traversa le champ visuel de Temple, se déplaçant sans bruit, une main dans la poche de son veston. Il essaya d'ouvrir la porte, la secoua.

— Allons, ouvre, ordonna-t-il.

Pas de réponse. Puis Tommy demanda à voix basse : « Qui qu'c'est ? »

— Ouvre la porte », reprit Popeye. La porte s'ouvrit. Tommy regarda

Popeye en clignotant.

— J'savais bien qu'vous étiez là d'dans », fit-il.

Et il essaya de jeter un coup d'œil derrière Popeye dans la resserre. Mais celui-ci plaqua sa main à plat sur la figure de Tommy, le repoussa en arrière, et, se penchant hors de la porte, inspecta rapidement la maison. Alors, il fixa Tommy.

— Est-ce que je n't'avais pas défendu de m'espionner ?

— J'vous espionnais point, je l'guettais, dit Tommy en indiquant la maison d'un geste de la tête.

— Alors, continue », fit Popeye. Tommy tourna la tête, se remit à regarder du côté de la maison. Popeye retira la main de la poche de son veston.

Pour Temple assise parmi les cosses de coton et les épis de maïs, cela ne fit pas plus de bruit qu'un craquement d'allumette, un claquement bref, étouffé, se refermant sur la scène jouée, sur l'instant révolu, l'isolant définitivement, irrévocablement du reste de la durée. Et elle restait là, assise, ses jambes étendues, droites devant elle, ses mains molles, la paume en l'air, posées sur ses genoux, fixant le dos tendu de Popeye et les plis de son veston au niveau des épaules, tandis qu'il se penchait hors de la porte, tenant derrière lui, le long de sa cuisse, son revolver qu'il essuyait d'un geste doux contre la jambe de son pantalon.

Il se retourna, regarda Temple. Il agita un instant son revolver et le remit dans sa poche, puis il marcha vers elle. Il se déplaçait à pas silencieux ; la porte ouverte béait et battait contre son montant, mais, elle aussi, sans le moindre bruit ; il semblait que les lois du bruit et du silence fussent interverties. Elle put percevoir comme le bruissement de cette épaisseur de silence que Popeye dut écarter et traverser pour parvenir jusqu'à elle, et elle se mit à dire : « Qu'est-ce qui m'arrive ? » Elle le dit au vieux dont les yeux n'étaient que deux taies jaunâtres. « Il m'arrive quelque chose ! » hurla-t-elle au vieux assis sur sa chaise au soleil, les mains croisées sur la béquille de son bâton. « Je vous avais bien dit que ça arriverait ! » clamait-elle, et ses paroles s'envolaient comme des bulles brûlantes et silencieuses pour se fondre dans l'éclatant silence qui les entourait. Enfin, le vieux tourna vers elle, son visage aux crachats coagulés, vers l'endroit où elle se tordait et se débattait,

renversée sur les planches brutes rayées de soleil. « Je vous l'avais bien dit !
je n'ai cessé de vous le dire ! »

XIV

Pendant qu'elle était près de la source avec l'enfant endormi sur ses genoux, la femme s'aperçut qu'elle avait oublié le biberon du petit. Elle resta assise à cet endroit pendant une heure environ après que Popeye l'eut quittée. Puis elle regagna le chemin et revint vers la maison. Elle était à peu près à mi-route de la maison, portant l'enfant dans ses bras, lorsqu'elle croisa la voiture de Popeye. Elle l'entendit venir, se rangea sur le bord du chemin, s'arrêta et la regarda dévaler du haut de la colline. Temple était avec Popeye dans la voiture. Popeye ne broncha pas, bien que, sous son chapeau, Temple dévisageât la femme sans lui adresser le moindre signe de connaissance. Sa tête resta fixe, ses yeux n'eurent pas une lueur d'intelligence ; pour la femme rangée sur le bas-côté, ce fut comme si un petit masque couleur de mort passait devant elle sur un fil tendu, puis disparaissait. La voiture s'éloigna en se dandinant et en cahotant parmi les ornières. La femme rentra à la maison.

L'aveugle était assis au soleil sur le perron de devant. Elle pénétra d'un pas rapide dans le corridor. À peine avait-elle conscience de son léger fardeau. Elle trouva Goodwin dans sa chambre à coucher. Il était en train de mettre une cravate élimée, et, en le regardant, elle constata qu'il venait de se raser.

— Alors, dit-elle. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il faut que j'aille à pied jusque chez Tull pour téléphoner au shérif, répondit-il.

— Au shérif, fit-elle. Ah, très bien. » Elle alla près du lit et y déposa l'enfant avec précaution.

« Chez Tull, reprit-elle. C'est vrai, il a le téléphone. »

— Faudra que tu fasses la cuisine, dit Goodwin. Y a le grand-père.

— T'as qu'à lui donner du pain froid. Ça lui est bien égal. Y en a de reste

dans le fourneau. Il s'en fiche pas mal.

— Je vais aller, fit Goodwin. Toi, reste ici.

— Chez Tull, répondit-elle. Très bien. » Tull était l'homme chez qui Gowan avait trouvé une voiture. Il habitait à deux milles de là. Les Tull étaient en train de déjeuner. On la pria de s'asseoir. « Je voudrais seulement téléphoner », dit-elle. Le téléphone se trouvait dans la salle où ils étaient en train de manger. Elle ne connaissait pas le numéro. « Le shérif », répétait-elle patiemment, dans l'appareil. Enfin, elle obtint le shérif, avec toute la famille Tull assise là, autour de la table, pour son déjeuner du dimanche. « Un mort. Quand vous avez dépassé d'un mille environ la maison de Mr. Tull, vous tournez à droite... Oui, le Vieux Français. Oui. C'est M^{me} Goodwin qui parle... Goodwin. Oui. »

XV

Benbow arriva chez sa sœur vers le milieu de l'après-midi. Elle habitait à quatre milles de Jefferson. Sa sœur et lui étaient nés à Jefferson, à sept ans d'intervalle, dans une maison qu'ils possédaient toujours, bien que sa sœur eût désiré la vendre lorsque Benbow épousa la femme divorcée d'un nommé Mitchell et qu'il partit pour Kinston. Benbow s'était opposé à la vente, quoiqu'il eût fait construire à Kinston un pavillon avec de l'argent emprunté dont il continuait de payer l'intérêt.

Lorsqu'il arriva, il ne trouva personne. Il pénétra dans la maison, et il était assis dans le salon obscur, derrière ses volets fermés, lorsqu'il entendit sa sœur, ignorante encore de son arrivée, descendre l'escalier. Il ne souffla pas mot. Elle avait presque dépassé la porte du salon, et elle allait disparaître, lorsqu'elle s'arrêta et regarda droit vers lui, sans surprise apparente, avec l'impassibilité sereine et stupide d'une statue antique. Elle était vêtue de blanc. « Tiens, Horace », fit-elle.

Il ne se leva pas. Il resta assis, avec un air de petit garçon pris en faute. « Comment as-tu ?... dit-il. Est-ce que Belle ?... »

— Naturellement. Elle m'a télégraphié samedi que tu étais parti, et m'a chargé de te dire, si tu venais ici, qu'elle était retournée chez ses parents dans le Kentucky et qu'elle avait envoyé chercher la petite Belle.

— Ah, sapristi, fit Benbow.

— Pourquoi ? demanda sa sœur. Tu veux bien partir de chez toi, toi, mais tu ne veux pas qu'elle en fasse autant ?

Il demeura deux jours chez sa sœur. Elle n'avait jamais été très grande causeuse, elle vivait d'une vie sereine et végétative, comme pourrait le faire un pied de maïs ou de blé poussé dans la quiétude d'un jardin bien abrité au lieu d'être dans un champ. Et, pendant ces deux jours, elle se contenta d'aller et de venir dans la maison avec un air de placide et majestueuse

désapprobation quelque peu ridicule.

Après dîner, ils allèrent s'asseoir dans la chambre de miss Jenny, où Narcissa lut un journal de Memphis avant d'aller coucher le petit garçon. Quand elle fut sortie de la chambre, miss Jenny regarda Benbow.

— Rentrez donc chez vous, Horace, dit-elle.

— Pas à Kinston, répondit Benbow. Mais, de toute façon, mon intention n'était pas de m'éterniser ici. Ce n'est pas après Narcissa que je courais. Je n'ai pas quitté une femme pour courir après les jupes d'une autre.

— Si vous continuez à vous répéter cela, vous finirez peut-être, un beau jour, par le croire, dit miss Jenny. Et qu'est-ce que vous allez faire, alors ?

— Vous avez raison, fit Benbow. Alors, je n'avais qu'à rester chez moi.

Sa sœur revint. Elle entra dans la chambre d'un air résolu. « Ça y est », se dit Benbow. Sa sœur ne lui avait pas adressé directement la parole de toute la journée.

— Qu'as-tu l'intention de faire, Horace ? lui demanda-t-elle. Tu dois bien avoir là-bas, à Kinston, quelque affaire qui t'appelle.

— Horace en a certainement, fit miss Jenny. Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi il est parti. Est-ce que vous aviez trouvé un homme sous le lit, Horace ?

— Pas eu cette veine, dit Benbow. C'était vendredi, et, soudainement, je me suis rendu compte qu'il m'était impossible d'aller à la gare chercher le colis de crevettes et...

— Mais, tu l'avais bien fait pendant dix ans, interrompit sa sœur.

— Justement, et c'est pourquoi je me suis rendu compte que je n'arriverais jamais à supporter l'odeur des crevettes.

— Est-ce pour cela que vous avez quitté Belle ? demanda miss Jenny. Elle le regarda. « Vous avez mis du temps à vous apercevoir que si une femme ne peut faire le bonheur d'un mari, il y a bien des chances pour qu'elle ne puisse pas davantage faire celui d'un autre mari. N'est-il pas vrai ?

— Mais de là à filer comme un vulgaire nègre, ajouta Narcissa, et à te mêler à des distillateurs clandestins et à des grues...

— Eh bien, il les a laissés, eux et leur grue, dit miss Jenny. À moins que vous ne fassiez vous-même le pied de grue, avec cette trousse de manucure dans votre poche, jusqu'à ce qu'elle vienne vous rejoindre à la ville.

— Justement », fit Benbow. Et il refit le récit de la nuit qu'il avait passée avec Goodwin et Popeye, assis sur la terrasse, à boire à la cruche en bavardant, tandis que, de temps en temps, Popeye s'en allait rôder à travers la maison, sortait, commandait à Tommy d'allumer une lanterne et de descendre avec lui à la grange et l'engueulait parce qu'il ne voulait pas le faire. Il dépeignit Tommy assis par terre à frotter ses pieds nus sur le plancher, en susurrant avec un petit sifflement : « Quel type, tout de même ! »

« Vous pouviez être aussi certain qu'il avait un pistolet sur lui qu'un nombril au milieu du ventre, poursuivit Benbow. Il ne voulait pas boire, disant que ça lui faisait un mal de chien à l'estomac, il ne voulait pas rester à causer avec nous, il ne voulait rien faire sinon de tournailler et de fureter partout en fumant des cigarettes comme un gosse boudeur et maladif.

« Goodwin et moi, nous bavardions tous deux. Il avait été maréchal des logis dans la cavalerie aux Philippines et sur la frontière mexicaine. Il a servi en France, pendant la guerre, dans un régiment d'infanterie. Il ne m'a pas dit pourquoi on l'avait changé d'arme et cassé de son grade. Peut-être a-t-il tué quelqu'un, ou déserté. Il parlait de Manille et des femmes mexicaines, tandis que cette espèce d'imbécile bourdonnait et groînait dans le pichet et me le tendait en disant : « 'Core un coup. » Alors, je m'aperçus que la femme était juste derrière la porte à nous écouter. Ils ne sont pas mariés. Je sais ça aussi sûrement que je savais que ce petit homme noir avait ce petit pistolet plat dans la poche de son veston. Et elle reste là à travailler comme un nègre, elle qui a eu des diamants et des autos en son temps, et qui les a payés plus cher qu'en argent comptant. Et l'aveugle, le vieux assis là-bas à table, attendant qu'on lui donne à manger avec cette immobilité des aveugles qui fait que l'on croirait voir l'envers de leurs prunelles, alors qu'ils entendent une musique que nous ne pouvons percevoir. Goodwin l'a emmené hors de la pièce, et, sans doute tout à fait hors de la terre, car je ne l'ai jamais revu. Je n'ai pu savoir qui il était, ni à qui il était apparenté. Peut-être à personne. Sans doute est-ce le vieux Français qui a construit la maison il y a cent ans qui n'en a plus voulu et l'a laissé là en mourant ou en partant. »

Le lendemain matin, Benbow demanda à sa sœur la clef de la maison et s'en alla à la ville. La maison, inoccupée maintenant depuis dix ans, était située dans une rue écartée. Benbow l'ouvrit et décloua les fenêtres. On n'avait pas déménagé les meubles. En Salopette bleue toute neuve, armé d'un balai et d'un seau d'eau, il frotta les planchers. À midi, il descendit dans le centre de la ville, et y acheta de la literie et quelques boîtes de conserves. À six heures, lorsque sa sœur arriva dans sa voiture, il était encore à la besogne.

— Rentre à la maison, Horace, dit-elle. Tu vois bien que ce n'est pas ton ouvrage.

— Je m'en suis aperçu dès le commencement, répondit Benbow. Jusqu'à ce matin je me figurais qu'avec un bras et un seau d'eau n'importe qui pouvait laver un parquet.

— Horace, fit-elle.

— Rappelle-toi que je suis l'aîné, dit-il. J'entends rester ici. J'ai des couvertures. » Il alla dîner à l'hôtel. À son retour, la voiture de sa sœur était encore dans l'allée. C'était le chauffeur nègre qui venait apporter un ballot de literie.

— Miss Narcissa a dit que c'était pour vous », déclara le nègre. Benbow porta le ballot dans un placard et fit un lit avec ce qu'il avait acheté.

Le lendemain à midi, tout en mangeant sa viande froide sur la table de la cuisine, il vit par la fenêtre une charrette s'arrêter dans la rue. Trois femmes en descendirent et s'installèrent sans vergogne sur le trottoir à faire leur toilette, tirèrent leur robe et leur bas, se brossèrent mutuellement le dos, ouvrirent des paquets et se revêtirent de parures variées. La charrette avait continué, elles suivirent à pied, et il se souvint qu'on était un samedi. Il quitta sa salopette, s'habilla et sortit.

La rue débouchait dans une autre, plus large, qui se prolongeait, à gauche, jusqu'à la place. Tout l'espace entre les deux rangées d'immeubles était noir d'une foule lente, continue, comme deux colonnes de fourmis, au-dessus de laquelle la coupole du palais de justice surgissait d'un bouquet de chênes et de caroubiers couverts d'un reste de leur neige. Il alla jusqu'à la place. Il croisait des charrettes vides et d'autres femmes à pied, des noires et des blanches, sur l'identité desquelles leurs toilettes endimanchées et leur démarche gauche rendait impossible qu'on se méprît, mais qui, tout en ne

parvenant même pas à se duper mutuellement, se figuraient que les citadines les prendraient pour quelqu'une des leurs.

Les allées adjacentes étaient remplies de charrettes entravées, dont les attelages attachés à l'arrière fourrageaient dans les panouilles de maïs par-dessus les hayons. La place était bordée d'une double rangée d'autos, tandis que leurs possesseurs, ainsi que ceux des charrettes, lent grouillement de combinaisons bleues et kaki, d'écharpes et d'ombrelles achetées par correspondance, entraient et sortaient des magasins, souillant la chaussée d'épluchures de fruits et de cacahuètes. Ils se mouvaient aussi lentement que des moutons, tranquilles, impassibles, encombrant la circulation, contemplant avec l'énorme et insondable placidité des bestiaux et des dieux la tête maussade des gens en chemises et en faux-cols de citadins, fonctionnant hors du temps, ayant laissé le temps épandu là-bas, lent, impondérable, sur la campagne verte de maïs et de coton dans la dorure de l'après-midi.

Horace avançait au milieu d'eux, entraîné ici et là par le courant circonspect et patient. Il connaissait un certain nombre d'entre eux. La plupart des commerçants et des gens de professions libérales se le rappelaient enfant, adolescent, jeune confrère au barreau. Derrière l'écran neigeux des caroubiers, il pouvait apercevoir les fenêtres décrépites, aux vitres toujours aussi vierges qu'alors d'eau et de savon, du premier étage où son père et lui avaient pratiqué leur profession, et il s'arrêtait de temps en temps à bavarder avec eux hors des remous de la foule.

L'atmosphère ensoleillée s'emplissait de la concurrence des postes de T. S. F. et des phonos aux portes des drogueries et des marchands d'instruments de musique. Devant ces portes, à journée entière, une foule demeurait massée à écouter. Ce qui la touchait le plus, c'étaient des ballades d'une mélodie simple, sur le thème de la misère, de la récompense, du repentir, chantées mécaniquement, déformées et amplifiées par les ondes ou par l'aiguille ; des voix désincarnées, qui sortaient en mugissant de meubles en imitation de bois ou de pavillons en imitation de pierre, par-dessus les figures en extase, les lentes mains noueuses depuis longtemps façonnées à la tyrannie de la terre, lugubres, âpres et résignées.

C'était un samedi de mai : une époque où, d'habitude on ne quitte point sa terre. Et, pourtant, le lundi, ils étaient revenus pour la plupart dans leurs combinaisons kaki, et leurs chemises sans cols, et s'étaient rassemblés aux

alentours du palais de justice, profitant de ce qu'ils étaient là pour faire quelques achats dans les magasins. Toute la sainte journée, un groupe d'entre eux s'était tenu à la porte du hall de l'entrepreneur des pompes funèbres ; des petits garçons et des petites filles, avec ou sans livres de classe, étaient venus se presser contre la vitre et y aplatir leur nez ; les plus hardis et les jeunes gens de la ville avaient pénétré par deux ou par trois, afin de regarder l'homme qui s'appelait Tommy. Il était étendu sur une table de bois, pieds nus, en salopette, les boucles de ses cheveux décolorés par le soleil collées à son crâne par le sang séché et roussies par la poudre, tandis que le coroner, assis près de lui, essayait d'établir avec précision quel était son nom de famille. Mais personne ne le savait, pas même les gens de la campagne, qui, depuis quinze ans, connaissaient l'homme, ni les commerçants qui, à de rares intervalles, l'avaient aperçu, l'après-midi, en ville, pieds nus, sans chapeau, avec un regard béat et vide, et sa joue innocemment gonflée par un casse-gueule à la menthe. L'avis général était qu'il n'en possédait pas.

XVI

Le jour où le shérif amena Goodwin à la prison de la ville, il y avait parmi les détenus un nègre qui avait tué sa femme. Il lui avait tranché la gorge d'un coup de rasoir, et, la tête presque séparée ballotant en arrière de cette plaie béante d'où le sang giclait en bouillonnant, elle s'était enfuie de la cabane et avait trouvé la force de faire encore cinq ou six pas sur le sentier que baignait la lumière paisible de la lune. Le soir, il s'appuyait à la fenêtre et chantait. Après dîner, quelques nègres se groupaient en bas, le long de la grille, – épaule contre épaule, complets d'une élégance prétentieuse et combinaisons crasseuses de sueur, – et chantaient des cantiques en chœur avec le meurtrier, tandis que les blancs ralentissaient et s'arrêtaient dans la pénombre feuillue du presque été, pour écouter ceux qui étaient sûrs de mourir et celui qui était déjà mort chanter leur lassitude et les joies du ciel. Ils entendaient alors, dans l'intervalle entre deux cantiques, une voix chaude, anonyme, monter de l'ombre profonde derrière la masse déchiquetée de l'arbre de paradis qui voilait de son treillis le réverbère du coin, et larmoyer d'un ton lamentable : « Quat' jou' enco' ! et alo' y vont pend' le meilleu' ba'yton du Mississipi du No' ! »

Quelquefois, dans la journée, il s'appuyait à sa fenêtre et chantait alors tout seul. Mais, au bout d'un instant, un ou deux petits voyous ou des nègres, les mains vides ou portant des paniers de livraison, s'arrêtaient contre la grille, et les blancs assis dans des fauteuils transatlantiques, le long du mur empuanti de pétrole du garage d'en face, pouvaient entendre de leurs propres oreilles au-dessus de leurs solides mâchoires : « Enco' un jou' ! Alo' j's'lai plus là, pôv' enfant d'putain. Dis. L'a pas d'place pou' toi au ciel ! L'en a pas pour' toi en enfé' ! L'en a pas non plus en plison ! »

— Au diable ce copain-là, fit Goodwin en levant sa tête noire, sa figure décharnée, bronzée et ravagée. Je ne suis guère en situation de souhaiter ça à quelqu'un, mais je m'en fous... » Il ne voulait rien dire. « Ce n'est pas moi qui ai fait ça. Vous le savez aussi bien que moi. Vous savez bien que je

n'aurais pas fait ça et que je ne l'ai pas fait. C'est à eux de le prouver d'abord. Y n'ont qu'à le faire. Je suis bien tranquille. Mais si je parle, si je dis ce que je pense ou ce que je crois, je ne répons plus de rien. » Il était assis sur la couchette de sa cellule. Son regard monta vers les fenêtres, deux ouvertures pas plus larges que des coups de sabre.

— Est-il si bon tireur que cela ? demanda Benbow. Au point d'atteindre quelqu'un par l'une de ces fenêtres ?

Goodwin le regarda. « Qui ça ? »

— Popeye, dit Benbow.

— Est-ce que c'est Popeye qui a fait le coup ? interrogea Goodwin.

— N'est-ce pas lui ? dit Benbow.

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Je n'ai pas à me disculper ; à eux de faire la preuve que c'est moi.

— Alors, qu'avez-vous besoin d'un avocat ? fit Benbow. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Si vous vouliez seulement me promettre de trouver une place au gosse dans un journal quand il sera en âge de gagner des sous, dit-il sans regarder Benbow. Ruby se débrouillera. N'est-ce pas ma pauv' fille ? » Il posa sa main sur la tête de la femme et lui caressa les cheveux. Elle était assise à côté de lui sur la couchette, et tenait l'enfant sur ses genoux. Il était étendu dans une sorte d'immobilité torpide, comme ces enfants que portent les mendiants dans les rues de Paris. Sa figure pincée luisait d'une légère moiteur, ses cheveux faisaient comme une ombre humide et légère en travers de son crâne veiné et décharné, sous ses paupières couleur de plomb apparaissait un mince croissant de blanc.

La femme portait une robe de crêpe de chine gris proprement broyée et habilement reprise. Parallèlement à chaque couture, l'étoffe accusait ce léger lustrage qu'une autre femme reconnaîtrait du premier coup d'œil à cent mètres. Sur l'épaule, était un motif de broderie violet, tel qu'on peut en acheter au bazar à dix sous. Sur la couchette, à côté d'elle, était posé un chapeau gris avec une voilette soigneusement raccommodée. En la regardant, Benbow n'arrivait pas à se rappeler à quelle époque il avait déjà vu des voilettes ni quand les femmes avaient cessé d'en porter.

Il emmena la femme chez lui. Ils allèrent à pied, elle portant l'enfant, Benbow chargé d'une bouteille de lait, de paquets d'épicerie et de boîtes de conserves. L'enfant dormait toujours. « Peut-être le portez-vous trop », dit-il. « Si nous prenions une bonne d'enfant pour lui ? »

Il la laissa à la maison et repartit en ville. D'une cabine téléphonique, il téléphona à sa sœur pour lui demander sa voiture. La voiture vint le chercher, et, tout en dînant, il raconta l'affaire à sa sœur et à miss Jenny.

— Tu es en train de te mêler de choses qui ne te regardent pas ! s'écria Narcissa, avec une figure sereine, mais d'une voix furieuse. Lorsque tu as enlevé la femme d'un autre avec son enfant, j'ai trouvé cela abominable, mais je me suis dit : au moins, il n'aura pas l'audace de revenir jamais ici. Et quand tu t'es sauvé de chez toi comme un nègre et que tu l'as abandonnée, j'ai également trouvé cela abominable, mais je ne voulais pas me laisser aller à croire que tu avais l'intention de le faire pour de bon. Il en a été de même lorsque tu as persisté sans aucune raison à partir d'ici et à rouvrir la maison, à l'astiquer toi-même en devenant le point de mire de toute la ville, et à y vivre comme un vagabond, en refusant de demeurer chez moi où tout le monde s'attendait à te voir rester, trouvant drôle que tu agisses autrement... Et, maintenant, voici que tu te compromets délibérément avec une femme qui, tu le dis toi-même, a fait le trottoir, la compagne d'un assassin !

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Elle n'a rien, personne. Tout ce qu'elle possède c'est ce costume bricolé proprement par elle, à la mode d'il y a au moins cinq ans, et cet enfant, qui n'a jamais été qu'un demi-moribond, empaqueté dans un bout de couverture si souvent lavé qu'il a fini par devenir aussi blanc que du coton. Elle ne demande rien à personne, si ce n'est qu'on la laisse tranquille, et elle essaye de refaire sa vie, alors que tout ce que vous, chastes femmes à l'abri du besoin...

— Allez-vous prétendre qu'un distillateur clandestin n'a pas de quoi se payer le meilleur avocat du pays ? dit miss Jenny.

— Là n'est pas la question, répondit Horace. Je suis bien certain qu'il pourrait s'adresser à un meilleur avocat. Mais...

— Horace, fit sa sœur qui l'avait observé, où est cette femme ? » Miss Jenny, légèrement penchée dans son fauteuil roulant, l'observait également. « As-tu amené cette femme dans ma maison ? »

— C'est aussi ma maison, ma chère. » Elle ignorait que depuis dix ans il mentait à sa femme pour pouvoir payer l'intérêt d'une hypothèque sur la maison de stuc qu'il avait fait bâtir à Kinston, afin que sa sœur ne pût louer à des étrangers cette autre maison de Jefferson dont sa femme ne savait pas qu'il fût encore co-proprétaire. « Tant que la maison sera libre, et avec cet enfant... »

— La maison où mon père et ma mère, où ton père et ta mère, la maison où je... Je ne puis admettre cela. Je ne puis l'admettre.

— Rien que pour une nuit, alors. Je la conduirai à l'hôtel demain matin. Représente-toi la toute seule, avec cet enfant... Suppose que ce soit toi et Bory, et que ton mari soit accusé d'un assassinat dont tu le sais innocent...

— Je n'ai que faire de me la représenter. Je voudrais bien n'avoir jamais entendu parler de tout cela. Penser que mon frère... Tu ne vois donc pas qu'il te faut toujours faire place nette après toi ? Ce n'est pas qu'il y ait quelques saletés de reste, c'est que tu... que... Mais amener une grue, une meurtrière, dans la maison où je suis née !

— Balivernes, fit miss Jenny. Mais, voyons, Horace, n'est-ce pas ce que les gens de loi appellent collusion ? connivence ?... » Horace la regarda. « Il me semble, poursuivit-elle, que vous avez déjà fréquenté ces gens plus qu'il ne l'aurait fallu pour l'avocat de cette cause. Vous étiez là-bas il n'y a pas si longtemps, et on pourrait commencer à croire que vous en savez plus long que vous ne le dites. »

— Tout à fait ça, M^{me} Tant Pis. Je me suis souvent demandé pourquoi je n'avais pas fait fortune dans ma profession. Mais cela viendra sans doute quand j'aurai l'âge de suivre l'école où vous êtes allée.

— Si j'étais à votre place, reprit miss Jenny, je me ferais ramener en ville dès maintenant et j'irais installer cette femme à l'hôtel. Il n'est pas tard.

— Et je rentrerais à Kinston jusqu'à ce que toute cette affaire soit finie, ajouta Narcissa. Ces gens-là ne sont pas de ta famille, pourquoi te crois-tu obligé de faire tout cela ?

— Je ne puis pas rester les bras croisés quand je vois de telles injustices...

— Vous n'arriverez jamais à redresser l'injustice, Horace, fit miss Jenny.

— Eh bien, cette ironie qui se cache dans les événements, alors.

— Hum, dit miss Jenny. Ça doit être parce que vous êtes convaincu que cette femme-là ne sait rien de vos manigances.

— En tout cas, j'ai encore eu la langue trop longue, comme d'habitude, dit Horace. Aussi vais-je être obligé de m'en remettre à votre discrétion à toutes deux...

— Allons, fit miss Jenny, vous figurez-vous que Narcissa tient à ce que l'on sache que quelqu'un de sa famille fréquente des gens dont la profession habituelle est de faire l'amour, d'entôler les autres et de faire de la contrebande ? » Car c'était une qualité de sa sœur, et, pendant les quatre jours qu'il avait passés entre sa fuite de Kinston et son arrivée à Jefferson, c'est sur cette impénétrabilité qu'il avait compté. Il n'attendait pas d'elle, — non plus que de n'importe quelle autre femme, — qu'elle se souciât d'un homme dont elle n'était ni l'épouse, ni la mère, alors qu'elle avait mis au monde un être à chérir et pour qui elle pût se tracasser, mais, depuis trente-six ans qu'il la connaissait, il avait toujours compté sur cette impénétrable discrétion.

Quand il revint chez lui, en ville, une lumière brûlait dans une pièce. Il entra, traversant ses parquets qu'il avait lui-même nettoyés et qui lui prouvaient qu'il n'était pas maintenant plus habile à se servir d'un balai qu'il ne l'avait été dix ans plus tôt à se servir du marteau, à présent égaré, avec lequel il avait condamné les fenêtres, et les volets, lui qui n'avait même pas pu apprendre à conduire une auto. Mais il y avait dix ans de cela, le marteau était remplacé par un neuf avec lequel il avait arraché les clous tordus, et les fenêtres étaient ouvertes sur l'étendue des parquets frottés, semblables, au milieu de la ronde fantôme des meubles recouverts de housses, et des étangs d'eau morte.

La femme était encore debout, toute habillée, à l'exception de son chapeau. Il gisait sur le lit où dormait l'enfant. Et, couchés là tous deux, l'un près de l'autre, ils contribuaient, plus certainement que l'éclairage de fortune et le paradoxe propre du lit dressé dans une pièce par ailleurs longtemps inoccupée et sentant le renfermé, à donner à cette chambre un air de provisoire. Il semblait qu'un fluide féminin suivît comme un courant un fil au long duquel étaient branchées un certain nombre de lampes identiques.

— J'ai quelque chose à chercher à la cuisine, dit-elle. Ça ne va pas demander une minute.

L'enfant était couché sur le lit, au-dessous de la lampe dépourvue d'abat-jour. Et Horace se demandait pourquoi la première chose que font les femmes, en quittant une maison, c'est d'enlever tous les abat-jour, quand bien même elles ne toucheraient pas au reste. Il regarda l'enfant, ses paupières plombées laissant entrevoir un mince croissant d'un blanc bleuâtre au-dessus de ses joues terreuses, l'ombre moite des cheveux qui coiffaient son crâne, ses petites mains crispées levées en l'air et, elles aussi, trempées de sueur. Et il ne put s'empêcher de penser : Bon Dieu, bon Dieu !

Il songeait à la première fois qu'il l'avait vu, couché dans une caisse de bois derrière le fourneau, dans cette maison en ruines à dix milles de la ville. Il songeait à la noire présence de Popeye, étendue sur la maison comme l'ombre de quelque chose pas plus gros qu'une allumette, qui tomberait, monstrueuse et sinistre, sur un autre objet, par ailleurs familier et banal, vingt fois plus gros que lui. Il songeait à eux deux, lui et la femme, dans la cuisine, éclairés par une lampe fêlée et fumeuse posée sur une table de plats d'une simplicité Spartiate ; avec Goodwin et Popeye quelque part dans l'obscurité paisible du dehors, peuplée d'insectes et de grenouilles, et pourtant toute remplie, comme d'une menace anonyme et ténébreuse, de la présence de Popeye. La femme avait retiré la caisse de derrière le fourneau, s'était penchée dessus, les mains toujours cachées dans sa robe déformée. « Je suis obligée de le laisser là-dedans pour que les rats ne puissent l'atteindre », avait-elle dit.

— Ah ! avait fait Horace, vous avez un fils. » Puis elle lui avait montré ses mains, les avait étalées en un geste à la fois spontané et timide, plein d'une fierté consciente, et elle lui avait dit qu'il pourrait lui apporter une trousse de manucure.

Elle revint, portant quelque chose discrètement enveloppé dans un fragment de journal. Il eut l'intuition que c'était une couche fraîchement lavée, avant même qu'elle eût dit : « J'ai fait du feu dans le fourneau. Je ne sais si je n'ai pas abusé. »

— Mais bien sûr que non, répondit Horace. Ce n'est qu'une question de précaution légale, ajouta-t-il. Il vaut mieux se priver momentanément d'un peu de bien-être plutôt que de compromettre notre cause. » Elle n'eut pas l'air d'entendre. Elle étendit la couverture sur le lit, prit l'enfant et l'y déposa. « Vous comprenez ce que c'est, poursuivit Horace. Si le juge me soupçonnait

d'en savoir plus que les faits ne m'y autorisent... Je veux dire que nous devons essayer de donner à tout le monde l'impression que de retenir Lee pour ce meurtre n'est pas autre chose que... »

— Est-ce que vous habitez Jefferson ? dit-elle en enroulant l'enfant dans la couverture.

— Non, j'habite Kinston. J'y habitais... Toutefois, j'ai exercé ici.

— Vous y avez pourtant de la famille. Des femmes. Qui ont habité dans cette maison, autrefois. » Elle souleva l'enfant et releva le linge tout autour de lui. Puis elle regarda Benbow. « Bien. Je comprends. Vous avez été très bon. »

— Sapristi... fit-il. Est-ce que vous croyez... ? Venez. Allons à l'hôtel. Vous vous reposerez une bonne nuit et j'irai vous chercher demain matin de bonne heure. Laissez-moi prendre le petit.

— Je le tiens », dit-elle. Elle fut sur le point de commencer une autre phrase, posant sur lui un instant son regard tranquille, mais elle poursuivit son chemin. Il tourna le commutateur, la suivit et ferma la porte à clef. Elle était déjà dans la voiture. Il monta.

— À l'hôtel, Isom, dit-il. Je n'ai jamais pu apprendre à conduire une auto, ajouta-t-il. Quelquefois, quand je pense à tout le temps que j'ai passé à ne pas apprendre à faire certaines choses...

La rue était étroite et calme. Elle était maintenant macadamisée, mais il pouvait se rappeler le temps, où, les jours de pluie, elle n'était qu'une fondrière remplie d'une substance noirâtre, moitié terre, moitié eau, avec des caniveaux murmurants où Narcissa et lui patouillaient et barbotaient, leurs vêtements retroussés et le derrière crotté, à la poursuite de bateaux grossièrement taillés au couteau, ou fabriquaient des onguents en piétinant sans cesse à la même place avec la profonde abnégation des alchimistes. Il pouvait se rappeler le temps où, vierge de ciment, la rue était bordée des deux côtés par des trottoirs de briques rouges inégales, qui s'usaient en une mosaïque d'un brun chaud tranchant violemment sur la terre noire que n'atteignait jamais le soleil de midi. De cette époque dataient les empreintes de ses pieds et de ceux de Narcissa, encore marquées dans le ciment à l'entrée de l'allée.

Les lampadaires devinrent moins espacés ; au coin de la rue étincela

l'arcade d'un poste d'essence. La femme se pencha soudain en avant. « Arrêtez ici, s'il vous plaît, chauffeur », dit-elle. Isom freina. « Je vais descendre ici et aller à pied », ajouta-t-elle.

— Vous n'en ferez rien, déclara Horace. Continue, Isom.

— Non, attendez, fit la femme. Nous allons rencontrer des gens que vous connaissez. Nous arrivons à la place.

— Absurde, dit Horace. Continue, Isom.

— Alors, descendez, vous, et attendez. Il peut revenir directement.

— Vous ne ferez pas cela, se fâcha Horace. Sapristi, je... Allons Isom, marche.

— Vous feriez mieux », dit la femme. Elle se renfonça sur le coussin. Puis elle se pencha de nouveau en avant. « Écoutez. Vous avez été bon. Vous aviez une bonne intention, mais... »

— Vous ne me trouvez pas assez avocat. Est-ce cela que vous Voulez dire ?

— Je suppose que j'ai ce qui m'attendait. Inutile de se débattre.

— Certainement non, si tel est votre sentiment. Mais ce n'est pas vrai ; ou alors vous auriez dit à Isom de vous conduire à la gare. N'est-ce pas ? » Elle se pencha sur l'enfant, lui arrangeant le linge autour de la figure. « Vous allez bien vous reposer cette, nuit et je serai là de bonne heure demain matin. » Ils passèrent devant la prison, un bâtiment carré à peine entaillé de pâles fentes de lumière. Seule l'ouverture centrale, défendue par de minces barreaux, était assez large pour mériter le nom de fenêtre. À cette fenêtre était appuyé le nègre assassin. Au-dessous, contre la grille, s'alignait une rangée de têtes, nues ou coiffées, au-dessus d'épaules élargies par le travail ; et les voix montaient, graves, chaudes, harmonieuses, dans le soir doux et léger, célébrant les fatigues de la terre et les joies du ciel. « Surtout, dit Benbow, ne vous tracassez pas. Tout le monde sait bien que ce n'est pas Lee le coupable. »

Ils s'arrêtèrent devant l'hôtel où les voyageurs de commerce étaient assis sur des chaises le long du trottoir à écouter les chanteurs. « Il faut... » commença la femme. Horace descendit et lui tint la portière. Elle ne bougea pas. « Écoutez. Il faut que je vous dise... »

— Oui, fit Horace en lui offrant la main. Je sais. Je serai là de bonne heure demain matin. » Il l'aida à descendre. Ils pénétrèrent dans l'hôtel, les voyageurs de commerce se retournant pour lui regarder les jambes, et s'arrêtèrent au bureau. Le chant les suivit, assourdi par les murs, par les lumières.

Jusqu'à ce qu'Horace eût terminé, la femme demeura placidement à côté de lui, tenant l'enfant.

— Écoutez », dit-elle. Le portier, ses clefs à la main, se dirigeait vers l'escalier. Horace prit le bras de la femme, la fit retourner de ce côté. « Il faut que je vous dise », fit-elle.

— Vous me direz cela demain. Je viendrai de bonne heure », répondit-il en la guidant vers l'escalier. Elle hésitait toujours, le regardant. À ce moment, elle dégagea son bras et se tourna vers lui.

— Très bien, alors », fit-elle. Elle dit cela d'une voix basse, uniforme, le visage légèrement penché vers l'enfant. « Nous n'avons pas un sou, je vous le dis tout de suite. La dernière livraison, Popeye ne l'a pas... »

— Bon, bon, dit Horace ; ce sera la première chose demain matin. Je serai là au moment où vous finirez votre petit déjeuner. Bonne nuit. » Il revint à la voiture. Le chant durait toujours. « À la maison, Isom », dit-il. Ils firent demi-tour, repassèrent devant la prison, la forme penchée derrière les barreaux et la rangée de têtes le long de la grille. Sur le mur barré de meurtrières, la tache d'ombre de l'arbre de paradis frémissait et battait monstrueusement sous la brise légère. Profond et mélancolique, le chant s'éteignit derrière eux. La voiture continua, douce, rapide, dépassa l'étroite rue.

« Hé là, fit Horace. Où est-ce que... » Isom serra brusquement les freins.

— Miss Narcissa a dit qu'il fallait vous ramener à la maison, déclara-t-il.

— Ah vraiment ! dit Horace. C'est bien aimable à elle. Tu peux lui dire que j'ai fait changer d'avis à qui elle sait.

Isom fit marche arrière et tourna par la rue étroite, puis par l'avenue de cèdres. La lueur des phares s'enfonçait sous la voûte des branches comme au sein ténébreux des profondeurs marines, comme au milieu d'une colonnade d'épaves auxquelles la lumière même ne pouvait donner de couleur. La voiture s'arrêta à la porte et Horace descendit. « Tu pourras lui dire que ce

n'était pas après elle que je courais, dit-il. Tu te rappelleras ça ? »

XVII

L'arbre de paradis, à l'angle de la cour de la prison, avait laissé tomber ses dernières fleurs en forme de trompette. Elles jonchaient le sol en couche épaisse, visqueuse sous le pied, douceâtre aux narines, d'une douceur excessive, écœurante, moribonde, et, la nuit, l'ombre déchiquetée des feuilles maintenant complètement développées montait et descendait contre la fenêtre aux barreaux de fer, comme le pouls d'un agonisant. La fenêtre était celle de la salle commune aux murs blanchis à la chaux, tout maculés de traces de mains sales, tout couverts de noms, de dates, d'inscriptions injurieuses et obscènes, griffonnées au crayon ou gravées avec la pointe d'un couteau ou d'un clou. C'était contre cette fenêtre que, la nuit, le nègre assassin venait appuyer sa figure, dans le quadrillage obscur des barreaux, entre les interstices mouvants des feuilles, et chanter en chœur avec ses frères alignés en bas le long de la grille.

Parfois, dans la journée, il se mettait aussi à chanter, tout seul cette fois. Et le passant qui ralentissait sa marche, les petits voyous qui flânaient, ou les mécanos du garage d'en face pouvaient entendre : « Enco' un jou' ! l'a pas d'place pou' toi au ciel ! l'en a pas non plus en enfé' ! l'en a pas dans la plison des blancs ! Pov' nég' où qu'tu vas t'en aller ? Où qu'tu vas t'en aller pov' nég' ? »

Chaque matin, Isom apportait une bouteille de lait qu'Horace remettait à la femme pour le petit. Le dimanche après-midi, il alla chez sa sœur. Il laissa la femme assise sur la couchette dans la cellule de Goodwin. Elle tenait l'enfant sur ses genoux. D'habitude, il restait étendu, immobile, comme sous l'empire d'un narcotique, les paupières mi-closes sur le mince croissant blanc de ses yeux, mais aujourd'hui, il geignait, agité par moments de faibles sursauts convulsifs.

Horace monta dans la chambre de miss Jenny. Sa sœur n'avait pas encore paru. « Il ne veut rien dire, déclara Horace. Il se borne à répéter qu'on n'a

qu'à prouver que c'est lui qui a fait le coup, qu'on n'a pas plus de preuves contre lui que contre l'enfant. Il n'a pas même été question d'une caution, quand bien même il aurait pu la fournir. Il dit qu'il se trouve mieux en prison que chez lui. Et je serais tenté de le croire. Son commerce, là-bas, est fichu maintenant, même si le shérif n'avait pas découvert ses chaudières et ne les avait détruites... »

— Quelles chaudières ?

— Son alambic. Lorsqu'il s'est constitué prisonnier, les policiers ont fouillé partout jusqu'à ce qu'ils trouvent l'alambic. Ils savaient ce qu'il faisait, mais ils ont attendu qu'il soit à bas. Alors, tout le monde lui est tombé dessus ; tous ses bons clients qui lui achetaient du whisky, lampaient ce qu'il leur passait à l'œil et, probablement, courtoisaient sa femme derrière son dos. Il faudrait que vous les entendiez, là-bas, en ville. Ce matin, le ministre baptiste l'a pris pour thème de son prêche. Non seulement en tant qu'assassin, mais comme adultère, comme profanateur indigne de respirer l'atmosphère démocratico-protestante du comté de Yoknapatawpha. À son avis, si j'ai bien compris, on devrait brûler ensemble Goodwin et sa compagne, afin d'en faire un exemple pour l'enfant, puis on élèverait celui-ci et on lui enseignerait la langue anglaise dans le but de lui apprendre qu'il a été conçu dans le péché par deux êtres qui ont payé du bûcher le crime de l'avoir engendré. Bon Dieu, est-il possible qu'un homme civilisé puisse sérieusement...

— Mais ce ne sont que des baptistes, dit miss Jenny. Et l'argent ?

— Il en restait un peu à Goodwin. À peu près cent soixante dollars, qu'il avait enfouis dans une boîte à conserves au fond de la grange. On le lui a laissé déterrer. « Ça me permettra de vivre, dit-il, jusqu'à ce que cette affaire soit finie. Alors, on fichera le camp. Voilà pas mal de temps qu'on y songeait. Si je l'avais écoutée, nous serions déjà partis. T'as été une bonne fille », a-t-il ajouté. Elle était assise à côté de lui sur la couchette, tenant le bébé. Il lui a pris le menton en lui secouant un peu la tête.

— Il a de la chance que Narcissa ne fasse pas partie du jury.

— Oui, mais l'imbécile ne veut même pas me permettre de dire que ce gorille se trouvait là-bas. C'est toujours la même rengaine : « On n'a pas de preuve contre moi. Ce n'est pas la première fois que je suis dans le pétrin.

Tous ceux qui me connaissent savent bien que je ne ferais pas de mal à une mouche. » Mais ce n'est pas la raison pour laquelle il ne veut pas qu'on parle de cet apache. Et il se rendait bien compte que je le savais, car il a continué, assis là, dans sa salopette, en roulant une cigarette, le sachet pendu aux dents : « J'vais tout simplement rester ici jusqu'à ce que ça se tasse. C'est encore là que je s'rai l'mieux. De toute façon je ne pourrais plus rien faire si j'étais dehors. Cet argent permettra à Ruby de vivre, et il en restera peut-être un peu pour vous en attendant qu'on puisse vous donner le reste.

« Mais je connaissais le fond de sa pensée. « Je ne vous savais pas poltron », lui dis-je.

« — Faites comme je vous dis, a-t-il répondu. Je suis très bien ici. » Mais il ne... » Benbow s'assit sur le bord de son siège en se frottant doucement les mains l'une contre l'autre. « Il ne se rend pas compte... Saprستي, dites ce que vous voudrez, mais il y a une sorte de contagion dans le simple spectacle, même fortuit, du mal : on ne marchande pas, on ne trafique pas avec la pourriture... Vous avez vu comme le fait seul d'en entendre parler a rendu Narcissa inquiète et soupçonneuse. Je m'imaginai être venu ici de mon plein gré, mais je vois bien, maintenant que... À votre avis, Narcissa a-t-elle cru que j'amenais cette femme à la maison la nuit, ou autre chose semblable ? »

— Je le pensais, moi aussi, tout d'abord, fit miss Jenny. Mais je la crois maintenant persuadée que si vous vous donnez tant de mal c'est pour quelque raison de satisfaction personnelle plutôt que dans l'espoir d'une offre ou d'un salaire quelconque.

— Voulez-vous dire que cette femme m'a laissé croire qu'ils n'avaient jamais eu d'argent, alors qu'elle...

— Pourquoi pas ? Est-ce que vous ne vous en passez pas très bien ?

Narcissa entra.

— Nous étions justement en train de parler crime et assassinat, dit miss Jenny.

— J'espère alors que vous en avez fini, fit Narcissa sans s'asseoir.

— Narcissa aussi a ses peines, continua miss Jenny. N'est-ce pas, Narcissa ?

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Horace. Elle n'a pas pincé Bory

à puer l'alcool, au moins ?

— Elle vient d'être plaquée. Son chevalier servant a filé à l'anglaise.

— Êtes-vous sottre ! fit Narcissa.

— Parfaitement, Monsieur, poursuivit miss Jenny. Gowan Stevens l'a laissé tomber. Il n'est même pas revenu de ce bal d'Oxford pour lui faire ses adieux. Il lui a tout simplement envoyé une lettre. » Elle se mit à chercher autour d'elle sur le fauteuil. « Et maintenant, je tremble à chaque coup de sonnette à l'idée que c'est la mère du jeune homme... »

— Miss Jenny, dit Narcissa, rendez-moi ma lettre.

— Attendez, la voici. Voyons, qu'est-ce que vous dites de cela comme chef-d'œuvre de chirurgie sentimentale sans anesthésique ? Je commence à croire que l'on a raison et que la jeunesse fait son apprentissage complet en vue du mariage, alors que, nous autres, nous devons nous marier pour apprendre.

Horace prit la lettre, une simple carte.

« Ma chère Narcissa.

« Cette lettre se passe de préambule. Je voudrais qu'elle pût n'avoir pas de date. Mais si mon cœur était aussi vierge que cette page, il n'y en aurait nul besoin. Je ne vous reverrai plus. La raison, je ne puis l'écrire ici, car je viens de passer par une épreuve que j'ose à peine regarder en face. Mon seul réconfort au milieu de ces ténèbres, c'est de penser que ma sottise n'a fait de mal à personne, sauf à moi-même, et que l'énormité de cette sottise vous ne la connaîtrez jamais. Ai-je besoin d'ajouter que seul l'espoir que vous l'ignorerez toujours a pu me déterminer à ne plus vous revoir. Pensez de moi le plus de bien que vous pourrez. Je souhaiterais avoir le droit de vous dire : si jamais vous apprenez ma folie, ne pensez pas trop de mal de moi.

« G. »

Horace lut le billet, tint un moment la carte entre ses mains sans rien dire.

— Seigneur, fit-il enfin, quelqu'un l'aura pris à ce bal pour un indigène du Mississipi ?

— Je pense que si j'étais dans ton cas... » commença Narcisse. Puis elle reprit au bout d'un instant : « Combien de temps cela va-t-il encore durer, Horace ? »

— Pas plus longtemps qu'il n'est en mon pouvoir, si tu connais pour moi un moyen quelconque de le faire sortir de prison dès demain...

Je n'en connais qu'un seul », fit-elle en le considérant longuement. Puis elle se tourna vers la porte. « Où est passé Bory ? On va bientôt dîner. » Elle sortit.

— Et vous savez quel est ce moyen, dit miss Jenny, si vous avez un peu de volonté.

— Je saurai si j'en ai quand vous m'aurez dit quel est l'autre moyen.

— Retournez auprès de Belle, dit miss Jenny. Rentrez à votre foyer.

Le nègre convaincu d'assassinat devait être pendu un samedi, sans apparat, et enterré sans cérémonie. Un soir il chanterait encore à la fenêtre grillée, il se lamenterait à travers l'innombrable et ténébreuse douceur de la nuit de mai ; le soir suivant, il ne serait plus là et la fenêtre appartiendrait à Goodwin. Celui-ci avait été désigné pour la session de juin, sans qu'on lui accordât le bénéfice de la liberté sous caution. Mais il ne voulait toujours pas permettre à Horace de divulguer la présence de Popeye sur les lieux du crime.

— Je vous dis qu'ils n'ont rien contre moi, affirmait Goodwin.

— Qu'est-ce que vous en savez, répondait Horace.

— Et puis, quelle que soit la présomption qu'ils croient avoir contre moi, il me reste une chance au tribunal. Mais laissez seulement parvenir jusqu'à Memphis la nouvelle que j'ai dit qu'il était quelque part par là ; vous figurez-vous qu'il me restera alors une seule chance de revenir à cette cellule après ma déposition ?

— Mais vous avez pour vous la loi, la justice, la civilisation.

— Bien sûr, si je passe le restant de ma vie accroupi dans ce coin là-bas. Venez voir. » Il entraîna Horace à la fenêtre. « Il y a dans cet hôtel que vous voyez d'ici cinq fenêtres qui plongent dans cette chambre, et je l'ai vu allumer des allumettes à coups de revolver à vingt pieds. Eh bien, bon Dieu, je ne reviendrais jamais ici du tribunal où j'aurais déclaré ça. »

— Mais il existe une chose qu'on appelle l'obstruct...

— De la merde pour votre obstruction. Qu'ils prouvent que c'est moi qui ai fait le coup. On a trouvé Tommy dans la grange, abattu par derrière. Qu'ils trouvent le revolver. J'ai attendu la police. Je n'ai pas essayé de me sauver. J'aurais pu ; mais je ne l'ai pas fait. C'est moi qui ai prévenu le shérif. Bien entendu, le fait que je me trouvais tout seul, à part elle et le grand-père, ça a semblé louche. Si c'était une mise en scène, est-ce que le bon sens ne vous dit pas que j'en aurais trouvé une meilleure ?

— Ce n'est pas le bon sens qui vous jugera, dit Horace. Ce sera un jury.

— Qu'ils se débrouillent comme ils pourront. C'est tout ce qu'ils trouveront : le mort dans la grange, moi, la femme, l'enfant et le grand-père à la maison ; rien de touché dans la maison ; moi qui ai envoyé chercher le shérif. Non, non ; je sais que j'ai une chance de cette façon, mais que j'ouvre seulement le bec sur ce gars-là, et alors, bonsoir toute espèce de chance. Je sais ce que je prendrai.

— Mais, vous avez entendu la détonation, dit Horace. Vous me l'avez déjà dit.

— Non, déclara-t-il, je n'ai rien dit. Je n'ai rien entendu. Je ne sais rien de rien... Ça vous ferait-il quelque chose d'attendre dehors un petit instant, le temps que je dise un mot à Ruby ?

Cinq minutes s'écoulèrent avant que la femme rejoignît Horace.

— Il y a quelque chose que je ne sais pas encore, fit-il ; que vous et Lee ne m'avez pas dit, quelque chose qu'il vient de vous défendre à l'instant de me dire. N'est-ce pas ? » Elle marchait à côté de lui. Elle portait l'enfant qui geignait encore de temps en temps avec des mouvements convulsifs qui secouaient soudain son corps frêle. Elle tenta de l'apaiser, lui fredonna un air en le berçant dans ses bras. « Peut-être le portez-vous trop, dit Horace. Peut-

être que si vous le laissiez à l'hôtel... »

— Je pense que Lee sait ce qu'il fait, fit-elle.

— Mais l'avocat devrait connaître tous les faits, absolument tous. C'est à lui de décider ce qu'il doit dire ou ne pas dire. Autrement, à quoi bon un avocat ? C'est comme si vous payiez un dentiste pour vous arranger une dent et que vous refusiez de le laisser regarder dans votre bouche. Ne voyez-vous pas ça ? Vous ne traiteriez pas un dentiste ou un docteur de cette façon-là. » Elle ne répondit pas. Elle pencha la tête vers l'enfant. Il pleurait.

— Chut, dit-elle, allons, chut.

— Et il y a quelque chose de plus grave, c'est ce qu'on appelle entraver le cours de la justice. Supposez que Lee dépose sous serment qu'il n'y avait personne autre. Supposez qu'il soit sur le point de bénéficier d'un non-lieu, — ce qui ne me semble guère probable, — et qu'il se présente un témoin qui ait vu Popeye là-bas, ou l'ait vu partir dans sa voiture. Les juges penseront alors : si Lee dissimule la vérité pour un fait de peu d'importance, pourquoi le croirions-nous quand sa tête est en jeu ?

Ils arrivaient à l'hôtel. Horace lui ouvrit la porte. Elle passa sans le regarder. « Je crois que Lee sait mieux », dit-elle. L'enfant pleurnichait, un cri fluët, geignard, éploré. « Chut, fit-elle, chchch... »

Isom était allé chercher Narcissa à une réception, il était tard quand la voiture s'arrêta au coin de la rue pour prendre Horace. Quelques réverbères commençaient à s'allumer ; déjà les gens se dirigeaient vers la place, après dîner, mais, il était encore trop tôt pour que l'on entendît chanter le nègre de la prison. « Il fera bien d'en profiter, dit Horace. Il n'en a plus que pour deux jours. » Mais il n'en était pas encore là. La prison était orientée vers l'Ouest ; un dernier reflet cuivré errait vaguement sur les barreaux noircis et sur la petite tache pâle d'une main ; et, dans le vent léger, un bleu panache de tabac flottait et se dissolvait en s'effilochant au dehors. « Comme si ce n'était pas assez triste d'avoir son mari là-dedans, sans que cette pauvre brute compte à tue-tête les instants qu'il lui reste à vivre... »

— Peut-être va-t-on attendre pour les pendre tous les deux ensemble, dit Narcissa. Cela se fait quelquefois, n'est-ce pas ?

Ce soir-là, Horace fit un peu de feu dans la grille. Il ne faisait pas froid. Il n'occupait plus qu'une pièce maintenant et prenait ses repas à l'hôtel. Le reste de la maison était condamné de nouveau. Il essaya de lire, y renonça, se déshabilla, se coucha et regarda le feu mourir dans la grille. Il entendit l'horloge de l'Hôtel de Ville sonner minuit. « Quand tout cela sera fini, je crois que j'irai faire un tour en Europe, pensa-t-il. J'ai besoin de changement. Ou moi, ou le Mississippi. »

Quelques nègres étaient probablement encore groupés le long de la grille de la prison, car cela allait être sa dernière nuit. Forme massive surmontée d'une petite tête, il était accroché aux barreaux, comme un gorille. Il chantait, et, sur la silhouette sombre, sur le quadrillage de la fenêtre, passait et repassait funèbrement l'ombre déchiquetée et changeante de l'arbre de paradis, dont les dernières fleurs, à présent tombées, gluaient par plaques sur le trottoir. Horace se retourna de nouveau dans son lit. « On devrait nettoyer le sacré gâchis du trottoir, dit-il. Zut, zut, zut. »

Le lendemain matin il venait de s'endormir, car il avait vu le lever du jour, lorsqu'il fut éveillé par quelqu'un qui frappait à la porte. Il était six heures et demie. Il alla ouvrir. C'était le portier nègre de l'hôtel.

— Quoi ? fit Horace. Est-ce M^{me} Goodwin ?

— Elle dit poul vous veni' quand vous levé, dit le nègre.

— Dis-lui que je serai là-bas dans dix minutes.

En entrant à l'hôtel, il croisa un jeune homme porteur d'une petite valise noire comme en ont les médecins. Horace poursuivit et monta. La femme se tenait dans l'embrasure de la porte entr'ouverte et regardait en bas dans le hall.

— Je me suis décidée à faire venir le médecin, dit-elle. Mais je voulais de toute façon... » L'enfant était étendu sur le lit, les yeux clos, congestionné, en sueur, les mains crispées au-dessus de sa tête, dans l'attitude d'un crucifié. Sa respiration était courte et sifflante. « Il a été malade toute la nuit. Je suis allée chercher un médicament et jusqu'au jour j'ai essayé de le calmer, alors j'ai fait venir le médecin. » Elle se tenait à côté du lit, regardant l'enfant. « Il y avait une femme, dit-elle, une jeune fille ».

— Une..., répéta Horace. Oh, fit-il. Vous avez mieux fait de me le dire.

XVIII

Popeye filait à bonne allure, mais sans nulle apparence de précipitation ou de fuite. Il dévala la piste de terre battue puis le chemin de sable. Il avait Temple à côté de lui. Son chapeau flanqué sur le derrière de la tête, ses boucles emmêlées dépassant sous le bord cabossé, Temple avec un visage de somnambule, se laissait aller sans résistance aux cahots de la voiture. Elle se heurta contre Popeye, une main levée dans un vague reflexe. Sans lâcher le volant, il la repoussa du coude. « Allons, fit-il, tiens-toi donc ! »

Avant d'arriver à l'arbre abattu, ils croisèrent la femme. Rangée sur le bord du chemin, elle portait l'enfant, sur le visage duquel elle avait replié un pan de sa robe. Sous son chapeau de soleil, elle les regarda placidement, entra dans le rayon visuel de Temple, en ressortit, sans un mouvement, sans un geste.

Parvenu à l'arbre, Popeye quitta le chemin et s'engagea sous bois, passant avec un bruit de branches cassées à travers les hautes ramures de l'arbre abattu, puis, sans ralentir le moins du monde, il revint sur le chemin dans un fracas roulant de roseaux brisés, semblable à une mousqueterie le long d'une tranchée. À côté de l'arbre, gisait sur le flanc la voiture de Gowan. Temple lui jeta un vague et stupide regard au moment où elle s'enfonçait rapidement derrière eux.

Popeye suivit de nouveau les ornières sablonneuses. Toujours sans hâte, sans la moindre apparence de fuite. Il agissait avec une sorte d'allégresse perverse, c'était tout. La voiture était puissante. Même dans le sable, elle se maintint à soixante-cinq à l'heure, ainsi que dans l'étroite gorge qui aboutissait à la grande route. Parvenu à cet endroit, Popeye prit la direction du nord. Assise à côté de lui, roidie contre les cahots auxquels avait succédé maintenant le crissement aigu et uniforme du gravier, Temple tout en regardant stupidement devant elle la route qu'elle avait parcourue la veille fuir en sens inverse, s'enrouler sous les roues comme sur une bobine, sentait

son sang sourdre lentement à travers son bas-ventre. Elle était là, comme un paquet, dans le coin de la banquette, regardant l'incessante et vertigineuse dérobade de la campagne : de larges allées de pins que rompait la tache flétrie des cornouillers, des joncs, des champs de coton immobiles et vides sous leur jeune verdure, paisibles comme si c'eût été aussi dimanche dans l'air, dans la lumière, dans les couleurs ; assise, les jambes serrées, elle suivait le tiède et insensible écoulement de son sang, et répétait en elle-même avec hébétude : Je saigne toujours. Je saigne toujours.

C'était une tendre et lumineuse journée, une exubérante matinée toute baignée de la douce et miraculeuse clarté de mai, une surabondante promesse de chaud midi. Tout là-haut, de gros nuages semblables à des bouchées de crème fouettée flottaient légèrement, comme reflétés dans un miroir, et leurs ombres traversaient la route avec une hâtive lenteur. Le printemps avait été précoce. Les arbres fruitiers, ceux dont les fleurs sont blanches, avaient poussé leurs premières feuilles au moment de la floraison et n'avaient pas revêtu l'éclatante blancheur du printemps précédent. Les cornouillers eux-mêmes étaient entrés en pleine floraison alors que les feuilles étaient déjà poussées et flétries avant d'avoir atteint leur développement. Mais les lilas, les glycines, les cercis, même les arbres de paradis aux feuilles déchiquetées, n'avaient jamais été plus beaux, plus resplendissants, avec le souffle de leur ardente senteur épanché à plus de cent mètres à la ronde dans l'air léger d'avril et de mai. Les bougainvillées le long de la véranda devaient être aussi gros que des balles de basket et pendre avec une légèreté de ballons en baudruche. Et, tout en suivant d'un regard vague et stupide la fuite éperdue des bermes, Temple se mit à crier.

Cela débuta par un gémissement, puis s'enfla, monta, étouffé soudain par la main de Popeye. Les mains sur ses genoux, redressée sur son siège, elle criait, percevant contre ses lèvres la râpeuse âcreté des doigts, tandis que la voiture ralentissait en grinçant dans le gravillon, et qu'elle sentait toujours son sang couler de son bas-ventre. Alors, Popeye l'empoigna derrière le cou, et elle s'immobilisa, la bouche ronde, béante comme l'entrée vide d'une grotte minuscule. Il lui secoua la tête.

— La ferme, fit-il en la serrant pour la faire taire. La ferme ! Regarde-toi donc, tiens ! » De sa main libre, il bascula le rétroviseur du pare-brise et elle aperçut son image, son chapeau en arrière, ses cheveux mal peignés, sa bouche ouverte. Sans cesser de se regarder, elle fouilla dans la poche de son

manteau. Popeye lui lâcha le cou. Elle sortit son nécessaire, l'ouvrit, se regarda en gémissant dans la petite glace. Elle se poudra le visage, se mit du rouge aux lèvres, redressa son chapeau, se regardant, sans cesser de gémir, dans le minuscule miroir posé sur ses genoux. Popeye l'observait. Il alluma une cigarette. « Tu n'as pas honte de toi ? » dit-il.

— Ça coule toujours, larmoya-t-elle ; je sens que ça coule ». Le bâton de rouge en suspens, elle regarda Popeye, rouvrit la bouche. Il l'empoigna de nouveau à la nuque.

— Allons, assez. Vas-tu la boucler ?

— Oui, pleurnicha-t-elle.

— Eh bien, alors, tais-toi. Allons, es-tu prête ?

Elle ramassa le nécessaire. Il démarra.

Sur la route les voitures des promeneurs du dimanche commençaient à devenir plus nombreuses, des petites Ford, des Chevrolet, encroûtées de boue. De temps en temps passaient à toute allure de grosses autos avec des femmes emmitouflées, et des paniers recouverts de poussière ; puis des camions bondés de campagnards aux têtes et aux vêtements de bois sculpté ; quelquefois une charrette ou un boggy. Au haut d'une côte, devant une église en bois, aux planches décolorées par les intempéries, les bosquets étaient remplis d'attelages entravés, de voitures et de camions délabrés. Les bois firent place aux champs, les maisons devenaient moins rares. Au ras de l'horizon, au-dessus des toits et d'un ou deux clochers, s'étendit une bande de fumée. L'asphalte remplaça le gravier et ils entrèrent à Dumfries.

Temple se mit à regarder autour d'elle, comme quelqu'un qui s'éveille d'un rêve. « Pas ici, dit-elle ; je ne peux pas... »

— Allons, ferme-là, dit Popeye.

— Il ne faut pas... Je pourrais... gémit-elle. J'ai faim, je n'ai pas mangé depuis...

— Non, tu n'as pas faim Attends qu'on soit arrivés en ville.

Elle regardait à droite et à gauche avec des yeux éblouis, vitreux. « Il pourrait y avoir ici des gens... » Il obliqua vers un poste d'essence. « Je ne peux pas descendre, pleurnicha-t-elle. Ça coule toujours, je vous dis ! »

— Qui t'a demandé de descendre ? » Il descendit lui-même, la regarda à travers le volant. « Ne bouge pas. » Elle le vit monter la rue, entrer quelque part. C'était une minable confiserie. Il acheta un paquet de cigarettes, s'en mit une dans la bouche. « Donnez-moi deux ou trois bâtons de chocolat », dit-il.

— Quelle sorte ?

— Du chocolat », fit-il. Sur le comptoir, il y avait un plateau de sandwiches sous une cloche de verre. Il en prit un, lança un dollar sur le comptoir et se dirigea vers la porte.

— Votre monnaie, fit l'employé.

— Garde, répondit-il ; tu feras fortune plus vite.

Quand il arriva en vue de la voiture, elle était vide. Il s'en arrêta à dix pieds, faisant passer le sandwich dans la main gauche, sa cigarette pas allumée lui pendant à la bouche. En raccrochant la manche à essence, le mécano l'aperçut et, d'un geste du pouce, lui désigna le coin de la bâtisse.

Au-delà du coin, le mur faisait un renforcement. Dans la niche se trouvait une barrique graisseuse à demi-pleine de bouts de métal et de caoutchouc. Temple était accroupie entre la barrique et le mur. « Il a failli me voir ! murmura-t-elle. Nous avons failli nous trouver nez à nez. »

— Qui ça », dit Popeye. Il regarda derrière lui dans la rue. « Qui ça t'a vu ? »

— Il venait droit sur moi ! Un garçon. De l'école. Il regardait en plein dans...

— Allons, sors d'ici.

— Il regard... » Popeye la saisit par le bras. Elle se recroquevilla dans le coin, secouant le bras qui la tenait, sa figure pâle tendue en avant.

— Allons, viens », répéta Popeye. Il lui empoigna la nuque, commença à serrer.

— Oh », gémit-elle d'une voix étouffée. Ce fut comme s'il la soulevait doucement, toute droite, de cette unique main. Pas d'autre mouvement de part et d'autre. Côte à côte, presque de la même taille, ils avaient un air aussi naturel que deux amis qui viennent de faire un brin de causerie avant d'entier

à l'église.

— Vas-tu venir ? dit-il. Hein ?

— Je ne peux pas. C'est descendu jusque dans mes bas, maintenant. Regardez. » Elle souleva le bas de sa robe d'un geste craintif, le laissa retomber, puis se redressa, le torse rejeté en arrière, la bouche ouverte et muette, sous l'étreinte de Popeye. Il la relâcha.

— Vas-tu venir, maintenant ?

Elle sortit de derrière la barrique. Il lui prit le bras.

— Le derrière de mon manteau en est plein, larmoya-t-elle. Regardez voir.

— Ça va, ça va ; je t'achèterai un autre manteau demain. Viens.

Ils revinrent vers la voiture. Arrivée au coin du bâtiment, elle recula de nouveau. « Tu en reveux, dis ? souffla-t-il sans la toucher, hein ? » Elle repartit et monta sagement en voiture. Il prit le volant. « Tiens, je t'ai acheté un sandwich. » Il le sortit de sa poche et le lui mit dans la main. « Allons, mange ça. » Elle en mordit docilement une bouchée. Il démarra et prit la route de Memphis. Tenant à la main le sandwich mordu, elle s'arrêta de mastiquer, ouvrit de nouveau la bouche, toute ronde, avec une expression d'enfant désespéré ; de nouveau, une main de Popeye lâcha le volant, saisit la nuque de Temple, et elle se tint immobile, le regard fixe, le buste droit, la bouche ouverte avec la bouchée de pain et de viande à demi-mâchée sur la langue.

Ils arrivèrent à Memphis dans le milieu de l'après-midi. Au pied de la butte, en bas de la Grand'Rue, Popeye tourna par une rue étroite bordée de maisons de bois à galeries, aux façades enfumées, construites un peu en retrait sur des terrains pelés où se dressait çà et là, hardiment, quelque arbre égaré et minable. Des magnolias décharnés, aux branches pendantes, un orme rabougri ou un caroubier aux fleurs grisâtres et cadavériques, perdus au milieu des garages ; un tas de détritrus dans un terrain vague ; une sorte de caverne à porte basse, d'aspect équivoque, au comptoir recouvert de toile cirée précédé d'une rangée de tabourets sans dossier, sur lequel était un percolateur, et où trônait un homme obèse en tablier crasseux, un cure-dent à la main ; tout cela surgit pour un instant de la pénombre avec l'apparence d'une mauvaise photo sinistre et absurde. De la hauteur, au-delà des

immeubles à bureaux dont les terrasses se découpaient violemment sur le ciel plein de soleil, parvenait le bruit de la circulation – trompes d’autos et tramways – passant très haut par-dessus la brise de la rivière. Au bout de la rue, un tramway se matérialisa comme par magie dans la brèche étroite, et disparut dans un formidable fracas. À un balcon du premier étage, une négresse en combinaison fumait une cigarette d’un air boudeur, les deux bras sur la balustrade.

Popeye stoppa devant une des mornes maisons à deux étages, dont l’entrée était masquée par un croulant édicule de treillis incliné légèrement de guingois. Sur le bout de pelouse lépreuse qui s’étendait devant la maison, deux de ces petits chiens blancs au poil laineux, l’air de deux chenilles, l’un avec un ruban rose autour du cou, l’autre avec un ruban bleu, promenaient paresseusement de long en large le paradoxe de leur répugnante présence. Au soleil, leur pelage avait l’air d’être nettoyé à l’essence.

Plus tard, Temple put les entendre geindre et gratter à sa porte, se ruer pataudemment lorsque la domestique nègre l’ouvrit, grimper sur le lit où se vautrer dans le giron de miss Reba, secoués de halètements et de bruyantes flatuosités, tanguant parmi les remous de son opulente poitrine et léchant la chope de métal qu’elle agitait, en parlant, d’une main couverte de bagues.

— N’importe qui à Memphis pourra vous dire qui est Reba Rivers. Demandez à n’importe quel homme de la rue, flic ou autre. J’ai eu dans cette maison quelques-uns des plus gros bonnets de Memphis, des banquiers, des magistrats, des docteurs, de tout. J’ai eu deux capitaines de police à boire de la bière dans ma salle à manger, et le commissaire lui-même, qui est monté avec une de mes pensionnaires. Ils se sont saoulés et sont allés enfoncer sa porte ; ils l’ont trouvé nu comme un ver, en train de danser une gigue écossaise. Un homme de cinquante ans, haut de sept pieds, avec une tête comme une cacahuète. C’était un bon type. Ils me connaissaient bien. Ils connaissaient tous Reba Rivers. Ils dépensaient leur argent à pleines mains, sans blague. Ils me connaissaient. Je n’ai jamais fait chanter personne, mon petit. » Elle avala une lampée de bière, respirant bruyamment dans la chope, son autre main, baguée de diamants jaunes aussi gros que des cailloux, perdue dans les plis fluctuants de son obèse poitrine.

Le moindre de ses mouvements semblait nécessiter une dépense de souffle hors de toute proportion avec le plaisir qu’il pouvait lui causer. À

peine Temple et Popeye eurent-ils pénétré dans la maison qu'elle se mit à parler à Temple de son asthme en gravissant péniblement l'escalier devant eux, ses pieds épais dans des chaussons de laine, un rosaire de bois d'une main et la chope de l'autre. Elle rentrait à l'instant de l'église, ainsi qu'en témoignaient sa robe de soie noire, son chapeau outrageusement fleuri et le restant de la chope encore couvert d'une buée fraîche. Elle se mouvait lourdement, dandinant sur son énorme croupe, les deux chiens peinant sur ses talons, et parlait placidement par-dessus son épaule, d'une voix éraillée, essoufflée, maternelle.

— Popeye savait bien qu'il ne pouvait pas vous amener dans meilleure maison que la mienne. Voilà je ne sais combien de temps que je le tracasse, que je te tanne – s'pas mon p'tit ? pour que tu trouves une amie. Moi, j'veus l'dis, un jeune homme ne peut pas plus vivre sans femme... » Toute haletante, elle se mit à injurier les chiens toujours dans ses jambes et s'arrêta pour les chasser. « Voulez-vous me r'fiche le camp en bas », dit-elle en brandissant sur eux son chapelet. Ils se mirent à grogner d'une voix aigre de fausset en montrant les dents. Elle s'appuya contre le mur, exhalant un vague relent de bière, la main sur sa poitrine, la bouche ouverte, l'œil figé en une terne expression de terreur à chaque tentative pour reprendre son souffle, la chope levée brillant dans la pénombre d'un faible et bref éclat d'argent mat.

L'étroite cage d'escalier tournait sur elle-même en une succession de courtes volées. La lumière, qui tombait, au fond de chaque palier, d'une fenêtre aux persiennes closes, suintait l'ennui. Il émanait de tout cela une impression de lassitude, d'écoeurement, d'épuisement, un dégoût infini, comme d'une mare d'eau croupie lorsque le soleil s'est couché et que se sont éteints les bruits clairs et vifs du jour. Il flottait là une écoeurante odeur de repas pris à toute heure, un vague relent d'alcool, et, malgré son ignorance, Temple se sentait entourée, derrière chacune des portes silencieuses devant lesquelles elles passaient, d'une mystérieuse promiscuité de dessous intimes, des murmures secrets d'une chair prostituée, en butte à tous les assauts et toujours invincible. Derrière elles, autour de leurs jambes, les deux chiens trottaient, leur laineuse dans la pénombre, leurs griffes claquant contre les bandes de cuivre qui fixaient le tapis aux marches.

Plus tard, étendue dans le lit, une serviette pressée contre son bas-ventre nu, Temple les entendit renifler en gémissant sous la porte. Son manteau et son chapeau étaient accrochés à des clous sur la porte, sa robe et ses bas

étaient étendus sur une chaise. Il lui semblait entendre quelque part le flach-flach régulier de la lessiveuse, et elle se débattit de nouveau en un sursaut désespéré de pudeur comme lorsqu'on lui avait enlevé son pantalon.

— Voyons, voyons, fit miss Reba, j'ai bien saigné pendant quatre jours, moi. Ce n'est rien du tout. Le docteur Quinn arrêtera ça, et il n'y paraîtra même plus. Ce sang vaudra pour vous mille dollars, ma petite. » Elle porta la chope à ses lèvres, et les fleurs de son chapeau s'inclinèrent, roidement défaillantes, en un macabre : à votre santé ! « Pauvres femmes que nous sommes », soupira-t-elle. Les stores entre-clos, à la peinture craquelée, comme une vieille peau, d'une myriade de petits sillons, battirent faiblement dans l'air ébloui de lumière, laissant pénétrer dans la chambre la houle mourante des bruits du dehors, de la circulation dominicale, joyeuse, saine, fugitive. Temple était allongée immobile dans le lit, les jambes droites et serrées, les couvertures remontées jusqu'au menton, et son visage, tout menu et tout pâle, encadré par ses cheveux magnifiques et profus. Miss Reba abaissa sa chope et respira profondément. Puis, de sa voix enrouée et défaillante, elle entreprit de démontrer à Temple toute l'étendue de sa chance.

— Toutes les femmes du district ont essayé de l'avoir, mon petit chou. Il y en a une, une petite femme mariée qui vient quelquefois faire un saut jusqu'ici, qui a offert à Minnie vingt-cinq dollars rien que pour le faire entrer dans sa chambre. C'est comme ça. Mais croyez-vous qu'il ait seulement jeté un coup d'œil sur l'une d'entre elles ? Des femmes qui ont pris jusqu'à des cent dollars pour la nuit ! Non, Monsieur. Il dépense son argent sans compter, mais croyez-vous qu'il en ait seulement regardé une seule, sauf pour danser avec elle ? Je me suis toujours dit que ça n'aurait aucune de ces vulgaires putains d'ici qu'il prendrait. J leur ai dit comme ça : celle de vous qui l'possédera, elle sera couverte de diamants, que j'ai dit, mais ce ne sera pas une de vous autres putains de bas étage. Et maintenant, Minnie va les avoir lavés et repassés au point qu'il n'y paraîtra même plus.

— Je ne pourrai plus les reporter, murmura Temple. Je ne pourrai plus.

— Et on ne vous y forcera pas si vous ne voulez pas. Vous pourrez les donner à Minnie, quoique je ne sache pas ce qu'elle pourra bien en faire, sauf peut-être... » À la porte, les chiens se mirent à geindre plus fort. Des pas approchaient. La porte s'ouvrit. Une servante noire entra, portant un plateau contenant une demi-bouteille de bière et un verre de gin. Les chiens se

faufilèrent entre ses jambes. « D'main les magasins s'ront ouverts et on ira faire des achats nous deux, comme il a dit. C'est comme je disais, la femme qui l'aura, elle sera couverte de diamants, vous verrez si j'avais pas... » Elle se retourna, énorme, la chope levée. Les chiens avaient grimpé sur le lit et de là sur ses genoux, se mordillant rageusement l'un l'autre. Dans leurs têtes laineuses, informes, flambaient comme des escarboucles des yeux que la colère rendait féroces ; leurs gueules s'ouvraient, roses, sur leurs dents pointues comme des aiguilles. « Reba ! fit miss Reba, descends. Et toi aussi, Monsieur Binford ! » Elle les poussa par terre. Leurs dents claquèrent contre ses mains. « Essaie un peu de mordre, toi !... »

— Est-ce que vous avez apporté pour miss... Comment vous appelez-vous, mon petit chou ? Je n'ai pas très bien saisi.

— Temple, murmura-t-elle.

— Je veux dire votre prénom. On ne fait pas de chichis ici.

— C'est mon prénom. Temple. Temple Drake.

— Tiens, vous avez un nom de garçon, s'pas ? Avez-vous lavé les affaires de miss Temple, Minnie ?

— Voui, ma'am, dit la bonne. Y sèchent à c't'heu' ! derriè' l'foulneau. » Elle entra avec le plateau en repoussant prudemment les deux chiens qui lui mordillaient les chevilles.

— Vous les avez bien lavées ?

— Ça m'a plis du temps, fit Minnie. J'c'ois bien qu'j'ai jamais vu d'sang si du' à avoi'. » D'un mouvement convulsif, Temple s'enfouit, cachant sa tête sous les couvertures. Elle sentit sur elle la main de miss Reba.

— Allons, voyons. Allons, fit miss Reba. Tenez, buvez un petit coup. C'est ma tournée. Je n'vais pas laisser une petite amie à Popeye...

— Je n'en veux plus, dit Temple.

— Allons, allons, insista miss Reba. Buvez ça et vous allez vous sentir mieux. » Elle souleva la tête de Temple. Temple remonta ses couvertures jusqu'au cou. Miss Reba porta le verre à ses lèvres. Elle but avidement, puis se renfonça de nouveau, se recroquevilla en serrant les couvertures autour d'elle, ses yeux sombres et hagards au-dessus des draps. « J'parierais qu'c'est

cette serviette qui s'est déplacée », dit miss Reba en mettant la main sous les couvertures.

— Non, murmura Temple. Ça va très bien. Elle y est toujours. » Elle se fit toute petite, ramassée sur elle-même, on pouvait voir le repli de ses jambes sous les couvertures.

— Est-ce que vous avez pu avoir le docteur Quinn, Minnie ? demanda miss Reba.

— Vouï, ma'am. » Minnie remplissait la chope à la bouteille ; une masse pâteuse marquait la montée du liquide dans le métal. « Y dit qu'y n'fait pas d'visites le dimanche après-midi. »

— Lui avez-vous dit qui le demandait ? Lui avez-vous dit qu'c'était miss Reba qui le demandait ?

— Vouï, ma'am. Y dit q'y n'fait pas...

— Retournez dire à ce Mossieu... Vous lui direz que je... Non, attendez. Elle se leva pesamment. « Me répondre ça, à moi, qui peux le faire fiche en prison pour trois raisons et plus ! » Elle se dirigea vers la porte en se dandinant ; les chiens se précipitèrent après ses chaussons de feutre. La bonne suivit et ferma la porte. Temple entendit miss Reba qui injuriait les chiens en descendant l'escalier avec une effarante lenteur. Puis le bruit s'éteignit.

Les stores battaient constamment dans les fenêtres, avec de légers grincements. Temple perçut pour la première fois le bruit de la pendule. Elle était posée sur la cheminée, dominant un foyer rempli de tortillons de papier verts. Elle était en porcelaine à fleurs portée par quatre nymphes, également en porcelaine. Son unique aiguille, en forme d'arabesque et dorée, était arrêtée à mi-chemin entre le dix et le onze, comme si le cadran, vide par ailleurs, eût voulu affirmer, sans équivoque possible, qu'il n'avait rien de commun avec le temps.

Temple descendit du lit. Tenant la serviette autour d'elle, elle se glissa vers la porte, l'oreille au guet, y voyant à peine à force d'écouter. C'était le crépuscule ; dans une glace trouble, rectangle transparent d'obscurité, posé de champ, elle s'entrevit, spectre menu, ombre pâle, se déplaçant dans la profondeur insondable de l'ombre. Elle atteignit la porte. D'un seul coup, elle commença d'entendre une centaine de bruits contradictoires convergeant en une unique menace ; fébrilement, sa main chercha le verrou, le trouva ; alors,

laissant tomber la serviette, elle le poussa à fond. Elle ramassa la serviette, et, la tête tournée vers la porte, rentra d'un bond dans le lit, remonta ses couvertures jusqu'au menton, et demeura ainsi, écoutant le murmure secret de son sang.

On frappa un certain temps à la porte avant qu'elle se décidât à répondre. « C'est le docteur, mon petit, haleta la voix râpeuse de miss Reba. Allons, voyons. Soyez raisonnable. »

— Je ne peux pas, répondit Temple d'une voix étouffée et menue. Je suis au lit.

— Allons, voyons, il veut vous soigner. » Elle haletait d'une voix rauque : « Mon Dieu, si seulement je pouvais arriver à reprendre mon souffle. Je n'ai pas repris mon souffle depuis... » En bas, au ras de la porte de l'autre côté, Temple pouvait entendre les chiens. « Mon petit. »

Elle se leva du lit, en maintenant la serviette autour d'elle, et alla à la porte silencieusement.

— Mon petit, fit miss Reba.

— Attendez, dit Temple. Laissez-moi d'abord retourner au lit. Laissez-moi.

— Vous êtes mignonne, souffla miss Reba. Je savais bien qu'elle serait raisonnable.

— Comptez jusqu'à dix, maintenant, fit Temple. Voulez-vous compter jusqu'à dix, maintenant ? » dit-elle contre le bois de la porte. Sans bruit, elle tira le verrou, puis, tournant les talons, elle se hâta de regagner son lit, et l'on entendit décroître le piétinement de ses pieds nus.

Le docteur était un homme gras avec quelques boucles de cheveux clairsemés. Il portait des lunettes à monture de corne qui n'altéraient aucunement l'expression de son regard, au point qu'on les eût cru de verre ordinaire et destinées simplement à impressionner les clients. Temple le regardait par-dessus les couvertures qu'elle maintenait serrées autour de son cou. « Faites-les sortir, murmura-t-elle, si vous pouvez. »

— Allons, allons, fit miss Reba. Il va vous arranger ça.

Temple s'agrippait aux couvertures.

— Si la petite dame voulait bien seulement... », dit le docteur. Ses cheveux flous s'évaporaient autour de son front. Les coins de sa bouche étaient rentrés, ses lèvres charnues, humides et rouges. Derrière ses lunettes, ses yeux avaient l'air de petites roues de bicyclette ou d'une bille de métal roulant à une vitesse vertigineuse. Il avança une main épaisse, blanche, ornée d'un anneau maçonnique, le dessus couvert d'un fin duvet roussâtre jusqu'à la seconde phalange. De l'air froid pénétra, descendit le long du corps de Temple, jusqu'au-dessous des cuisses. Elle avait fermé les yeux. Couchée sur le dos, les jambes serrées, elle se mit à pleurer désespérément, docilement, comme un enfant dans le salon d'attente d'un dentiste.

— Allons, voyons, dit miss Reba, prenez une autre gorgée de gin, mon petit. Ça vous fera du bien.

Le store craquelé, qui bayait de temps en temps en grinçant légèrement contre le cadre de la fenêtre, laissait le crépuscule pénétrer dans la chambre en ondes alanguies. Couleur de fumée, le crépuscule émergeait sous le store en lentes bouffées comme une fumée signal de sous une voile, et s'épaississait dans la chambre. Les moelleuses rondeurs des nymphes qui soutenaient la pendule, luisaient d'un éclat assourdi ; genoux, coudes, flancs, torses, bras aux inflexions de voluptueuse lassitude. Le verre du cadran devenu comme une glace, semblait concentrer en lui-même tout ce qui restait de lumière, et retenir dans ses tranquilles profondeurs, de son bras unique comme celui d'un vieux guerrier, le calme geste du temps moribond. Dix heures et demie. Temple allongée dans son lit regardait la pendule et songeait à dix heures et demie.

Elle portait un peignoir trop grand en crêpe de Chine cerise, qui paraissait noir sur le blanc des draps. Ses cheveux étalés, peignés, maintenant, semblaient noirs. Sa figure, sa gorge, ses bras sur les couvertures étaient gris. Lorsque les autres eurent quitté la chambre, elle demeura un moment allongée, la tête cachée sous les couvertures. Elle demeura ainsi jusqu'à ce qu'elle ait entendu la porte se fermer, les pieds descendre, la voix claire et volubile du docteur et l'essoufflement laborieux de miss Reba s'enfler, couleur de crépuscule, dans le sombre corridor, et s'éteindre. Alors, elle sauta

du lit, courut à la porte pousser le verrou, revint en courant et rabattit de nouveau les couvertures sur sa tête, y resta, recroquevillée en un nœud serré, jusqu'à ce que l'air fut épuisé.

Une dernière lueur couleur de safran flottait sur le plafond et sur le haut des murs, déjà teintée de pourpre par la palissade crénelée de la Grand'Rue dressée sur le ciel du couchant. Elle la regarda s'évanouir comme si les bâillements successifs du store l'avalait peu à peu. Elle regarda la dernière étincelle de lumière se condenser sur la pendule, et le cadran cesser d'être un trou rond au milieu de l'ombre, pour devenir un disque suspendu dans le néant, dans le chaos originel, et se transformer peu à peu en une sphère de cristal recélant en ses quiètes et mystérieuses profondeurs le chaos ordonné du monde ombreux et compliqué sur les flancs balafrés duquel les vieilles blessures roulent vertigineusement vers l'avenir, dans les ténèbres où guettent de nouveaux désastres.

Elle pensait à dix heures et demie. L'heure de s'habiller pour aller au bal, si vous étiez assez populaire pour pouvoir vous dispenser d'être exacte. Il flotterait dans l'air comme un parfum vapoureux de bains récents, et peut-être un nuage léger de poudre comme du son dans les granges. Et elles seraient là, examinant, comparant, se demandant si elles feraient plus d'effet, au cas où cela serait possible, en défilant dans la salle de bal dans le simple appareil où elles étaient en ce moment. Certaines prétendaient que non. C'était généralement celles qui avaient des jambes courtes. D'autres, qui étaient pourtant très bien faites, s'y refusaient purement et simplement sans vouloir dire pourquoi. La plus moche de toutes déclarait que les hommes trouvent toutes les femmes laides, sauf quand elles sont habillées, et elle racontait que le Serpent avait regardé Eve pendant plusieurs jours sans faire nulle attention à elle, jusqu'à ce qu'Adam lui ait fait mettre une feuille de vigne. « Comment le sais-tu ? » lui demandait-on. Et elle disait que c'était parce que le Serpent était là avant Adam, puisqu'il avait été chassé le premier du Paradis Terrestre ; il avait été là tout le temps. Mais ce n'était pas à cela qu'elles faisaient allusion, et elles répétaient : « Comment le sais-tu ? » Et Temple la revoyait appuyée contre la coiffeuse, et toutes les autres autour d'elle avec leurs cheveux démêlés, leurs épaules fleurant le savon parfumé, le léger nuage de poudre dans l'air, et leurs yeux si semblables à des couteaux que l'on pouvait presque apercevoir sa chair à vif aux endroits où leurs regards la touchaient. Temple revoyait ses yeux à elle, tour à tour résolus, apeurés,

provocants, dans son laid visage, et toutes les autres autour d'elle répétant : « Comment le sais-tu ? », jusqu'à ce qu'elle leur eût avoué, et juré la main levée, qu'elle avait... C'est alors que la plus jeune avait tourné les talons et s'était enfuie de la chambre en courant. Elle était allée s'enfermer dans la salle de bains, et on avait pu l'entendre vomir.

Elle pensa à dix heures et demie du matin, le dimanche matin, alors que les couples se dirigent en flânant vers l'église. En regardant le geste paisible et évanescent de l'aiguille sur le cadran de la pendule, elle se rappela qu'aujourd'hui était aussi un dimanche, le même dimanche. Peut-être était-il dix heures et demie de ce matin, ces dix heures et demie là. Alors je ne suis pas ici, se dit-elle. Ce n'est pas moi. Alors, je suis à l'école. J'ai ce soir un rendez-vous avec... et elle pensa à l'étudiant auquel elle avait donné rendez-vous. Mais elle ne put se rappeler qui c'était. Elle inscrivait ses rendez-vous sur sa « traduc » latine, afin de ne pas avoir à s'inquiéter de la personne du bénéficiaire. Elle n'avait qu'à s'habiller, et, quelques instants après, quelqu'un venait la chercher. Aussi ferais-je bien de m'apprêter, pensa-t-elle en regardant la pendule.

Elle se leva et traversa tranquillement la chambre. Elle jeta un coup d'œil au cadran, mais, bien qu'elle pût y voir trembloter faiblement la géométrie minuscule et arbitraire des jeux de la lumière et de l'ombre, elle ne parvint pas à s'apercevoir dans la glace. C'est ce peignoir, pensa-t-elle en regardant ses bras et sa poitrine hors du suaire sinistre au bas duquel ses orteils menus et blancs apparaissaient et disparaissaient à chacun de ses pas. Elle tira doucement le verrou, rentra dans son lit et se coucha, les bras croisés au-dessous de sa tête.

Il y avait encore un peu de lumière dans la chambre. Temple s'aperçut qu'elle écoutait sa montre, qu'elle l'écoutait déjà depuis un certain temps. Elle découvrit que la maison était pleine de bruits qui suintaient dans la chambre, assourdis, confus, comme lointains. Un timbre sonna, aigre et grêle, quelque part ; quelqu'un monta l'escalier avec une robe froufroulante. Les pas dépassèrent la porte, montèrent un autre étage, cessèrent. Temple écouta sa montre. Sous la fenêtre, une voiture démarra dans un grincement d'engrenages. De nouveau, l'aigre cloche tinta, grêle, prolongée. Temple découvrit que la vague lueur qui persistait dans la chambre provenait d'un réverbère dans la rue. Alors, elle se rendit compte qu'il faisait nuit et qu'au dehors l'ombre était pleine des bruits de la ville.

Elle entendit les deux chiens grimper l'escalier quatre à quatre. Le bruit passa devant la porte, s'arrêta, tout devint calme, si calme qu'elle pouvait presque les voir, couchés là dans l'obscurité, les yeux fixés sur l'escalier. L'un d'entre eux s'appelle Monsieur quelque chose, pensa Temple, et elle attendait les pas de miss Reba sur les marches. Mais ce n'était pas miss Reba : ils approchaient trop régulièrement, trop légèrement. La porte s'ouvrit. Les deux chiens, deux taches informes, s'y engouffrèrent et allèrent se glisser sous le lit où ils s'accroupirent en geignant. « Allons, les chiens ! fit la voix de Minnie, vous m'faites renverser c'que j'polte ». La lumière se fit. Minnie entra avec un plateau. « J'vous ai appolté quéqu'chose pour dîner, dit-elle. Où qu'y sont'core passés ces chiens ?

— Sous le lit, répondit Temple. Je ne prendrai rien.

Minnie s'approcha, posa le plateau sur le lit et regarda Temple. Sa figure était avenante, compréhensive et paisible. « Voulez-vous qu'je... » fit-elle en étendant la main. Temple détourna vivement la tête. Elle entendit Minnie s'agenouiller et caresser les chiens qui lui répondirent par des grognements geignards, asthmatiques, et des claquements de dents. « Allons, voyons, sortez-vous de d'là, fit Minnie. Y savent ben c'que fait miss Reba quand elle a décidé de se saouler. S'pas, toi, M'sieu Binford ! »

Temple leva la tête : « Monsieur Binford ? »

— Çui-là, avec un ruban bleu », dit Minnie. Elle se pencha et fit mine de leur donner une tape. Ils s'étaient acculés contre le mur, à la tête du lit, et, fous de terreur, grognaient en lui montrant les dents. « M. Binford, c'était le type à miss Reba. Il a été l'patron d'ici pendant onze ans, jusqu'à ce qu'y meure, y a environ deux ans. L'jour suivant, miss Reba s'est procurée ces deux cabots, qu'elle appelle, l'un Monsieur Binford, et l'autre Miss Reba. À toutes les fois qu'elle va au cimetièrre, elle s'met à boire comme ce soir, alors y n'ont qu'à s'sauver tous deux. Mais Monsieur Binford y manque jamais rencaisser. La dernière fois, elle l'a flanqué par la fenêtrre du premier ; elle a descendu virer toutes les fringues de la garde-robe au vrai M. Binford, et elle a tout flanqué à la rue, sauf celles dans quoi qu'il est enterré. »

— Ah, fit Temple. Ce n'est pas étonnant qu'ils aient peur. Laissez-les là-dessous. Ils ne me gêneront pas.

— J'peux pas faire autrement. Monsieur Binford y veut pas quitter c'te

chambre, s'y peut y arriver. » Elle se redressa et regarda Temple. « Mangez donc vot'dîner, dit-elle. Ça vous fera du bien. J'vous ai mis aussi une p'tite goutte de gin. »

— Je n'ai besoin de rien », fit Temple en détournant la tête. Elle entendit Minnie sortir de la chambre. La porte se referma tout doucement. Sous le lit, les chiens étaient toujours accroupis contre le mur, raides de terreur et de colère.

La lumière tombait du milieu du plafond, sous un abat-jour de papier rose plissé, roussi aux endroits où il touchait l'ampoule. Le parquet était recouvert d'une carpeite à dessins marron, fixée de place en place par des punaises. Aux murs de couleur vert olive étaient suspendus deux chromos encadrés. Aux deux fenêtres pendaient des rideaux de dentelle à la machine, d'une teinte poussiéreuse, semblables à des pans de poussière agglomérée mis bout à bout. La chambre toute entière avait un air de bienséance crasseuse et moisie. Dans le miroir bosselé d'une coiffeuse à bon marché en bois verni semblaient s'attarder, comme dans une mare stagnante, les fantômes abolis de gestes voluptueux et de concupiscence mortes. Dans le coin, sur un bout de toile cirée passée et déchirée épingle sur la carpeite, se trouvait une toilette garnie d'une cuvette à fleurs, d'un pot à eau et d'une pile de serviettes. Dans l'angle, par derrière, un seau de toilette se dissimulait également sous une garniture de papier rose plissé.

Sous le lit, les chiens ne faisaient plus aucun bruit. Temple se déplaça légèrement. La plainte brève du matelas et des ressorts s'éteignit dans le silence impressionnant où ils s'étaient tapis. La pensée de Temple alla vers eux, laineux, informes, féroces, exubérants et gâtés. Elle se représenta la monotonie flatulente de leurs douillettes existences bouleversée sans préavis par la terreur incompréhensible et soudaine de se voir anéantis par la main même qui symbolisait la tranquillité patentée de leurs vies.

La maison s'emplissait de bruits, lointains, indiscernables, qui parvenaient jusqu'à Temple comme les signes d'un réveil, d'une résurrection, comme si la maison plongée dans le sommeil venait de s'éveiller avec l'obscurité. Elle entendit quelque chose comme l'éclat de rire strident d'une femme. Le plateau lui souffla au visage une bouffée d'odeurs. Elle tourna la tête, aperçut les assiettes d'épaisse faïence, les unes avec un couvercle, les autres découvertes. Au milieu d'elles étaient posés le verre de gin, un paquet de

cigarettes et une boîte d'allumettes. Elle se haussa sur un coude, retenant son peignoir qui glissait, souleva les couvercles et vit une forte tranche de viande, des pommes de terre, des petits pois, des petits pains et une anonyme masse rosâtre qu'elle identifia par élimination pour un entremets. Elle remonta de nouveau le peignoir qui glissait. Elle pensa à ses camarades en train de dîner, là-bas, à l'école, dans un joyeux brouhaha de voix, dans un cliquetis de fourchettes ; à son père et à ses frères, attablés à la maison ; à son peignoir d'emprunt ; à miss Reba qui avait dit qu'elles iraient faire des achats demain. Et je ne possède que deux dollars, songea-t-elle.

En regardant les aliments, elle s'aperçut qu'elle n'avait nullement faim, que leur vue même ne aucune envie. Elle prit le verre et le vida d'un trait, la tête tournée de biais, puis le reposa et se détourna vivement du plateau tout en cherchant à prendre les cigarettes. Au moment de craquer une allumette, ses yeux tombèrent de nouveau sur le plateau ; elle prit délicatement entre le pouce et l'index un morceau de pomme de terre et le mangea. Elle en mangea un second, tenant toujours dans l'autre main la cigarette, sans l'allumer. Puis, posant la cigarette, elle prit le couteau et la fourchette et se mit à dîner, s'arrêtant de temps à autre pour remonter le peignoir sur son épaule.

Lorsqu'elle eut terminé son repas, elle alluma la cigarette. Elle entendit de nouveau la sonnerie, puis une autre, d'un timbre légèrement différent. Au milieu des éclats perçants d'une voix de femme, une porte claqua. Deux personnes montèrent l'escalier et passèrent devant la porte ; la voix de miss Reba retentit sourdement quelque part en bas, Temple l'entendit qui peinait en montant lentement l'escalier, et elle surveilla la porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvrît, et que, la chope en main, miss Reba y parut. Celle-ci portait à présent une blouse bouffante et un bonnet de veuve avec un voile. Elle entra, sur ses pantoufles de feutre à ramages fleuris. Sous le lit, les deux chiens firent entendre de concert un gémissement étouffé du plus profond désespoir.

Déboutonnée dans le dos, la blouse pendait informe autour des épaules de miss Reba. Une main garnie de bagues reposait sur sa poitrine, l'autre, levée, tenait la chope. Sa bouche ouverte, palissadée de dents d'or, béait sur son souffle laborieux et rauque.

« Oh, mon Dieu, mon Dieu », fit-elle. Les chiens surgirent de sous le lit et se précipitèrent vers la porte avec un grattement frénétique et confus. Lorsqu'ils passèrent devant elle dans leur fuite éperdue, elle se retourna et

leur lança la chope. Elle alla frapper le montant de la porte, éclaboussant le mur, et rebondit avec un lamentable bruit de ferraille. Les mains cramponnées à sa poitrine, miss Reba, soufflante et sifflante, cherchait sa respiration. Elle s'approcha du lit, regarda Temple à travers son voile. « On était heureux comme deux pigeons », larmoya-t-elle en suffoquant. Et ses bagues illuminaient d'éclairs sa poitrine houleuse. « Alors, l'a fallu qu'y s'en aille mourir. » Elle cherchait sa respiration, les bronches sifflantes, sa bouche entr'ouverte matérialisant la torture cachée de ses poumons rebelles, les yeux, blancs et ronds de sa défaite, sortis de la tête. « Comme deux pigeons », rugit-elle d'une voix rauque en achevant de s'étouffer.

De nouveau le temps rejoignit le geste mort de l'aiguille derrière le cristal de l'horloge : la montre de Temple sur la table à côté du lit, marquait dix heures et demie. Cela faisait deux heures qu'elle était allongée, paisible, écoutant. Elle pouvait maintenant distinguer des voix au bas de l'escalier. Elle les écoutait depuis un instant, allongée, dans la solitude moisie de la chambre. Peu après, un piano mécanique se mit à jouer. De temps en temps, elle entendait les freins d'une auto, dans la rue, au-dessous de la fenêtre. À un moment, le bruit de deux voix qui se querellaient âprement monta et passa sous le store.

Elle entendit deux personnes – un homme et une femme – monter l'escalier et pénétrer dans la chambre voisine de la sienne. Puis ce fut miss Reba, qui gravit laborieusement l'escalier et passa devant la porte. Étendue dans le lit, les yeux fixes, grands ouverts, elle entendit miss Reba frapper à la porte d'à côté avec la chope de métal et crier contre le panneau. De l'autre côté de la porte, l'homme et la femme ne faisaient pas le moindre bruit, si peu de bruit que Temple repensa aux chiens tapis sous le lit, contre le mur, roidis dans un paroxysme de terreur et de désespoir. Elle écouta la voix enrouée de miss Reba crier contre le panneau de la porte, s'étrangler dans une crise d'étouffement, s'élever de nouveau pour proférer une grossière injure. De l'autre côté de la cloison, l'homme et la femme ne répondirent pas, et Temple resta l'œil fixé vers ce mur, derrière lequel miss Reba vociférait en martelant la porte avec sa chope.

Temple ne vit pas, n'entendit pas s'ouvrir la porte de sa chambre. Au bout d'un instant, elle tourna par hasard les yeux de ce côté et y aperçut Popeye, son chapeau sur le coin de la figure. Sans bruit, il entra, ferma la porte, poussa le verrou, se dirigea vers elle. Tout doucement, elle se renfonça dans

le lit, remontant jusqu'au menton les couvertures, et resta ainsi, anxieusement attentive aux gestes de Popeye. Il s'approcha, la regarda. Elle sentit son corps se contracter insensiblement, se dérober dans un isolement aussi absolu que si elle eût été attachée sur le clocher d'une église. Elle sourit à Popeye d'un pauvre sourire humble et gauche, découvrant l'émail de ses dents.

Lorsqu'il avança la main vers elle, elle se mit à gémir. « Non, non, murmura-t-elle, il a dit que je ne pouvais pas maintenant, il a dit... » Popeye rabattit brusquement les couvertures et les rejeta de côté. Elle était allongée, immobile, les paumes en avant, son ventre rétracté sous la serviette, toute remplie d'un désir éperdu de fuir, comme les gens saisis de panique au milieu d'une foule. Il avança de nouveau la main et elle crut qu'il allait la frapper, mais elle vit soudain son visage tirillé de brusques crispations comme celui d'un enfant qui va pleurer et elle l'entendit émettre comme un sanglot. Il empoigna le haut du peignoir. Elle lui saisit les poignets, se tordant sur le lit, la bouche ouverte pour crier. Il lui appliqua une main sur la bouche. Sa salive coulait entre les doigts de Popeye, et, sans lâcher ses poignets, elle se roulait frénétiquement d'un côté sur l'autre. Tout à coup, elle le vit, les traits convulsés au-dessus de son menton fuyant, ses lèvres bleuâtres en avant, comme s'il soufflait sur de la soupe trop chaude, se courber près du lit en poussant une sorte de hennissement aigu et prolongé. De l'autre côté du mur, miss Reba enrouée, à bout de souffle, emplissait le corridor et la maison tout entière d'une tempête d'imprécations obscènes.

XIX

— Mais cette jeune fille, dit Horace, elle était intacte. Vous savez bien qu'elle était intacte quand vous êtes partie de la maison. Quand vous l'avez vue dans la voiture avec lui. Il ne faisait que la conduire à la ville. Elle était intacte. Vous savez bien qu'elle l'était.

La femme était assise sur le bord du lit, la tête un peu penchée ; elle regardait l'enfant. Il était couché sous la couverture propre et passée, les bras levés, les mains reposant de chaque côté de sa tête, comme s'il était mort à l'apparition d'une agonie qui n'aurait pas eu le temps de le frapper. Ses yeux étaient à demi-ouverts, révulsés, le blanc seul apparent, couleur de petit lait. Son visage était encore moite de transpiration, mais il respirait plus librement. Sa respiration n'était plus embarrassée et sifflante comme lorsque Horace était entré dans la chambre. Sur une chaise à côté du lit était posée une timbale à demi-pleine d'un liquide légèrement coloré, avec une cuiller dedans. Par la fenêtre ouverte entraient les mille bruits de la place, des autos, des camions, des pas sur le trottoir d'en dessous. De l'autre côté, Horace pouvait apercevoir le Palais de Justice, avec des hommes qui jouaient aux sous entre des trous creusés à même la terre sous les caroubiers et les chênes d'eau.

Penchée sur l'enfant, la femme récrimina : « Personne ne lui avait demandé de venir là-bas. Lee leur a dit et redit qu'il ne fallait pas qu'ils amènent leurs femmes avec eux, et je lui ai dit, à elle, avant qu'il fasse noir, qu'on n'était point de son genre de monde et qu'elle file de là. C'est ce type qui l'a amenée. Il était là-bas sur le perron avec eux, toujours à boire, à preuve que quand il est rentré pour la soupe, il ne pouvait déjà presque plus se tenir debout. Il n'avait même pas essayé d'essuyer le sang de sa figure. Parce que Lee se fiche de la loi, n'importe quel petit morveux se figure qu'il peut s'amener chez nous et prendre notre maison pour un... Les hommes faits ne valent pas cher, mais au moins pour eux acheter du whisky ou acheter n'importe quelle marchandise c'est tout un ; malheureusement il y a les petits

gars comme lui, ceux qui sont trop jeunes pour se rendre compte qu'on ne viole pas la loi pour rigoler. » Horace la voyait tordre sur ses genoux ses mains croisées. « Bon Dieu, si ça ne tenait que de moi, j'pendrais tous ceux qu'en font, qu'en boivent ou qu'en achètent, oui, tous.

« Mais pourquoi qu'il a fallu que ce soit moi, nous ? Qu'est-ce que je leur avais jamais donc fait à celles de son espèce ? Je lui avais dit de ne pas rester là. Je lui avais dit de ne pas rester là après la nuit. Mais le gars qui l'avait amenée, voilà-t-il pas qu'il s'est saoulé de nouveau, et puis lui et Van ils se sont mis à se fiche des coups. Si seulement elle s'était arrêtée de courir partout où ils pouvaient la voir. Mais elle ne pouvait rester en place nulle part. Voilà qu'elle fichait le camp par une porte, et, la minute d'après, elle revenait en courant de l'autre côté. Et s'il avait seulement laissé Van tranquille ; parce qu'il fallait que Van reparte avec le camion à minuit, aussi Popeye l'aurait obligé à se tenir. Et un samedi soir, encore, et eux qui de toute façon seraient restés debout toute la nuit à pinter, et que j'en avais vu, et que j'en avais vu, que j'avais dit à Lee qu'on ferait mieux de s'en aller, que ça ne le menait à rien du tout, et que le petit il aurait des crises comme cette nuit et pas de docteur, pas de téléphone. Et alors il a fallu qu'elle s'amène là ; après que j'avais trimé trimeras-tu pour lui. » Sans un geste, la tête penchée, les mains toujours sur ses genoux, elle avait l'immobilité lasse d'une cheminée se dressant sur les ruines d'une maison que vient de détruire un cyclone.

« Elle se tenait là, dans le coin derrière le lit, affublée de cet imperméable. Elle était là, suant la frousse, quand ils ont amené le gars qui était encore une fois tout en sang. Ils l'ont mis sur le lit et Van l'a encore cogné, alors Lee a attrapé Van par le bras ; et elle qui se tenait là avec des yeux comme des trous dans un de ces masques. L'imperméable était accroché au mur et elle l'avait mis par-dessus son paletot. Sa robe était bien pliée sur le lit. Ils ont flanqué le gars en plein dessus ; sang et tout, et j'ai dit : « Bon Dieu, est-ce que t'es saoul aussi ? » Mais Lee n'a fait que de me regarder et j'ai vu que son nez était déjà blanc, comme ça lui arrive que quand il est saoul.

« N'y avait pas de serrure à la porte, mais je me suis dit que bientôt il faudrait qu'ils s'en aillent voir au camion et alors que je pourrais faire quelque chose. Mais voilà-t-il pas que Lee me fait sortir aussi et qu'il emporte la lampe, alors il a fallu que j'attende qu'ils soient revenus sur le perron pour pouvoir rentrer. Je me tenais seulement au dedans de la porte. Le

type ronflait, là, dans le lit, fort, avec son nez et sa bouche encore une fois en marmelade, et je pouvais entendre les autres sur le perron. Puis ils ont été dehors, autour de la maison, et par derrière aussi, et je les entendais. Alors ils se sont tenus tranquilles.

« Je me tenais contre le mur ; lui, il ronflait et suffoquait et reprenait sa respiration comme qui dirait en chialant, et je pensais à cette fille qui était couchée là, dans le noir, les yeux ouverts, les écoutant, et moi qu'il fallait que je reste là en attendant qu'ils s'en aillent pour que je puisse faire quelque chose. Je lui avais dit de filer. Je lui avais dit : « C'est-il ma faute si vous êtes pas mariés ? Je demande pas plus que vous soyez ici que vous d'y être ». Je lui avais dit : « J'ai fait ma vie sans l'aide des gens comme vous. De quel droit venez-vous demander que je vous aide ? » Parce que voyez-vous, vous, j'ai tout fait pour lui. Je me suis traînée dans le ruisseau pour lui. J'ai tout fichu derrière moi, et tout ce que je demandais c'était qu'on nous laisse tranquille.

« Alors j'ai entendu ouvrir la porte. Je pouvais reconnaître Lee à sa façon de respirer. Il est allé vers le lit et a dit : « J'ai besoin de l'imper. Redressez-vous et enlevez-le. » Et je pouvais entendre la balle de maïs craquer pendant qu'il le lui retirait, et alors je suis sortie. C'était l'imper de Van.

« Et j'ai tellement tourné autour de cette maison, la nuit, avec ces hommes-là – des hommes qui vivent des risques de Lee et qui n'auraient pas levé un doigt pour lui s'il s'était fait pincer – que je pouvais reconnaître n'importe lequel d'entre eux rien qu'à sa façon de respirer et je pouvais reconnaître Popeye à l'odeur de cette affaire qu'il se met sur les cheveux. Tommy le suivait. Il est entré par la porte, derrière Popeye, et il m'a regardée, et je voyais ses yeux comme ceux d'un chat. Et puis ses yeux se sont détournés et je l'ai senti qui s'accroupissait, pour dire, à côté de moi et nous pouvions entendre Popeye au-dessus d'où qu'était le lit et ce type qui n'en finissait pas de ronfler.

« Je n'entendais que de vagues petits bruits qui venaient de la balle, aussi je savais qu'il n'y avait rien de mal encore, et, au bout d'une minute, Popeye est ressorti et Tommy l'a suivi dehors en se faufilant derrière lui, et moi je suis restée là jusqu'à temps que je les aie entendus descendre au camion. Alors je suis allée vers le lit. Quand je l'ai touchée, elle a commencé par se débattre. J'essayais de lui appliquer ma main sur la bouche pour pas qu'elle

fasse de bruit ; pour dire vrai, elle n'en faisait pas. Elle se contentait de rester couchée là, battant des bras et des jambes, roulant sa tête à droite et à gauche et se cramponnant au manteau.

« Imbécile, que je dis. C'est moi : la femme ! »

— Mais cette fille, fit Horace, elle était intacte. Quand vous êtes revenue à la maison le lendemain matin chercher la bouteille et l'enfant, vous l'avez vue et vous saviez qu'elle était intacte. » La chambre donnait sur la place. Par la fenêtre, Horace pouvait voir les jeunes gens qui jouaient aux sous dans la cour du Palais de Justice et les chariots qui passaient ou qui étaient attachés aux chaînes de sûreté ; il pouvait entendre les pas et les voix des gens sur le trottoir, des gens qui achetaient des choses confortables pour les ramener chez eux et dîner tranquillement à leur table. « Vous savez qu'elle était intacte. »

Ce soir-là, Horace alla chez sa sœur. Il ne téléphona pas et prit un taxi. Il trouva miss Jenny dans sa chambre. « Bon, fit-elle, Narcissa va... »

— Je ne veux pas la voir, dit Horace. Son charmant jeune homme, son jeune homme bien élevé, son gentilhomme de Virginia, eh bien, je sais pourquoi il n'est pas revenu.

— Qui cela, Gowan ?

— Oui, Gowan. Et, nom de Dieu, il fera bien de ne pas revenir. Nom de Dieu, quand je pense que j'ai eu l'occasion...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a amené une imbécile de petite jeune fille avec lui là-bas, ce jour-là, il s'est saoulé et il a fichu le camp en la plantant là. Voilà ce qu'il a fait. S'il n'y avait pas eu cette femme... Et quand je pense que parce qu'ils ont un veston cintré et ont accompli le merveilleux exploit de fréquenter la Virginia... Dans n'importe quel train, ou dans n'importe quel hôtel, ou dans la rue, n'importe où, vous m'entendez bien...

— Oh, fit miss Jenny. Je n'avais pas compris de prime abord ce que vous

vouliez dire. Vous vous rappelez la dernière fois qu'il est venu ici, vous veniez juste d'arriver. Ce jour qu'il n'a pas voulu rester à dîner et qu'il est parti pour Oxford ?

— Oui. Quand je songe que j'ai pu...

— Il avait demandé à Narcissa de l'épouser, mais elle lui a répondu qu'elle avait assez d'un enfant.

— J'avais bien dit qu'elle n'avait pas de cœur. Tout ce qu'elle mérite c'est qu'on lui fasse des crasses.

— Alors, il est devenu comme fou et a dit qu'il allait partir à Oxford où il connaissait une femme à laquelle, avait-il quelques raisons de le croire, il ne paraîtrait pas si ridicule, ou quelque chose comme ça. Eh bien, – elle baissa la tête pour le regarder par-dessus ses lunettes, – je le déclare, avoir un parent mâle, c'est déjà une drôle de chose, mais qu'un homme se mêle seulement des affaires d'une femme qui ne lui est rien... Qu'est-ce qui fait donc croire aux hommes que toute chair féminine qu'ils épousent ou engendrent peut se mal conduire, mais que toute celle qu'ils n'épousent ou ne possèdent pas ne peut y manquer ?

— Dieu merci, fit Horace, elle n'est ni de ma chair ni de mon sang. Je puis à la rigueur digérer qu'elle coure de temps à autre le risque de tomber sur une crapule, mais penser qu'à tout moment elle peut avoir affaire à un imbécile...

— Et puis, qu'est-ce que vous pouvez y faire ? Vous lancer dans une espèce de campagne de salubrité ?

— Je vais faire ce qu'elle a dit. Je vais faire voter une loi enjoignant à quiconque d'abattre tout homme de moins de cinquante ans, qui fabrique du whisky, en achète, en vend ou y pense... Une crapule, je puis encore l'admettre, mais penser qu'elle soit la proie du premier imbécile venu...

Il rentra en ville. La nuit était tiède, les ténèbres toutes pleines du bruit des premières cigales. Tout son mobilier consistait en un lit, une chaise, un bureau sur lequel il avait étendu une serviette, et où il mettait ses broches, sa montre, sa pipe, sa blague à tabac, et, appuyée contre un livre, une photographie de sa belle-fille, la petite Belle. Un reflet jouait sur la vitre du cadre. Il tourna la photo jusqu'à ce que le visage pût se voir sans faux jour. Et il resta là, contemplant le doux et impénétrable visage qui, du carton inerte,

regardait quelque chose de son côté juste au-delà de son épaule. Il pensa au pied de vigne vierge de Kinston, au crépuscule d'été, au murmure des voix rentrant à son approche dans le silence de l'ombre, à son approche qui ne signifiait pour eux, pour elle, aucun mal, – qui signifiait pour elle moins que du mal, grand Dieu, – se fondant dans le pâle bruissement de sa robe blanche, dans le frémissement léger, obsédant, animal, de cette curieuse petite chair qu'il n'avait pas procréée, et en qui semblait fermenter peu à peu quelque chose de ce bouillonnement qui l'identifiait avec la vigne en fleur.

Il sursauta. Comme de son propre mouvement, la photographie avait remué ; perdant son équilibre momentané, elle avait glissé légèrement le long du livre. L'image se brouilla dans un reflet, ne fut plus qu'un objet familier entrevu à travers l'agitation d'une eau limpide. Il contempla, avec une sorte de paisible horreur et de calme désespoir, cette image familière, un visage soudain plus vieux dans le péché que lui-même ne le serait jamais, un visage plus estompé que doux, aux yeux plus impénétrables que tendres. En voulant saisir la photographie, il la fit tomber à plat ; alors, de nouveau, le visage rêva tendrement derrière l'inflexible mensonge de sa bouche peinte contemplant on ne savait quoi, plus loin, plus loin que son épaule. Il s'étendit sur son lit tout habillé, la lumière allumée, jusqu'à ce qu'il entendît l'horloge du Palais de Justice sonner trois heures. Alors, il mit dans sa poche sa montre et sa blague à tabac, et sortit.

La gare était à trois quarts de mille de chez lui. La salle d'attente n'était éclairée que par une unique et faible ampoule. Elle était vide, à l'exception d'un homme en cote d'ouvrier qui dormait en ronflant sur une banquette, la tête sur son pardessus replié, et d'une femme en robe de percale avec un vieux fichu et un chapeau neuf aux fleurs raides et momifiées, posé sans grâce tout droit sur son crâne. Elle avait la tête inclinée, peut-être dormait-elle ; elle croisait les mains sur un paquet enveloppé de papier, qu'elle avait sur les genoux ; à ses pieds reposait une mallette d'osier. C'est alors qu'Horace s'aperçut qu'il avait oublié sa pipe.

Il faisait les cent pas sur le côté du ballast empierré de scories, lorsque le train entra en gare. L'homme et la femme arrivèrent, lui portant son pardessus chiffonné, elle le paquet et la mallette. Il les suivit dans le wagon populaire rempli de ronflements, de corps à demi vautrés dans le couloir central, comme à la suite d'un cataclysme subit et violent, têtes renversées, bouches ouvertes, cous démesurément tendus et comme offerts au couteau.

Il somnola. Le train avançait en ferrailant, s'arrêtait, cahotait. Il s'éveilla, se rendormit. Une bourrade anonyme le fit passer sans transition du sommeil dans une aube couleur de primevère, au milieu de figures bouffies, mal rasées, livides, comme vues à travers la dernière et pâissante fumée d'un holocauste, qui se regardaient l'une l'autre en clignotant, avec des yeux morts où la conscience revenait lentement en ondes opaques et mystérieuses. Il descendit, prit un autre train omnibus, entra dans un wagon où un marmot braillait désespérément, et parcourut la voiture en écrasant des épiluchures de cacahuètes parmi des relents éventés d'ammoniaque, jusqu'à ce qu'il découvrit une place libre à côté d'un homme. Un instant après, l'homme se pencha en avant pour cracher son jus de chique entre ses genoux écartés. Horace se leva vivement et passa en avant dans le wagon de fumeurs. Il était également plein, la porte qui le séparait du wagon réservé aux nègres ballait, grande ouverte. Debout dans le couloir, Horace pouvait plonger son regard devant lui dans une perspective fuyante de sièges à dossiers de velours vert surmontés de boulets de canon coiffés de chapeaux et dodelinant en cadence, tandis que des bouffées de conversations et de rires déferlant vers l'arrière entretenaient en un paisible mouvement l'atmosphère ocre et bleue du wagon où des hommes assis crachaient dans le couloir.

Horace changea de train une seconde fois. La foule qui attendait se composait pour partie de jeunes gens en tenue d'étudiants avec de mystérieux petits insignes à leurs chemises ou à leurs vestons, et de deux jeunes filles aux petites figures peintes, en robes courtes de couleurs vives, semblables à des fleurs artificielles, qu'entourait identiquement toutes deux un brillant essaim d'infatigables abeilles. Lorsque le train arriva, ils se poussèrent gaiement en avant, riant, bavardant, écartant d'un coup d'épaule avec une joviale brutalité les gens plus âgés, se bousculant, rabattant avec fracas les dossiers des banquettes pour s'installer, le visage convulsé de rire contenu, leur frais visage où riait encore l'éclair de leurs dents, lorsque trois femmes d'âge déjà mûr parcoururent le wagon en cherchant du regard, à droite et à gauche, une place libre parmi les banquettes pleines.

Les deux jeunes filles s'assirent l'une près de l'autre, enlevèrent leurs chapeaux, un beige et un bleu, levèrent de petites mains, et, de leurs doigts fins, arrangèrent leurs cheveux autour de leurs deux têtes rapprochées que l'on apercevait entre les coudes en mouvement et les têtes penchées de deux jouvenceaux, courbés par-dessus le dossier du siège et dont les chapeaux aux

rubans multicolores apparaissaient à des hauteurs diverses selon que le possesseur était assis sur le bras de la banquette ou debout dans le couloir. Bientôt s'ajouta au groupe la casquette du contrôleur se glissant au milieu d'eux avec des cris d'oiseau, affairés et plaintifs.

« Les billets, les billets s'il vous plaît », répétait-il comme un répons de psaume. Un moment, ils le retinrent là, invisible à l'exception de sa casquette. Puis, deux jeunes gens se faufilèrent vivement en arrière dans la banquette placée derrière Horace. Il pouvait entendre leur respiration. En avant, la pince du contrôleur claqua deux fois. Il revint à reculons. « Les billets, psalmodiait-il, les billets ». Il prit celui d'Horace, et s'arrêta près de la banquette où étaient assis les jeunes gens.

— Vous m'avez déjà pris le mien, dit l'un d'eux ; là-bas.

— Où est votre talon ? fit le contrôleur.

— Vous ne nous en avez jamais donné. Mais vous avez tout de même pris nos billets. Le mien avait le numéro... » Il dit un numéro, sans hésiter, d'un ton naturel et aimable. « As-tu remarqué le numéro du tien, Shack ? »

L'autre dit également un numéro d'un ton naturel et aimable. « Vous les avez certainement. Regardez voir ». Et il se mit à siffloter entre ses dents un rythme de danse heurté et inharmonique.

— Est-ce que tu manges à la Salle Gordon ? fit-il.

— Non. Je rote naturellement ». Le contrôleur s'éloigna. Le sifflotement atteignit son crescendo, scandé par des tapes sur ses genoux : tu-tu-tu, tu-tu-tu. Puis ce ne fut plus qu'une suite de vociférations absurdes, ahurissantes, comme les feuillets d'un livre tournés à une vitesse folle, et qui ne laisseraient dans l'esprit qu'une série d'évocations inintelligibles et sans queue ni tête.

— Elle a voyagé mille milles sans billet.

— Marge aussi.

— Beth aussi.

— Tu-tu-tu.

— Marge aussi.

— Je ferai poinçonner le mien, vendredi soir.

— Mi-i-i-aou.

— Aimes-tu le foie ?

— Je ne peux pas y arriver.

— Mi-i-i-aou.

Ils sifflaient, claquant du talon contre le plancher avec une frénésie croissante : tu-tu-tu, tu-tu-tu. Le premier bascula le dossier du siège contre la tête d'Horace.

Il se leva. « Viens, fit-il, il a foutu le camp ». Pour la seconde fois, la banquette vint taper dans Horace ; il les vit se joindre de nouveau au groupe qui encombra le couloir, et l'un d'eux poser sa main audacieuse et rude à plat sur l'une des douces et claires figures levées vers eux. Au-delà du groupe, une paysanne avec un enfant dans ses bras se tenait debout, appuyée contre une banquette. De temps en temps, elle tournait la tête vers le couloir obstrué et les banquettes libres de l'autre côté.

À Oxford, il descendit, et, dès la gare, tomba au milieu de groupes d'étudiants et d'étudiantes, celles-ci sans chapeaux, en robes tapageuses, parfois avec un livre à la main, et toujours entourées d'un essaim de chemises de couleur. Insouciantes, elles s'en allaient la main dans la main de leur cavalier servant, balançant le bras, consentantes à des privautés juvéniles et sans conséquences, et montaient sans hâte, en tortillant leurs petites fesses, la côte qui conduisait à la Faculté. Lorsqu'Horace descendit du trottoir pour les dépasser, elles le regardèrent avec des yeux inexpressifs et froids.

Au sommet de la côte, trois allées divergeaient en traversant un vaste bosquet au-delà duquel, au fond d'une perspective de verdure, reluisaient au soleil des bâtiments de brique rouge ou de pierre grise. On entendit tinter le clair soprano d'une cloche. Alors la procession d'étudiants se scinda en trois courants, où se réduisirent rapidement les couples musards aux mains balancées, emportés dans les remous et embardant les uns dans les autres avec des exclamations puériles, avec la folle et aventureuse impétuosité de l'enfance.

L'allée la plus large conduisait au bureau de poste. Horace entra et attendit que le guichet fût libre.

— Je suis en train de chercher une jeune fille, miss Temple Drake. Je viens probablement de la manquer de peu, n'est-ce pas ?

— Elle n'est plus ici depuis quelque temps, dit l'employé. Voilà une quinzaine de jours qu'elle a quitté l'école ». Il était jeune, une figure insignifiante et imberbe derrière ses lunettes de corne, avec des cheveux trop bien peignés. Au bout d'un instant, Horace s'entendit demander avec indifférence : « Vous ne savez pas où elle est allée ? »

L'employé le regarda. Il se pencha, et, baissant la voix : « Est-ce que vous êtes encore un détective ? »

— Oui, fit Horace, oui, ça ne fait rien. Aucune importance ». Puis il descendit tranquillement les marches et rentra dans le soleil. Il demeura là, tandis que, de chaque côté de lui, elles passaient en un flot régulier de petites robes multicolores, bras nus, cheveux plaqués et brillants, avec, dans leurs yeux, cette identique expression de fraîcheur innocente et hardie qu'il connaissait si bien, avec l'identique et violente peinture de leurs bouches ; comme de la musique en mouvement, comme du miel versé dans un rayon de soleil, païennes, fugitives et sereines, évocations soleilleuses et légères de tous les jours abolis et de toutes les joies entrevues. Dans un flamboiement de lumière, dans un miroitement de chaleur, leur troupe s'épandit à travers des clairières ouvertes sur des visions de mirage : pierre ou brique, colonnes sans chapiteaux, tours qui semblaient flotter au-dessus d'un nuage vert en une lente débâcle à l'encontre du vent de sud-ouest, senestre, impondérable et doux. Et il restait là, l'ouïe tendue vers l'apaisement claustral de la cloche, se demandant : « Et alors ? Alors quoi ? » Et se répondant : « Eh bien, rien. Rien. C'est fini. »

Il revint à la gare une heure avant l'arrivée du train, une pipe de maïs toute bourrée dans la main ; il ne l'avait pas allumée. Dans les cabinets, il aperçut, griffonné au crayon sur le mur infect et souillé, son nom : Temple Drake. Il le lut avec calme, se penchant pour mieux voir, faisant tourner lentement entre ses doigts sa pipe veuve de feu.

Une demi-heure avant le train, elles commencèrent d'arriver, elles descendirent la colline et se réunirent sur le quai, avec le roucoulement de leur rire menu et étincelant, leurs jambes uniformément gainées de bas champagne, leurs corps en perpétuel mouvement dans leurs diminutifs de robes, avec cette encombrante et voluptueuse insouciance de la jeunesse.

Le train du retour comportait un pullman. Horace traversa le wagon ordinaire et y entra. Hors lui, il n'y avait qu'un occupant, un homme, au milieu de la voiture, près de la fenêtre, tête nue, penché en arrière, le coude sur le châssis de la vitre, un cigare non allumé dans sa main garnie de bagues. Lorsque le train démarrant eut dépassé la rangée des têtes calamistrées, qui disparurent à reculons avec une vitesse croissante, l'autre voyageur se leva et s'en alla vers l'avant dans la direction du wagon populaire. Il portait un pardessus sur son bras et avait à la main un chapeau de feutre clair malpropre. Du coin de l'œil, Horace le vit chercher dans sa pochette, et il remarqua la rectitude brusque et rigoureuse des cheveux sur la large nuque, lisse et blanche, de l'homme. Comme avec une guillotine, se dit Horace en le regardant passer devant l'employé, se faufiler dans le couloir et disparaître de sa vue et de sa pensée en flanquant son chapeau sur sa tête. Le train accéléra, oscillant dans les courbes, croisant de temps en temps, dans un éclair, une maison, s'enfonçant dans des tranchées, traversant des vallées où les rangs de jeunes cotonniers viraient lentement en se déployant comme les branches d'un éventail.

La vitesse décrût ; les wagons s'entre-choquèrent et l'on entendit quatre coups de sifflet. L'homme au chapeau sale entra, prenant un cigare dans sa pochette. Il descendit vivement le couloir en regardant Horace. Il ralentit, le cigare aux doigts. Le train eut un nouveau cahot. L'homme étendit la main, se rattrapa au dossier de la banquette qui était devant Horace.

— N'est-ce pas le juge Benbow ? » fit-il. Horace leva les yeux vers une figure large et bouffie, sans âge ni pensée, imposante masse de chair de chaque côté d'un petit nez tout rond, semblable à un observatoire au milieu d'un plateau, et cependant empreint d'une indéfinissable et paradoxale délicatesse, comme si le Créateur eût voulu achever sa plaisanterie en illustrant cette prodigieuse débauche de pâte plastique par la présence de quelque trait primitivement destiné à une faible et parcimonieuse créature telle qu'un écureuil ou un rat.

— N'est-ce pas au juge Benbow que j'ai l'honneur de parler ? fit-il en tendant la main. Je suis le sénateur Snopes, Cla'ence Snopes.

— Parfaitement, fit Horace, parfaitement. Enchanté. Mais je crains que vous n'anticipiez quelque peu. Juge en puissance, tout au plus.

Le sénateur secoua son cigare, l'autre main tendue sous le nez d'Horace,

la paume ouverte, le troisième doigt légèrement décoloré au-dessous d'une énorme bague. Horace la lui serra, dégagea la sienne. « Je pensais bien vous reconnaître lorsque vous êtes monté à Oxford, dit Snopes, mais je... Puis-je m'asseoir ? » ajouta-t-il, bousculant déjà de sa jambe le genou d'Horace. Il jeta sur la banquette son pardessus, un vêtement bleu râpé au col de velours grassex, et s'assit au moment où le train s'arrêtait. « Oui, Monsieur, ça fait toujours plaisir de rencontrer des gens de connaissance. Un jour que... » Il se pencha par-dessus Horace pour regarder par la fenêtre une minable petite gare avec son tableau de marche des trains tout gribouillé d'hiéroglyphes à la craie, un chariot à bagages portant une cage de fil de fer remplie de volailles effarées et trois ou quatre hommes en cote bleue, nonchalamment adossés au mur en train de chiquer. « Turellement que vous n'êtes plus du patelin, mais, moi, c'que j'dis, c'est que, quelle que soit leur manière de voter, les amis de nos amis c'est nos amis. Parce que, qu'un ami puisse faire ou non quelque chose pour moi, c'est toujours un ami... » Il se renversa en arrière, tenant entre deux doigts son cigare qu'il n'avait pas encore allumé. « Alors, comme ça, vous n'arrivez pas tout droit du chef-lieu ? »

— Non, fit Horace.

— Si jamais vous passez par Jackson, j's'rai bien aise de vous loger comme si vous étiez toujours du Comté. On n'a jamais tant d'affaires qu'y n'vous reste pas un brin de temps pour les vieux amis, v'là c'que j'dis. Voyons voir, vous êtes à Kinston maintenant, s'pas ? J'connais bien vos sénateurs. De braves types tous les deux, mais j'peux justement pas m'rappeler leurs noms.

— Il me serait en vérité difficile à moi-même de le dire », répondit Horace. Le train repartit. Snopes se pencha dans le couloir et regarda derrière lui. Son complet gris clair était repassé, mais plein de taches. « Bon », fit-il. Il se leva et prit son pardessus. « Un jour que vous viendrez à la ville... Vous allez à Jefferson sans doute ? »

— Oui, dit Horace.

— Alors, on sera gens de revue.

— Pourquoi ne pas rester ici, demanda Horace. Vous seriez bien mieux.

— Je vais aller fumer en avant, dit Snopes en agitant son cigare. J'vous reverrai ».

— Vous pouvez fumer ici. Il n’y a pas de dames.

— Certainement, fit Snopes. J’vous verrai à Holly Springs ». Il retourna dans le wagon ordinaire, s’éloigna le cigare à la bouche et disparut. Horace se le rappela tel qu’il était dix ans auparavant, jeune lourdaud insignifiant, fils d’un patron de restaurant qui appartenait lui-même à une famille originaire des environs du Frenchman’s Bend, venue à Jefferson par petits paquets au cours des vingt dernières années, une famille possédant des ramifications assez étendues pour avoir pu l’élire sénateur sans avoir recours au scrutin public.

Horace était assis, immobile, sa pipe froide à la main. Il se leva, traversa le wagon populaire, se dirigea vers l’avant du train et pénétra dans le wagon-fumoir. Snopes se tenait dans le couloir, la cuisse passée sur l’accoudoir d’une banquette où étaient assis quatre hommes gesticulant avec leurs cigares sans feu. Son regard rencontra celui d’Horace qui, du soufflet, lui fit un signe. Presque immédiatement, il empoigna son pardessus et alla le rejoindre.

— Eh bien, quoi de neuf au chef-lieu ? demanda Horace.

Snopes se mit à parler de sa voix râpeuse et catégorique. Et, trait par trait, s’esquissa un tableau de stupides intrigues et de mesquines débauches, dont les stupides et mesquins dénouements avaient d’ordinaire pour décor la chambre d’hôtel ou le cabinet particulier dont un chasseur au torse bombé refermait diligemment la porte sur de discrets froufrous de jupes. « Un jour que vous viendrez à la ville, dit-il, ça m’fait toujours plaisir de piloter les copains. Demandez à n’importe qui là-bas, on vous dira si c’est pas vrai que Cla’ence Snopes il connaît l’truc. Vous avez une assez sale affaire, là-haut, à ce que j’ai appris ».

— Peux pas encore dire, fit Horace. Il ajouta : Je me suis arrêté aujourd’hui à Oxford, je suis allé à l’Université parler à quelques-unes des camarades de ma belle-fille. L’une de ses meilleures amies n’est plus à l’école. Une jeune demoiselle de Jackson appelée Temple Drake.

Snopes l’observait de ses petits yeux opaques et troubles. « Ah oui, fit-il, la fille au juge Drake, celle qui a fichu le camp ».

— Fichu le camp ? demanda Horace. Elle est sans doute rentrée chez elle ? Qu’est-ce qui n’allait pas ? C’était le travail qui flanchait ?

— Je n’en sais rien. Quand ça a paru dans les journaux, les gens ont pensé

qu'elle avait filé avec un type. Un de ces petits collages...

— Mais, en la voyant rentrer chez elle on s'est aperçu que ce n'était pas ça, j'imagine. Eh bien, eh bien, c'est Belle qui va être surprise. Qu'est-ce qu'elle devient maintenant ? Elle inspecte les pavés de Jackson, probablement ?

— Elle n'est pas à Jackson.

— Non ? » fit Horace. Il pouvait sentir l'autre qui l'observait. « Où est-elle ? »

— Son p'pa l'a envoyée là-bas dans le Nord, quelque part, chez une tante. Dans le Michigan. C'était dans les journaux deux jours après.

— Ah », dit Horace. Il tenait toujours sa pipe froide, il s'aperçut que sa main cherchait une allumette dans sa poche. Il respira un grand coup. « Ce journal de Jackson est un journal assez sérieux. On le considère comme l'un des meilleurs de l'État, n'est-ce pas ? »

— Bien sûr, fit Snopes. Vous étiez à Oxford pour essayer de la repérer ?

— Non, non. J'ai simplement rencontré par hasard une amie de ma fille qui m'a dit qu'elle avait quitté l'école. Allons, je vous verrai à Holly Springs.

— C'est ça », dit Snopes. Horace revint dans le pullman, s'assit et alluma sa pipe.

Lorsque le train ralentit à l'approche de Holly Springs, il vint à l'entrée du wagon, puis se recula vivement ; Snopes sortait du wagon populaire au moment où l'employé ouvrait la portière et rabattait la marche, le tabouret à la main. Snopes descendit. Il prit quelque chose dans sa pochette et le donna à l'employé. « Tiens, mon gars, dit-il, v'là un cigare ».

Horace descendit à son tour. Snopes continua, son chapeau sale dépassant tous les autres d'une demi-tête. Horace regarda l'employé.

— Il vient de vous donner ça, n'est-ce pas ?

L'employé fit sauter le cigare dans le creux de sa main et le fourra dans sa poche.

— Qu'est-ce que vous allez en faire ? demanda Horace.

— Je n'le donnerais à personne au monde, fit l'homme.

— Il fait ça très souvent ?

— Trois quat'fois par an. J'crois ben qu'c'est toujours moi qui l'pige, aussi... Merci, m'sieu.

Horace vit Snopes pénétrer dans la salle d'attente ; le chapeau sale et la nuque de taureau disparurent de son esprit. Il bourra une nouvelle pipe.

D'une rue voisine il entendit arriver le train de Memphis. Il était déjà à quai lorsqu'Horace parvint à la gare. Snopes se tenait près d'une portière ouverte ; il parlait à deux jeunes gens en chapeaux de paille tout neufs, avec un je ne sais quoi de vaguement protecteur dans ses gestes et dans l'attitude de ses vastes épaules. Le train siffla. Les deux jeunes gens montèrent. Horace se rencogna derrière l'angle de la gare.

Quand son train arriva, il vit Snopes y monter devant lui et pénétrer dans le wagon de fumeurs.

D'une secousse, Horace vida sa pipe et entra dans le wagon populaire à l'arrière duquel il trouva une place au rebours du sens de la marche.

XX

Comme Horace sortait de la gare de Jefferson, une auto qui se rendait en ville s'arrêta à sa hauteur. C'était le taxi qu'il prenait d'habitude pour aller chez sa sœur. « C'est moi qui vous emmène, c'coup-ci », fit le chauffeur.

— Vous êtes trop aimable », dit Horace en montant. Au moment où la voiture arriva sur la place, l'horloge du palais de justice ne marquait que huit heures vingt, et pourtant il n'y avait pas de lumière à la fenêtre de l'hôtel. « L'enfant doit dormir », pensa Horace. « Si vous vouliez me laisser à la porte de l'hôtel », dit-il. Puis il s'aperçut que le chauffeur l'observait avec une sorte de discrète curiosité.

— Vous êtes allé en voyage aujourd'hui ? fit l'homme.

— Oui, dit Horace. Pourquoi ? Que s'est-il donc passé ici aujourd'hui ?

— Elle n'est plus à l'hôtel. J'ai entendu dire que M^{me} Walker l'avait emmenée à la prison.

— Ah, fit Horace. Je vais descendre à l'hôtel.

Le hall était vide. Au bout d'un instant, le patron parut : un solide gaillard aux cheveux grisonnants, un cure dents à la bouche, le gilet ouvert sur une agréable bedaine. La femme n'était plus là. « C'est ces grenouilles de bénitier », fit-il. Il baissa la voix, le cure dents entre les doigts. « Elles sont venues ce matin. Une délégation. Vous savez sans doute comme c'est. »

— Vous voulez dire que vous laissez l'église Baptiste vous dicter qui vous devez recevoir.

— C'est ces femmes. Vous savez comment c'est, une fois qu'elles se sont fourré une idée dans la tête, il n'y a plus qu'à laisser aller et à faire comme elles disent. Naturellement, avec moi...

— Bon Dieu, s'il y avait eu là un homme...

— Ta ta ta, fit le patron. Vous savez comme c'est quand ces...

— Mais, bien entendu, il n'y avait pas un homme pour... Et vous dites que vous en êtes un, vous qui...

— J'ai ma situation à ménager, fit le patron d'un ton conciliant. Si vous voulez le fin mot. — Il se recula légèrement et s'appuya au bureau. — Je suis capable de décider qui je recevrai ou non dans mon hôtel, je suppose, continua-t-il. Et j'en connais d'autres par ici qui feraient bien d'en faire autant. Ya pas besoin d'aller bien loin pour ça. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Pas à vous, en tout cas.

— Où est-elle à présent ? L'a-t-on chassée de la ville ?

— Ça n'est pas mon affaire de savoir où vont les gens quand y sont partis, fit le patron en tournant le dos. J crois pourtant que quelqu'un a consenti^[4] à la recevoir.

— Oui, dit Horace. Des chrétiens ! des chrétiens ! Il se dirigea vers la porte. Le patron le rappela. Il se détourna. L'autre prit un papier dans un casier. Horace revint vers le bureau. Le papier était posé dessus. Le patron était appuyé des deux mains sur le bureau, son cure dents au coin de la bouche.

— Elle a dit que vous paieriez, fit-il.

Il paya la note, comptant l'argent avec un tremblement dans les mains. Il entra dans la cour de la prison, alla à la porte et frappa. Au bout d'un moment, une espèce de souillon efflanquée arriva avec une lampe en tenant un pardessus d'homme croisé sur sa poitrine. Elle le dévisagea et dit avant qu'il eût ouvert la bouche :

— C'est même Goodwin que vous voulez voir, s'pas ?

— Oui. Comment le... Comment ?...

— Z'êtes l'avocat. J'vous ai déjà vu. Elle est là. Elle dort à c't'heure.

— Merci, balbutia Horace. Merci. Je savais que quelqu'un... Je ne croyais pas que...

— Bien sûr que j'peux toujours trouver un pajot pour une femme et un même, fit-elle. J'me fous de c'qu'Ed peut dire. C'est-il que vous aviez quéqu'chose à y dire spécialement ? Elle dort à c't'heure.

— Non, non, je voulais simplement...

La femme l'observait par-dessus la lampe. « Alors, c'est pas la peine de l'embêter. Z'avez qu'à r'venir dans la matinée et à y trouver une pension où s'loger. Y a point d'presse. »

Le lendemain après-midi, Horace alla voir sa sœur, toujours dans un taxi. Il lui raconta ce qui s'était passé. « Il va falloir que je la prenne à la maison, maintenant. »

— Pas chez moi, se récria Narcissa.

Il la regarda, puis se mit à bourrer sa pipe, lentement, méthodiquement.

— Il n'y a pas le choix, ma chère. Tu dois bien le voir.

— Pas dans ma maison, répéta Narcissa. Je croyais que c'était bien convenu.

Il frotta une allumette, alluma sa pipe, déposa avec sollicitude l'allumette dans la cheminée. « Te rends-tu compte qu'on l'a bel et bien jetée dans la rue ? Que... »

— Cela devrait lui être égal. Elle doit y être habituée.

Il la regarda, porta sa pipe à sa bouche et tira dessus jusqu'à ce qu'elle fût en ignition. Sa main tremblait sur le tuyau. « Écoute. Demain on lui demandera probablement de quitter la ville, tout simplement parce qu'elle n'est pas mariée avec l'homme dont elle porte l'enfant à travers ces rues sanctifiées. Mais, qui le leur a dit ? C'est ce que je serais curieux de savoir. Car j'ai la certitude que personne à Jefferson ne le savait excepté... »

— Vous êtes le premier à qui je l'aie entendu dire, fit miss Jenny. Mais Narcissa, pourquoi...

— Pas dans ma maison, répéta Narcissa.

— Fort bien. » Il tira sur sa pipe qui devint comme un petit brasier. « Ça règle tout, évidemment », dit-il d'un ton légèrement sarcastique.

Sa sœur se leva. « Est-ce que tu couches ici ce soir ? »

— Comment ? Non. Non. Je vais... J'ai dit que j'irais la prendre à la prison et... » Il tira sur sa pipe. « Mais cela n'a sans doute pas d'importance. J'espère que cela n'en a pas. »

Narcissa attendait toujours. Elle se tourna vers lui. « Restes-tu, oui ou non ? »

— Je pourrais même lui dire que j'ai eu une crevaison, ironisa Horace. Le temps n'est pas une si mauvaise chose, après tout. Employez-le comme il faut et vous arrivez à étirer n'importe quoi, comme un élastique, jusqu'à ce que ça craque d'un bout ou de l'autre, et que vous restiez là, avec toute la tragédie, tout le désespoir, comme deux petits nœuds entre le pouce et l'index de chaque main.

— Restes-tu, ou ne restes-tu pas. Horace ? fit Narcissa.

— Je crois que je vais rester, dit Horace.

Il était au lit. Cela faisait près d'une heure qu'il était couché là, dans le noir, lorsque, sans la voir ni l'entendre, il sentit la porte de la chambre s'ouvrir. C'était sa sœur. Il se souleva sur le coude. Forme vague, elle se dirigeait vers le lit. Elle s'approcha, laissa tomber un regard sur lui. « Combien de temps encore vas-tu continuer à te mêler de ça ? » demanda-t-elle.

— Jusqu'à demain matin, dit-il. Je rentre en ville. Nous n'aurons pas besoin de nous revoir.

Elle demeura près du lit, immobile. Au bout d'un instant, elle prononça de sa voix calme et froide : « Tu sais ce que je veux dire. »

— Je te promets de ne pas la ramener dans ta maison. Tu peux envoyer Isom se cacher dans le massif de cannas. » Elle ne répondit pas. « Tu ne vois certainement aucune objection à ce que je continue à y habiter, je pense ? »

— Tu peux habiter où tu voudras, cela m'est égal. Ce qui m'intéresse c'est où j'habite. C'est ici que j'habite, dans cette ville. C'est ici que je serai obligée de rester. Mais toi, tu es un homme. Ça n'a pas pour toi la même

importance. Tu as toujours la ressource de t'en aller.

— Ah », fit-il. Il était couché, immobile. Elle debout, immobile aussi, le dominant. Ils parlaient avec calme, comme s'il se fût agi d'un papier peint ou d'une recette de cuisine.

— Tu ne comprends donc pas que c'est ici mon pays, que c'est ici que je dois passer le reste de mes jours. Ici que je suis née. Où tu vas, ce que tu fais, je ne m'en occupe pas. Tu peux avoir toutes les femmes que tu voudras, et qui tu voudras, je m'en moque. Mais je ne puis tolérer que mon frère s'encanaille avec une femme qui fait parler d'elle. Je ne m'attends à aucun égard de ta part ; je te demande simplement d'en avoir pour la mémoire de notre père et de notre mère. Emmène cette femme à Memphis. On dit que tu as refusé pour l'homme le bénéfice de la liberté sous caution. Emmène-la donc à Memphis. Tu n'auras qu'à imaginer encore sur ce point un mensonge que tu raconteras à Goodwin.

— Oh ! Et c'est ça ce que tu crois, n'est-ce pas ?

— Je ne crois rien du tout. Je m'en moque. C'est ce que croient les gens de la ville. Que ce soit vrai ou non, peu importe. Ce qui compte pour moi, c'est que chaque jour tu m'obliges à inventer un nouveau mensonge pour te justifier. Pars d'ici, Horace. Il faut être toi pour ne pas se rendre compte que tu m'assassines de sang-froid.

— Et d'elle aussi, naturellement, on dit la même chose. Et c'est tout ce qu'ils ont trouvé dans leur sainteté parfumée et omnipotente. Est-ce qu'on ne dit pas aussi que c'est moi l'assassin de Tommy ?

— L'assassin ? Quel qu'il soit, ça m'est bien égal. La question est de savoir si tu vas continuer à te mêler de cette affaire, alors que les gens sont déjà persuadés que vous vous glissez tous deux, elle et toi, la nuit dans ma maison. » Sa voix froide, monotone, prêtait une forme aux mots, au-dessus de lui, dans les ténèbres. Par la fenêtre, avec les souffles de la nuit, entrait la soporifique et dissonnante chanson des cigales et des grillons.

— Tu crois ça ? fit-il.

— Peu importe ce que je crois. Va-t'en, Horace, je te le demande.

— Et que je la laisse, que je les laisse dans le pétrin ?

— Prends un avocat, s'il prétend toujours être innocent. Je le paierai. Tu

peux trouver un meilleur avocat d'assises que toi-même. Elle n'en saura rien. Elle ne s'en souciera même pas. Tu ne vois donc pas qu'elle veut tout simplement t'amener à faire sortir l'homme de prison sans bourse délier ? Tu ne sais donc pas que cette femme a de l'argent caché quelque part ? Tu rentres en ville demain, n'est-ce pas ? » Elle s'en alla ; sa silhouette se fondit dans les ténèbres. « Tu ne t'en iras pas avant le petit déjeuner ».

Le lendemain matin, au petit déjeuner, sa sœur lui dit : « Quel sera l'avocat de la partie adverse ? »

— Le district attorney. Pourquoi ?

Elle sonna pour envoyer chercher du pain frais. Horace l'observait. « Pourquoi demandes-tu cela ? puis il ajouta : « Sacré petit poseur ». C'était du district attorney qu'il parlait. Celui-ci avait été également élevé à Jefferson et avait fréquenté en même temps qu'eux l'école de la ville. « Je le soupçonne d'être l'instigateur de toute cette histoire d'avant-hier à l'hôtel. Il l'en aura fait chasser pour impressionner le public, et soigner sa carrière politique. Bon Dieu, si j'en étais certain, si je croyais qu'il a fait cela rien que pour se faire élire au Congrès... »

Après le départ d'Horace, Narcissa monta dans la chambre de miss Jenny. « Qui donc est le district attorney ? » demanda-t-elle.

— Tu ne connais que lui, répondit miss Jenny. Tu as même voté pour lui. Eustace Graham. Pourquoi tiens-tu à le savoir ? Cherches-tu un remplaçant à Gowan Stevens ?

— C'était simplement une question que je me posais, fit Narcissa.

— Balivernes, dit miss Jenny. Tu ne te posais pas la moindre question. Tu es comme cela, tu n'as pas l'air d'y toucher, et puis tu attends tranquillement que l'occasion se présente, et tu agis.

Horace rencontra Snopes qui sortait de chez le coiffeur, les bajoues grises de poudre, entouré d'effluves de pommade. Sur le plastron de sa chemise, au-dessous de son petit nœud de cravate, rutilait un bouton en imitation de rubis assorti à sa bague. La cravate était blanche à petits pois bleus, mais les parties blanches, quand on les regardait de près, avaient un air crasseux, et l'homme tout entier, avec sa nuque rasée, ses vêtements repassés et ses souliers éblouissants, donnait en quelque sorte l'impression de sortir de chez le dégraisseur, mais d'avoir oublié de se laver.

— Eh bien, Monsieur le juge, fit-il, j'entends dire que vous avez du mal à trouver une pension pour votre cliente. C'est ce que j'ai toujours dit... », et il se pencha, baissant la voix, avec un regard en coulisse de ses yeux couleur de boue, « ... l'église n'a rien à voir avec la politique, et les femmes ne sont à leur place ni dans l'une ni dans l'autre, pour ne pas parler de la loi. Qu'elles restent donc chez elles, où elles trouveront assez de quoi s'occuper sans venir chambarder le procès d'un bonhomme. Et de plus, un homme n'est pas un dieu, et ce qu'il fait, ça ne regarde personne que lui. Et elle, qu'est-ce que vous en avez fait ? »

— Elle est à la prison », répondit brièvement Horace, en essayant de poursuivre son chemin. Mais l'autre, par un malencontreux hasard, lui barrait la route.

— En voilà des histoires, tout de même. Voilà-t-il pas que les gens prétendent que vous avez refusé de fournir caution pour Goodwin, afin qu'il soit obligé de rester... » De nouveau, Horace tenta de se défilier. « La moitié du gâchis qu'arrive en ce bas monde est la faute des femmes, j't'ai toujours dit. C'est comme c'te fille qui a tourné la boule à son papa en fichant l'camp comme elle l'a fait. Moi j'trouve qu'il a eu rud'ment raison d'la balancer de de¹⁵ c't'État. »

— Parfaitement, approuva Horace, d'une voix agacée.

— J'suis bien content d'apprendre que votre affaire marche à souhait. De vous à moi, j'serais pas fâché d'voir un bon avocat se payer un peu la tête de ce district attorney. Donnez à un gars comme ça un p'tit poste de Comté, et, tout de suite, ça veut péter plus haut que ça n'a le cul. Bon, bien content de vous avoir vu. J'ai une affaire par là-bas qui va me prendre un jour où deux. Vous aurez pas par hasard l'occasion d'y v'nir ?

— Comment ? fit Horace. Où ça ?

— À Memphis. Est-ce que je peux quelque chose pour vous ?

— Non », dit Horace. Il s'éloigna. Pendant quelque temps, il fut comme aveugle. Il marchait automatiquement, les muscles de la mâchoire contractés à lui faire mal, croisant sans les apercevoir des gens qui lui adressaient la parole.

XXI

Comme le train approchait de Memphis, Virgil Snopes s'arrêta de parler et se calma peu à peu, tandis qu'au contraire, son compagnon, tout en grignotant à même un sac de papier paraffiné du maïs grillé à la mélasse, devenait de plus en plus communicatif, comme s'il eût été légèrement éméché, sans prendre garde aux dispositions contraires de son ami. Il était encore au milieu de ses discours lorsque, leurs valises en cuir imitation à la main, leurs chapeaux neufs en arrière sur leurs nuques rasées, ils descendirent du train. Dans la salle d'attente, Fonzo dit :

— Eh bien, qu'est-ce qu'on fait pour commencer ? » Virgil ne répondit rien. Quelqu'un les bouscula en passant. Fonzo rattrapa son chapeau. « Qu'est-ce qu'on fait ? » répéta-t-il. Puis regardant Virgil sous le nez : « Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? »

— Y a rien, répondit Virgil.

— Eh bien alors, qu'est-ce qu'on va faire ? T'es déjà venu ici, moi pas.

— Je crois que ce qu'il y aurait de mieux ce serait d'aller faire un tour.

Fonzo l'observa de ses yeux bleu porcelaine. « Qu'est-ce que t'as ? Dans le train tu ne faisais que parler de toutes les fois que tu avais été à Memphis. Je parierais que t'as seulement pas... » Une bousculade les sépara. Un flot de gens coula entre eux. Serrant sa valise et retenant son chapeau, Fonzo se fraya un passage jusqu'à son ami.

— Mais si, j'y suis venu, fit Virgil en regardant autour de lui d'un œil morne.

— Bon. Eh bien, alors, qu'est-ce qu'on fait ? Ça ne sera pas ouvert avant huit heures du matin.

— Alors pourquoi es-tu si pressé ?

— Parce que j'tiens pas à rester ici toute la nuit... Qu'est-ce que tu faisais

les autres fois que t'es venu ?

— J'allais à l'hôtel, fit Virgil.

— Lequel ? Il y en a plus d'un, ici. Tu ne te figures pas que tous ces gens logent dans le même hôtel ? Lequel c'était-il ?

Les yeux de Virgil étaient aussi d'un bleu clair et faux. Il regarda autour de lui d'un air morose. « L'Hôtel Gayoso », dit-il enfin.

— Alors, allons-y », déclara Fonzo. Ils se dirigèrent vers la sortie. Un homme leur cria « Taxi ? » ; une casquette rouge tenta de s'emparer de la valise de Fonzo. « Attention là », fit-il en le repoussant. Dans la rue, d'autres chauffeurs les poursuivirent de leurs aboiements.

— Alors c'est ça Memphis, dit Fonzo. Quel est le chemin, maintenant ? » Pas de réponse. Il tourna la tête et aperçut Virgil en train de se débarrasser d'un chauffeur. « Qu'est-ce que tu... »

— Par ici, fit Virgil. Ça n'est pas loin.

C'était à un mille et demi. De temps en temps, ils changeaient les valises de main. « Alors, c'est ça Memphis, répétait Fonzo. Où donc que j'ai vécu toute ma vie ? » Au moment où ils allaient pénétrer au Gayoso, un porteur s'offrit à prendre leurs valises. Ils l'écartèrent en passant et entrèrent, marchant avec respect sur le sol dallé. Virgil s'arrêta.

— Tu viens ? dit Fonzo.

— Attends, fit Virgil.

— Je croyais que tu y étais déjà venu, commenta Fonzo.

— Oui. Mais ça coûte trop cher. Y vont d'mander un dollar par jour, ici.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Attends voir un peu qu'on s'oriente.

Ils revinrent dans la rue. Il était cinq heures. Ils reprirent leur marche, leurs valises à la main, le nez au vent. Ils arrivèrent à un autre hôtel. En risquant un coup d'œil à l'intérieur, ils aperçurent du marbre, des crachoirs de bronze, des grooms affairés, des gens assis au milieu de plantes en pots.

— Çui-là ne vaut pas mieux, déclara Virgil.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? On ne va pas marcher comme ça toute la nuit.

— Prenons cette rue-là, proposa Virgil. Ils quittèrent la Grande Rue. À l'angle suivant, Virgil tourna encore. « Allons voir par là-bas. Laissons toutes ces belles vitrines et ces négros à gueules de macaques. Y vous font payer tout ça dans ces endroits-là.

— De quoi ? C'était déjà tout réglé avant qu'on arrive. Comme ça se ferait-il qu'il faudrait qu'on paie pour ça ?

— Ben, si des fois quelqu'un allait en casser une pendant qu'on est ici. Des fois qu'ils n'arriveraient pas à pincer c'lui qu'a fait l'coup. Est-ce que tu te figures qu'on nous laisserait filer sans qu'on paye notre part ?

À cinq heures et demie, ils pénétrèrent dans une rue étroite et minable, composée de maisons de bois et de dépôts d'immondices. Bientôt, ils arrivèrent à une maison à deux étages au milieu d'une courette sans gazon. Devant l'entrée véritable se dressait de guingois une fausse entrée en treillis. Sur les marches était assise une grosse femme en peignoir surveillant deux chiens blancs au poil laineux qui jouaient dans la cour.

— Essayons voir çui-là, proposa Fonzo.

— C'est pas un hôtel. Où qu'est l'enseigne ?

— Pourquoi que c'en serait pas un ? dit Fonzo. Mais si que c'en est un. Où as-tu jamais entendu parler de quelqu'un qui ait une maison à deux étages pour lui tout seul ?

— On n'peut pas entrer par ici, fit Virgil. Par ici c'est le derrière. Tu vois donc pas que c'est l'entrée de service ? » Et de la tête il indiquait le treillis.

— Bon, alors allons voir par devant, concéda Fonzo. Amène-toi.

Ils firent le tour du pâté. L'autre côté était occupé par une rangée de magasins de vente d'automobiles. Ils restaient là, au beau milieu de la rue, avec leurs valises à la main.

— J'crois que t'es jamais venu par ici, tout de même, dit Fonzo.

— Retournons. Ça d'vait être le d'avant.

— Pourquoi qu'on aurait mis l'entrée de service à côté de la porte de

d'avant ? demanda Fonzo.

— On peut demander à cette dame.

— Qui ça ? Pas moi ?

— R'tournons voir tout de même.

Ils retournèrent. La femme et les chiens avaient disparu.

— Maintenant, on est refaits, constata Fonzo. Pas vrai ?

— Attendons un peu. Peut-être qu'elle va revenir.

— Il est près de sept heures, dit Fonzo.

Ils déposèrent leurs valises contre la palissade. Des lumières étaient apparues, elles clignotaient dans les hauteurs, aux rangées de fenêtres, contre le ciel du couchant, profond et serein.

— Tiens, ça sent le jambon, fit Fonzo.

Un taxi s'arrêta. Une grosse femme blonde en descendit, suivie d'un homme. Ils les regardèrent s'engager dans l'allée et pénétrer derrière le treillis. Fonzo fit entendre un petit sifflement admiratif. « Ah dis donc, t'as vu ça ? », murmura-t-il.

Fonzo reprit sa valise. « Viens. »

— Attends, fit Virgil. Donne-leur un peu le temps.

Ils attendirent. L'homme ressortit, monta dans le taxi et s'éloigna.

— Ça ne peut pas être son mari, dit Fonzo. Il s'rait pas parti. Viens. » Il poussa le portillon.

— Attends, répéta Virgil.

— Attends si ça t'amuse, » déclara Fonzo. Virgil empoigna sa valise et le suivit. Il s'arrêta pendant que Fonzo ouvrait précautionneusement le treillis et jetait un coup d'œil derrière. « Ah, merde ! » dit-il, et il entra. Il y avait une autre porte, vitrée, avec des rideaux. Fonzo frappa.

— Pourquoi que t'as pas appuyé sus c'bouton ? demanda Virgil. Tu sais donc pas que les gens des villes répondent point quand on frappe ?

— Ça va », fit Fonzo. Il appuya sur le timbre. La porte s'ouvrit. C'était la

femme en peignoir ; ils pouvaient entendre les chiens derrière elle.

— Vous avez ‘core une chambre ? demanda Fonzo.

Miss Reba les regarda, eux, leurs chapeaux neufs et leurs valises.

— Qui est-ce qui vous a envoyés ici ? s’enquit-elle.

— Personne. On a découvert ça tout seuls. » Miss Reba les regarda. « Ces hôtels, ça coûte trop cher. »

Miss Reba respira péniblement. « Qu’est-ce que vous faites, mes gars ? »

— On est ici en affaires, expliqua Fonzo. On a l’intention de rester un bon bout de temps.

— Si c’est point trop cher, ajouta Virgil.

Miss Reba le fixa. « D’où es-tu, mon mignon ? »

Ils le lui dirent et se nommèrent. « On compte rester ici un mois au moins si ça nous va. »

— Oui, je vois ça », fit-elle au bout d’un instant. Elle les regarda. « Je peux vous donner une chambre, mais je vous compterai un supplément chaque fois que vous vous en servirez pour les affaires. Faut bien que j’gagne ma vie comme tout le monde. »

— On n’en f’ra point, dit Fonzo. On f’ra nos affaires à l’institut.

— Quel institut ? demanda miss Reba.

— L’institut de coiffure, répondit Fonzo.

— Voyez-vous ça, fit miss Reba. Ce p’tit freluquet. » Et elle se mit à rire, les mains sur sa grosse poitrine. Ils la regardaient sagement rire à petits coups enroués. « Ah, mon Dieu, mon Dieu, dit-elle. Entrez donc. »

La chambre se trouvait au dernier étage, par derrière. Miss Reba leur montra la salle de bain. Comme elle posait la main sur la porte, on entendit une voix de femme. « Une petite minute, ma chérie. » La porte s’ouvrit, une femme en kimono passa devant eux. Ils la regardèrent suivre le corridor, un peu troublés dans leurs jeunes principes par le sillage parfumé qu’elle laissait derrière elle. Fonzo poussa discrètement le coude de Virgil. De retour dans leur chambre, il dit :

— C'en était'core une autre. Elle a deux filles. R'tiens moi, mon grand ; en route pour le poulailler.

Ils mirent du temps à s'endormir cette première nuit. La faute en fut au lit, à la chambre inaccoutumée, aux rumeurs qui leur parvenaient. Ils pouvaient entendre vivre la ville, attirante et inconnue, imminente et lointaine, à la fois promesse et menace, – un bruit profond, régulier, sur lequel scintillaient, ondulaient, des lumières invisibles, toute une splendeur de formes et de teintes, aux replis de laquelle, déjà, des femmes commençaient de se mouvoir en de suaves attitudes prometteuses de joies nouvelles et empreintes d'une étrange nostalgie. Fonzo se voyait entouré d'un innombrable tourbillon d'ombres indécises et roses au-delà desquelles, dans un bruissement de soie et de murmures haletants, sa jeunesse sortait, divinisée, d'un millier de métamorphoses. Peut-être, pensait-il, cela commencera-t-il demain, dès demain soir... Un éclat de lumière jaillit du haut du store, s'épandit sur le plafond comme le déploiement d'un éventail.

Sous la fenêtre, il perçut une voix, une voix de femme, puis une voix d'homme. Elles se confondirent en un murmure, une porte se referma. Quelqu'un monta l'escalier, en robe froufrouante, sur des talons rapides et durs.

Il commença d'entendre des bruits dans la maison, des voix, des rires. Un piano mécanique se mit à jouer. « Tu les entends ? » souffla-t-il.

— Elle a une nombreuse famille, pour sûr, fit Virgil, la voix déjà empâtée de sommeil.

— Une famille, merde ! dit Fonzo. C'est une soirée, et je voudrais bien en être.

Le troisième jour, au moment où ils quittaient la maison, le matin, miss Reba les aborda à la porte. Elle désirait employer leur chambre les après-midi où ils ne seraient pas là. Il devait y avoir dans la ville un congrès de la police, et les affaires allaient donner un peu, dit-elle. « Ce qui vous appartient n'a rien à craindre, ajouta-t-elle. Je ferai tout boucler par Minnie en temps utile. C'est pas chez moi qu'on volera quelque chose. »

— Quel métier crois-tu qu'elle fait ? demanda Fonzo, lorsqu'ils eurent gagné la rue.

— Sais pas, fit Virgil.

— J’voudrais bien travailler pour elle, en tout cas, dit Fonzo, avec toutes ces femmes en kimono et tout le tralala.

— Quel bien ça te ferait-il ? objecta Virgil. Elles sont toutes mariées. Tu ne les as donc pas entendues ?

Le lendemain après-midi, en rentrant de l’institut de coiffure, ils trouvèrent sous le lavabo une combinaison de femme... Fonzo la ramassa. « Elle est couturière », dit-il.

— C’en a tout l’air, approuva Virgil. R’garde voir si on t’a pas pris des affaires, à toi.

La maison paraissait pleine de gens qui ne dormaient pas du tout la nuit. Ils pouvaient les entendre, à toute heure, monter et descendre les escaliers, et, chaque fois, la pensée qu’il y avait là des femmes, de la chair de femme, s’imposait à l’esprit de Fonzo. Elle le relançait dans son lit de célibataire où il lui semblait être couché au milieu d’elles, où il était, en réalité, allongé près de Virgil qui ronflait de tout son cœur ; et il restait ainsi l’oreille au guet, écoutant les chuchotements et les froufrous soyeux qui filtraient à travers les murs et les planchers, dont ils paraissaient faire partie au même titre que le bois et le plâtre, songeant qu’il était à Memphis depuis dix jours déjà et que toutes ses relations se bornaient à quelques camarades de cours. Quand Virgil était endormi, il se levait, allait tirer le verrou, laissait la porte entr’ouverte, mais rien ne se produisait.

Le douzième jour, il fit part à Virgil d’une visite qu’ils devaient faire avec un des étudiants en coiffure.

— Où ça ? demanda Virgil.

— T’occupe pas. Viens seulement. J’ai fait une découverte. Et quand j’pense que voilà deux semaines que je suis ici sans l’avoir faite...

— Combien qu’ça va coûter ? dit Virgil.

— D’puis quand qu’tu voudrais rigoler pour rien ? fit Fonzo. Allons, tu viens ?

— Je viens, déclara Virgil. Mais j’tu promets pas que j’vais dépenser d’l’argent.

— Attends qu’on y soye avant de parler, conseilla Fonzo.

Le merlan les emmena au bordel. En en sortant, Fonzo s'écria : « Et dire que j'suis reste quinze jours ici sans connaître cette maison ! »

— J'aurais autant aimé qu't'en entendes jamais parler, dit Virgil. Ça me coûte trois dollars.

— Ça ne les valait pas ? demanda Fonzo.

— Y a rien qui vaille trois dollars quand on peut pas l'emporter avec soi, affirma Virgil.

En arrivant à la maison, Fonzo s'arrêta. « Faut qu'on s'glisse en douce, maintenant, fit-il. Si jamais elle apprenait d'où on vient et c'qu'on a fait, p't'être bien qu'elle ne voudrait plus nous garder dans cette maison avec ces dames. »

— C'est ça ? grogna Virgil. Merde alors ! V'là qu'tu m'fais dépenser trois dollars, et maintenant tu t'arranges pour nous faire foutre à la porte tous les deux.

— Fais comme moi, dit Fonzo. C'est tout ce que t'as à faire. Dis rien.

Minnie vint leur ouvrir. Le piano était en pleine activité. Miss Reba parut dans une porte, un quart de fer blanc à la main. « Eh bien, eh bien, fit-elle, vous rentrez bien tard, ce soir, mes gars.

— Oui, Ma'am, répondit Fonzo, en poussant d'une bourrade Virgil vers l'escalier. On est allé à un office du soir.

Au lit, dans le noir, ils entendaient encore le piano.

— Tu m'as fait dépenser trois dollars, récrimina Virgil.

— Ah ! la ferme ! dit Fonzo. Quand j'pense que ça fait presque quinze jours que j'suis là...

Le lendemain, ils rentrèrent chez eux au crépuscule à l'heure où les lumières clignotantes commençaient à flamboyer, à resplendir, et où les femmes aux jambes chatoyantes gainées de bas champagne, rencontraient les hommes, montaient dans des autos et tout le reste.

— Et qu'est-ce que tu penses de tes trois dollars, à présent ? demanda Fonzo.

— Moi, j'pense qu'on f'rait mieux d'pas y r'tourner c'soir, dit Virgil, ça

coûte trop cher.

— C'est vrai, dit Fonzo. Quelqu'un pourrait nous voir et lui redire.

Ils attendirent deux nuits. « Maintenant, ça f'ra six dollars », dit Virgil.

— Viens pas, alors, répondit Fonzo.

En rentrant chez eux, Fonzo dit : « Essaie de te conduire comme un homme c'te fois. Elle a failli nous pincer à cause de ta façon d'te tenir. »

— Et puis après ? fit Virgil d'une voix hargneuse. Elle n'peut pas nous bouffer.

Ils étaient plantés derrière le treillis : ils parlaient bas.

— Qu'est-ce que t'en sais si elle n'peut pas ? dit Fonzo.

— Elle n'y tient pas, alors.

— Qu'est-ce que t'en sais si elle n'y tient pas ?

— J'en sais rien », fit Virgil. Fonzo poussa la porte de treillis. « J'peux pas digérer ces six dollars, en tout cas, continua Virgil. J'voudrais bien l'pouvoir. »

Minnie vint leur ouvrir. « Y a quelqu'un qui vous cherche tous les deux », dit-elle. Ils attendirent dans le vestibule.

— Ça y est, on est pincés, déclara Virgil. J't'avais bien prévenu qu'à gaspiller l'argent comme ça...

— Ah, la ferme, répondit Fonzo.

Un homme sortit d'une porte, un gros homme avec le chapeau en goguette sur une oreille, le bras passé autour d'une femme blonde en robe rouge. « C'est Cla'ence », s'écria Virgil.

Dans leur chambre, Clarence dit : « Comment diable êtes-vous venus vous fourrer ici ? »

— On a trouvé comme ça », répondit Virgil. Ils lui racontèrent l'histoire. Il s'était assis sur le lit, son chapeau maculé sur la tête, un cigare entre les doigts.

— Où donc êtes-vous allés ce soir ? » demanda-t-il. Ils ne répondirent pas. Ils le regardaient avec des figures inexpressives, méfiantes. « Allons, je

le sais où vous êtes allés. » Ils le lui avouèrent.

— Ça m'a coûté trois dollars, aussi, fit Virgil.

— J'veux être pendu si t'es pas le plus grand crétin d'ici à Jackson, s'écria Clarence. Tiens, viens donc. » Ils le suivirent moutonnièrement. Il les fit sortir de la maison, les emmena à trois ou quatre blocs de là. Ils traversèrent une rue pleine de boutiques et de théâtres nègres, enfilèrent une ruelle étroite et sombre et s'arrêtèrent devant une maison aux stores rouges et aux fenêtres éclairées. Clarence sonna. On entendait à l'intérieur de la musique, des voix perçantes, des piétinements. On les introduisit dans un corridor nu où deux nègres dépenaillés étaient en train de discuter avec un blanc en combinaison grasseuse, complètement ivre. Par une porte entr'ouverte, ils aperçurent une pièce pleine de femmes couleur café au lait en robes criardes, avec des ornements dans les cheveux et des sourires dorés.

— C'est des négresses, fit Virgil.

— Turellement que c'est des négresses, répondit Clarence... Mais, tu vois ça ? » Et il agita un billet de banque sous le nez de son cousin. « Eh bien, c'truc-là, ça n'connâit pas les couleurs. »

XXII

Au bout de trois jours de recherches, Horace finit par découvrir un gîte pour la femme et l'enfant. Ce fut dans la mesure croulante d'une vieille femme blanche à moitié toquée, qui passait pour fabriquer des grigris à l'usage des nègres. La maison était située à la lisière de la ville, dans un minuscule terrain envahi à hauteur de ceinture par les mauvaises herbes qui formaient sur le devant une jungle inextricable. Par derrière, était tracé un sentier conduisant de la grille à demi brisée à la porte de la demeure. Toute la nuit, une petite lueur brillait dans les profondeurs hallucinantes de la maison, et, presque à toute heure, on pouvait voir une charrette ou un cabriolet attachés contre la haie, et un nègre entrer ou sortir par la porte de derrière.

La police en quête de whisky avait un jour perquisitionné dans la mesure. Mais elle n'y avait rien trouvé à l'exception de quelques paquets d'herbes sèches et d'une collection de bouteilles sales contenant un liquide dont personne n'aurait pu dire rien de précis, sinon qu'il ne contenait pas d'alcool. Pendant ce temps, la vieille, retenue par deux hommes, secouait sa maigre tignasse grise (levant la ruine craquelée de son visage, en invectivant les policiers d'une voix fêlée. À la mesure attenait un hangar meublé d'un lit et d'un tonneau rempli d'innommables détritrus, où les souris s'ébattaient à longueur de nuits. Ce fut là que Ruby trouva un gîte.

— Vous serez très bien là, lui dit Horace. Il vous sera toujours facile de m'appeler au téléphone. » Et il lui donna le numéro d'un voisin.

« Non, attendez, demain je ferai réinstaller le téléphone chez moi. Alors vous pourrez... »

— Oui, fit la femme. Je crois que vous ferez mieux de ne pas venir par ici.

— Pourquoi donc ? Est-ce que vous croyez que ça... que je fais attention à...

— Mais il ne faut pas vous rendre la vie impossible ici.

— Je m'en fous totalement. J'ai déjà, jusqu'à maintenant, laissé assez de femmes se mêler de mes affaires, et si ces championnes du mariage... » Mais il savait bien que tout cela n'était que des mots. Et il se rendait compte qu'elle s'en doutait aussi, grâce à cet irrésistible penchant qui porte les femmes à suspecter les actes d'autrui, et qui, bien que semblant de prime abord une simple attirance vers le mal, n'est en réalité que de la sagesse pratique.

— Je pense que je pourrais vous trouver si c'était nécessaire, dit-elle. C'est tout ce que je demande.

— Bon Dieu, fit Horace, surtout ne laissez pas ces... garces. » Il répéta : « ces garces... »

Le lendemain, il fit réinstaller le téléphone. Il resta huit jours sans voir sa sœur. Rien ne pouvait faire soupçonner à celle-ci qu'il eût le téléphone chez lui, et pourtant, lorsque, une semaine avant l'ouverture des assises, la sonnerie retentit au milieu du silence, un soir qu'il était assis en train de lire, il ne douta pas que ce fût Narcissa, jusqu'à ce qu'à travers une lointaine rumeur de phonographe ou de radio lui parvînt une voix d'homme, circonspecte et sépulcrale.

— Ici Snopes, dit-elle. Comment allez-vous, Monsieur le juge ?

— Comment ? fit Horace. Qu'est-ce que c'est ?

— Le sénateur Snopes, Cla'ence Snopes. » Le phonographe mugit faible, très lointain. Horace pouvait se représenter son interlocuteur, chapeau crasseux et massives épaules, penché au-dessus de l'appareil, dans une pharmacie ou un restaurant, chuchotant derrière une vaste patte molle et chargée de bagues, en tenant de l'autre l'écouteur comme un jouet d'enfant.

— Ah, dit Horace. Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai recueilli un petit tuyau qui pourrait être de nature à vous intéresser.

— Un tuyau qui m'intéresserait ?

— J'le crois. Qui intéresserait les deux parties. » Contre l'oreille d'Horace, la radio ou le phonographe était en train de nasiller un duo de saxophones. Obscène, facétieux, cela ressemblait à la dispute de deux singes agiles dans une cage. À l'autre bout du fil, Horace pouvait entendre le souffle puissant de l'homme.

— Bon, dit-il. Alors qu'est-ce que vous savez qui puisse m'intéresser ?

— J'vous l'laisse à d'viner.

— Très bien. Je serai en ville demain dans la matinée. Vous pourriez me retrouver quelque part. » Puis, immédiatement : « Allo ! » dit-il. Horace entendait la respiration de l'homme, pour ainsi dire contre son oreille, un bruit régulier, puissant, et pourtant, soudain, sembla-t-il, menaçant. « Allo ! » répéta Horace.

— Alors, évidemment, ça n'vous intéresse pas. Bon, j'vas m'arranger avec la partie adverse et n'plus vous ennuyer. Au r'voir.

— Non, attendez, fit Horace. Allo ! Allo !

— Hein ?

— Je vais y aller ce soir. Je serai là-bas à peu près dans un quart d'heu...

— Pas la peine, fit Snopes. J'ai ma bagnole, j'vas passer vous voir.

Horace alla jusqu'à la grille. C'était une nuit de lune. Sous le tunnel noir et argent des cèdres, les lucioles passaient, piquant l'ombre comme d'absurdes piqûres d'épingles. Les cèdres obscurs pointaient vers le ciel comme des silhouettes de carton : la pente de la pelouse, comme patinée d'argent, brillait d'un faible éclat. Quelque part, on entendait le cri répété, tremblotant, plaintif, d'un engoulement chassant aux insectes. Trois autos passèrent. La quatrième ralentit et obliqua vers la grille. Horace s'avança dans la lumière des phares. Derrière le volant, Snopes apparaissait, indistinct, énorme, donnant l'impression qu'on l'avait inséré là dans la voiture avant d'en avoir placé le toit. Il tendit la main.

— Comment va, ce soir, Monsieur le juge ? J'ai appris en essayant de vous téléphoner chez M^{me} Sartoris que vous étiez r'venu habiter ici.

— Très bien. Merci, fit Horace en dégageant sa main. Qu'est-ce que vous avez appris ?

Snopes se cassa en deux sur le volant et regarda par-dessous le toit de la voiture dans la direction de la maison.

— Nous allons parler ici, dit Horace. Ça vous évitera d'avoir à tourner.

— L'endroit n'est pas très discret, fit Snopes. Mais ça vous regarde. » Il

apparaissait dans la pénombre, énorme, massif, voûté, sa figure sans traits comme une lune elle-même sous le reflet de la lune. Horace eut l'impression que Snopes l'observait, avec ce je ne sais quoi de menaçant qui avait couru tout à l'heure sur le fil : ce mélange de prudence, de ruse et de réticence. Il lui semblait sentir sa raison voler de-ci de-là, se heurtant toujours à cette masse énorme, molle, inerte, comme si elle était prise sous une avalanche de cosses de coton.

— Allons à la maison », dit Horace. Snopes ouvrit la porte. « Avancez, fit Horace. Je vais aller à pied. » Snopes remit sa voiture en marche. Il en descendait au moment où Horace le rejoignit. « Eh bien, demanda celui-ci, de quoi s'agit-il ? »

Mais Snopes regardait la maison. « La vie de garçon, hein ? fit-il. C'est comme j'ai toujours dit, tout homme marié devrait avoir un p'tit coin où il pourrait v'nir se nicher sans que personne ait rien à y voir. 'Videmment qu'on doit quelque chose à sa femme, mais ce qu'elles ne savent pas peut pas les offenser, pas vrai ? Tant qu'y fait qu'ça, j'vois pas pourquoi qu'elle regimberait. C'est pas votre avis ? »

— Elle n'est pas ici, dit Horace, si c'est à cela que vous voulez faire allusion. À quel sujet désirez-vous me voir ?

Il sentit de nouveau que Snopes l'observait de son regard impudent, rusé et profondément sceptique. « Eh oui, j'dis toujours que personne peut mieux se rendre compte que soi-même de ses propres affaires. Je ne vous blâme pas. Mais quand vous m'connâîtrez mieux, vous saurez que j'suis point d'ceux qui parlent à tort et à travers. J'suis allé un p'tit peu partout... Vous voulez un cigare ? » Sa grosse main fouilla dans sa pochette et tendit deux cigares.

— Non, merci.

Snopes en alluma un. À la lueur de l'allumette, sa figure ressemblait à une tarte posée de champ.

— À quel sujet désirez-vous me voir ? répéta Horace.

Snopes tira quelques bouffées de son cigare. « Y a quelques jours j'suis tombé sur un tuyau qui aura pour vous son prix, sauf erreur de ma part. »

— Oh. Son prix. Quel prix ?

— J'vous en laisse juge. J'connais d'autres gens avec qui je pourrais

marchander, si on n'était pas, vous et moi, des compatriotes et tout ça...

Horace bouillait intérieurement. La famille de Snopes était originaire des environs du Frenchman's Bend et y habitait encore. Il n'ignorait pas par quels détours tortueux les nouvelles se transmettaient d'homme à homme chez cette race inculte qui peuplait cette partie du comté. Mais, à coup sûr, pensait Horace, il ne peut être question d'un tuyau que Snopes essaierait de vendre au ministère public. Il n'est tout de même pas assez bête pour ça.

— Allons, vous feriez mieux de me dire de quoi il s'agit, dit-il.

Il vit les yeux de Snopes fixés sur lui. « Vous vous rappelez le jour que vous êtes monté dans l'train à Oxford, où vous aviez une certaine affaire... »

— Oui, répondit Horace.

Snopes tira sur son cigare, méthodiquement, sans se presser, jusqu'à ce que le bout devint rouge comme de la braise. Il leva la main et se la passa sur la nuque. « Vous vous rappelez m'avoir parlé d'une jeune fille. »

— Oui. Et alors ?

— C'est à vous d'parler.

Horace percevait le parfum du chèvrefeuille qui garnissait le talus argenté de lune ; il entendait le cri répété, plaintif et doux de l'engoulevent. « Est-ce à dire que vous savez où elle est ? » Snopes ne répondit pas. « Et cela pour un prix que vous allez fixer ? » Snopes ne répondit pas. Horace ferma ses poings, les fourra dans ses poches, les tint crispés contre ses flancs. « Qu'est-ce qui vous fait croire que ce renseignement sera de nature à m'intéresser ? »

— C'est à vous d'juger ? J'plaide pas dans une affaire d'assassinat, moi. C'était pas moi qu'étais là-bas à Oxford à la chercher. Naturellement, si ça vous intéresse pas, j'm'arrangerai avec la partie adverse. J'vous donne simplement la préférence.

Horace se dirigea vers l'escalier du perron. Il marchait lourdement, comme un vieillard. « Asseyons-nous », fit-il. Snopes l'imita et s'assit sur une marche, au clair de lune. « Vous savez où elle est ? »

— J't'ai vue. » De nouveau, il se passa la main sur la nuque. « Oui, Monsieur. Si elle n'est... si elle n'était pas là, vous pourrez r'prendre vot' argent. J'peux pas être plus chic, hein ? »

— Et quel est votre prix ? » demanda Horace.

Snopes tira sur son cigare et l'amena au rouge vif. « Allez-y, fit Horace. Je ne vais pas chipoter. » Snopes dit un prix. « C'est bien, répondit Horace. Je paierai. » Il remonta ses genoux, y posa ses coudes et mit sa figure dans ses mains. « Où est... Attendez. Êtes-vous baptiste, par hasard ? »

— On l'est chez moi. Mais moi j'suis assez libéral. J'suis cagot d'aucune manière, comme vous vous en rendrez compte quand vous m'connâîtrez mieux.

— Bon, fit Horace derrière ses mains. Alors, où est-elle ?

— J'ai confiance en vous, dit Snopes. Elle est dans un boxon à Memphis.

XXIII

Comme Horace pénétrait chez miss Reba et approchait de la porte de treillis, quelqu'un derrière lui l'appela par son nom. C'était le soir ; dans le mur écaillé par les intempéries, les fenêtres closes faisaient des carrés plus clairs. Il s'arrêta, se détourna. D'un coin proche, la tête de Snopes émergea, comme celle d'un dindon. Il fit quelques pas, leva les yeux vers la maison, regarda dans la rue à droite et à gauche, s'approcha de la grille et franchit le seuil d'un air circonspect.

— Eh bien, Monsieur le juge, fit-il, les hommes sont tous les mêmes, pas vrai ? » Il ne tendit pas la main. Il regardait Horace du haut de sa taille avec une expression, si l'on peut dire, de vigilante assurance, tout en inspectant la rue par-dessus son épaule. « C'est comme je dis, ça n'fait jamais d'mal de sortir un brin d'temps en temps, et... »

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Horace. Que me voulez-vous ?

— Allons, voyons, Monsieur le juge, j'm'en vas pas aller raconter ça au pays. Ôtez-vous bien ça de l'esprit. Si nous autres, les hommes, on s'mettait à dégoïser tout c'qu'on sait, il n'y en aurait plus un d'nous qui pourrait descendre du train à Jefferson, hein ?

— Vous savez aussi bien que moi ce que je fais ici. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Bien sûr, bien sûr, fit Snopes. J'sais comment c'est quand un type est marié et tout ça et qu'il ne sait pas trop où est sa femme. » Entre deux coups d'œil à la dérobée par-dessus son épaule, il cligna du côté d'Horace. « Mettez vot'conscience à l'aise. Avec moi, c'est tout comme si c'était une tombe. S'ment, ça m'dégoûte de voir un bon... » Horace avait poursuivi son chemin jusqu'à la porte. « Monsieur le juge », fit Snopes à mi-voix d'un ton pénétré. Horace se retourna. « N'restez pas. »

— Que je ne reste pas ?

— Voyez-la et allez-vous-en. C'est une boîte où on vous estampe. Un bouzin pour les gars de ferme. Plus cher qu'à Monte-Carlo. J'vas vous attendre ici et j'vous f'rai connaître un endroit où... » Horace continua et pénétra sous le treillis. Deux heures plus tard, alors qu'il était assis dans la chambre de miss Reba et s'entretenait avec elle, tandis que derrière la porte, des pas, et de temps en temps des voix, allaient et venaient dans le corridor, Minnie entra avec un bout de papier chiffonné qu'elle apporta à Horace.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda miss Reba.

— C'est c' gros bonhomme à face de tarte qui a laissé ça pour le monsieur, expliqua Minnie. Y dit qu' faut qu' vous descendiez en bas.

— Est-ce que tu l'as laissé entrer ? fit miss Reba.

— Non, Maam, il a même pas essayé.

— J'l'espère bien, grogna miss Reba. Est-ce que vous le connaissez ? demanda-t-elle à Horace.

— Oui. Parce que je ne peux pas faire autrement », répondit Horace. Il déplia le papier. C'était un morceau de prospectus sur lequel une adresse était écrite au crayon d'une écriture nette et coulante.

— Il est venu ici il y a une quinzaine de jours, dit miss Reba. Il était à la recherche de deux types et il est resté là, tournaillant dans la salle à manger, à fumer comme une locomotive et à p'loter les fesses aux poules, mais s'il a jamais dépensé un rotin, j'en ai toujours bien jamais rien su. Est-ce qu'il t'a commandé quelque chose, Minnie ?

— Non, Maam, répondit Minnie.

— À deux ou trois soirs de là, le v'là encore revenu. N'a rien dépensé, n'a rien fait que d'parler. Et moi j'lui ai dit : « Voyez-vous, m'sieu, les gens qui viennent dans c'te salon, ils ont besoin de temps en temps d'un p'tit coup qui les r'monte. » Alors, la fois d'après, le v'là qu'apporte avec lui une demi-pinte de whisky. D'un bon client, ça m'fait rien, mais quand un coco comme çui-là vient trois fois, p'lote mes p'tites et apporte une demi-pinte de whisky en commandant quatre coca-kola... Ça n'est qu'un vulgaire radin, mon chou. Aussi j'ai dit à Minnie de n'plus l'laisser entrer, et v'là-t-il pas qu'une après-midi, j'venais à peine de m'allonger pour faire un p'tit somme quand... J'ai jamais pu savoir c'qu'il avait fait à Minnie pour qu'elle le laisse entrer. J'suis

bien certaine qu'il lui a jamais rien donné. Comment qu'il a fait, Minnie ? Il a dû t'faire voir quèqu'chose que t'avais encore jamais vu. C'est pas vrai ?

Minnie secoua la tête : « Y n'avait rien que j'tienne à voir. J'en ai assez vu comme ça pour le bien qu'ça m'fait. » Le mari de Minnie l'avait plaquée. Il n'approuvait pas le métier de sa femme. Il était cuisinier dans un restaurant, et, après avoir fait main basse sur les nippes et les bijoux que les dames blanches avaient donnés à Minnie, il avait filé avec une serveuse.

— Il n'en finissait pas d'poser des questions et d'faire des allusions au sujet de c'te p'tite, continua miss Reba, et moi j'lui ai dit que s'y voulait en savoir tant que ça, il n'avait que d'aller le d'mander à Popeye. Donc, ce jour-là, il'tait environ deux heures d'l'après-midi, et j'dormais, v'là Minnie qui l'fait entrer. Il lui demande qui qu'est là ; elle lui répond qu'y a personne. Le v'là donc qui monte l'escalier. Et Minnie qui lui dit que c'est l'heure où que vient Popeye, qu'elle ne sait plus comment faire, qu'elle dit, que si elle le laisse pas entrer elle aura la trouille, et que si elle le laisse et qu'il balance ce gros plein de soupe par-dessus l'palier du premier, elle sait bien que j'la ficheraï à la porte, et que son mari vient d'la plaquer, excetera.

« V'là donc Popeye qui monte en haut, en catimini, à sa façon, et qui trouve vot'copain à genoux en train de r'garder par le trou d'la serrure. Minnie dit qu'Popeye est d'meuré debout derrière lui à peu près une minute, avec son chapeau d'travers sur un œil. Et puis le v'là qui sort une cigarette, qu'elle dit, qui craque une allumette sur son ongle, sans bruit, l'allume, se penche et approche l'allumette contre la nuque d'vot'copain. Minnie était restée, qu'elle dit, à moitié de l'escalier à les r'garder, l'type agenouillé avec sa figure comme une tarte qu'on aurait retirée trop tôt du four, et Popeye qui soufflait d'la fumée par le nez avec une certaine façon de dodeliner la tête en le r'gardant. Alors, elle est r'descendue. Elle y était pas depuis dix secondes que v'là l'type qui dégringole l'escalier, les deux mains sur le dessus d'la tête en faisant hein-hein-hein en d'dans comme un grand cheval de camion, et qu'il a fichu des coups d'pied dans la porte une bonne minute en geignant tout seul comme le vent dans la ch'minée, jusqu'à c'que-Minnie lui ouvre et l'laisse filer. Et c'est la dernière fois qu'il a tiré c'te sonnette jusqu'à ce soir... Faites-moi voir ça, dites. » Horace lui passa le bout de papier. « C'est un bordel de négresses, fit-elle. Le salaud... Minnie, va lui dire que son copain n'est pas là. Dis-lui que j'sais pas où il est allé. »

Minnie sortit de la chambre. Miss Reba continua.

« J'ai eu dans ma maison toutes sortes d'hommes, mais y a tout de même une limite à garder. J'ai eu des avocats aussi ; l'plus gros avocat d'Memphis, là derrière, dans ma salle à manger, qui payait à boire à mes poules. Un millionnaire. Un homme qui p'sait ses cent quatre-vingt livres, et il s'était fait faire un lit spécial qu'il avait envoyé ici et qu'est encore là-haut à c't'heure-ci. Mais tout ça c'est mon affaire, pas la leur. Et j'admettrai point qu'aucune de mes p'tites elle soye empoisonnée par des gens de loi, à moins d'une bonne raison. »

— Vous ne considérez pas celle-ci comme une bonne raison ? Qu'un homme risque sa tête pour une chose qu'il n'a pas commise ? On peut vous accuser dès maintenant de donner asile à un contumace.

— Alors, qu'on vienne le prendre. J'ai rien à y voir. J'ai eu ici trop de gars de la police pour en avoir la frousse. » Elle leva sa chope, but, s'essuya les lèvres d'un revers de main. « J'veux rien avoir à faire avec des choses que j'connais pas. C'que Popeye fait ailleurs qu'ici c'est ses oignons. Quand y s'mettra à tuer les gens dans c'te maison, alors j'm'en mêlerai. »

— N'avez-vous pas d'enfants ? » Elle le regarda. « Ne croyez pas que je cherche à m'immiscer dans vos affaires, fit-il. Je pensais simplement à cette femme. Elle va être de nouveau à la rue, et Dieu sait ce que le mioche va devenir. »

— Si, répondit miss Reba. Y en a quatre pour qui j'paye dans une pension dans l'Arkansâ, en c'moment. Pas les miens d'ailleurs. » Elle souleva sa chope, la pencha tout doucement en jetant un regard à l'intérieur, puis la reposa. « Il aurait mieux fait d'point naître, soupira-t-elle. Ç'aurait mieux valu pour tous. » Elle se leva, marcha lourdement vers lui, s'arrêta presque sur lui, avec son souffle rauque. Elle lui posa la main sur le front, le fit relever la tête. « Vous n'me mentez pas ? dit-elle, attachant sur lui un regard scrutateur et triste. Vous n'me la faites pas ? » Elle le lâcha. « Attendez ici une minute. J'vais voir. » Elle sortit. Il l'entendit parler à Minnie dans le corridor, puis monter laborieusement l'escalier.

Il resta assis, tranquillement, comme elle l'avait laissé. La chambre contenait un lit de bois, un paravent peint, trois chaises au capiton pléthorique, un coffre-fort encastré dans le mur. La coiffeuse était jonchée

d'objets de toilette ornés de nœuds de satin rose. La cheminée supportait un lys de cire sous un globe de verre ; au-dessus, drapée de crêpe, la photographie d'un homme à l'air paisible pourvu d'une énorme moustache. Aux murs étaient accrochés quelques chromos représentant de fantaisistes scènes grecques, et un tableau exécuté en frivolité. Horace se leva et se dirigea vers la porte. Minnie était assise sur une chaise dans la pénombre du corridor.

— Minnie, dit-il, je voudrais bien quelque chose à boire. Un grand verre.

Il finissait de boire lorsque Minnie entra de nouveau. « Elle dit que vous avez qu'à monter », fit-elle.

Il monta. Miss Reba l'attendait au haut de l'escalier. Elle le précéda dans le corridor et ouvrit une porte qui donnait sur une chambre obscure. « Va falloir que vous lui parliez dans l'noir, dit-elle. Elle ne veut pas d'lumière. » Un peu de celle du corridor passait par la porte et tombait sur le lit. « Ça n'est pas l'sien, expliqua miss Reba. Elle aimerait mieux n'pas vous voir du tout que dans sa chambre. J'crois bien que vous feriez mieux d'en passer par ses caprices jusqu'à ce que vous sachiez ce que vous voulez. » Ils entrèrent. La lumière tombait transversalement sur le lit, éclairant un renflement immobile des couvertures, qui pouvait laisser croire que le lit était inoccupé. Elle va étouffer, pensa Horace. « Mon chou », fit miss Reba. Le renflement ne remua pas. « C'est lui, mon chou. Tant qu'vous s'rez tout entière couverte, laissez-nous avoir un peu de lumière, alors on pourra fermer la porte. » Elle alluma l'électricité.

— Elle va étouffer, dit Horace.

— Elle en sortira dans une minute, fit miss Reba. Allez-y. Dites-lui c'que vous voulez. J'ferai aussi bien d'rester, mais n'vous occupez pas d'moi. J'aurais pas pu durer dans mon métier si j'avais pas appris depuis beau temps à être sourde et muette. Et si j'avais jamais été curieuse, y a longtemps que j'en serais rassasiée ici. Prenez donc une chaise. » Elle se tourna, mais Horace la devança, approcha deux sièges. Il s'assit à côté du lit, et s'adressant à ce qui paraissait être la tête du renflement toujours immobile, il exposa ce qu'il désirait savoir.

— Je désire simplement savoir ce qui s'est passé en réalité. Vous ne vous compromettrez en rien. Je sais parfaitement que ce n'est pas vous qui avez

commis le meurtre. Je vous promets, avant que vous ayez dit la moindre chose, que vous n'aurez pas à témoigner devant le tribunal, sauf si, faute de cela, on devait le pendre. Je comprends ce que vous éprouvez. Je ne vous ennuierais pas si la vie de cet homme n'était pas en jeu.

Le renflement ne remua pas.

— Ils vont le pendre pour quelque chose qu'il n'a pas fait, dit miss Reba. Elle ne possède rien ni personne. Et vous avez des diamants. Et elle avec ce pauvre petit gosse. Vous comprenez, dites ?

— Je me rends compte de ce que vous éprouvez, fit Horace. Vous pouvez prendre un autre nom, porter des vêtements dans lesquels personne ne vous reconnaîtra, des lunettes.

— Ils n'vont pas arrêter Popeye, mon chou, expliqua miss Reba, malin comme il est. Et puis, vous n'savez pas son nom, et s'il faut qu'vous alliez au tribunal raconter tout ça, j'lui f'rai savoir après qu'vous s'rez partie et il ira quéque part et vous enverra chercher. Vous ne tenez pas à rester à Memphis, tous les deux. L'avocat prendra soin de vous et vous n'aurez qu'à rien dire de ce que... » Le renflement remua. Temple rejetant les couvertures se mit sur son séant. Elle avait les cheveux ébouriffés, la figure bouffie, deux taches de rouge sur les pommettes, et ses lèvres violemment peintes s'incurvaient en un arc audacieux et sensuel. Pendant un instant, elle darda sur Horace un sombre regard de défi, puis détourna les yeux.

— J'ai soif ! dit-elle en remontant l'épaule de son peignoir.

— Allongez-vous, conseilla miss Reba. Vous allez prendre froid.

— J'ai encore soif, répéta Temple.

— Allongez-vous, et couvrez-vous, en tous cas ; vous êtes à moitié nue, fit Miss Reba en se levant. Vous avez déjà bu trois fois depuis le dîner.

Temple remonta de nouveau son peignoir. Elle regarda Horace. « Faites-moi donner à boire, vous, alors. »

— Allons, mon chou, dit miss Reba en essayant de la faire s'étendre, couchez-vous et couvrez-vous, et puis vous lui raconterez votre histoire. J'irai vous chercher à boire dans une minute.

— Laissez-moi tranquille », fit Temple en se dégageant d'une torsion du

buste. Miss Reba lui tira la couverture sur les épaules. « Alors, donnez-moi une cigarette. En avez-vous ? » demanda-t-elle à Horace.

— J’vais aller vous en chercher dans une minute, dit miss Reba. Voulez-vous faire ce qu’il désire ?

— Quoi ? demanda Temple en fixant sur Horace son regard sombre et agressif.

— Il n’est pas nécessaire que vous me disiez où votre... où il..., commença Horace.

— Ne croyez pas que j’aie peur de parler, fit Temple. Je raconterai cela n’importe où. Ne croyez pas que j’aie peur. Mais je veux à boire.

— Racontez-lui et j’vais vous en donner, dit miss Reba.

Assise toute droite dans le lit, les couvertures remontées jusqu’au cou, Temple retraça la nuit qu’elle avait passée dans la maison délabrée, depuis le moment où elle avait pénétré dans la chambre et essayé de caler la porte avec la chaise, jusqu’à celui où la femme était venue près de son lit et l’avait emmenée dehors. Le seul épisode de toute son aventure dont elle semblât avoir conservé quelque impression était cette nuit qu’elle avait passée en état de viol virtuel. De temps en temps, Horace essayait d’aiguiller le récit vers le crime lui-même, mais elle se déroba, revenait au moment où elle était assise sur son lit à écouter les hommes parler sur le perron, ou à celui où, allongée dans le noir, elle les sentait pénétrer dans la chambre et venir se pencher au-dessus de son lit.

— Oui, disait-elle, c’est arrivé comme ça. Je ne sais pas. J’avais peur depuis si longtemps que j’avais fini, je crois bien, par m’y habituer. Aussi j’étais simplement assise là parmi les cosses de coton et je le regardais. J’avais cru tout d’abord que c’était le rat. Il y en avait deux, un dans un coin, qui me regardait, et l’autre dans l’autre coin. Je me demande de quoi ils pouvaient se nourrir en cet endroit-là, car il n’y avait que des épis de maïs égrenés et des cosses de coton. Ils allaient peut-être manger à la maison. Mais dans la maison il n’y en avait pas. Je n’en ai pas entendu un seul. Je pensais donc que c’était probablement un rat quand j’ai commencé de les entendre, mais on peut sentir la présence des gens dans une pièce obscure ; saviez-vous cela ? Vous pouvez parfaitement les sentir, de même qu’en voiture, dans les balades nocturnes, vous vous rendez compte quand on commence à chercher

un bon endroit où s'arrêter... vous savez, pour se garer un moment sur le bas-côté. » Elle continua ainsi, lancée dans un de ces monologues éblouissants et intarissables que les femmes ont la faculté de soutenir quand elles ont la certitude de tenir le premier rôle. Soudain, Horace eut l'impression très nette qu'elle racontait ses mésaventures avec un réel orgueil, une sorte de vanité impersonnelle et naïve, comme s'il se fût agi d'une histoire inventée de toutes pièces, regardant tantôt lui, tantôt miss Reba, avec de rapides et brusques coups d'œil de l'un à l'autre, comme un chien qui conduit deux bœufs le long d'un petit chemin.

« Alors, à chacune de mes respirations, j'entendais le bruit de cette balle de maïs. Je me demande s'il est possible de dormir sur un lit comme cela. Mais probablement qu'on s'y habitue, à moins qu'on ne soit trop éreinté le soir pour s'en apercevoir. J'entendais ce bruit à chaque respiration, même quand j'étais simplement assise sur le lit. Je ne me rendais pas compte que cela n'avait pas d'autre cause, et je restais assise, bougeant le moins possible, mais j'entendais toujours ce bruit. C'est parce que la respiration descend. Vous croyez qu'elle monte, mais ce n'est pas vrai. Elle descend en nous. Et je pouvais entendre les hommes qui riaient en train de boire sur le perron. Je me suis mise à penser qu'il me serait possible, en me collant contre le mur, d'apercevoir où étaient leurs têtes, et je me suis dit : « Tiens, en voilà un qui boit à la cruche. Et puis c'est cet autre. Comme le creux dans l'oreiller après que vous vous êtes relevé, vous comprenez.

« Alors, je me suis mise à penser à une drôle de chose. Vous savez comment on fait quand on a peur. Je regardais mes jambes et j'essayais de faire comme si j'étais un garçon. Si seulement j'étais un garçon, me disais-je, et j'essayais de me faire garçon par la pensée. Vous savez comment on fait ces choses-là. C'est comme quand on connaît la solution d'un problème et qu'on arrive en classe en pensant de toutes ses forces : Interrogez-moi, interrogez-moi, interrogez-moi. Je me rappelais ce qu'on dit aux enfants, que s'ils réussissent à embrasser leur coude, les garçons deviennent filles et les filles garçons. J'essayai de le faire, et j'y arrivai réellement, j'avais tellement peur que je me demande si je pourrais dire à quel moment cela s'est produit. Je veux dire avant que je regarde, au moment où je pensais que j'en étais devenue un et que j'allais sortir leur faire voir... vous comprenez. Je craquerais une allumette et je leur dirais : regardez. Vous voyez ? Laissez-moi tranquille maintenant. Et alors je pourrais revenir me coucher. Et je me

voyais revenant au lit et m'endormant, car je tombais de sommeil. J'avais tellement envie de dormir que c'était à peine si je pouvais tenir les yeux ouverts.

« Alors, j'ai tenu mes yeux bien fermés en disant : maintenant ça y est. Je regardais mes jambes et je songeais à tout ce que j'avais fait pour elles. Je pensais à tous les bals où je les avais conduites... follement, comme ça. Je songeais à tout ce que j'avais fait pour elles, et à elles qui, maintenant, m'avaient fourrée dans tout cela. Et puis je me suis dit : si je priais pour être changée en garçon. Et je priai. Après, je me suis assise, immobile, à attendre. Alors, je songeai que je ne pourrais pas me rendre compte du moment où la transformation se produirait, et je m'apprêtai à regarder. Mais je me dis qu'il était peut-être trop tôt pour le faire, que si je regardais trop tôt j'allais tout déranger, et qu'alors ça raterait certainement. Je résolus de compter jusqu'à cinquante, et puis encore jusqu'à cinquante. Et puis je me dis que si je ne regardais pas au bon moment il serait trop tard.

« Et puis je pensai à me boucler d'une manière ou d'une autre. Une camarade qui avait passé un été à l'étranger m'avait parlé d'une espèce de ceinture de fer exposée dans un musée. Un roi ou quelque chose d'approchant s'en servait pour cadenasser la reine lorsqu'il devait partir en voyage. Si seulement j'avais cela, me disais-je. C'est pour cela que j'ai pris l'imperméable et que je l'ai mis. Le bidon était accroché à côté, je l'ai pris aussi et l'ai mis dans... »

— Le bidon ? fit Horace. Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Je ne sais pas pourquoi je l'ai pris. J'avais seulement peur de le laisser là, probablement. Je me disais qu'il me suffirait sans doute d'avoir cette machine française, qu'elle était peut-être garnie de longs piquants pointus, qu'il s'en apercevrait trop tard, et que je le transpercerais avec. Je les enfonceais dedans jusqu'au bout, et je pensais à tout le sang qui coulerait sur moi, pendant que je dirais : Ça vous apprendra ! Allez-vous me laisser tranquille maintenant ! Je ne me doutais pas que ça allait être tout le contraire... J'ai soif.

— Je vais aller vous chercher à boire dans une minute, dit miss Reba. Continuez à lui raconter.

— Ah, oui. Il y a encore cette drôle de chose que j'ai faite. » Et elle

raconta comment, couchée dans le noir à côté de Gowan qui ronflait, écoutant le froissement de la balle de maïs et les ténèbres pleines d'allées et venues, elle avait perçu l'approche de Popeye. Elle pouvait entendre battre son propre sang dans ses artères, sentir les muscles de ses yeux s'écarquiller graduellement, ses narines devenir alternativement brûlantes et glacées. Alors, il s'était tenu debout près d'elle, et elle avait dit : Allez-y. Touchez-moi. Touchez-moi ! Vous êtes un capon si vous ne le faites pas. Capon ! Capon !

« Je voulais dormir, voyez-vous. Et il restait là, simplement. Et moi je me disais : si seulement il se décidait et que ce soit fini, je pourrais m'endormir. Aussi je lui disais : Vous êtes un capon si vous ne le faites pas ! Vous êtes un capon si vous ne le faites pas ! Et je sentais ma bouche toute prête à crier, et cette petite boule chaude au dedans de moi qui criait déjà. Alors, il a mis la main sur moi, cette affreuse petite main froide farfouillant sous le manteau dans lequel j'étais nue. C'était comme de la glace vivante, et ma peau s'est mise à tressaillir violemment, à bondir presque pour s'y dérober, comme font les petits poissons volants au-devant d'un bateau. Il semblait que ma peau sût de quel côté allait se diriger cette main avant qu'elle eût esquissé le moindre mouvement, et elle continuait à tressauter, à se dérober devant elle, comme si, lorsque la main arriverait là, elle eût dû ne plus rien trouver.

« Elle descendit, parvint au niveau de mon estomac. Je n'avais pas mangé depuis l'avant-veille et mes entrailles commencèrent à gargouiller tandis que les panouilles de maïs crissaient avec un bruit si fort qu'il ressemblait à un rire. Je m'imaginai que c'était de moi qu'elles riaient, parce que sa main pénétrait déjà dans le haut de mon pantalon et que je n'étais pas encore changée en garçon.

« Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que j'avais cessé de respirer. Depuis un bon moment je n'avais pas respiré, et je me figurais que j'étais morte ; c'était une singulière sensation. Je me voyais dans le cercueil. J'étais ravissante, vous savez, tout en blanc. J'avais un voile comme une mariée et je pleurais parce que j'étais morte ou parce que j'étais ravissante, je ne sais plus au juste. Non, c'était parce qu'on avait mis de la balle de maïs dans le cercueil où je gisais morte. Et, pendant ce temps, je sentais mes narines devenir alternativement chaudes et froides, et il me semblait voir tous les gens assis autour de mon cercueil, et qui disaient : « N'est-elle pas ravissante ? N'est-elle pas ravissante ? »

« Mais je continuais de dire : Capon ! Capon ! Touchez-moi donc, capon ! Il mettait tant de temps à le faire que je me sentais devenir folle. Je ne cessais de lui parler. Je lui disais : Est-ce que vous vous figurez que je vais rester couchée toute la nuit à vous attendre, que je disais. Je vais vous dire ce que je vais faire, que je disais. Et j'étais là, couchée, avec les panouilles qui riaient, et je sursautais sous sa main en pensant à ce que j'allais lui dire. J'allais lui parler comme le fait la maîtresse à l'école. Ce serait moi la maîtresse, et la main une petite chose noire, une sorte de petit nègre comme qui dirait, et moi je serais la maîtresse, car je dirais : Quel âge est-ce que j'ai ? et je répondrais : J'ai quarante-cinq ans. J'aurais des cheveux grisonnants et des lunettes, avec une forte poitrine comme finissent par en avoir toutes les femmes. Je portais un tailleur gris, moi qui n'ai jamais pu souffrir le gris. Et je lui disais ce que j'allais faire, et elle remontait, remontait, comme si elle avait déjà vu la baguette de la maîtresse d'école.

« Alors je me dis : ça ne peut pas aller. Il faudrait que je sois un homme. J'étais donc un vieillard à longue barbe blanche, et alors le petit bonhomme noir devenait de plus en plus petit et je disais : Hein. Vous voyez, maintenant. Je suis un homme, maintenant. Alors je pensais que j'étais un homme et qu'il suffisait de l'avoir pensé pour que j'en sois un. Cela fit une sorte de « floc » comme lorsqu'on retourne à l'envers un doigtier de caoutchouc en soufflant dedans. Ça faisait froid, comme le dedans de la bouche quand on la laisse ouverte. Je sentais la main descendre, et je restais là bien tranquille, en m'efforçant de ne pas rire à la pensée de la surprise qui l'attendait. Je continuais à sentir les tressaillements dans mon pantalon à l'approche de sa main, et je me voyais couchée là m'efforçant de ne pas rire de la surprise et de la fureur qu'il allait avoir dans un instant. Puis, brusquement, je m'endormis. Je ne pus même pas rester éveillée jusqu'à ce que la main fût parvenue là. Je m'endormis. Je ne pus même pas me sentir tressauter à l'approche de sa main, mais je pouvais entendre la balle de maïs. Je ne me suis éveillée que lorsque cette femme est venue m'emmenner à la grange. »

Au moment où Horace quittait la maison, miss Reba lui dit : « Je voudrais bien que vous l'emmeniez d'ici et que vous l'empêchiez de revenir. Je dénicherai bien moi-même sa famille si je savais comment m'y prendre. Mais vous savez comme... Elle sera morte ou à l'hospice avant un an avec les manigances qu'ils font lui et elle là-haut dans c'te chambre. Y a quelque chose de pas ordinaire que j'ai pas encore découvert. Peut-être que c'est elle.

Elle n'était pas née pour cette vie-là. Il faut être né pour cela, comme il faut être né, je pense, pour être boucher ou coiffeur. Personne voudrait être l'un ou l'autre rien que pour la galette ou pour le plaisir. »

Il vaudrait mieux pour elle qu'elle meure cette nuit, pensait Horace en s'en allant. Pour moi aussi. Il les voyait par la pensée, elle, Popeye, la femme, l'enfant, Goodwin, tous réunis dans une même chambre, nue, profonde, où les attendrait une mort immédiate ; un seul instant partagé entre l'indignation et la surprise, mais un instant qui effacerait tout. Et moi aussi, se disait-il, en réfléchissant que ce serait peut-être là l'unique solution. Extirpés, volatilisés comme avec un fer rouge de l'antique et tragique flanc du monde. Et moi aussi, pensait-il, maintenant que nous sommes tous isolés ; et il songeait à la douce brise chargée de ténèbres qui soufflerait dans les longs couloirs du sommeil ; à son corps étendu à l'abri d'une voûte basse et quiète sous le bruit incessant de la pluie ; il songeait au mal, à l'injustice, aux larmes. À l'entrée d'une allée deux silhouettes se tenaient face à face, sans se toucher ; l'homme prononçant à voix basse, caressante comme un murmure, comme une litanie, ces mots absurdes et charmants auxquels les lèvres seules prêtent un sens ; elle, la femme, immobile devant lui, défaillante et comme enivrée d'une voluptueuse extase. Peut-être, pensait-il, est-ce sur le moment même que nous nous rendons compte, que nous admettons qu'il existe un archétype du mal, que nous mourons ; et il se rappelait l'expression qu'il avait remarquée une fois dans les yeux d'un enfant mort, dans les yeux d'autres morts, cette indignation qui s'apaise, cet horrible désespoir qui s'évanouit, ne laissant plus que deux globes vides recélant dans leurs profondeurs immobiles l'image minuscule du monde.

Il ne rentra même pas à son hôtel, mais se rendit à la gare. Il y avait un train à minuit. Il prit une tasse de café et, immédiatement souhaita ne pas l'avoir prise, car elle lui resta sur l'estomac comme une boule brûlante. Trois heures après, en descendant à Jefferson, elle y était encore, intacte.

Il gagna la ville à pied et traversa la place déserte. Il repensa à l'autre matin où il l'avait traversée. Il semblait que le temps n'eût pas bougé depuis : même geste sur le cadran éclairé de l'horloge, mêmes ombres en forme de vautours dans les entrées de portes ; ç'aurait pu être le même matin ; peut-être avait-il simplement traversé la place et fait demi-tour, et maintenant il rentrait. Tout cela au milieu d'un rêve peuplé de cauchemars, qu'il lui avait fallu quarante-trois ans pour découvrir, pour concentrer dans son estomac en

une masse brûlante et pesante. Soudain, il accéléra le pas, le café ballotant dans ses entrailles comme une pierre brûlante et lourde.

Il s'engagea sans bruit dans l'allée. Dès la grille lui parvint l'odeur du chèvrefeuille. La maison était obscure, silencieuse, comme une épave abandonnée dans l'espace par le reflux de tous les temps. Le bruissement des insectes n'était plus qu'un son bas, monotone, exténué, partout, nulle part, comme l'agonie chimique d'un monde laissé nu et mourant à la limite du monde où il vivait et respirait. La lune était au-dessus, mais sans lumière ; la terre s'étendait au-dessous, mais sans ténèbres. Il ouvrit la porte, entra à tâtons dans la pièce, chercha le commutateur. La voix de la nuit, – les insectes et tout le reste, – l'avait suivi dans la maison ; il s'avisa soudain que c'était le frottement de la terre sur son axe, à l'approche de ce moment où elle doit décider si elle va continuer de tourner ou s'arrêter à tout jamais, globe immobile dans l'espace glacé où le parfum dense du chèvrefeuille se tordait comme une fumée froide.

Il trouva le commutateur, alluma. La photographie était posée sur la table de toilette. Il la prit, la tint dans ses mains. Cerné par l'étroite marque laissée par le cadre manquant, le visage de la petite Belle rêvait tout embué de douceur par le clair-obscur. Quelque jeu de la lumière, un mouvement imperceptible de ses doigts, sa propre respiration, communiquaient au carton une sorte de vie, et le visage paraissait respirer entre ses mains, tout baigné d'une clarté irréelle et légère, sous les lentes et vaporeuses caresses du chèvrefeuille invisible. Presque assez palpable pour être visible, son parfum emplissait la chambre, et le mince visage semblait défaillir de voluptueuse langueur, se faisait plus flou, s'évanouissait, laissant lire dans ses yeux, en un regain de vie, doux et évanescent comme le parfum lui-même, un appel, une tendre promesse, un secret engagement.

Alors Horace comprit ce que réclamait son estomac. Il reposa précipitamment la photographie, courut à la salle de bains, ouvrit la porte, chercha à tâtons le bouton électrique. Mais il n'eut pas le temps de le trouver ; il renonça, plongea en avant, butta contre le lavabo, se pencha entre ses bras cramponnés, tandis que les panouilles de maïs se mettaient à faire un bruit effroyable sous ses cuisses à elle. Allongée, avec sa tête légèrement soulevée, son menton déprimé, comme une figure détachée d'un crucifix, elle regardait avec horreur quelque chose de noir et de furieux sortir en rugissant de son corps blanc et doux. Elle était ligotée, sur le dos, toute nue, sur un

plateau roulant à une vitesse vertigineuse sous un tunnel obscur ; au-dessus d'elle les ténèbres coulaient en écheveaux rigides, le grondement des roues de fer emplissait ses oreilles. La voiture jaillie brusquement du tunnel aborda une longue rampe montante ; les ténèbres au-dessus de sa tête étaient maintenant striées de minces lignes parallèles d'un feu vivant qui les parcourait avec une intensité croissante, comme un souffle qu'on retient, tandis qu'elle oscillait, légèrement, paresseusement, dans un néant rempli d'une myriade de point lumineux et pâles. Loin derrière elle, elle pouvait entendre le bruissement léger et furieux de la balle de maïs.

XXIV

La première fois que Temple mit le pied sur le palier, les yeux blancs de Minnie surgirent de la pénombre près de la porte de miss Reba. Appuyée une fois de plus contre sa porte verrouillée, Temple entendit miss Reba monter péniblement l'escalier et frapper. Elle resta sans rien dire appuyée contre la porte tandis que, de l'autre côté, miss Reba haletait et sifflait en mêlant les cajoleries aux menaces. Temple ne répondit pas. Au bout de quelques minutes, miss Reba redescendit l'escalier.

Temple se détourna de la porte et resta au milieu de la chambre, battant silencieusement des mains, ses yeux tout noirs dans son visage livide. Elle était en costume de ville et en chapeau. Elle enleva son chapeau, le lança dans un coin, alla se jeter à plat ventre sur le lit. Le lit n'avait pas été fait. La table à côté était jonchée de bouts de cigarettes, le parquet couvert de cendres. La taie d'oreiller de ce côté était toute mouchetée de trous bruns. Souvent, la nuit, elle s'éveillait à l'odeur du tabac et apercevait un solitaire œil de rubis, là où devait être la bouche de Popeye.

C'était au milieu de la matinée. Un mince rais de soleil filtrant au travers du store de la fenêtre exposée au midi, s'allongeait sur le rebord, puis sur le parquet, en une étroite bande. La maison était complètement silencieuse, avec cet air d'être à bout de souffle qu'elle avait habituellement au milieu de la matinée. De temps à autre, une voiture passait, en-dessous, dans la rue.

Temple se retourna sur le lit. Dans son mouvement, elle aperçut l'un des innombrables complets noirs de Popeye étendu sur une chaise. Pendant un instant, elle demeura couchée, le regardant, puis elle se leva, empoigna les vêtements et les lança en bouchon dans le coin où était déjà le chapeau. Dans un autre coin se trouvait une penderie improvisée à l'aide d'un rideau de cretonne. Elle contenait des vêtements de toute sorte, et tout neufs. Elle les arracha des patères, les bouchonna rageusement, les envoya rejoindre le complet. Elle fit subir le même sort à une rangée de chapeaux posés sur une

planche. Un autre complet de Popeye était également pendu là, elle le lança aussi. Derrière, accroché à un clou, était un pistolet automatique dans un étui de soie huilée. Elle le décrocha avec précaution, en retira le pistolet, resta quelques instants sur place, le tenant à la main. Puis elle alla vers le lit et le cacha sous l'oreiller.

La coiffeuse était couverte d'objets de toilette, brosses et miroirs, également neufs, de flacons et de pots de pommades aux formes étranges et délicates, portant des étiquettes françaises. Elle les prit l'un après l'autre et les envoya dans le coin où ils allèrent tomber avec des bruits sourds et un fracas de verre brisé. Sur la coiffeuse était un sac à main en platine, délicat tissu de métal entre les mailles duquel transparaissait l'orange vif de quelques billets de banque. Il alla rejoindre le reste dans le coin. Alors, elle retourna sur le lit, se coucha à plat ventre et resta là tandis que s'épaississaient lentement autour d'elle les coûteux parfums des flacons brisés.

À midi, Minnie frappa à la porte. « V'là vot' déjeuner. » Temple ne bougea pas. « J'vais l'laisser à côté d'la porte. Vous aurez qu'à le prendre, quand vous l'voudrez. » Ses pas s'éloignèrent. Temple ne bougea pas.

Lentement, la barre de soleil se déplaçait sur le plancher ; le côté ouest du cadre de la fenêtre était maintenant dans l'ombre. Temple se mit sur son séant, la tête tournée de côté comme si elle écoutait, se tapotant les cheveux d'une main experte et coutumière. Elle se leva sans bruit, alla à la porte, écouta de nouveau. Puis elle l'ouvrit. Le plateau était posé à terre, elle l'enjamba, alla jusqu'à l'escalier et regarda par-dessus la rampe. Au bout d'un instant, elle parvint à distinguer Minnie assise sur une chaise dans le vestibule.

— Minnie », appela-t-elle. Minnie releva brusquement la tête, roulant de nouveau des yeux blancs. « Apporte-moi à boire », lui cria Temple, puis elle rentra dans sa chambre. Elle attendit un quart d'heure. Elle venait de claquer la porte et descendait furieuse l'escalier, lorsque Minnie apparut dans le vestibule.

— Oui, Mam'zelle, dit-elle, Miss Reba elle dit... On n'a pas de...

Miss Reba ouvrit la porte de sa chambre. Sans lever les yeux vers Temple, elle dit quelques mots à Minnie. Celle-ci éleva de nouveau la voix. « Oui mam'zelle, ça va. J'vous l'monte dans une p'tite minute. »

— Vous ferez bien », dit Temple. Elle rentra dans sa chambre et resta contre la porte jusqu'à ce qu'elle entendît Minnie monter l'escalier. Temple entrebâilla la porte.

— Est-ce que vous allez pas manger votre déjeuner ? demanda Minnie en poussant du genou la porte que Temple maintenait de l'autre côté.

— Où est le verre ? demanda celle-ci.

— J'ai pas rangé vot' chamb' c'matin, fit Minnie.

— Allons, donne », dit Temple, en passant la main par l'entrebâillement ; et elle prit le verre sur le plateau.

— Vous feriez mieux d'faire durer c'dernier là, conseilla Minnie. Miss Reba elle dit qu'vous n'en aurez plus... Pourquoi qu'vous avez besoin de l'traiter d'cette façon-là, dites ? D'la manière qu'il dépense l'argent pour vous, vous devriez avoir honte. C'est tout à fait un chic p'tit homme, même s'y n'est pas un John Gilbert, et d'la façon qu'y dépense de l'argent pour vous... » Temple ferma la porte et poussa le verrou. Elle avala le gin, approcha une chaise du lit, alluma une cigarette et s'assit, les pieds sur le lit. Au bout d'un instant, elle transporta la chaise près de la fenêtre et souleva un peu le store pour regarder dans la rue. Elle alluma une autre cigarette.

À cinq heures, elle vit miss Reba sortir, en robe de soie noire et chapeau à fleurs, et descendre la rue. Elle bondit de sa chaise, déterra son chapeau du tas de vêtements entassés dans le coin, le mit sur sa tête. À la porte, elle revint sur ses pas, alla dans le coin, en exhuma le sac en platine, puis descendit l'escalier. Minnie était dans le vestibule.

— Je te donnerai dix dollars, dit Temple. Je ne resterai pas absente plus de dix minutes.

— J'peux pas faire ça, mam'zelle Temple. Ça me coûterait ma place si miss Reba s'en apercevait, et ma peau avec si m'sieu Popeye v'nait à l'savoir.

— Je te jure que je serai de retour dans dix minutes. Je te le jure. Tiens, voilà vingt dollars. » Elle fourra le billet dans la main de Minnie.

— Vous f'rez mieux d'revenir, dit Minnie en ouvrant la porte. Si vous n'êtes pas revenue dans dix minutes, je n's'rai plus ici moi-même.

Temple entr'ouvrit le treillis et regarda dehors. La rue était déserte, à l'exception d'un taxi arrêté au bord du trottoir de l'autre côté, et d'un homme en casquette debout un peu plus loin dans l'embrasure d'une porte. Temple descendit la rue en marchant rapidement. Au tournant, un cab la dépassa. Le conducteur ralentit en lui jetant un coup d'œil interrogateur. Au coin de la rue, elle pénétra dans une pharmacie, entra dans la cabine téléphonique en regardant derrière elle. Puis elle revint à la maison. Comme elle tournait le coin de la rue, elle croisa l'homme en casquette qui tout à l'heure était appuyé dans l'embrasure d'une porte. Elle s'engageait dans le treillis lorsque Minnie lui ouvrit la porte.

— Vous v'là, Dieu merci, fit Minnie. Quand c'taxi là-bas a fichu l'camp, j'me préparais à faire mon paquet moi aussi. Si vous n'le dites à personne, j'vais vous donner à boire.

Lorsque Minnie eut apporté le gin, Temple commença à boire. Sa main tremblait ; elle resta debout derrière la porte, le verre à la main, écoutant. Il y avait sur son visage comme une expression de triomphe. « J'en aurai besoin tout à l'heure », dit-elle. J'aurai besoin de plus que cela ». Elle couvrit le verre avec la soucoupe et le dissimula soigneusement. Puis elle fouilla dans le coin parmi l'amas de vêtements et en retira une robe de bal qu'elle secoua et raccrocha dans la penderie. Pendant un instant, elle regarda les autres objets, puis revint vers le lit, se recoucha. Presqu'aussitôt, elle se releva, attira la chaise, s'y assit, les pieds sur le lit défait. Et, tandis que la lumière du jour mourait lentement dans la chambre, elle demeura assise, à fumer cigarette sur cigarette, épiant les moindres bruits dans l'escalier.

À six heures et demie, Minnie lui monta son dîner. Sur le plateau était un autre verre de gin. « Miss Reba vous envoie çui-ci, dit-elle. Elle d'mande comment que vous vous sentez ».

— Dis-lui que ça va très bien, répondit Temple. Je vais prendre un bain et me coucher. Dis-le lui.

Lorsque Minnie fut partie, Temple versa les deux verres de gin dans un grand verre qu'elle contempla avec convoitise en le tenant d'une main tremblante. Elle le mit précieusement de côté, le couvrit, puis se mit au lit, et dîna. Quand elle eut fini, elle alluma une cigarette. Ses mouvements étaient saccadés ; elle fumait avec précipitation en allant et venant à travers la chambre. Elle demeura un instant à la fenêtre, le store soulevé sur le côté,

puis le laissa retomber, revint dans la chambre, s'aperçut dans la glace. Elle se tourna devant, s'étudia, tout en tirant nerveusement sur sa cigarette.

Elle la jeta derrière elle du côté de la cheminée, puis s'approcha de la glace et se peigna. Elle tira le rideau de la penderie, décrocha la robe, l'étendit sur le lit, alla ouvrir un tiroir de la commode et en sortit une combinaison. Le vêtement à la main, elle eut un moment d'hésitation, puis le replaça dans le tiroir, attrapa vivement la robe et alla la reprendre dans la penderie. Un instant après, elle se retrouva arpentant la chambre de long en large ; entre ses doigts achevait de se consumer une autre cigarette, sans qu'elle se fût aucunement rendu compte de l'avoir allumée. Elle la jeta, s'approcha de la table, regarda sa montre et la cala contre le paquet de cigarettes, de façon qu'elle pût l'apercevoir du lit. Puis elle s'étendit. En se mettant sur le lit, elle sentit le revolver sous l'oreiller. Elle le prit, le regarda, puis le glissa contre elle et demeura immobile, les jambes droites, les mains sous la tête, ses pupilles devenant comme deux noires têtes d'épingles au moindre bruit venu de l'escalier.

À neuf heures, elle se leva, prit de nouveau le revolver, le contempla un instant, puis le glissa sous le matelas. Alors elle se déshabilla, revêtit une robe de chambre faussement chinoise, ornée de dragons d'or parmi des fleurs couleur de jade et d'écarlate, et sortit de la pièce. Lorsqu'elle revint, ses cheveux bouclaient tout mouillés autour de sa figure. Elle alla vers la table de toilette, prit le verre de gin, le tint un instant, puis le reposa.

Elle s'habilla, allant rechercher dans le coin les fioles et les pots qu'elle y avait jetés. Devant la glace, ses gestes étaient à la fois violents et pénibles. Elle s'approcha de la table de toilette, saisit le verre de gin et le reposa pour la seconde fois. Puis elle alla ramasser son manteau dans le coin, s'en revêtit, glissa dans sa poche le sac en platine, et se pencha de nouveau sur son miroir. Elle se recula, empoigna le verre, avala son contenu d'un trait et sortit de la chambre d'un pas rapide.

Une seule lampe brûlait dans le corridor. Il était vide. Temple pouvait entendre un bruit de voix dans la chambre de miss Reba, mais le vestibule d'en bas était désert. Elle descendit vivement, sans bruit, et se dirigea vers la porte. C'était là, elle en était persuadée, qu'on allait l'arrêter, et elle pensa avec un amer regret au revolver qu'elle avait laissé dans sa chambre, prête à rebrousser chemin, sachant qu'elle s'en servirait sans aucun remords, avec

une sorte de joie. D'un bond elle gagna la porte, tira doucement le verrou en regardant par-dessus son épaule.

Elle ouvrit, s'élança dehors, franchit la porte de treillis, descendit l'allée et passa la grille en courant. Au même instant une auto qui roulait lentement le long du trottoir s'arrêta à sa hauteur. Popeye était assis au volant. Sans qu'il parût faire un geste, la portière s'ouvrit. Il ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole. Il fut seulement là, assis, son canotier légèrement de côté.

— Je ne veux pas ! protesta Temple. Je ne veux pas !

Il ne fit aucun mouvement, aucun bruit. Elle s'approcha de la voiture.

— Je ne veux pas, je te dis ! Puis elle cria farouchement : Tu as peur de lui ! Tu as peur !

— Je lui laisse courir sa chance, dit-il. Veux-tu rentrer dans cette maison ou monter dans cette voiture ?

— Tu en as peur !

— Qu'il coure sa chance, répéta-t-il de sa voix fluette et glaciale. Viens. Décide-toi.

Elle se pencha en avant, posa sa main sur le bras de Popeye. « Popeye, dit-elle ; petit père ». Le bras était frêle, pas plus gros que celui d'un enfant, inerte, dur et léger comme un bâton.

— Choisis ce que tu voudras, je m'en fous, fit-il. Mais choisis. Viens.

Elle se pencha vers lui, la main toujours sur son bras, puis monta dans la voiture. « Tu ne feras pas ça. Tu n'oses pas. C'est un homme complet, toi pas. »

Il étendit le bras et ferma la portière. « Où allons-nous ? dit-il. À la Grotte.

— C'est un homme complet, lui, au moins ! répéta Temple d'une voix aiguë. Tu n'es pas même un homme. Il le sait. Qui le saurait mieux que lui ? » La voiture était en marche. Elle se mit à hurler d'une voix perçante : « Toi, un homme, toi, un type à la redresse, quand tu ne peux même pas... Quand il a fallu que tu amènes un vrai homme pour... Et toi, penché au-dessus du lit, râlant et bavant comme un... Tu n'as pu me duper qu'une seule

fois, tu sais ! Pas étonnant que j'ai saigné et pleuré... » Il lui appliqua sa main sur la bouche, si durement que ses ongles entrèrent dans la chair. De l'autre main, il continuait de conduire la voiture à une allure insensée. Quand ils passaient devant des lumières, elle pouvait le voir qui l'observait tandis qu'elle se débattait, essayait de toutes ses forces d'écarter la main qui la bâillonnait, jetait sa tête à droite et à gauche.

Elle cessa de se débattre, mais continua de donner des coups de tête en tirant sur la main. Un doigt orné d'une épaisse bague tenait ses lèvres séparées, le bout des doigts s'incrétait dans sa joue. De l'autre main, il faufilait la voiture dans les encombrements, l'en dégagait, serrant les autres voitures jusqu'à ce qu'elles appuient sur le côté dans un crissement de freins, fonçant dans les croisements à une vitesse folle. Une fois un policeman les interpella ; Popeye ne se détourna même pas.

Temple se mit à geindre ; elle hoquetait derrière la main de Popeye, bavant entre les doigts. La bague, comme un instrument de dentiste, l'empêchait de fermer les lèvres et d'avaler sa salive. Lorsqu'il lui rendit la liberté, elle put sentir l'empreinte des doigts, froide, sur sa joue. Elle y porta la main.

— Tu m'as fait mal à la bouche », pleurnicha-t-elle. Ils abordèrent les faubourgs de la ville à quatre-vingts à l'heure. Le chapeau de Popeye était incliné sur son profil chétif et crochu. Temple se frottait la joue. Les maisons firent place à de vastes lotissements, étendues obscures d'où surgissaient fantastiques et brusques, figés dans une protestation désespérée, des panneaux-réclames de marchands de biens. Entre eux, des lumières lointaines et basses étaient suspendues dans les ténèbres fraîches et vides toutes constellées de lucioles. Temple s'était mise à pleurer silencieusement sous l'empire du froid intérieur succédant à l'absorption de ses deux verres de gin. « Tu m'as fait mal à la bouche », répétait-elle d'une voix menue et alanguie en s'apitoyant sur elle-même. De ses doigts hésitants, elle se tâtait la joue, appuyant de plus en plus fort jusqu'à ce qu'elle ressentît une douleur plus vive. « Tu me paieras cela, fit-elle d'une voix étouffée, quand je l'aurai dit à Red. Est-ce que tu ne voudrais pas être à sa place ? Hein ? Est-ce que tu n'aimerais pas mieux que ce soit lui qui fasse le voyeur au lieu de toi ? »

Ils pénétrèrent dans la Grotte, longèrent une façade dont les fenêtres aux rideaux hermétiquement tirés laissaient parvenir jusqu'à eux de brusques

rafales de musique. Tandis qu'il fermait la voiture à clef, Temple bondit jusqu'aux marches, les monta en courant. « Je t'ai laissé ta chance, dit-elle. C'est toi qui m'as amenée ici. Ce n'est pas moi qui t'ai demandé d'y venir. »

Elle se rendit aux lavabos. Dans la glace, elle examina son visage. « Ah là là ! » dit-elle, en tirant en tout sens la peau de ses joues. « Ça n'a même pas laissé de marque. Petit avorton », fit-elle en regardant son image. Et elle ajouta une phrase obscène avec la volubilité d'un perroquet. Elle se remit du rouge aux lèvres. Une autre femme entra. Elles inspectèrent mutuellement leurs toilettes du haut en bas d'un seul coup d'œil furtif et indifférent.

Popeye se tenait à la porte de la salle de danse, une cigarette entre les doigts.

— Je t'ai laissé le choix, dit Temple. Tu n'avais qu'à ne pas venir.

— Je ne choisis pas, répondit-il.

— Tu l'as bien fait une fois, dit Temple. Le regrettes-tu ? Hein ?

— Va donc », fit-il en la poussant devant lui. Au moment de franchir le seuil, elle se retourna, le regarda. Leurs yeux étaient presque au même niveau. Alors Temple porta vivement la main vers l'aisselle de Popeye. Il lui saisit le poignet ; l'autre main esquissa le même geste ; il la saisit également de sa main fine et froide. Ils se regardèrent les yeux dans les yeux. Les lèvres de Temple étaient entr'ouvertes ; sur ses pommettes, les deux taches de rouge s'assombrissaient lentement.

— Je t'ai laissé le choix là-bas, en ville, fit-il. Tu as choisi.

Derrière elle, la musique rythmait son orageux appel, plein du battement des pieds, du jeu voluptueux des muscles, d'une chaude senteur de chair et de sang. « Ah, mon Dieu, fit-elle sans presque remuer les lèvres. J'irai. Je rentrerai. »

— Tu as choisi, fit-il. Va.

Sous l'étreinte de Popeye, les mains de Temple s'efforçaient de saisir le veston qu'elles pouvaient presque toucher du bout des doigts. Lentement il la fit pivoter vers la porte sans qu'elle détournât la tête. « Essaie un peu ! cria-t-elle. Essaie... » La main de Popeye se referma sur sa nuque ; ses doigts étaient semblables à de l'acier et pourtant froids et légers comme de l'aluminium. Elle entendit le léger froissement de ses vertèbres l'une contre

l'autre et la voix glacée de Popeye dire tranquillement : « Veux-tu ? »

Elle fit oui de la tête. Alors ils dansèrent. Elle sentait encore sur sa nuque l'étreinte de cette main. Par-dessus l'épaule de Popeye, elle jeta autour de la salle un rapide coup d'œil, son regard effleurant l'un après l'autre les visages des danseurs. Au-delà d'un cintre bas, dans une autre salle, un groupe était debout autour de la table de jeu. Temple se pencha à droite et à gauche pour essayer d'apercevoir les figures du groupe.

C'est alors qu'elle vit les quatre hommes. Ils étaient assis à une table près de la porte. L'un d'eux mâchait du chewing-gum ; tout le bas de son visage semblait planté de dents d'une taille et d'une blancheur incroyables. Lorsqu'elle les aperçut, elle fit pivoter Popeye de façon qu'il leur tournât le dos, et elle manœuvra de nouveau vers la porte. Une fois encore son regard erra anxieusement d'un visage à l'autre parmi la foule.

Quand elle regarda de nouveau de leur côté, elle vit que deux des hommes s'étaient levés. Ils s'approchaient. Elle entraîna Popeye dans leur direction, le maintenant toujours le dos tourné vers eux. Les hommes s'arrêtèrent, tentèrent de faire le tour du couple. De nouveau, elle leur présenta le dos de Popeye. Elle essaya de lui dire quelque chose, mais ses lèvres étaient figées. C'était comme si elle se fût efforcée de ramasser une épingle avec des doigts gelés. Soudain, elle se sentit soulevée tout d'une pièce et rejetée de côté par les bras minces et légers de Popeye, durs comme l'aluminium. Elle alla donner en arrière contre le mur et vit les deux hommes quitter la salle. « Je rentrerai, dit-elle. Je rentrerai. » Et elle poussa un éclat de rire strident.

— La ferme, fit Popeye. Tu ne vas pas fermer ça ?

— Fais-moi donner à boire, demanda-t-elle. Elle sentit le contact de la main de Popeye ; ses propres jambes lui parurent aussi glacées que si elles ne lui avaient pas appartenu. Ils s'étaient assis à une table. Un peu plus loin, l'homme mâchait toujours, les coudes sur la table. Le quatrième homme, assis très raide, son veston boutonné jusqu'en haut, fumait.

Elle observa les mains, — une brune dans une manche blanche, une blanche malpropre au-dedans d'une manchette sale, — qui posaient des bouteilles sur la table. Elle eut un verre à la main. Elle but, gloutonnement. Elle avait encore son verre à la main lorsqu'elle aperçut Red. Il se tenait près de la porte, en complet gris et petit nœud de cravate à pois. Il avait

l'apparence d'un étudiant. Ses yeux erraient à travers la salle à la recherche de Temple. Ils se posèrent sur la nuque de Popeye, puis il aperçut Temple, au moment où elle s'asseyait le verre à la main. Les deux hommes, à l'autre table, n'avaient pas bougé. Elle pouvait voir le mouvement léger et régulier des oreilles du mâcheur de gomme. La musique reprit.

Elle maintint Popeye le dos tourné dans la direction de Red. Dépassant tous les autres de près d'une tête, celui-ci ne la quittait pas des yeux. « Viens, fit-elle à l'oreille de Popeye. Si tu veux danser, dansons. »

Elle but un second verre. Ils dansèrent de nouveau. Red avait disparu. Lorsque la musique s'arrêta, elle but encore un autre verre. Il ne lui fit aucun bien, mais lui resta, brûlant et lourd, sur l'estomac. « Viens, dit-elle, ne t'arrête pas. » Mais il refusa de se lever, et elle se tenait debout près de lui, les muscles lâches, tremblant d'épuisement et de terreur. Elle se mit à le taquiner. « Ça se dit un homme, un type à la redresse, et ça laisse une femme le mettre à plat à force de danser. » Puis ses traits se creusèrent, son visage s'amenuisa, empreint d'une véritable détresse ; elle parla comme un enfant, avec un calme désespoir. « Popeye. » Il était assis, les mains sur la table, tripotant une cigarette avec affectation ; devant lui, la glace achevait de fondre dans le second verre de Temple. Elle lui mit la main sur l'épaule. « Petit père », fit-elle. D'un mouvement imperceptible, sa main se glissa furtivement sous l'aisselle de Popeye, toucha la crosse du pistolet plat. La main demeura inerte et roidie dans l'étau faible et immobile de ce bras et de ce flanc. « Donne-le-moi, murmura Temple. Petit père. Petit père. » Elle appuya sa cuisse contre l'épaule de Popeye, se frôlant contre son bras, en murmurant : « Donne-le moi, petit père. » Soudain, d'un geste rapide et furtif, sa main se mit à glisser contre le corps de Popeye, puis elle se retira brusquement. « J'oubliais, dit-elle tout bas ; je ne voulais pas... Je ne... »

L'un des hommes assis à l'autre table siffla entre ses dents. « Assieds-toi », dit Popeye. Elle s'assit. Elle emplit son verre, observant le mouvement de ses mains. Puis le coin d'un veston gris apparut dans son champ visuel. Il a un bouton de cassé, pensa-t-elle stupidement. Popeye n'avait pas bougé.

— On danse celle-ci ? dit Red.

Il penchait la tête, mais sans regarder Temple. Il était légèrement tourné, faisant face aux deux hommes assis à l'autre table. Popeye ne bronchait toujours pas. Il écrasait délicatement le bout d'une cigarette, en enlevant le

tabac qui dépassait. Puis il se la mit à la bouche.

— Je ne danse pas, répondit Temple à travers ses lèvres glacées.

— Non ? » fit Red. Puis, sans bouger, d'un ton égal : « Comment va l'ami ? » dit-il.

— Ça biche », fit Popeye. Temple le regarda craquer une allumette, aperçut la flamme déformée par le verre. « T'en as assez », dit Popeye, et il saisit le verre qu'elle portait à ses lèvres. Elle le vit le vider dans le seau à glace. La musique reprit. Elle resta assise, regardant tranquillement dans la salle. Une voix commençait de bourdonner faiblement dans ses oreilles, puis Popeye lui saisit le poignet, la secoua et elle s'aperçut qu'elle avait la bouche ouverte et qu'elle avait dû crier ou parler haut. « Allons, ferme ça, maintenant, dit-il. Tu vas en avoir encore un. » Il lui emplit son verre.

— Je n'ai rien senti du tout », fit-elle. Il lui tendit le verre. Elle but. En le reposant sur la table, elle se rendit compte qu'elle était ivre. Elle fut persuadée qu'elle l'était depuis quelque temps déjà, qu'elle avait perdu conscience et que la chose avait déjà eu lieu. Elle put s'entendre dire : J'espère que ça y est. J'espère que ça y est. Alors elle ne douta plus que cela ait eu lieu réellement, et elle se sentit envahie par la sensation d'avoir perdu un être très cher et de le désirer de tout son corps. Plus jamais, pensait-elle ; c'est fini. Et, tout en regardant sa propre main tenir au-dessus du verre la bouteille vide, elle se rappelait le corps de Red, et demeurait là, assise, plongée dans une défaillance où se mêlaient comme des flots les affres de la tristesse et le paroxysme du désir érotique.

— Tu as tout bu, dit Popeye. Lève-toi, maintenant, et danse pour faire passer ça. » Ils se remirent à danser. Elle allait, roidie contre sa faiblesse, les yeux ouverts, mais sans voir ; son corps suivant le rythme de la musique, mais sans que, pendant quelques instants, elle perçût l'air que jouait l'orchestre. Puis elle s'aperçut que c'était le même que quand Red lui avait demandé de danser. S'il en était ainsi, alors, la chose ne pouvait pas avoir déjà eu lieu. Elle sentit sourdre en elle un réconfort éperdu. Il n'était donc pas trop tard : Red vivait encore. Elle tressaillit longuement, submergée de désir, sentant le sang se retirer de ses lèvres, ses yeux chavirer dans l'orbite, parcourue de frissons qui la faisaient presque défaillir.

Ils allèrent à la table de jeu. Elle pouvait s'entendre pousser des

exclamations lorsque les dés tombaient. Elle jouait, gagnait ; les jetons s'empilaient devant elle, Popeye les ramassait, lui indiquant les coups, corrigeant son jeu de sa voix fluette et acerbe. Il se tenait à côté d'elle, plus petit qu'elle.

Ce fut au tour de Popeye de tenir le cornet. Temple était près de lui, pleine de ruse, sentant le désir bouillonner en elle comme une mer furieuse où tourbillonnait avec la musique le parfum de sa propre chair. Elle dompta son trouble. Millimètre par millimètre, elle se glissa de côté jusqu'à ce que quelqu'un se fût faufilé à sa place. Alors, à pas rapides et prudents, elle traversa la salle, se dirigea vers la porte, vers les danseurs, vers la musique qui tourbillonnait autour d'elle en une myriade de vagues étincelantes. La table où s'étaient assis les deux hommes était vide, mais elle n'y fit pas même attention. Elle pénétra dans le corridor. Un garçon vint au-devant d'elle.

— Un cabinet particulier, dit-elle. Vite.

Le cabinet contenait une table et quatre chaises. Le garçon alluma l'électricité et demeura sur le pas de la porte. Elle lui fit signe de la main ; il s'éloigna. Elle resta appuyée en arrière à la table, les bras arc-boutés contre le rebord, guettant la porte, jusqu'à ce que Red entrât.

Il vint à elle. Elle ne bougea pas. Ses yeux se dilatèrent, s'assombrirent, chavirèrent dans l'orbite, blancs, aveugles, fixes et vides comme ceux d'une statue. Ah-ah-ah faisait-elle d'une voix mourante tandis que son corps lentement arqué se renversait en arrière comme sous l'empire d'une exquise torture. Lorsqu'il la toucha, elle se détendit comme un arc, se jeta sur lui, la bouche entr'ouverte, – affreuse, comme celle d'un poisson expirant, – collant spasmodiquement son ventre contre lui.

Avec effort, il écarta d'elle son visage. Alors, les cuisses écrasées contre lui, sa bouche exsangue avidement tendue vers lui, Temple se mit à parler. « Vite. Vite. N'importe où. Je l'ai plaqué. Je le lui ai dit. Ce n'est pas ma faute. Est-ce ma faute ? Tu n'as pas besoin de ton chapeau, ni moi non plus. Il est venu ici pour te tuer, mais je lui ai dit que je lui donnais à choisir. Ce n'était pas ma faute. Et maintenant ce ne sera rien que nous deux. Sans qu'il soit là à nous regarder. Viens. Qu'est-ce que tu attends ? » Avec une sorte de gémissement, elle lui tendit sa bouche, attira sa tête vers elle. Il se dégagea. « Je lui ai dit que je choisissais. Je lui ai dit : si tu m'amènes ici. Je te donne à choisir, que je lui ai dit. Et maintenant, il les a fait venir ici pour t'assommer.

Mais tu n'as pas peur. Dis ? »

— Est-ce que tu savais ça quand tu m'as téléphoné, demanda-t-il.

— Quoi ? Il a dit que je ne te reverrais plus. Il a dit qu'il te tuerait. Il m'a fait suivre quand j'ai téléphoné. Je l'ai vu. Mais tu n'as pas peur. Ça n'est pas même un homme, mais tu en es un, toi. Tu es un homme. » Elle se frottait contre lui, s'efforçant d'atteindre ses lèvres, lui murmurant comme une leçon apprise des mots crapuleux, tandis qu'une salive blanche coulait sur ses lèvres décolorées. « As-tu peur ? »

— De cette fausse couche ? De ce petit truqueur ?... » Et, la soulevant sans effort, il la tourna de façon à faire face à la porte, et il dégagea sa main droite. Elle ne sembla pas s'apercevoir qu'il eût bougé.

— Dis. Dis. Dis. Dis. Ne me fais pas attendre. Je te veux.

— Ça va. Retourne. Attends que je te fasse signe. Veux-tu t'en retourner ?

— Je ne peux pas attendre. Fais-le, dis, fais-le. Je suis en feu. » Elle s'accrochait à lui. Ensemble ils traversèrent la pièce en trébuchant, se dirigèrent vers la porte, lui la tenant écartée de son côté droit, elle, défaillante de volupté, inconsciente qu'ils marchaient, tendue vers lui comme si elle eût tenté de le posséder à la fois de toute la surface de son corps. Il se dégagea, la poussa dans le couloir.

— Va, fit-il. Je serai là-bas dans une minute.

— Tu ne seras pas longtemps ? Je suis en feu ! Je n'en peux plus.

— Non. Pas longtemps. Va-t'en, maintenant.

L'orchestre jouait. Elle suivit le corridor en chancelant un peu. Elle se croyait appuyée contre le mur, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle dansait de nouveau ; puis qu'elle dansait avec deux hommes en même temps ; puis elle se rendit compte qu'elle ne dansait pas, mais qu'elle se dirigeait vers la porte entre l'homme au chewing-gum et celui au veston boutonné. Jetant un dernier regard rempli de désespoir sur la salle qui tournoyait, elle ouvrit la bouche pour crier.

— Crie, fit l'homme au veston boutonné. Essaie un peu voir.

Red était à la table de jeu. Elle l'aperçut, la tête tournée, le cornet dans sa main levé. Avec le cornet, il lui fit un petit bonjour amical et bref. Il la

regarda disparaître par la porte entre les deux hommes. Puis il jeta un rapide coup d’œil autour de lui dans la salle. Son visage était calme et hardi, mais il avait deux petites lignes blanches sous les narines et son front était un peu moite. Il agita le cornet et jeta résolument les dés.

— Onze, annonça le croupier.

— Ça va, fit Red. Je passerai un million de fois, cette nuit.

Ils firent monter Temple dans la voiture. L’homme au veston boutonné prit le volant. À l’endroit où le passage rejoignait l’avenue qui menait à la grand’route, une longue auto de tourisme était rangée. En la dépassant, Temple reconnut, penché sur une allumette flambant dans la coupe de ses mains, le profil mince et crochu de Popeye sous son chapeau incliné de côté. L’allumette sauta dehors comme une minuscule et mourante étoile, aspirée avec le profil par les ténèbres qui se refermèrent derrière leur voiture.

XXV

On avait repoussé les tables à un bout de la salle de danse. Sur chacune d'elles, on avait mis un drap noir. Les rideaux étaient encore tirés ; une lumière épaisse, d'un rose saumon, filtrait au travers. Juste au-dessous de l'estrade des musiciens était posé le cercueil. C'était un cercueil de luxe, noir avec des garnitures d'argent ; les tréteaux disparaissaient sous un monceau de fleurs. Couronnes, croix, combinaisons multiformes usitées dans le cérémonial mortuaire, cette houle de fleurs semblait lancer à l'assaut du catafalque, de l'estrade, du piano, comme une vague symbolique, sa lourde et accablante odeur.

Le tenancier du lieu circulait parmi les tables, adressait quelques mots aux arrivants au moment où ils entraient ou lorsqu'ils cherchaient des sièges. Les garçons nègres, en chemise noire sous leurs vestons empesés, allaient et venaient déjà avec des verres et des bouteilles de bière au gingembre. Leurs gestes étaient empreints d'une réserve bienséante et ostentatoire ; la scène était déjà pleine d'animation, avec un je ne sais quoi de silencieux, de macabre et d'un peu fébrile.

Le cintre qui donnait accès à la salle de jeu était drapé de noir. Un drap noir était étendu sur la table de jeu où commençait à s'entasser le trop-plein des offrandes florales. Des gens entraient constamment, des hommes en complets noirs d'une sobriété cérémonieuse, d'autres en teintes claires et printanières, ajoutant quelque chose de paradoxal à cette ambiance mortuaire. Les femmes, – les jeunes, – arboraient également des chapeaux et des écharpes de couleurs éclatantes. Les vieilles, en jupes gris foncé, noires et bleu marine, étincelantes de diamants, avaient des airs respectables de ménagères endimanchées.

La salle commençait à s'emplier d'un bourdonnement de conversations étouffées. Les garçons circulaient, le plateau à bout de bras, en un équilibre hasardeux, ressemblant, avec leurs chemises noires et leurs vestes blanches, à

des négatifs de photos. Le patron allait de table en table, avec son crâne chauve, sa cravate noire piquée d'un énorme diamant, suivi du costaud, un type trapu, aux muscles noueux, à la tête ronde comme une boule, qui semblait sur le point de crever le dos de son smoking comme un simple cocon.

Dans une salle à manger particulière, sur une table tendue de noir, était posé un immense bol de punch où flottaient des morceaux de glace et des tranches de fruits. À la table s'appuyait un gros homme vêtu d'un complet verdâtre et informe, des manches duquel pendaient des manchettes sales retombant sur des mains aux ongles noirs. Le faux col crasseux s'effondrait en plis mous, retenu par un nœud noir grasseyé orné d'une épingle de faux rubis. La face reluisante de sueur, il s'adressait d'une voix éraillée aux assistants groupés autour de la table :

— Allez-y, les amis. C'est la tournée à Gène. Ça ne vous coûtera pas un rotin. Avancez boire. Y a jamais eu sur terre un meilleur gars que lui.

Ils burent, se retirèrent, remplacés par d'autres aux tasses tendues. De temps en temps, un garçon entraînait avec de la glace et des fruits qu'il versait dans le bol. D'une valise cachée sous la table, Gène sortait de nouvelles bouteilles qu'il transvasait dans le bol ; puis d'un air pontifiant, solennel et suant, il reprenait son râpeux monologue en s'essuyant la figure avec le bas de sa manche. « Approchez, les amis. Tout ça c'est à Gène. J'suis rien qu'un boot-legger, mais il n'a jamais eu de meilleur ami que moi. Avancez boire, les amis. Y en a encore d'autre d'où que ça vient. »

De la salle de danse parvint un air de musique. Des gens entrèrent et s'assirent. Sur l'estrade avait pris place l'orchestre d'un hôtel de la basse ville ; les musiciens étaient en smoking. Le patron et un second homme s'entretenaient avec le chef d'orchestre.

— Faites-leur jouer des airs de jazz, disait le second. Red n'avait pas son pareil pour aimer danser.

— Non, non, faisait le patron. Dès que Gène les aura tous bien imbibés de whisky à l'œil, y vont s'mettre à danser, et ça fera du propre.

— Que diriez-vous du Blue Danube¹⁶ ? proposa le chef d'orchestre.

— Non, non ; pas de blues, que je vous dis, fit le patron. Y a un mort dans

c'te bière.

— Ça n'est pas un blues, expliqua le chef d'orchestre.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? demanda le second homme.

— Une valse. De Strauss.

— Un métèque ? protesta le second homme. D'la merde. Red était Américain. P't'être que vous ne l'êtes pas, mais il l'était, lui. Vous n'connaissez rien d'américain ? Jouez Je ne peux te donner que de l'amour. Ça lui faisait toujours plaisir.

— Et les faire tous danser ? » fit le patron. Et il jeta un coup d'œil derrière lui vers les tables où les femmes commençaient à parler un peu trop fort. « Vous feriez mieux de commencer par Plus près de Toi, mon Dieu, histoire de les calmer un brin. J'ai dit à Gène que l'coup du punch c'était bien risqué, que ça venait trop tôt. Moi j'étais d'avis d'attendre jusqu'à ce qu'on soye repartis pour la ville. Mais j'aurais dû m'douter qu'il se trouverait quelqu'un pour faire tourner ça en carnaval. Vaut mieux commencer solennellement et s'tenir un peu jusqu'à ce que je fasse signe. »

— Ça n'aurait point plu à Red que ce soye solennel. Vous l'savez bien, dit le second homme.

— Ben, qu'il aille ailleurs, alors, répondit le patron. J'ai fait ça que pour faire plaisir ; j'suis pas un entrepreneur de pompes funèbres.

L'orchestre joua Plus près de Toi, mon Dieu. L'auditoire s'apaisa. Une femme en robe rouge apparut à la porte en titubant. « Coucou, cria-t-elle, bon voyage, Red. Il sera chez le diable avant que j'aie pu arriver à Little Rock. »

— Chchchchut ! » firent des voix. La femme s'effondra sur une chaise. Gène alla près de la porte et s'y tint jusqu'à ce que la musique ait fini.

— Venez, les amis, cria-t-il avec un geste majestueux, de ses gros bras. V'nez vous faire servir. C'est la tournée à Gène. J'veux pas qu'y ait ici un gosier ou un œil de sec dans dix minutes. » Ceux qui étaient à l'arrière-plan se dirigèrent vers la porte. Le patron bondit sur ses pieds, faisant signe de la main à l'orchestre. Le cornet à piston se leva et joua en solo Dans ce hâvre de repos, mais la foule qui était au fond de la salle continua de s'engouffrer par la porte près de laquelle Gène était planté à faire de grands gestes. Deux femmes d'âge moyen pleuraient silencieusement sous des chapeaux à fleurs.

Autour du bol, dont le contenu diminuait à vue d'œil, c'était une ruée pleine de bruyantes exclamations. De la salle de danse parvenaient les éclats sonores du cornet à piston. Deux jeunes gens de mauvaise mine, qui portaient des valises, se frayèrent un chemin vers la table en criant d'une voix monotone : « Rangez-vous, s'iou plaît. Rangez-vous, s'iou plaît. » Ils ouvrirent les valises, en tirèrent des bouteilles qu'ils posèrent sur la table, tandis que Gène, qui pleurait maintenant toutes les larmes de son corps, les débouchait et les vidait dans le bol. « Approchez, les amis. J'l'aurais pas plus aimé si qu'il aurait été mon propre fils », sanglotait-il d'une voix éraillée en se passant sa manche sur la figure.

Un garçon se faufila vers la table avec une jatte de glace et de fruits qu'il se préparait à verser dans le bol de punch. « Qu'est-ce que tu viens foutre ? s'écria Gène. Flanquer cette lavasse là-dedans ? Veux-tu bien fiche le camp ! »

— Hur-r-r-r-rah ! » hurlèrent les buveurs entrechoquant leurs tasses avec un fracas qui couvrait tous les bruits, réduisant à la pantomime le geste de Gène arrachant la jatte de fruit des mains du garçon et se remettant à inonder d'alcool pur le bol en éclaboussant les tasses et les mains tendues. Les deux jeunes gens débouchaient frénétiquement les bouteilles.

Comme s'il eût été apporté par un éclat des cuivres de l'orchestre, le patron parut à la porte, la figure bouleversée, agitant les bras. « Allons, cria-t-il. Allons, par ici, les amis. Terminons le programme musical. Ça nous coûte de l'argent. »

— Merde pour lui ! cria-t-on.

— Coûte de l'argent à qui ?

— On s'en fout !

— Coûte de l'argent à qui ?

— Qui est-ce qui rouspète ? Je le payerai, moi. Nom de Dieu. J'lui en payerai deux d'enterrements.

— Messieudames ! Messieudames ! vociférait le patron. Est-ce que vous oubliez qu'il y a une bière dans cette salle ?

— Coûte de l'argent à qui ?

— D’la bière ? fit Gène. D’la bière ? répéta-t-il d’une voix brisée. Y en aurait-y ici qui chercheraient à m’insulter en prétendant que...

— Y r’grette la galette qu’y dépense pour Red.

— Qui ça ?

— Joe, c’radin d’enfant d’putain.

— Y en aurait-y ici qui voudraient m’insulter...

— Allons faire l’enterrement ailleurs, alors. C’est pas l’s seul endroit d’la ville.

— Enlevez Joe.

— Foutons c’t’enfant d’garce dans un cercueil. Comme ça, ça f’ra deux enterrements. » « D’la bière ? D’la bière. Y a-t-il quelqu’un... » « Foutons c’con-là dans un cercueil. Qu’on voye la gueule qu’y f’ra. » « Mettez-le dans un cercueil », hurla la femme en rouge. Ils se ruèrent vers la porte où le patron agitait les mains au-dessus de sa tête et s’efforçait de dominer le vacarme en criant à tue-tête. Enfin, il fit demi-tour et s’enfuit.

Dans la grande salle, un quatuor de chanteurs emprunté à un music-hall était en train de se faire entendre. Ils chantaient avec un ensemble parfait des chansons où il est question de mamans. Ils entonnèrent Sonny Boy. Les vieilles femmes sanglotaient à l’unisson. Les garçons leur apportaient maintenant des tasses de punch, et elles restaient assises, fondues en larmes, les tasses dans leurs mains grasses rutilantes de bagues.

L’orchestre joua de nouveau. La femme en rouge entra dans la salle d’un pas mal assuré. « Eh dis, Joe ? cria-t-elle. Ouvre le jeu. Fais sortir d’ici ce sacré macchabée et ouvre le jeu. » Un homme essaya de la retenir, elle se retourna vers lui, déversant un flot de paroles ordurières, alla droit à la table à dés couverte d’un drap noir et envoya promener par terre une des couronnes. Le patron bondit vers elle, suivi du costaud. Il empoigna la femme au moment où elle s’emparait d’une autre couronne. L’homme qui avait essayé de la retenir voulut intervenir, mais la femme, tout en proférant des jurons d’une voix perçante, se mit à les frapper impartialement à coups de couronne. Le costaud saisit le bras de l’homme, celui-ci, se retournant, se mit à cogner sur son agresseur qui l’envoya s’étaler au milieu de la salle. Trois hommes vinrent à la rescousse. Le quatrième se releva et ils se ruèrent tous ensemble

sur le costaud.

Il abattit le premier, pivota sur lui-même et s'élança dans la grande salle avec une incroyable célérité. L'orchestre était en train de jouer. Il fut instantanément étouffé dans un pandémonium subit de cris et de grincements de chaises. Le costaud pivota de nouveau, fit face à la ruée des quatre hommes. Il y eut une mêlée ; un second homme projeté en dehors alla s'affaler sur le dos tout de son long sur le plancher. Le costaud se dégagea d'un bond, fit un tour sur lui-même, se rua sur ses trois adversaires qui, dans un plongeon vertigineux, allèrent donner tête baissée dans le catafalque et s'aplatir contre lui avec fracas. L'orchestre s'était tu, les musiciens grimpaient sur leurs chaises sans lâcher leurs instruments. Les couronnes et les gerbes voltigeaient de toute part. Un instant, le cercueil oscilla sur les tréteaux. « Retenez-le », cria une voix. Ils bondirent en avant, mais le cercueil glissa, s'écrasa lourdement sur le sol, s'ouvrit. Lentement, posément, le cadavre en sortit, culbuta, vint s'arrêter, la figure au beau milieu d'une couronne.

— Jouez quelque chose ! hurla le patron en agitant les bras. Jouez ! Jouez !

Quand on releva le corps, la couronne vint avec, accrochée à lui par un bout de fil de fer invisible qui s'était piqué dans la joue. On lui avait laissé une casquette. En tombant, elle découvrit un petit trou bleu au milieu du front. Il avait été proprement bouché avec de la cire et repeint couleur chair, mais le choc avait fait sauter la cire. Il fut impossible de la retrouver. Toutefois, en détachant le bouton-pression de la visière, on parvint à lui rabattre la casquette sur les yeux.

Comme le convoi approchait de la ville basse d'autres autos vinrent s'y joindre. Le corbillard était suivi de six torpédos Packard aux capotes rabattues, conduites par des chauffeurs en livrée, et remplies de fleurs. Elles se ressemblaient exactement, et étaient du modèle qu'on loue à l'heure dans les agences de première catégorie. Ensuite venait une indescriptible file de taxis, de roadsters, de conduites intérieures, qui augmentait à mesure que le

cortège avançait lentement à travers le quartier réservé, peuplé de têtes curieuses derrière les stores baissés, vers l'artère principale qui ramenait à la sortie de la ville dans la direction du cimetière.

Arrivé à l'avenue, le corbillard accrut sa vitesse ; rapidement, le cortège s'allongea. Bientôt les voitures particulières et les taxis commencèrent à l'abandonner. À chaque croisement, ils tournaient à droite ou à gauche, jusqu'à ce qu'enfin il ne demeurât plus que le corbillard et les six Packard sans autres occupants que les six chauffeurs en livrée. La rue était maintenant large et peu fréquentée, avec, au milieu de la chaussée, une ligne blanche qui allait s'amenuisant, là-bas, en avant, sur la surface lisse et vide de l'asphalte. Au bout d'un instant, le corbillard atteignit le soixante à l'heure, puis le soixante-dix, puis le quatre-vingt.

L'un des taxis s'arrêta à la porte de miss Reba. Elle sortit de la voiture, suivie d'une femme mince en vêtements foncés et sévères, avec un pince-nez en or, d'une autre femme petite et rondelette, en chapeau à plumes, le visage caché derrière un mouchoir, et d'un petit garçon de cinq ou six ans à la tête ronde comme une bille. La femme au mouchoir continua de sangloter en hoquetant pendant que le groupe remontait l'allée et pénétrait dans l'entrée de treillis. À l'intérieur de la maison, les chiens s'agitaient en glapissant sur un mode aigu. Lorsque Minnie ouvrit la porte, ils se précipitèrent dans les jambes de miss Reba. Elle les repoussa d'un coup de pied. Ils revinrent à la charge, pleins d'ardeur, les dents en avant. Un nouveau coup de pied les envoya s'aplatir contre le mur avec un bruit mat.

— Entrez, entrez », dit-elle, les mains sur sa poitrine. Une fois dans la maison, la femme au mouchoir se mit à sangloter tout haut.

— Ce qu'il était gentil ! larmoyait-elle. Ce qu'il était gentil !

— Allons, allons, fit miss Reba en les guidant vers sa chambre, entrez prendre un peu de bière. Cela vous fera du bien. Minnie ! » Le groupe pénétra dans la chambre à la commode décorée, au coffre-fort dissimulé, au paravent et au portrait drapé de crêpe. « Asseyez-vous, asseyez-vous », haleta miss Reba en avançant des chaises. Elle s'effondra elle-même sur l'une d'elles et

se courba vers ses pieds avec un effroyable effort.

— Tonton Bud, mon chéri, fit la femme qui pleurait en se tamponnant les yeux, va délayer les chaussures de miss Reba.

Le gamin s'agenouilla et retira les chaussures. « Si tu voulais seulement atteindre ces pantoufles d'intérieur, là, sous le lit, mon mignon », dit miss Reba. Le petit alla chercher les pantoufles. Minnie entra suivie des chiens. Ils se ruèrent sur miss Reba et se mirent à jouer avec les chaussures qu'elle venait de quitter.

— Allez ! », fit l'enfant en donnant une tape à l'un d'eux. La tête du chien eut un happement brusque, ses dents claquèrent, ses yeux à demi cachés brillèrent méchamment. Le gamin recula. « Y m'a mordu, te talaud-là ! » s'écria-t-il.

— Tonton Bud ! » fit la femme grasse, tournant vers l'enfant avec une surprise offusquée sa ronde figure engoncée dans des replis de graisse et sillonnée de larmes, tandis que les plumes de son chapeau s'agitaient au-dessus d'elle d'inquiétante façon. La tête de Tonton Bud était ronde comme une boule, avec un nez tavelé de taches de rousseur semblables aux gouttes d'une grosse pluie d'été sur un trottoir. L'autre femme se tenait assise, très droite, avec une raideur affectée. Son pince-nez en or était retenu par une mince chaîne de même métal, ses cheveux étaient grisonnants et bien tirés. Elle avait l'air d'une institutrice. « Tout de même ! fit la femme grasse. J'sais pas comment qu'y peut apprendre des mots comme ça dans une ferme de l'Arkansâ. »

— Y'z'apprennent des gros mots partout », conclut miss Reba. Minnie était penchée sur un plateau contenant trois chopes écumantes. Chacune des femmes en prit une, tandis que Tonton Bud les guignait d'un œil rond couleur de fleur de blé. La grosse femme se remit à pleurer.

— Il avait l'air si gentil ! meugla-t-elle.

Nous sommes tous nés pour souffrir, fit miss Reba. Bon. À votre bonne santé », ajouta-t-elle en levant sa chope. Elles burent en s'adressant mutuellement des saluts cérémonieux. La grosse femme sécha ses yeux. Les deux invitées s'essuyèrent les lèvres avec une distinction maniérée. La maigre toussa poliment de côté, derrière sa main.

— Quelle bière excellente, dit-elle.

— S’pas ? renchérit la grosse. Je dis toujours que c’est avec le plus grand plaisir que je rends visite à miss Reba.

Elles se mirent à faire assaut de politesses, en phrases cérémonieuses coupées de petits sifflements approbatifs. Le gamin désœuvré s’en était allé à la fenêtre et regardait par-dessous le store soulevé.

— Combien de temps allez-vous l’avoir, miss Myrtille ? demanda miss Reba.

— S’ment jusqu’à samedi, répondit la grosse femme. Alors y r’tournera à la maison. Ça lui fait un bon p’tit changement de passer une semaine ou deux avec moi. Et ça m’fait plaisir de l’avoir.

— Les enfants sont une telle consolation, fit la maigre.

— Certainement, dit miss Myrtille. Est-ce que ces deux gentils jeunes gens sont encore chez vous, miss Reba ?

— Oui, répondit miss Reba. Je crois pourtant qu’y va falloir que je m’en débarrasse. C’est pas que j’aie spécialement le cœur tendre, mais, après tout, c’est pas la peine d’aider la jeunesse à connaître les bassesses de c’monde avant qu’elle y soye obligée. L’a déjà fallu qu’j’empêche les p’tites de s’balader sans vêtements à travers la maison, et ça n’leur plaît pas.

Elles burent de nouveau, cérémonieusement, tenant leurs chopes du bout des doigts, sauf miss Reba qui empoigna la sienne comme si c’eût été une arme, son autre main perdue dans sa vaste poitrine. Elle reposa la chope vide. « Y m’semble que je m’dessèche, fit-elle. En voulez-vous une autre, mesdames ? » Elles protestèrent en minaudant. « Minnie ! » cria miss Reba.

Minnie entra et remplit de nouveau les chopes. « En vérité, je suis absolument confuse, fit miss Myrtille. Mais miss Reba a de si bonne bière. Et puis, nous avons toutes eu une après-midi bien mouvementée. »

— J’suis même surprise que ça n’ait pas plus mal tourné, déclara miss Reba, à distribuer à l’œil tout cet alcool, comme l’a fait Gène.

— Ça a dû coûter des sous, fit la femme maigre.

— J’vous crois, approuva miss Reba. Et qu’est-ce qui y a gagné quelque chose ? Dites-moi un peu. À part le privilège de voir sa boîte pleine comme le diable de gens qui n’ont pas dépensé un radis. » Elle avait posé sa chope

sur la table à côté de sa chaise. Soudain, elle tourna brusquement la tête et la regarda. Tonton Bud était maintenant derrière sa chaise, penché au-dessus de la table. « Tu n'as pas barboté dans ma bière, dis donc, petit ? » fit-elle.

— Voyons, Tonton Bud, dit miss Myrtille. Tu n'as pas honte ? J'vous dis qu'ça devient à un point que je n'ose plus l'emmener nulle part. J'ai jamais vu pareil gosse pour siffler la bière. Allons, viens jouer par ici.

— Vouï, mam' », répondit Tonton Bud. Il se déplaça sans aucun but précis. Miss Reba vida la chope, la reposa sur la table et se leva.

— Puisqu'on a été comme qui dirait toutes retournées, fit-elle, puis-je vous faire accepter, mesdames, une petite goutte de gin ?

— Non, en vérité, répondit miss Myrtille.

— Miss Reba est la plus accomplie des hôtes, déclara la maigre. Combien de fois ne me l'avez-vous pas entendu proclamer, miss Myrtille ?

— Je n'osais pas le dire, ma chère, répondit miss Myrtille.

Miss Reba disparut derrière le paravent.

— Avez-vous jamais vu un mois de juin aussi chaud, miss Lorraine ? demanda miss Myrtille.

— Jamais », fit la femme maigre. La figure de miss Myrtille se contracta tout à coup. Reposant sa chope, elle chercha fébrilement son mouchoir.

— Ça me revient comme ça, dit-elle, et eux qui chantaient Sonny Boy et tout ça. Il était si gentil, larmoya-t-elle.

— Allons, allons, conseilla miss Lorraine. Prenez un peu de bière, ça vous remettra. Voilà encore que ça reprend miss Myrtille, dit-elle en élevant la voix.

— J'ai un cœur trop tendre », déclara miss Myrtille. Elle reniflait derrière son mouchoir en étendant la main vers la chope. Elle tâtonna un instant, puis sentit qu'on lui touchait la main. Elle releva vivement les yeux. « Ah, toi, Tonton Bud, dit-elle. Est-ce que je ne t'avais pas dit de sortir de là derrière et d'aller jouer ? Croiriez-vous ça ? L'autre après-midi, quand nous sommes partis d'ici, j'étais si mortifiée que je ne savais que faire. J'avais honte qu'on me voie dans la rue avec un gamin saoul comme tu l'étais. »

Miss Reba surgit de derrière le paravent avec trois verres de gin. « V'là qui va nous r'donner du cœur, fit-elle. On est assise là comme trois vieilles chattes malades. » Elles s'inclinèrent avec civilité et burent à petits coups. Puis elles se mirent à parler. Elles parlaient toutes à la fois, de nouveau en phrases à moitié inachevées, mais, cette fois, sans pauses approbatives.

— Nous autres femmes, déclara miss Myrtille, les hommes ne peuvent pas nous prendre et nous laisser pour ce qu'on est, qu'on dirait. C'est eux qui nous font comme on est, et puis ils voudraient qu'on soye différentes. Y voudraient qu'on r'garde jamais un autre homme quand eux y vont et viennent à leur guise.

— Une femme qui veut faire des blagues avec plus d'un homme à la fois est une imbécile, fit miss Reba. Y n'sont tous cause que d'ennuis ; alors, pourquoi vouloir doubler ceux qu'on a ? Et la femme qui n'peut pas rester fidèle à un brave homme quand elle l'a trouvé, à un type qui dépense sans compter, qui n'lui donne jamais une heure de désagrément, ou n'lui dit jamais une vilaine parole... » En les regardant, ses yeux s'emplissaient d'une indescriptible expression de tristesse et de résignation.

— Allons, allons », fit miss Myrtille penchée en avant et caressant miss Reba de sa grosse main. Miss Lorraine fit entendre un petit claquement de langue. « Vous allez encore vous mettre dans tous vos états. »

— C'était un si brave homme, reprit miss Reba. On n'tait comme deux pigeons. On a été comme deux pigeons pendant onze ans.

— Allons, ma chérie, allons, dit miss Myrtille.

— C'est quand ça me revient comme ça, fit miss Reba, à voir ce garçon couché là-bas sous ces fleurs.

— Y a jamais eu plus brave homme que M. Binford, affirma miss Myrtille. Allons, allons, buvez un coup de bière.

Miss Reba passa sa manche sur ses yeux et but une gorgée.

— Il aurait pourtant bien dû savoir qu'il ne fallait pas essayer de rigoler avec l'amie de Popeye, fit miss Lorraine.

— Les hommes n'apprennent jamais rien, ma chère, déclara miss Myrtille. Où croyez-vous qu'ils sont allés, miss Reba.

— Je n'en sais rien et je m'en moque, répondit miss Reba. Et quand ils vont l'attraper et le brûler pour avoir tué ce garçon, je m'en fiche également. J'me fiche de tout.

— Il s'en va tous les étés jusqu'à Pensacola voir sa mère, fit miss Myrtille. Quand on fait ça, on n'peut pas être tout à fait mauvais.

— J'sais pas comment y faut qu'on soye, avec vous, pour être mauvais, alors, déclara miss Reba. J'm'échine depuis vingt ans à faire marcher une maison respectable, et lui qui essaye de la transformer en boîte à voyeurs !

— C'est nous autres pauvres femmes, dit miss Myrtille, qui sommes cause de toutes les histoires et qui récoltons toutes les tuiles.

— J'ai entendu dire il y a deux ans qu'il n'était pas capable de... fit miss Lorraine.

— Il y a longtemps que je m'en doute, répondit miss Reba. Un jeune homme qui dépense son argent pour les poules comme un panier percé et qui n'couche jamais avec aucune, c'est pas naturel. Toutes les p'tites se figuraient que c'était parce qu'il avait une petite femme quelque part, là-bas en ville, mais je disais, écoutez bien c'que j'vous dis, y a je ne sais quoi en lui qu'est pas ordinaire. Y doit s'passer quelque part de drôles d'affaires.

— Il avait tout de même l'argent facile, dit miss Lorraine.

— Toutes les toilettes et les bijoux qu'cette petite achetait, c'en était une honte, fit miss Reba. Y avait une robe chinoise qu'elle a payé trois cents dollars, importée, qu'elle était, et du parfum à dix dollars l'once. Le lendemain matin quand j'suis montée dans sa chambre, les robes étaient toutes en bouchon dans le coin, et le parfum et le rouge et tout en morceaux par-dessus comme après un cyclone. V'là c'qu'elle faisait quand elle se mettait en rogne contre lui, quand il l'avait rossée. Après, il la bouclait et l'empêchait d'sortir de la maison. Le d'avant de chez moi était gardé comme si ç'avait été un... » Elle prit la chope sur la table et la porta à ses lèvres, mais elle s'arrêta, les yeux écarquillés. « Où est passée ma... ? »

— Tonton Bud ! » s'écria miss Myrtille. Et saisissant le gamin par le bras, elle l'extirpa de derrière la chaise de miss Reba et se mit à le secouer, sa tête ronde ballant sur ses épaules avec une expression de complète stupidité. « Tu n'as pas honte ? Tu n'as pas honte ? Tu n'peux donc pas laisser la bière de ces dames ? J'ai bonne envie de t'confisquer ce dollar et de te faire payer un

pot de bière à miss Reba. Oui, j'en ai bonne envie. Maintenant, tu vas aller à cette fenêtre et y rester. Tu m'entends ? »

— Bah, fit miss Reba, il n'en restait pas beaucoup. Vous aussi, mesdames, vous n'en avez presque plus, n'est-ce pas, Minnie ?

Miss Lorraine porta son mouchoir à sa bouche. Derrière ses lorgnons roulait un regard vague et voilé. Elle posa son autre main sur sa plate poitrine de vieille fille.

— Nous ne pensions plus à votre cœur, ma chère, dit miss Myrtille. Est-ce que vous ne croyez pas que vous feriez mieux de prendre un peu de gin, cette fois-ci ?

— En vérité, je..., fit miss Lorraine.

— Oh, je vous en prie, s'écria Miss Reba. Elle se leva lourdement et alla chercher trois autres verres de gin derrière le paravent. Minnie entra et remplit les chopes. Elles burent à petites gorgées.

— C'est comme ça qu'ils faisaient, alors ? demanda miss Lorraine.

— La première fois que je m'en suis doutée, c'est quand Minnie m'a dit qu'il se passait quelque chose de drôle, raconta miss Reba, que c'était à peine s'il venait la voir, qu'il était absent une nuit sur deux, et que, quand il était là, y en avait pas la moindre trace le lendemain matin quand elle faisait la chambre. Elle les entendait se disputer et elle disait que c'était parce que la p'tite voulait sortir et que lui ne voulait pas la laisser. Avec toutes ces toilettes qu'il lui payait, vous vous rendez compte, il ne voulait pas qu'elle sorte d'ici, et ça la mettait hors d'elle. Alors, elle bouclait sa porte pour l'empêcher d'entrer.

— P't-être qu'il est allé se faire greffer une de ces glandes, de ces glandes de singe, et que ça n'a pas réussi, fit miss Myrtille.

— Alors, un matin, il est venu avec Red et l'a amené là-haut. Ils sont restés à peu près une heure, puis ils sont repartis et Popeye ne s'est pas remontré avant le lendemain matin. Alors Red et lui sont revenus et sont restés là encore pendant une heure à peu près. Quand ils sont repartis, Minnie est venue me raconter ce qui se passait. Alors, le lendemain, je les ai attendus. J'l'ai appelé ici et j'lui ai dit : « Dites voir, petit saligaud... » Elle s'arrêta. Pendant un instant, les trois femmes demeurèrent assises, immobiles,

légèrement penchées en avant. Puis elles tournèrent doucement la tête et regardèrent le petit garçon qui était appuyé contre la table.

— Tonton Bud, mon chéri, dit miss Myrtille, est-ce que tu ne voudrais pas aller jouer dans la cour avec Reba et M. Binford ?

— Vouï, mam' », fit le gamin, et il se dirigea vers la porte. Elles le suivirent, des yeux jusqu'à ce qu'elle se fût refermée sur lui. Puis miss Lorraine rapprocha sa chaise et elles se penchèrent en avant pour écouter miss Reba.

— Alors, c'est comme ça que ça se passait ? reprit miss Myrtille.

— J'lui dis : ça fait vingt ans qu'j'tiens une maison, mais c'est la première fois qu'il s'y passe une chose comme ça. Si vous avez envie d'faire coucher un mâle avec vot'poule, allez faire ça ailleurs, que j'lui dis. J'tiens pas à ce qu'on prenne mon établissement pour une maison d'partouzes.

— Quel saligaud ! s'écria miss Lorraine.

— Il aurait dû au moins avoir assez de bon sens pour choisir un vieux bonhomme bien laid, fit miss Myrtille. Nous tenter comme ça, nous autres pauvres filles !

— Les hommes comptent toujours que nous résisterons à la tentation, déclara miss Lorraine, assise très droite comme une maîtresse d'école. Le vilain petit saligaud.

— Sauf à celles qu'ils nous offrent eux-mêmes, corrigea miss Reba. Alors, il les r'gardait faire... Tous les matins pendant quatre jours ça a continué comme ça, et puis ils ne sont pas revenus. Pendant une semaine, Popeye n'a pas reparu du tout, et la p'tite ne s'possédait plus, elle 'tait comme une jeune pouliche. Moi je le croyais absent de la ville, en affaires, peut-être, jusqu'à ce que Minnie m'apprenne que c'était pas ça et qu'il lui avait donné cinq dollars pour qu'elle empêche cette petite de sortir de la maison ou de se servir du téléphone. Et moi qui essaye de lui faire dire de venir la retirer de cette maison, parce que je ne veux pas qu'il s'y passe des affaires comme ça. Oui, Madame, Minnie m'disait qu'ils étaient tous deux nus comme des vers et qu'Popeye, penché par-dessus le pied du lit, sans avoir même enlevé son chapeau, il faisait comme une espèce de hennissement.

— Peut-être qu'il jouissait pour eux, fit miss Lorraine. Le sale petit

dégoûtant.

Un bruit de pas parvint du vestibule ; on entendit la voix de Minnie gonflée d'indignation. La porte s'ouvrit. Elle entra tenant par la main Tonton Bud, raidi, flageolant sur ses jambes, se laissant traîner, l'œil vitreux, les traits figés dans une expression de complet abrutissement. « Miss Reba, s'écria Minnie, c'gamin a pénétré dans la glacière, il a bu toute une bouteille de bière, c'gamin ! » « Allons, tiens-toi un peu ! » dit-elle en le secouant. Il se dandinait mollement, impassible et bavant. Tout à coup une détresse profonde se peignit sur sa figure. Minnie n'eut que le temps de l'écartier d'elle, et il se mit à vomir.

XXVI

Le soleil se leva sans qu'Horace se fût couché ni même déshabillé. Il venait de terminer une lettre pour sa femme, adressée au père de celle-ci, dans le Kentucky, et demandant le divorce. Il était assis à sa table, contemplant la feuille toute couverte d'une écriture nette et illisible, et, pour la première fois depuis qu'il s'était trouvé face à face avec Popeye par-dessus la fontaine, quatre semaines plus tôt, il se sentait calme et soulagé. Une odeur de café, venue de quelque part, chatouilla ses narines. « Je vais terminer cette affaire, et puis je partirai en Europe. J'en ai assez. Je suis trop vieux pour cela. Je suis né trop vieux pour cela. Je ne désire plus que la paix. »

Il se rasa, fit du café, en but une tasse et mangea un peu de pain. En passant devant l'hôtel, il aperçut, arrêté le long du trottoir, l'autobus qui assurait la correspondance avec la gare. Un groupe de commis voyageurs était en train d'y monter. Parmi eux, il reconnut Clarence Snopes, une valise fauve à la main.

— Pars pour Jackson deux ou trois jours pour une petite affaire, dit-il. Pas d'veine de vous avoir manqué l'autre soir. Je rentre en voiture. Vous êtes probablement resté toute la nuit, n'est-ce pas ? » Il regardait Horace de haut en bas, énorme, adipeux, sans qu'on pût se méprendre sur son intention. « J'aurais pu vous emmener dans un endroit que bien peu de gens connaissent. Où on peut faire absolument tout ce qu'on veut. Mais ce sera pour une autre fois, quand on aura fait plus ample connaissance. » Il baissa légèrement la voix en se tournant un peu à l'écart. « Vous en faites pas. J'suis pas bavard. Quand j'suis ici à Jefferson, j'suis un certain type ; c'que j'suis là-bas à la ville avec une bande de copains, ça ne regarde personne qu'eux et moi. C'est pas vrai ? »

Dans le courant de la matinée, Horace aperçut de loin sa sœur dans la rue. Elle marchait devant lui, il la vit tourner et disparaître dans une porte. Il essaya de la retrouver, inspecta tous les magasins dans lesquels elle aurait pu

entrer, demanda aux employés. Elle n'était nulle part. Le seul endroit qu'il eût négligé était un escalier montant entre deux magasins vers un couloir du premier étage occupé par des bureaux. L'un d'eux était celui du district attorney, Eustace Graham.

Graham avait un pied bot, ce qui l'avait fait élire à la charge qu'il occupait actuellement. Il avait fait son chemin à et par l'université de l'État. Les gens de la ville se le rappelaient jeune homme, alors qu'il conduisait des camions et des voitures de livraison pour des magasins d'épicerie. Au cours de sa première année à l'université, il s'était acquis une réputation de débrouillard. Il servait à table aux réfectoires et était officiellement chargé de porter et de rapporter le courrier entre le bureau de poste local et la gare à l'arrivée de chaque train. Il s'en allait ainsi, clopinant le long de la route, le sac sur l'épaule, plaisant garçon à la physionomie ouverte, avec un mot aimable pour chacun, et dans les yeux, un air d'alerte décision. Durant la seconde année, il se démit de ses fonctions officielles de courrier et rendit son tablier de serveur au réfectoire ; il acheta de plus un nouveau complet. Les gens se réjouirent qu'il ait pu économiser par son travail de quoi subvenir à ses études. Il comptait alors à la Faculté de droit et ses professeurs le dressèrent comme un cheval de course. Il passa honorablement ses examens, mais sans mention. « C'est parce qu'il a eu des débuts difficiles », disaient ses professeurs. « S'il avait pu débiter comme les autres... Il ira loin », ajoutaient-ils.

Ce fut seulement après son départ de l'université que l'on apprit que, depuis trois ans, il jouait au poker derrière les rideaux tirés dans le bureau d'un loueur de voitures. Lorsque, deux ans après son départ de la Faculté, il fut élu magistrat, des anecdotes sur sa vie d'étudiant commencèrent à circuler.

C'était pendant une partie de poker, dans le bureau du loueur de voiture. La parole était à Graham. Il regarda par-dessus la table le propriétaire de l'écurie, le seul adversaire qui lui restât.

— Combien avez-vous ici, monsieur Harris ? demanda-t-il.

— Quarante-deux dollars, Eustace », répondit le voiturier. Eustace poussa quelques jetons dans le pot. « Ça fait combien ? » fit le loueur de voitures.

— Quarante-deux dollars, monsieur Harris.

— Hum », fit le voiturier. Il examina sa main. « Combien de cartes avez-vous pris, Eustace ? »

— Trois, monsieur Harris.

— Hum. Qui a servi les cartes, Eustace ?

— Moi, monsieur Harris.

— Je passe, Eustace.

Bien qu'il ne fût district attorney que depuis peu de temps, il avait déjà fait savoir qu'il briguerait un siège au Congrès et soutiendrait sa candidature avec ce que lui rapporterait l'enregistrement des condamnations ; aussi, lorsqu'il se trouva en face de Narcissa dans son minable cabinet, son expression fut-elle analogue à celle qu'il avait eue en mettant les quarante-deux dollars dans le pot.

— J'aurais préféré que ce fût votre frère, dit-il. Ça m'ennuie de voir un frère d'armes, pour ainsi dire, embarqué dans une mauvaise cause. » Elle l'observait avec un regard vague, enveloppant. « Après tout, nous devons protéger la société, même quand il semble que la société n'ait pas besoin de protection. »

— Êtes-vous sûr qu'il ne puisse pas gagner ? fit-elle.

— Ma foi, le premier principe de la loi est que Dieu seul sait ce que peut faire le jury. Bien entendu vous ne pouvez pas escompter...

— Mais ne croyez-vous pas qu'il va... ?

— Naturellement, je...

— Vous avez de bonnes raisons de penser qu'il ne peut pas. Vous avez sans doute des informations qu'il ne possède pas.

Il lui jeta un rapide coup d'œil. Puis il prit une plume sur son bureau et se mit à en gratter la pointe avec un couteau à papier. « Ceci est absolument confidentiel. Je viole le secret professionnel. Je ne devrais pas vous le dire. Mais cela peut vous épargner des ennuis de savoir qu'il n'a pas la moindre chance. Je me doute de ce que sera son désappointement, mais on n'y peut rien. Nous avons la preuve formelle que l'homme est coupable. Ainsi donc, si, à votre connaissance, il existe quelque moyen de faire abandonner cette cause à votre frère, je vous conseille d'en user. Un avocat qui perd un procès

est comme n'importe quel perdant, joueur de football, commerçant ou docteur, son rôle, c'est de... »

— Ainsi, plus vite il perdra et mieux cela vaudra, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Si on pend l'homme et que ce soit fini comme ça. » Les mains d'Eustace étaient redevenues parfaitement calmes. Il ne leva pas les yeux. Elle poursuivit, de son ton froid et égal. « J'ai des raisons pour désirer qu'Horace ne soit plus mêlé à ce procès. Le plus tôt sera le mieux. Il y a trois soirs, ce Snopes, le sénateur, nous a téléphoné à la maison pour essayer de le trouver. Le lendemain, il est allé à Memphis. Je ne sais dans quel but ; ce sera à vous de le découvrir. Je désire simplement qu'Horace en finisse avec cette affaire le plus tôt possible. »

Elle se leva, se dirigea vers la porte. Il la devança en clopinant pour la lui ouvrir. De nouveau, elle abaissa sur lui un regard froid, calme, impénétrable, comme s'il se fût agi d'un chien ou d'une vache et qu'elle attendît qu'il s'ôtât de son chemin. Puis elle s'en alla. Il referma la porte et se mit à danser une gigue maladroite en claquant des doigts, lorsque tout à coup la porte se rouvrit. Il porta vivement ses mains à sa cravate, regardant Narcissa dans la porte qu'elle tenait entr'ouverte.

— Quel jour pensez-vous que ce soit terminé ? demanda-t-elle.

— Voyons, je, heu... La session s'ouvre le vingt, fit-il. Ce sera la première affaire. Mettons... deux jours. Ou trois, tout au plus, grâce à votre aimable assistance. Et je n'ai pas besoin de vous assurer que ceci restera entre nous et strictement confidentiel... » Il fit un pas vers elle, mais son regard vide et calculateur entoura Eustace comme un mur.

— Cela fera le vingt-quatre. » Puis elle le regarda de nouveau. « Merci », fit-elle. Et elle ferma la porte.

Ce soir-là, elle écrivit à Belle qu'Horace rentrerait à la maison le vingt-quatre. Elle téléphona à Horace pour demander l'adresse de Belle.

— Pour quoi faire ? questionna Horace.

— Je désire lui écrire », répondit-elle d'une voix calme et naturelle. Zut, pensa Horace, tenant encore l'écouteur une fois la communication terminée, comment peut-on croire que j'attaquerai des gens qui ne veulent pas même user de subterfuge. Mais bientôt il eut oublié cela, oublié qu'elle l'avait appelé au téléphone. Il ne la revit pas avant l'ouverture du procès.

Deux jours avant les assises, Snopes sortait du cabinet d'un dentiste et se tenait tout crachant au bord du trottoir. Il tira de sa poche un cigare enrobé d'or, retira la feuille qui l'enveloppait, et plaça précautionneusement le cigare entre ses dents. Il avait un œil au beurre noir et le nez tapissé de taffetas gommé déjà sale. « Je me suis fait renverser à Jackson par une voiture », raconta-t-il chez le coiffeur. « Mais n'oubliez pas que j'ai pas fait cracher ce salaud-là », ajouta-t-il en montrant une liasse de billets jaunes. Il les mit dans son portefeuille et le tout dans sa poche. « J'suis Américain, déclara-t-il. J'en fais pas un plat parce que j'suis né comme ça. J'ai également toute ma vie été un baptiste passable. Oh, j'suis pas un pilier d'église ni une punaise de sacristie ; j'ai pas mal traîné avec les copains, mais j'prétends que j'suis pas pire que des foules de faux bonshommes qui chantent à tue-tête à l'église. Mais la chose la plus basse, la plus vile qu'il y ait sur la terre, c'est pas un nègre, c'est un juif. Il nous faut des lois contre eux. Des lois draconiennes. Quand un de ces sacrés salauds de juifs peut venir s'installer dans un pays libre comme celui-ci, et tout simplement parce qu'il a un diplôme de droit, il est temps de mettre un terme à des choses comme ça. Un juif est ce qu'il y a de plus vil dans la création, et ce qu'il y a de plus vil parmi les juifs, c'est un avocat juif. Et la plus basse espèce d'avocat juif est un avocat juif de Memphis. Quand un avocat juif peut emmerder un Américain, un homme blanc et ne pas lui donner seulement dix dollars pour quelque chose que deux Américains, Américains gentilshommes du sud, – un juge habitant la capitale du Mississippi et un avocat qui sera un jour un type aussi important que son papa, et qui sera juge aussi, – pour quelque chose qu'ils lui payent dix fois plus que le sacré juif, il nous faut une loi. J'ai dépensé sans compter toute ma vie, et ce que j'ai eu a toujours été à mes amis. Mais quand je vois qu'un sacré salaud de juif se refuse à payer à un Américain le dixième de ce qu'un autre Américain, et un juge par-dessus le marché... »

— Pourquoi lui avez-vous vendu, alors ? demanda le coiffeur.

— Quoi ? » fit Snopes. Le coiffeur le regardait.

— Qu'est-ce que vous étiez en train d'essayer de vendre à cette voiture quand elle vous a écrasé ? dit le coiffeur.

— Vous voulez un cigare ? fit Snopes.

XXVII

Le procès avait été fixé au vingt juin. Une semaine après son voyage à Memphis, Horace téléphona à miss Reba. « Seulement pour savoir si elle est toujours là, dit-il, afin de pouvoir la trouver si j'en avais besoin. »

— Elle est ici, répondit miss Reba. Mais d'la faire chercher, ça n'me plaît point. Je ne veux pas de flics dans mes entourures, excepté si c'est moi qui les d'mande.

— Ce sera seulement un huissier, expliqua Horace. Quelqu'un pour lui remettre un papier en mains propres.

— Eh bien, que le facteur s'en charge, dit miss Reba. Il ne manque jamais de passer par ici. En uniforme aussi. Y dégotte pas plus mal qu'un flic sur son trente-et-un. Qu'il s'en charge.

— Je ne vous ennuierez pas, assura Horace. Je ne vous causerai aucun dérangement.

— J'y compte bien », fit miss Reba. La voix était menue et rauque dans le téléphone. « Je n'vous l'permettrai pas. Minnie a piqué une crise de larmes, ce soir, à cause de ce saligaud qui l'a plaquée, et moi et miss Myrtille qu'on était assises là, v'là qu'on s'est mise à chialer aussi. Moi, Minnie et miss Myrtille. De c't'affaire, on a bu une bouteille de gin tout entière. J'peux pas vous permettre ça. Aussi n'vous envoyez toujours pas d'flics déguisés avec des lettres pour personne. Vous n'aurez qu'à m'téléphoner et j'les ficherais tous les deux dehors dans la rue où vous pourrez les faire cueillir. »

Le soir du dix-neuf, il lui téléphona de nouveau.

Il eut quelque peine à obtenir la communication.

— Y sont partis, dit-elle ; tous les deux. Vous n'lisez donc pas les journaux ?

— Quels journaux ? demanda Horace. Allo. Allo !

— Y sont pas ici, que j’vous dis, fit miss Reba. Je n’sais rien sur eux et je n’veux rien savoir sauf qui m’réglera la s’maine de loyer qu’ils...

— Mais vous ne pouvez pas découvrir où elle est allée ? Je puis en avoir besoin.

— Je n’sais rien et je n’veux rien savoir », répondit miss Reba. Il perçut le déclic du récepteur. Pourtant, la communication ne fut pas coupée tout de suite. Il entendit l’écouteur cogner contre la table où était posé l’appareil, puis miss Reba appeler à grands cris : « Minnie ! Minnie ! » Puis une main releva l’écouteur et le raccrocha ; le téléphone lui cliqueta dans l’oreille. Au bout d’un instant, une voix Delsartienne, détachée, prononça : « Pine Bluff terminé... Merci. »

Le procès commença le lendemain. Sur la table étaient étalées les maigres pièces à conviction qu’offrait le district attorney : la balle extraite du crâne de Tommy, une cruche en terre contenant du whisky de maïs.

— Je vais appeler M^{me} Goodwin à la barre », dit Horace. Il ne détourna pas la tête. Il pouvait sentir dans son dos les yeux de Goodwin, tandis qu’il faisait asseoir la femme dans le fauteuil. On lui fit prêter serment, l’enfant sur ses genoux. Elle répéta le récit tel qu’elle l’avait fait à Horace le jour où l’enfant était tombé malade. Deux fois Goodwin tenta de l’interrompre, mais la Cour lui imposa silence. Horace ne voulut pas le regarder.

La femme acheva son récit. Elle était assise droite dans le fauteuil, avec son costume gris, usé et propre, son chapeau à la voilette reprise et la broderie violette sur l’épaule. L’enfant était couché sur ses genoux, les yeux clos, dans une immobilité léthargique. Un moment, la main de la femme s’attarda autour du visage de l’enfant en un geste maternel inutile et comme inconscient.

Horace prit place au banc de la défense, et s’assit. Alors seulement il regarda Goodwin. Celui-ci se tenait tranquille, maintenant, les bras croisés, la tête légèrement penchée, mais Horace pouvait voir que ses narines étaient devenues blêmes de rage et paraissaient de cire dans sa sombre figure, il se

pencha vers lui et lui dit quelques mots à voix basse. Goodwin ne bougea pas.

Le district attorney était maintenant tourné vers la femme.

— Madame Goodwin, demanda-t-il, à quelle date vous êtes-vous mariée avec M. Goodwin ?

— Je proteste ! s'écria Horace en se levant.

— Le ministère public peut-il justifier de l'utilité de la question ? demanda la Cour.

— Je la reire, votre Honneur, déclara le district attorney en jetant un coup d'œil du côté du jury.

Lorsque l'audience de ce jour fut terminée, Goodwin dit avec amertume : « Eh bien, vous avez dit un jour que vous me tueriez, mais je ne croyais pas que c'était sérieux. Je ne me doutais pas que... »

— Ne faites donc pas l'imbécile, dit Horace. Ne voyez-vous pas que votre cause est gagnée ? Qu'ils en sont réduits à attaquer le caractère de votre témoin ? » Mais, en sortant de la prison, il trouva la femme. Elle le regardait avec une sorte de réserve gênée et l'air d'attendre quelque chose. « Ne soyez pas inquiète le moins du monde, vous dis-je, fit-il. Vous en savez peut-être plus long que moi sur la fabrication du whisky et sur l'art de faire l'amour, mais moi j'en sais plus long que vous en matière de procédure criminelle ; souvenez-vous en. »

— Vous ne croyez pas que j'ai fait une bêtise ?

— Je suis certain que non. Vous voyez bien que cela réduit à néant leur accusation. Ce qu'ils peuvent espérer de mieux pour le moment est un jury indécis. Mais il n'y a pas une chance sur cinquante qu'il en soit ainsi. Je vous le répète, il sortira demain de cette prison complètement libre.

— Alors, je crois qu'il est temps que je pense à vous payer ?

— Oui, fit Horace, c'est ça. J'irai vous voir ce soir.

— Ce soir ?

— Oui. Il peut vous rappeler à la barre demain. En tout cas, mieux vaut nous y préparer.

À huit heures, il entra dans la cour de la folle. Une seule lampe brûlait

dans les profondeurs hallucinantes de la maison, comme une luciole prise dans un buisson de ronces, mais il eut beau appeler, la femme ne parut pas. Il alla à la porte et frappa. Une voix perçante cria quelque chose ; il attendit un moment. Il allait frapper encore, lorsqu'il entendit de nouveau la voix, perçante, insensée, fluette, comme si elle venait de très loin, comme un pipeau enterré sous une avalanche. Il fit le tour de la maison parmi les herbes folles qui lui arrivaient jusqu'à la ceinture. La porte de la cuisine était ouverte. La lampe était là, trouble, avec un verre enfumé, emplissant la pièce, – un fouillis de formes vagues empuanti d'un relent de vieille crasse, – non de lumière, mais d'ombre, deux yeux blancs roulaient dans une face étroite et haute, au crâne tondu, toute en reflets de bronze, au-dessus d'un tricot déchiré enfoncé dans une salopette. Derrière le nègre, la folle apparut devant une armoire ouverte, rejetant en arrière avec son avant-bras sa maigre chevelure.

— Votre putain a foutu le camp à la prison, dit-elle. Allez donc la rejoindre.

— À la prison ? fit Horace.

— À ce qu'elle a dit. Là où est le bon monde. Quand c'est qu'on a un mari, y a qu'à le conserver en prison, comme ça y n'vous emmerde pas. » Elle se tourna vers le nègre, une petite fiole à la main. « Tiens, mon chéri. Tu peux bien m'donner un dollar pour ça. T'es plein d'argent. »

Horace rentra en ville et se rendit à la prison.

On le fit entrer. Il monta l'escalier ; le geôlier poussa le verrou derrière lui.

La femme le reçut dans la cellule. L'enfant était étendu sur la couchette. À côté de lui était assis Goodwin, les bras croisés, les jambes allongées, dans l'attitude d'un homme parvenu au dernier degré de l'épuisement.

— Pourquoi êtes-vous assis là devant cette fenêtre ? dit Horace. Fourrez-vous donc dans le coin et nous mettrons le matelas sur vous !

— Vous v'nez pour le voir faire, hein ? fit Goodwin. Ma foi, vous avez bien raison. C'est vot'boulot. Vous m'avez promis que j'serai pas pendu, n'est-ce pas ?

— Vous avez encore une heure, dit Horace. Le train de Memphis n'arrive pas ici avant dix heures trente. Il n'aura tout de même pas le toupet de venir

dans cette voiture jaune serin. » Il se tourna du côté de la femme. « Mais vous. J'avais meilleure opinion de vous. Je sais que lui et moi nous sommes des imbéciles, mais je m'attendais à mieux de votre part. »

— Vous êtes bien bon pour elle, fit Goodwin. Elle aurait pu m'rester accrochée jusqu'à ce qu'elle soit devenue trop vieille pour émoustiller un bonhomme. Si vous vouliez seulement m'promettre de trouver au même un p'tit boulot dans les journaux quand il sera en âge de gagner sa croûte, j'aurais l'esprit plus tranquille.

La femme était revenue à la couchette. Elle prit l'enfant sur ses genoux. Horace alla vers elle. « Venez, maintenant, dit-il. Il ne va rien se passer, Goodwin sera bien tranquille ici. Il le sait. Il faut rentrer et dormir un peu, parce que vous partirez d'ici tous les deux demain. Allons, venez. »

— J'crois que j'ferais mieux d'rester, fit-elle.

— Saprستي, vous ne savez donc pas que de redouter une tuile c'est le meilleur moyen de l'attirer ? Est-ce que votre propre expérience ne vous l'a pas appris ? Lee le sait bien, lui. Lee faites-lui entendre raison.

— Va donc, Ruby, dit Goodwin. Rentre chez toi te coucher.

— J'crois que j'ferais mieux d'rester, répéta-t-elle.

Horace se tenait debout près d'eux. La femme, le visage penché, tout le corps immobile, regardait rêveusement l'enfant. Goodwin était appuyé le dos contre le mur, ses poignets bronzés repliés dans les manches passées de sa chemise. « Voyons, vous êtes un homme, dit Horace. Hein ? Je voudrais que ce jury pût vous voir en ce moment, enfermé dans une cellule de béton, en train de faire peur aux femmes et aux enfants avec des histoires de revenants de vingt-cinquième catégorie. Il verrait bien que vous n'avez jamais eu assez de cran pour tuer qui que ce soit. »

— Vaudrait mieux aller vous coucher vous-même, fit Goodwin. On pourrait p't'être dormir ici, s'il ne s'y faisait pas tant de bruit.

— Non ; c'est trop simple pour qu'on le fasse », dit Horace. Il sortit de la cellule. Le geôlier lui ouvrit la porte, et il quitta la prison. Dix minutes plus tard, il revint avec un paquet. Goodwin n'avait pas bougé. La femme le regarda défaire le paquet, il contenait une bouteille de lait, une boîte de bonbons et des cigares. Il donna un cigare à Goodwin, en prit un pour lui.

« Vous avez apporté son biberon, n'est-ce pas ? »

La femme retira le biberon d'un paquet fourré sous la couchette. « Il en reste un peu dedans », dit-elle. Elle l'emplit à la bouteille. Horace alluma son cigare et celui de Goodwin. Quand il leva les yeux, la bouteille avait disparu.

— Ce n'est pas encore l'heure de la tétée ? demanda-t-il.

— Je le réchauffe, dit la femme.

— Ah », fit Horace. Il prit la chaise et s'installa dedans au pied de la couchette, le dossier incliné contre le mur.

— Il y a de la place sur le lit, dit la femme, c'est plus doux. Un peu.

— Pas assez pour changer, en tout cas, répondit Horace.

— Voyons, conseilla Goodwin, rentrez donc chez vous. Cela ne vous sert à rien de rester.

— Nous avons un petit travail à faire, expliqua Horace. Cet avocat va la citer à nouveau dans la matinée. La seule chance qui lui reste est d'invalider, si possible, son témoignage. Vous devriez essayer de dormir un peu pendant que nous allons voir cela.

— Bon, dit Goodwin.

Tout en marchant de long en large dans l'étroite cellule, Horace indiqua à la femme ce qu'elle aurait à répondre. Goodwin termina son cigare et demeura de nouveau immobile, les bras croisés, la tête inclinée. L'horloge, sur la place, sonna neuf heures, puis dix. L'enfant geignit, s'agita. La femme interrompit la répétition, le changea, retira la bouteille de contre sa poitrine et donna à boire à l'enfant. Puis elle se pencha en avant tout doucement et observa la figure de Goodwin. « Il dort », fit-elle tout bas.

— Faut-il l'étendre ? demanda Horace.

— Non, laissez-le comme ça. » En se déplaçant avec précaution, elle allongea l'enfant sur la couchette, puis alla s'asseoir à l'autre bout. Horace apporta la chaise auprès d'elle. Ils continuèrent de parler à voix basse.

L'horloge sonna onze heures. Horace poursuivait sa leçon, reprenant sans cesse la scène imaginaire. Enfin, il dit : « Je crois bien que c'est tout. Pouvez-vous vous rappeler, maintenant ? S'il vous pose une question à laquelle vous

ne puissiez pas répondre dans les termes mêmes que je viens de vous apprendre, abstenez-vous de parler. J'aviserais au reste. Vous vous rappellerez bien, n'est-ce pas ? »

— Oui », chuchota-t-elle. Il allongea le bras, atteignit la boîte de bonbons sur le lit et l'ouvrit, avec un léger craquement de papier glacé. Elle en prit un. Goodwin n'avait pas bougé. Elle le regarda, puis son regard se porta sur l'étroite fente qui servait de fenêtre.

— N'ayez donc pas peur, dit Horace. Une épingle à chapeau ne pourrait même pas passer par cette fenêtre, à plus forte raison une balle. Vous ne comprenez pas ça ?

— Si », répondit-elle. Elle tenait le bonbon dans sa main, sans regarder Horace. « Je sais à quoi vous pensez », fit-elle tout bas.

— Quoi donc ?

— Quand vous êtes allé à la maison et que vous ne m'y avez pas trouvée, je sais pourquoi c'était. » Horace la regarda ; elle avait la tête tournée de l'autre côté. « Vous avez dit que ce soir c'était le moment de commencer à vous payer. »

Il l'observa encore pendant un bon moment. « Ah ! fit-il. Ô tempora ! Ô mores ! Enfer et damnation ! Ne pourrez-vous donc jamais, stupides femelles, croire qu'un homme, que tout homme... Alors, vous pensiez que c'était pour ça que j'étais venu ? Et vous vous figurez que si j'en avais eu l'idée j'aurais attendu si longtemps ? »

Elle le regarda furtivement. « Ça n'vous aurait servi à rien de n'pas attendre. »

— Quoi ? Ah, bien. Mais vous auriez... ce soir ?

— Je croyais que c'était ce que...

— Vous consentiriez maintenant, alors ?

Elle tourna la tête et regarda Goodwin. Il ronflait légèrement. « Oh ! je ne veux pas dire à cette minute précise, ajouta-t-il ; mais que vous me paieriez sur demande. »

— J'croyais qu'c'était ça c'que vous vouliez. J'vous avais prévenu que nous n'avions pas... Si ça n'est pas assez payé, je ne peux plus rien vous

dire...

— Il ne s'agit pas de cela. Vous le savez parfaitement. Mais vous ne pouvez donc pas comprendre que l'on peut faire quelque chose rien que parce qu'on sait que c'est bien, parce qu'il est nécessaire à l'harmonie universelle que cette chose soit faite ?

La femme tourna lentement le bonbon dans sa main. « Je me figurais que vous étiez furieux contre lui. »

— Contre Lee ?

— Non, contre lui. » Elle désigna l'enfant. « Parce qu'il avait fallu que je l'emmène avec nous. »

— Vous auriez voulu... avec lui au pied du lit, sans doute ? Et vous le tenant par la jambe pendant ce temps-là pour qu'il ne tombe pas, peut-être ?

Elle posa sur lui un regard grave, vide, contemplatif. Dehors, l'horloge sonna minuit.

— Bon Dieu, murmura-t-il. Quelle espèce d'hommes avez-vous donc connue ?

— J'l'ai fait sortir de prison comme ça une fois. De Leavenworth. Alors qu'ils le savaient coupable.

— Vous avez fait cela ? dit Horace. Tenez. Prenez un autre bonbon. Celui-là est presque fini. » Elle abaissa ses yeux sur ses doigts maculés de chocolat et sur le bonbon informe. Elle le jeta derrière le lit. Horace lui tendit son mouchoir.

— Je vais le salir, dit-elle. Attendez. » Elle essuya ses doigts à la couche qu'elle avait enlevée à l'enfant, et se rassit, les mains jointes sur ses genoux. Goodwin ronflait paisiblement. « Quand il est allé aux Philippines, il m'a laissée à San Francisco. J'ai trouvé une place et j'habitais un cabinet de débarras où je faisais ma cuisine sur un réchaud à gaz, parce que je le lui avais promis. Je ne savais pas combien de temps il serait parti, mais je lui avais promis de le faire et il savait que je tiendrais ma promesse. Quand il a tué cet autre soldat, à propos de cette négresse, je ne l'ai même pas su. Je suis restée cinq mois sans avoir de lettre de lui.

Ce n'est que lorsque j'ai jeté par hasard les yeux sur un vieux journal que

je mettais sur une planche d'armoire dans la place où je travaillais, que j'ai appris que le régiment rentrait. Et, quand j'ai consulté le calendrier, je me suis aperçu que c'était le jour même. J'étais restée sérieuse tout le temps. C'était pourtant pas les bonnes occasions qui m'avaient manqué. Tous les jours j'en avais avec les hommes qui venaient au restaurant.

« On n'a pas voulu me laisser sortir pour aller attendre le bateau, et il a fallu que je quitte ma place. Alors, on n'a pas voulu me le laisser voir, on n'a même pas voulu me laisser monter sur le bateau. Alors, je suis restée là, pendant qu'ils s'en allaient en défilant, à demander à ceux qui passaient s'ils savaient où il se trouvait. Et ils me répondaient des blagues, en me demandant si j'avais pas un rendez-vous pour ce soir-là. Y en avait qui me disaient qu'ils n'avaient jamais entendu parler de lui, ou qu'il était mort, ou parti au Japon avec la femme du colonel. J'ai essayé encore une fois de monter sur le bateau, mais on ne m'a pas laissée. Alors, ce soir-là, je me suis mise sur mon trente-et-un et je suis allée faire le tour des dancings jusqu'à ce que j'aie retrouvé l'un des soldats. Je me suis laissée inviter et il m'a tout raconté. C'était comme si j'étais morte. Je restais assise là, avec la musique qui jouait, et tout le reste, et ce soldat saoul qui me pelotait, et moi qui me demandais pourquoi je ne me laisserais pas aller, si je ne devrais pas partir avec lui, me saouler et ne jamais me dessaouler. Et je pensais : voilà l'espèce d'animal pour qui j'ai gâché toute une année. Je crois que c'est pour cela que je ne l'ai pas fait.

« En tout cas, je ne l'ai pas fait. Je suis rentrée dans ma chambre, et, le lendemain, je me suis mise à sa recherche. J'ai tenu bon, tandis qu'eux ils me racontaient des mensonges et essayaient de m'avoir, jusqu'à ce que j'aie découvert qu'il était à Leavenworth. J'avais pas assez d'argent pour le billet, aussi il a fallu que je cherche une autre place. Ça m'a demandé deux mois pour que j'aie assez d'argent. Alors, je suis partie pour Leavenworth. J'ai trouvé une autre place comme serveuse chez Childs, en équipe de nuit ; de cette façon, je pouvais voir Lee une après-midi de dimanche sur deux. On décida de prendre un avocat. On ne savait pas qu'un avocat ne pouvait rien faire pour un prisonnier fédéral. L'avocat ne me l'avait pas dit, et je n'avais pas raconté à Lee comme je m'étais procuré l'avocat. Il se figurait que j'avais économisé un peu d'argent. J'ai vécu deux mois avec l'avocat avant de découvrir la vérité.

— Et puis, la guerre est arrivée ; on a laissé sortir Lee et on l'a envoyé en

France. Alors je suis allée à New-York, où j'ai trouvé du travail dans une usine de munitions. Je suis restée sage. Les villes étaient remplies de soldats avec de l'argent à dépenser, et même les petites arpettes pétaient dans la soie. Pourtant, je suis restée sage. Et puis, il est revenu. J'étais à l'attendre au bateau. Il en est sorti sous escorte et on l'a renvoyé à Leavenworth pour avoir tué un soldat trois ans auparavant. Alors, j'ai pris un avocat pour dénicher un membre du Congrès qui puisse faire Lee^{7}. Je lui ai donné encore tout l'argent que j'avais économisé. Aussi, quand Lee sortit de prison, nous n'avions pas un sou. Il a dit qu'on allait se marier, mais nous n'avions pas le moyen de le faire. Et quand je lui ai raconté ce qui s'était passé avec l'avocat, il m'a flanqué une tournée. »

De nouveau, elle jeta derrière la couchette un bonbon sucé et informe et s'essuya les doigts à la couche de l'enfant. Elle en choisit un autre dans la boîte et le mangea. Tout en le mâchant, elle se tourna vers Horace, fixa sur lui un long regard rêveur et vide. Par l'étroite fenêtre, les ténèbres entraient froides et mortes.

Goodwin cessa de ronfler. Il se secoua, se mit sur son séant.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

— Comment ? » fit Horace. Il regarda sa montre. « Deux heures et demie. »

— Il a dû avoir une crevaison, fit Goodwin.

Vers l'aube, Horace s'endormit également, assis sur la chaise. Quand il s'éveilla, un mince rayon de jour rosé tombait droit par la fenêtre. Goodwin et la femme, assis sur la couchette, parlaient à voix basse. Goodwin le regarda d'un air morne.

— Bonjour, dit-il.

— J'espère que votre cauchemar s'est dissipé en dormant, fit Horace.

— Si c'en était un, c'est le dernier que j'aurai. On dit qu'on ne rêve pas, là-bas.

— Vous en avez certainement eu assez comme ça pour n'en pas désirer d'autres, dit Horace. Je pense que vous nous croirez, maintenant.

— Vous croire, malheur ! » s'écria Goodwin, toujours assis, très calme,

très maître de soi, le visage sombre, l'air négligé dans sa salopette et sa chemise de coton bleu. « Est-ce que vous vous imaginez une minute, après ce qui s'est passé hier, que c'type-là va m'laisser sortir par cette porte, prendre la rue et entrer dans la salle d'audience ? Mais où donc avez-vous passé votre existence ? Dans une pouponnière ? Je ne le ferais pas moi-même. »

— S'il fait cela, il se prend à son propre piège, déclara Horace.

— Cela me ferait une belle jambe ! Que je vous dise...

— Lee, dit la femme.

—...quelque chose : la prochaine fois que vous voudrez jouer aux dés avec la tête d'un bonhomme...

— Lee », fit-elle en lui caressant les cheveux. Puis elle les lui lissa, lui fit une raie, défripa légèrement sa chemise sans col. Horace les regardait.

— Préférez-vous rester ici aujourd'hui ? fit-il doucement, je puis arranger cela.

— Non, dit Goodwin, j'en ai plein le dos. Je veux en finir. Dites seulement à ce sacré flic de ne pas marcher trop près de moi. Vous feriez bien, vous et elle, d'aller déjeuner.

— Je n'ai pas faim, fit la femme.

— Fais donc ce que je te dis, ordonna Goodwin.

— Lee.

— Venez, dit Horace. Vous pourrez revenir plus tard.

Dehors, dans le frais matin, il respira profondément. « Emplissez vos poumons, conseilla-t-il. Une nuit passée dans cet endroit donnerait le cafard à n'importe qui. L'idée que trois grandes personnes... Mon Dieu, je me figure parfois que nous sommes tous des enfants, excepté les enfants eux-mêmes. Mais aujourd'hui ce sera le dernier jour. À midi, il sortira libre de là-bas. Vous en rendez-vous compte ? »

Ils sortirent, au soleil tout neuf, sous le ciel profond et doux. Tout là-haut, contre le bleu, de petits nuages replets arrivaient du sud-ouest, et la brise fraîche et régulière se jouait doucement dans les caroubiers depuis longtemps défleuris.

— Je ne sais pas trop comment on vous paiera, dit la femme.

— N'en parlons plus. Je suis payé. Vous ne me comprendrez peut-être pas, mais mon âme a fait un apprentissage qui a duré quarante-trois ans. Quarante-trois ans. Le double de ce que vous avez vécu. Ainsi vous voyez que la folie, aussi bien que la pauvreté, trouve sa récompense en elle-même.

— Et vous savez qu'il... que...

— Allons, allons, calmez-vous. Ce cauchemar aussi est dissipé. Dieu nous joue parfois de drôles de tours, mais c'est tout de même un gentilhomme.

— Je l'avais toujours vu comme un homme, dit la femme.

La cloche retentissait lorsque Horace traversa la place pour se rendre au tribunal. Déjà, elle était remplie de charrettes et d'autos ; une lente foule de combinaisons kaki se pressait sous le porche gothique. Comme il montait les marches, l'horloge, dans les combles, sonna neuf heures. En haut de l'étroit escalier, la large porte était ouverte à deux battants. De la salle parvenait le brouhaha du public en train de s'installer. Par-dessus les dossiers, Horace apercevait des têtes, têtes chauves, têtes grises, têtes ébouriffées, têtes aux cheveux fraîchement coupés et ondulés, au-dessus de nuques cuites par le soleil, têtes luisantes de pommade émergeant de faux cols citadins, et, çà et là, une capeline de soleil ou un chapeau à plumes.

La rumeur des voix et des mouvements arrivait portée par le courant d'air perpétuel qui soufflait par la porte. L'air entraînait par les fenêtres ouvertes et parvenait à Horace, près de la porte, tout chargé de relents de tabac, de sueur rance, de terre, de cette odeur sui generis des tribunaux : odeur moisie de convoitises, de cupidités, de chicanes et de rancunes déchaînées, puis cristallisées là, faute de mieux, en une pesante immutabilité. Les fenêtres donnaient sur des balcons encastrés dans l'embrasure des ogives ; la brise entraînait à travers elles, apportant le pépiement des moineaux et le roucoulement des pigeons qui avaient fait leurs nids dans les gouttières, et, de temps en temps, le son d'une trompe d'auto sur la place, éclatant soudain, puis étouffé parmi le grondement sourd des pas dans le couloir d'en bas et dans l'escalier.

Le banc de la Cour était vide. À un bout de la longue table, Horace pouvait apercevoir les cheveux sombres, le visage bronzé et ravagé de Goodwin, et le chapeau gris de la femme. À l'autre bout de la table était assis un homme occupé à se curer les dents. Une épaisse toison de cheveux noirs, fins et crépus, clairsemés au sommet, lui emboîtait le crâne comme un bonnet. Son nez était long et pâle. Il portait un complet de tussor beige ; sur la table, à côté de lui, était posée une élégante serviette et un chapeau de paille au ruban rouge et jaune. Le regard perdu par la fenêtre au-dessus des rangées de têtes, il se curait inlassablement les dents. Horace s'était arrêté dans l'embrasure de la porte. « C'est un avocat, pensa-t-il. Un avocat juif de Memphis. » Puis il jeta un coup d'œil sur les nuques autour de la table, là où étaient les témoins. « Je sais à l'avance comment je la trouverai, se dit-il. Elle aura un chapeau noir. »

Il monta l'allée centrale. Par la fenêtre au balcon, d'où semblait provenir le son de cloche et les roucoulements gutturaux des pigeons dans les gouttières, parvenait la voix du bailli :

« L'audience de l'honorable tribunal de Circuit^{8} du comté de Yoknapatawpha est ouverte conformément à la loi... »

Temple portait un chapeau noir. L'huissier appela deux fois son nom avant qu'elle se levât pour venir à la barre. Au bout d'un instant, Horace s'aperçut que la Cour s'adressait également à lui avec un peu d'humeur.

— Est-ce là votre témoin, M. Benbow ?

— Oui, votre Honneur.

— Désirez-vous qu'il prête serment et que le greffier enregistre sa déposition ?

— Oui, votre Honneur.

Bien que la cloche eût cessé, par la fenêtre, au-dessous des paisibles pigeons, on entendait encore bourdonner la voix du bailli, réitérante, importune, lointaine.

XXVIII

Le district-attorney se tourna vers le jury. « Je présente comme pièce à conviction cet objet trouvé sur le théâtre du crime. » Il tenait à la main un épi de maïs que l'on eût dit trempé dans de la peinture brun foncé. « Le motif pour lequel il n'a pas été produit plus tôt est que son rôle dans la présente affaire n'a été mis en lumière que par l'extrait des dépositions dont je viens, messieurs, de vous faire donner lecture : le témoignage de la femme de l'accusé.

« Vous venez d'entendre le rapport du chimiste et gynécologiste, lequel, vous le savez, messieurs, fait autorité en ce qui concerne les mystères les plus sacrés de ce qu'il y a de plus sacré dans la vie : la femme. Ce que mérite un tel crime, conclut-il, ce n'est pas le bourreau, mais du pétrole et un bûcher... »

— Je proteste ! cria Horace, l'accusation cherche à influencer le jury...

— Accordé, dit le président. Veuillez, M. le greffier, supprimer la phrase qui commence par « Ce que mérite un tel crime... » Vous pouvez prier le jury de n'en tenir aucun compte, M. Benbow. Veuillez vous borner aux faits matériels, M. le district-attorney.

L'attorney s'inclina. Il se tourna vers le banc des témoins où Temple était assise. De sous son chapeau noir, les cheveux de la jeune fille s'échappaient en boucles serrées, d'un roux doré comme des larmes de résine. Le chapeau était orné d'un motif en strass. Entre ses genoux, sur le satin noir, gisait un sac à main en platine. Son manteau beige clair découvrait une épaulette rouge foncé. Ses mains reposaient immobiles sur ses genoux, la paume en-dessus. Ses longues jambes gainées de soie champagne étaient écartées, la cheville molle, les deux souliers aux boucles étincelantes, immobiles, couchés sur le côté, comme vides. Au-dessus de la rangée des visages attentifs, blafards, blêmes comme des ventres flottants de poissons morts, elle était assise, l'air à la fois absent et soumis, regardant fixement quelque chose au fond de la salle.

Dans la pâleur absolue de sa face, les deux touches de fard semblaient deux rondelles de papier collées sur ses pommettes. L'arc parfait de ses lèvres violemment peintes revêtait également l'apparence d'un mystérieux symbole soigneusement découpé dans du papier rouge et collé à cette place.

Le district-attorney se planta devant elle.

— Votre nom ? » Pas de réponse. Elle déplaça un peu la tête, comme s'il l'eût gênée pour voir ce qu'elle fixait au fond de la salle. « Votre nom ? » répéta-t-il, se déplaçant également lui-même dans la ligne de son regard. Temple remua les lèvres. « Plus haut, dit-il. Parlez. Personne ne vous fera de mal. Dites à ces braves gens, à ces pères, à ces maris, ce que vous avez à dire et faites-vous rendre justice du tort que vous avez subi. »

Le président, d'un haussement de sourcils, interrogea Horace. Mais Horace ne bougea pas. Il était assis, la tête légèrement inclinée, les mains croisées sur ses genoux.

— Temple Drake, répondit-elle.

— Votre âge ?

— Dix-huit ans.

— Votre domicile ?

— Memphis, dit-elle d'une voix à peine intelligible.

— Parlez un peu plus haut. Ces messieurs ne vous feront pas de mal. Ils sont ici pour punir l'attentat dont vous avez été victime. Où habitiez-vous avant d'aller à Memphis ?

— À Jackson.

— Y avez-vous de la famille ?

— Oui.

— Allons. Dites à ces braves gens...

— Mon père.

— Votre mère est décédée ?

— Oui.

— Avez-vous des sœurs ?

— Non.

— Vous êtes l'unique fille de votre père ?

De nouveau le président regarda Horace, mais celui-ci ne bougea pas plus que la première fois.

— Oui.

— Où avez-vous habité depuis le douze mai de cette année ? » Elle déplaça légèrement la tête, comme si elle voulait voir derrière l'attorney. Mais lui, se plaçant dans son rayon visuel, capta son regard. Elle arrêta de nouveau les yeux sur lui, continuant de répondre comme un perroquet dressé.

— Votre père vous savait-il à Memphis ?

— Non.

— Où vous croyait-il ?

— Il me croyait au collège.

— Vous vous cachiez parce qu'il vous était arrivé quelque chose et que vous n'osiez pas...

— Je proteste ! dit Horace. La question est tendancieuse...

— Accordé, fit le président. Voici déjà quelque temps que je suis sur le point de vous avertir, M. l'attorney, mais la défense, je ne sais pour quelle raison, n'a pas jugé à propos d'intervenir.

Le district-attorney s'inclina vers la Cour ; puis, se tournant vers le témoin, la regarda de nouveau dans les yeux.

— Où étiez-vous le dimanche matin douze mai ?

— J'étais dans la grange.

Un souffle passa sur la salle : expiration collective sifflant dans le silence moite. De nouveaux arrivants entrèrent, mais s'arrêtèrent au fond de la salle, en groupe, et restèrent là. Temple venait encore de pencher la tête de côté. L'attorney s'empara de son regard et ne le lâcha plus. Il se tourna à demi, désignant Goodwin.

— Avez-vous déjà vu cet homme ? » Elle regarda l'attorney, l'œil fixe, les traits figés et sans expression. À quelque distance, ses yeux, les deux

touches de fard, ses lèvres, apparaissaient comme cinq objets dépourvus de signification dans un petit plat en forme de cœur. « Regardez qui je montre. »

— Oui.

— Où l'avez-vous vu ?

— Dans la resserre.

— Que faisiez-vous dans la resserre ?

— Je me cachais.

— De qui vous cachiez-vous ?

— De lui.

— De cet homme-ci ? Regardez qui je montre.

— Oui.

— Mais il vous a trouvée ?

— Oui.

— Y avait-il là une autre personne ?

— Il y avait Tommy. Il disait...

— Était-il dans la resserre ou dehors ?

— Dehors, près de la porte. Il faisait le guet. Il disait qu'il ne laisserait pas...

— Une petite minute. Lui avez-vous demandé de ne laisser entrer personne ?

— Oui.

— Et il a fermé la porte du dehors ?

— Oui.

— Mais Goodwin est entré ?

— Oui.

— Avait-il quelque chose dans la main ?

— Il avait le revolver.

— Tommy a-t-il essayé de l'arrêter ?

— Oui. Il disait qu'il...

— Attendez. Qu'a-t-il fait à Tommy ?

Les yeux de Temple ne bougèrent pas.

— Il avait le revolver à la main. Qu'a-t-il fait à ce moment-là ?

— Il l'a tué. » L'attorney fit un pas de côté. Immédiatement, le regard de la jeune fille se porta vers le fond de la salle et s'y fixa. L'attorney reprit sa place, rentra dans le rayon visuel de Temple. Elle déplaça la tête ; il s'imposa à son regard, le retint, éleva devant ses yeux l'épi de maïs maculé. L'assistance poussa un profond soupir ; on entendit le sifflement des respirations.

— Avez-vous déjà vu ceci ?

— Oui.

Le district-attorney se retourna. « Votre Honneur et Messieurs, vous venez d'entendre le récit horrible, incroyable, que vient de vous faire cette jeune fille. Vous avez eu la preuve sous les yeux et entendu la déposition du médecin. Je ne soumettrai pas plus longtemps cette enfant outragée, sans défense, à la torture de... » Il s'arrêta. Toutes les têtes, d'un seul mouvement, s'étaient tournées, regardant un homme qui s'avancait posément dans l'allée centrale et se dirigeait vers le tribunal. Il marchait avec calme, chacun de ses pas suivi de l'ébahissement progressif des petites figures blêmes, d'un léger grincement des faux cols. Ses cheveux blancs étaient impeccablement taillés. Sa courte moustache coupée court, avait l'air, sur sa peau bronzée, d'une barre d'argent battu, et de petites poches se gonflaient sous les yeux. Son léger embonpoint était confortablement boutonné dans un complet de toile immaculé. D'une main il tenait un panama, de l'autre une mince badine noire. Sans regarder ni d'un côté ni de l'autre, il monta posément l'allée, au milieu d'un faible murmure qui se prolongea comme un soupir. Il passa devant le banc des témoins, sans un coup d'œil pour Temple qui continuait de fixer quelque chose flans le fond de la salle, traversa en plein le champ de sa vision comme un coureur qui franchit le ruban d'arrivée, et s'arrêta devant le tribunal au-dessus duquel le président se souleva à demi, les bras sur le pupitre.

— Votre Honneur, dit le vieillard, la Cour en a-t-elle fini avec ce témoin ?

— Oui, monsieur le juge, répondit la Cour, oui, monsieur. Accusé, n'avez-vous rien à ajouter ?

Le vieillard se tourna lentement, très droit au-dessus des respirations retenues, des petites figures blêmes, et laissa tomber son regard sur les six personnes assises à la table de la défense. Derrière lui, le témoin n'avait pas bougé. Elle était assise dans son attitude d'enfant bien sage, le regard fixe, comme sous l'empire d'un stupéfiant, dirigé, par-dessus les visages, vers le fond de la salle. Le vieillard se tourna vers elle et lui tendit la main. Elle ne fit pas un mouvement. Le public souffla, ravala vivement sa respiration, la retint de nouveau. Le vieillard lui toucha le bras. Elle tourna la tête vers lui, les yeux morts, tout en pupilles au-dessus des trois violentes taches de rouge. Elle mit sa main dans celle du vieillard et se leva, le sac en platine glissant de ses genoux à terre avec un floc mou, son regard de nouveau fixé vers le fond de la salle. Du bout reluisant de son fin soulier, le vieillard envoya le sac dans le coin où le box des jurés touchait au tribunal et où il y avait un crachoir, puis il aida la jeune fille à descendre de l'estrade. Lorsqu'ils s'engagèrent dans l'allée centrale, la salle respira de nouveau.

À mi-chemin, la jeune fille s'arrêta, toute mince dans son joli manteau entr'ouvert, les traits durcis et vides d'expression ; puis elle se remit en marche, sa main dans celle du vieillard. Ils poursuivirent, lui, très droit à côté d'elle, ne regardant ni d'un côté ni de l'autre, leurs pas accompagnés par le lent grincement des faux cols. Une seconde fois, la jeune fille s'arrêta, le corps rejeté en arrière, s'arc-boutant graduellement, le bras roidi sous l'étreinte du vieillard. Il se pencha vers elle, lui parla. Écrasée de honte, elle reprit sa marche hallucinée. Près de la sortie, raides, impassibles, se tenaient quatre hommes plus jeunes. Ils restèrent dans une sorte de garde-à-vous, le regard fixé droit devant eux jusqu'à ce que le vieillard et la jeune fille fussent arrivés à leur hauteur. Alors, ils s'ébranlèrent, encadrèrent les deux autres, puis, en un groupe compact, la jeune fille dissimulée au milieu d'eux, ils gagnèrent la porte. Là, nouvel arrêt ; et l'on put voir Temple s'arc-bouter encore, s'incruster, pour ainsi dire, dans le chambranle de la porte. Puis, de nouveau, les cinq corps la masquèrent, et, en groupe serré, la petite troupe franchit la porte et disparut. La salle respira : un bourdonnement confus comme un vent qui s'élève. Par-dessus la longue table où étaient assis l'accusé, la femme avec son enfant, Horace, le district-attorney et l'avocat de

Memphis, à travers le jury, contre le banc de la cour, il déferla lentement, comme une marée montante. L'avocat de Memphis, assis, très raide, regardait rêveusement par la fenêtre. L'enfant s'agita bruyamment et se mit à pleurnicher.

— Chut, dit la femme, chch...

XXIX

Le jury fut absent huit minutes. Lorsque Horace sortit du palais de justice, il commençait à faire sombre. Les charrettes qui stationnaient sur la place se disposaient à partir, certaines ayant douze ou seize milles à parcourir sur de petites routes campagnardes. Narcissa attendait Horace dans sa voiture. Il se dégagea lentement de la foule en combinaisons, monta d'un pas raide dans la voiture, vieilli, les traits tirés. « Veux-tu rentrer à la maison ? » demanda Narcissa.

— Oui, répondit Horace.

— Je veux dire chez toi ou chez vous ?

— Oui, répéta-t-il.

Elle était au volant. Le moteur tournait. Elle regarda son frère. Elle portait une toilette neuve, de teinte foncée, un sévère col blanc, un chapeau également foncé.

— Lequel ?

— À la maison, fit-il. Je m'en fiche. Simplement à la maison.

Ils passèrent devant la prison. Le long de la grille se tenaient les badauds, les paysans, les apaches et les gamins qui avaient accompagné Goodwin et son gardien depuis le tribunal. La femme était debout à côté de la grille, avec son chapeau gris à voilette, portant l'enfant dans ses bras. « Elle se tient à l'endroit où il peut l'apercevoir, dit Horace. Tiens, ça sent le jambon. Il va sans doute manger du jambon avant que nous soyons arrivés à la maison. » Puis, assis dans la voiture à côté de sa sœur, il se mit à pleurer. Elle conduisait, tranquillement, sans hâte. Bientôt ils furent hors de la ville et les rangées parallèles de jeunes cotonniers vigoureux filèrent de chaque côté, reculèrent, disparurent. Il subsistait encore le long de la côte un peu de la neige fleurie des caroubiers. « Ça dure, fit Horace. Le printemps se prolonge.

On croirait presque que cela a une raison. »

Il resta à dîner, mangea beaucoup. « Je vais aller jeter un coup d'œil à ta chambre », dit sa sœur affectueusement.

— Très bien, dit Horace. C'est gentil de ta part ». Elle sortit... La chaise de miss Jenny était montée sur une plate-forme avec des rainures pour les roues. « C'est gentil de sa part, répéta Horace. Si j'allais dehors fumer ma pipe ? »

— Depuis quand avez-vous perdu l'habitude de la fumer ici ? demanda miss Jenny.

— Oui, reprit Horace. C'est gentil de sa part. » Il traversa le perron. « J'avais pourtant bien l'intention de rester ici », fit-il. Il se vit traverser le perron, fouler aux pieds la neige éphémère des derniers caroubiers ; il franchit la grille de fer, sortit sur la route. Au bout d'un demi-mille environ, une auto ralentit, lui offrit de l'emmener. « Je fais simplement un petit tour avant le dîner, dit-il. Je vais rentrer tout de suite. » Il fit encore un autre mille, au bout duquel il put apercevoir les lumières de la ville. C'était une lueur vague, basse et proche. Elle s'accroissait à mesure qu'il approchait. Avant d'arriver à la ville, il commença d'entendre les bruits, les voix. Puis il distingua des gens, une masse mouvante qui emplissait la rue et la cour, sinistre et plate, au-dessus de laquelle s'estompait le bloc carré et les fenêtres étroites de la prison. Dans la cour, au-dessous de la fenêtre grillée, un homme en bras de chemise faisait face à la foule, enrôlé, gesticulant. À la fenêtre, personne.

Horace se dirigea vers la place. Le shérif était devant l'hôtel, parmi les commis-voyageurs, debout le long du trottoir. C'était un gros homme à la figure large et stupide que démentait l'expression inquiète de ses yeux. « Ils ne feront rien, se dit Horace. Trop de bavardage et trop de bruit, et puis il est trop tôt. Quand une foule entend mener les choses rondement, ça ne prend pas tant de temps ni de paroles. Et elle ne va pas traiter ses affaires là où tout le monde peut la voir. »

La foule stationna dans la rue jusqu'à une heure avancée. Elle était d'ailleurs parfaitement paisible. On eût dit que, pour la plupart, les gens n'étaient venus que pour voir, pour regarder la fenêtre aux barreaux de fer, ou pour écouter l'homme en bras de chemise. Au bout d'un peu de temps, il

devint aphone. Alors les badauds commencèrent à s'éloigner, ils revinrent sur la place, quelques-uns rentrèrent chez eux, et il ne resta plus, sous la lampe à arc, à l'entrée de la place, qu'un petit groupe où l'on distinguait deux shérifs auxiliaires et le veilleur de nuit avec son large chapeau clair, sa lampe électrique de poche, sa montre de pointage et son revolver. « Rentrez chez vous, maintenant, disait-il. Le spectacle est fini. Allons, les gars, vous en avez eu pour votre argent. Allez vous coucher, à présent. »

Les commis-voyageurs demeurèrent encore un peu de temps assis devant l'hôtel au bord du trottoir. Horace était parmi eux. Le train à destination du sud passait à une heure. « Ils vont le laisser filer comme ça, hein ? » fit un commis-voyageur. « Avec cet épi de maïs ? Qui m'a fichu des gens comme ça ? Qu'est-ce qu'il vous faut donc, à vous autres, pour vous faire sortir de vos gonds ? »

— Dans mon patelin, il n'y aurait même pas eu de procès, fit un second.

— Pas même de prison, renchérit un troisième. Et elle, qu'est-ce que c'était donc ?

— Une étudiante. Jolie fille. Vous ne l'avez pas vue ?

— Moi je l'ai vue. Une belle gosse. Foutre. Je m's'rais pas servi d'un épi.

Puis la place redevint calme. L'horloge sonna onze heures ; les commis-voyageurs rentrèrent, le portier nègre apparut et retourna les chaises contre le mur. « Vous attendez le train ? » demanda-t-il à Horace.

— Oui. Tu en as des nouvelles ?

— Il est exact. Mais vous avez encore deux heures. Vous pouvez aller vous étendre, si vous voulez, dans le salon d'échantillonnage.

— Volontiers, fit Horace.

— Je vais vous le montrer, » dit le nègre. Le salon d'échantillonnage était la pièce où les voyageurs de commerce exposaient leurs marchandises. Il contenait un sofa. Horace éteignit la lumière et s'allongea sur le sofa. Il pouvait voir les arbres qui entouraient le palais de justice, et une aile de bâtiment qui se dressait au-dessus de la place vide et tranquille. Mais les gens ne dormaient pas. Il pouvait se rendre compte qu'ils ne dormaient pas, que, partout dans la ville, des gens veillaient. « Aussi bien, je n'aurais pas pu arriver à dormir », se dit-il à lui-même.

Il entendit l'horloge sonner minuit. Puis, – une demi-heure environ après ou un peu plus, – il entendit quelqu'un passer sous la fenêtre en courant. Les pas du coureur résonnèrent plus fort que ceux d'un cheval, répercutés à travers la place vide et les heures paisibles consacrées au sommeil. Ce qu'entendait maintenant Horace, ce n'était plus un simple bruit, c'était dans l'air comme une rumeur où se fondirent les pas du coureur.

Il enfila le corridor et se dirigea vers l'escalier. Il ne se rendit compte qu'il courait qu'en entendant une voix de l'autre côté d'une porte s'écrier : « Au feu ! c'est un... » Mais il était déjà loin. « Je lui ai flanqué la frousse, se dit Horace. Il doit être de Saint-Louis, sans doute, et il ne sait pas comment les choses se passent ici. » Il sortit de l'hôtel et arriva dans la rue en courant. Devant lui, le patron venait de sortir et courait aussi, grotesque, vaste bonhomme retenant son pantalon par devant, tandis que ses bretelles ballottaient sur ses mollets sous sa chemise de nuit, et qu'une mèche de cheveux ébouriffés se dressait en désordre sur son crâne chauve. Trois autres hommes passèrent au pas de course devant l'hôtel. Ils semblaient ne venir de nulle part, surgir du néant à longues enjambées, tout habillés au milieu de la rue, et tout courants.

« C'est un incendie », se dit Horace. Il aperçut la lueur sur laquelle la prison profilait sa silhouette massive et farouche.

— C'est dans ce terrain vague, fit le patron de l'hôtel tout en retenant son pantalon. J'peux pas y aller parce qu'il n'y a personne au bureau...

Horace passa sans ralentir. Devant lui il voyait d'autres silhouettes qui couraient également et tournaient par une allée proche de la prison ; puis il entendit le bruit du feu, le fracas rageur de l'essence qui brûle. Il tourna à son tour. Il aperçut la lueur au milieu d'un terrain vague où l'on remisait les charrettes les jours de marché. Sur le brasier, des formes noires se silhouettaient fantastiquement. Il entendit des cris haletants. À un moment, la foule s'écarta et il put voir un homme faire demi-tour en courant, tout en flammes, sans lâcher le bidon de pétrole de vingt-cinq litres, qui, dans sa fuite, explosa entre ses mains avec un bruit de pétard.

Horace se jeta dans la foule, se mêla au cercle qui s'était formé autour d'une masse en flammes au milieu du terrain. D'un côté du cercle parvenaient les hurlements de l'homme sur qui le bidon de pétrole avait fait explosion, mais de la masse qui brûlait au milieu du brasier ne sortait plus le

moindre bruit. Parmi les flammes qui tordaient leurs langues souples et grondantes autour de cette masse incandescente, on ne distinguait plus que la vague silhouette de quelques bouts de poteaux et de planches. Horace se rua à travers la foule. On le retint sans qu'il s'en rendît compte. On lui parla sans qu'il entendît les voix.

— C'est son avocat.

— C'est le type qui l'a défendu, qui a essayé de le faire acquitter.

— Flanquez-le dedans aussi. Il en reste assez pour griller un avocat.

— Qu'on fasse à l'avocat comme on vient de lui faire à lui. Ce qu'il lui a fait à elle. Seulement on ne s'est pas servi d'un épi. On lui a fait regretter que ce ne soit pas un épi de maïs.

Horace ne les entendait pas. Il n'entendait pas les hurlements de l'homme qui s'était brûlé. Il n'entendait pas le feu, bien qu'il se tordît toujours vers le ciel avec la même violence, comme s'il eût trouvé en lui-même son propre aliment, silencieux comme une voix furieuse au milieu d'un cauchemar, comme un rugissement muet sorti des profondeurs paisibles du néant.

XXX

La correspondance des trains était assurée à Kinston par un vieux bonhomme conducteur d'une auto à sept places : un grand maigre, aux yeux gris, à la moustache grise aux pointes cosmétiquées. Jadis, avant que la ville se transformât soudain en un centre industriel, il avait été planteur et propriétaire foncier. C'était le fils d'un des premiers colons. À la fois cupide et jobard, il avait perdu tout ce qu'il possédait et s'était mis à faire la navette avec un fiacre entre la ville et les trains, en moustache cirée, haut de forme et redingote râpée, tout en racontant aux voyageurs qu'il avait jadis donné le ton à la bonne société de Kinston. Maintenant, c'était encore lui qui la menait, mais dans sa voiture.

L'ère du cheval passée, il avait acheté une auto et continuait d'attendre les trains. Il portait toujours ses moustaches cirées, mais le chapeau haut de forme avait été remplacé par une casquette, et la redingote par un complet gris à rayures rouges confectionné par les juifs du ghetto new yorkais. « Ah, c'est vous », fit-il quand Horace descendit du train. « Mettez votre valise dans la voiture ». Il y monta lui-même. Horace s'installa à côté de lui sur le siège de devant. « Vous êtes en retard d'un train », dit le conducteur.

— En retard ? fit Horace.

— Elle est arrivée ce matin. Je l'ai conduite à la maison. Votre femme.

— Ah, dit Horace. Elle est à la maison ?

L'autre mit la voiture en route, recula, tourna.

C'était une bonne et puissante voiture, qui marchait bien. « Quand est-ce que vous l'attendiez ?... » Ils partirent. « J'ai vu qu'on avait brûlé ce type à Jefferson. Je pense que vous l'avez vu aussi. »

— Oui, fit Horace. J'en ai entendu parler.

— Ça lui apprendra, dit le conducteur. Il faut que nous protégeons nos

jeunes filles. Nous sommes bien forcés de le faire nous-mêmes.

Ils tournèrent, suivirent une rue. Arrivés à un croisement, sous un arc électrique, Horace dit :

— Je vais descendre ici.

— Je vais vous mener jusqu'à la porte, dit le conducteur.

— Je vais descendre ici, insista Horace. Cela vous évitera d'avoir à tourner.

— C'est comme vous voudrez, fit le conducteur. De toute façon, c'est le même prix.

Horace descendit, s'empara de sa valise sans que le conducteur offrît de l'aider. La voiture repartit. Horace s'éloigna portant la valise, celle qui était restée dix ans dans le débarras de chez sa sœur et qu'il avait emmenée avec lui en ville le matin où elle lui avait demandé le nom du district attorney.

La maison d'Horace était neuve, avec une assez belle pelouse et des arbres, peupliers et érables, qu'il avait plantés et qui étaient encore jeunes. Avant d'arriver à la porte, il aperçut la clarté rose de l'abat-jour aux fenêtres de la chambre de sa femme. Il pénétra dans la maison par l'entrée de derrière, vint à la porte de la chambre, regarda. Elle était au lit en train de lire un volumineux magazine à couverture en couleurs. La lampe avait un abat-jour rose. Sur la table était posée une boîte de chocolats ouverte.

— Je suis rentré, fit Horace.

Elle le regarda par-dessus le magazine.

— As-tu fermé à clef la porte de derrière ?

— Oui, je pensais bien que ta... qu'elle serait... dit Horace. Est-ce que, ce soir, tu as...

— J'ai quoi ?

— À petite Belle. As-tu téléphoné ?...

— Pourquoi faire ? Elle est chez des amis. Pourquoi n'y serait-elle pas ? Pourquoi faudrait-il qu'elle modifie ses projets et qu'elle refuse une invitation ?

— Parfaitement, dit Horace. Je pensais bien qu'elle serait... Est-ce que

tu...

— Je lui ai téléphoné avant-hier soir. Va donc fermer à clef la porte de derrière.

— Oui, fit Horace. Elle a bien raison, naturellement. Je voudrais seulement... » Le téléphone était posé sur une table dans le vestibule obscur. Le numéro faisait partie d'un secteur rural et la communication demandait quelque temps à obtenir. Horace s'assit à côté de l'appareil. Par la porte du vestibule, qu'il avait laissée ouverte, pénétraient, vagabonds et troublants, les souffles légers de la nuit d'été. « La nuit est dure pour les vieilles gens, dit-il tout bas en tenant l'écouteur. Les nuits d'été sont pénibles pour eux. Il faudrait faire quelque chose pour cela. Une loi. »

De sa chambre, Belle l'appela, de cette voix particulière qu'on a lorsqu'on est étendu. « Je lui ai téléphoné avant-hier soir. Pourquoi t'obstines-tu à la déranger ? »

— Je sais, dit Horace. Je ne la retiendrai pas longtemps.

Il tenait l'écouteur, les yeux fixés sur la porte par laquelle pénétraient les souffles obsédants et subtils. Il se mit à répéter une phrase d'un livre qu'il avait lu : « On n'a pas souvent la paix. On n'a pas souvent la paix », murmurait-il.

Le téléphone répondit. « Allo ! Allo ! C'est Belle ? » demanda Horace.

— Oui ». La voix parvenait grêle et faible. « Qu'est-ce qu'il y a ? Il y a quelque chose de cassé ? »

— Non, non, dit Horace. Je voulais seulement te dire bonjour et bonne nuit.

— Me dire quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qui est-ce qui me parle ? » Horace tenait l'écouteur, assis dans le vestibule obscur.

— C'est moi, Horace. Horace. Je voulais seulement te dire...

Par le mince fil arriva un bruit de bousculade ; il put entendre la petite Belle haleter. Puis une voix parla, une voix masculine ; « Allo, Horace ; je veux vous présenter un... »

— Chut ! » fit la voix grêle et faible de la petite Belle. De nouveau Horace les entendit lutter. Il y eut un instant de silence. « Finissez ! fit la voix

de la petite Belle. C'est Horace ! J'habite chez lui ! » Horace tenait l'écouteur à son oreille. La voix de la petite Belle était haletante, mais posée, calme, circonspecte, détachée. « Allo. Horace. Maman va bien ? »

— Oui. Nous allons tous bien. Je voulais seulement te dire...

— Ah ! bonne nuit.

— Bonne nuit. Tu t'amuses bien ?

— Oui, oui. J'écrirai demain. Est-ce que maman n'a pas reçu ma lettre aujourd'hui ?

— Je ne sais pas. Je viens seulement de...

— Peut-être ai-je oublié de la mettre à la boîte. Je n'oublierai pas demain, sûrement. J'écrirai demain. C'est tout ce que tu désirais ?

— Oui. Je voulais seulement te dire...

Il entendit couper la communication ; il raccrocha l'écouteur. La lumière de la chambre de sa femme tombait en travers du vestibule. « Ferme la porte de derrière », dit-elle.

XXXI

Popeye se rendait voir sa mère à Pensacola, lorsqu'il fut arrêté à Birmingham sous l'inculpation du meurtre d'un policeman dans une petite ville de l'Alabama, le 17 juin de la même année. On l'arrêta en août. C'était le soir du 17 juin que Temple l'avait aperçu en passant, au volant d'une voiture garée non loin de la guinguette, la nuit où Red avait été tué.

Tous les étés, Popeye allait voir sa mère. Elle le croyait employé de nuit dans un hôtel de Memphis. Sa mère était fille d'une tenancière de pension de famille. Son père était un briseur de grèves professionnel, employé par la compagnie des tramways en 1900, lors d'une grève des transports. À cette époque, sa mère travaillait dans un bazar du centre de la ville. Trois soirs de suite, elle rentra chez elle dans le tramway, à côté du siège du conducteur, où était assis le père de Popeye. Un soir, il descendit au même croisement qu'elle et l'accompagna jusque chez elle.

— Est-ce que vous n'allez pas être mis à pied ? demanda-t-elle.

— Par qui ? » fit le briseur de grèves. Ils firent route ensemble. Il était bien mis. « Les autres auraient vite fait de m'adopter. Ils la connaissent, eux aussi. »

— Qui est-ce qui vous adopterait ?

— Les grévistes. Je me fiche pas mal à qui appartient la guimbarde, vous savez. Je m'trimbalerais aussi bien avec l'un qu'avec l'autre. Et même mieux, si je pouvais faire cette ligne tous les soirs à cette heure-ci.

Elle marchait à côté de lui. « Vous ne parlez pas sérieusement », fit-elle.

— Bien sûr que si. » Il lui prit le bras.

— Vous vous marieriez sans doute tout aussi bien avec l'une qu'avec l'autre, de la même façon.

— Qui est-ce qui vous a dit ça ? fit-il. Est-ce que ces salauds-là ont parlé

de moi ?

Un mois après, elle lui déclara qu'ils allaient être obligés de se marier.

— Obligés ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je n'ose pas leur avouer. Je serais forcée de partir. Je n'ose pas.

— Bon, ne t'en fais pas. Moi, c'est kif-kif. Il faut que je passe par ici tous les soirs, de toute façon.

Ils se marièrent. Il passait au croisement le soir et faisait sonner son timbre. Quelquefois il entra chez elle, lui donnait de l'argent. Il plaisait à la mère de sa femme. Il arrivait chez elles à grand fracas, le dimanche à l'heure du dîner, et appelait tous les pensionnaires par leur petit nom, même les vieux. Puis, un beau jour, il ne revint plus ; on n'entendit plus retentir le timbre quand le tramway passait. La grève était terminée. Sa femme reçut une carte de lui à Noël ; une image représentant une cloche avec une guirlande dorée en relief. Elle était expédiée d'une ville de Géorgie et disait : « Les copains essaient de régler ça ici. Mais les gens du patelin n'ont pas l'air d'être pressés. Aussi je vais peut-être mettre les voiles et aller plus loin jusqu'à ce que je trouve une bonne grève où m'échouer. Ah ah. » Le mot grève était souligné.

Trois semaines après leur mariage, elle commença à être malade. Elle était alors enceinte. Elle n'alla pas voir le docteur parce qu'une vieille négresse lui avait expliqué ce que c'était. Popeye naquit le jour même de Noël où elle reçut la carte postale. Tout d'abord, elle le crut aveugle. Puis on découvrit qu'il ne l'était pas, mais il n'apprit à marcher et à parler que vers l'âge de quatre ans. Entre temps, le second mari de sa mère, une manière de nabot, grand priseur, possesseur d'une magnifique et soyeuse moustache, qui bricolait dans la maison, rafistolait les marches cassées, aveuglait les fuites des tuyaux et faisait mille autres choses utiles, sortit une après-midi avec un chèque signé en blanc pour aller payer chez le boucher une note de douze dollars. Il ne revint jamais. Il retira de la banque les quatorze cents dollars qu'avait économisés sa femme, et disparut.

La fille travaillait toujours à son bazar, tandis que la mère s'occupait de l'enfant. Une après-midi, en rentrant, un des pensionnaires trouva sa chambre qui brûlait. Il éteignit le feu. La semaine d'après, il trouva dans sa corbeille à papier un autre foyer qui couvait. La grand'mère prenait soin de l'enfant. Elle

le portait partout avec elle. Un soir, on ne put la trouver nulle part. Toute la maisonnée se mit à sa recherche. Un voisin actionna un appel d'incendie et les pompiers la découvrirent dans le grenier en train d'éteindre en piétinant une poignée de paille de bois en flammes au milieu du plancher, tandis que l'enfant dormait à côté sur un vieux matelas.

— Les saligauds essayent de l'avoir, déclara la vieille femme. Ils ont fichu le feu à la baraque. » Le lendemain, tous les pensionnaires s'en allaient.

La jeune femme quitta sa place. Elle se tenait toute la journée à la maison. « Tu devrais sortir un peu prendre l'air », disait la grand'mère.

— J'ai assez d'air comme ça, répondait la fille.

— Tu devrais aller acheter toi-même ton épicerie, disait la mère. Tu pourrais l'avoir à meilleur marché.

— Nous l'avons bien assez bon marché comme ça.

Elle prenait contre le feu toutes les précautions possibles ; elle ne voulait pas avoir d'allumettes à la maison. Elle en gardait seulement quelques-unes, cachées derrière une brique dans le mur extérieur, Popeye venait d'avoir trois ans. On lui en eût donné un, quoiqu'il pût déjà parfaitement manger. Un docteur avait prescrit à sa mère de le nourrir d'œufs cuits dans l'huile d'olive. Une après-midi, le garçon épicier, en entrant à bicyclette dans la cour, dérapa et tomba. Quelque chose suintait du paquet. « Ce ne sont pas les œufs, fit le garçon. « Vous voyez ? » C'était une bouteille d'huile d'olive. « Vous devriez acheter cette huile en bidons, dit-il. Il n'y trouvera aucune différence. Je vais vous en rapporter une autre. Vous pourriez bien faire arranger cette grille. Est-ce que vous tenez à ce que je me casse la tête dessus ? »

À six heures, il n'était pas encore revenu. C'était l'été. Il n'y avait pas de feu, pas une allumette à la maison. « Je serai de retour dans cinq minutes », dit la fille.

Elle sortit. La grand'mère la regarda s'éloigner. Alors elle entortilla l'enfant dans une légère couverture, et sortit à son tour. La rue donnait sur l'une des artères principales avec des magasins où s'arrêtaient les richards en conduites intérieures pour faire leurs achats en rentrant chez eux. La grand'mère arrivait au croisement de rue lorsqu'une auto s'arrêta juste devant elle au bord du trottoir. Une femme en sortit et entra dans un magasin, laissant au volant le chauffeur nègre. La vieille s'approcha de la voiture.

— Je voudrais un demi-dollar, dit-elle.

Le nègre la regarda. « Un quoi ? »

— Un demi-dollar. Le garçon a cassé la bouteille.

— Ah », fit le nègre. Il chercha dans sa poche. « Comment veut-on que je tienne des comptes justes quand vous venez me chiner comme ça ? C'est la dame là-bas qui vous envoie pour l'argent ? »

— Je voudrais un demi-dollar. Il a cassé la bouteille.

— Allons, je crois que je ferais mieux d'entrer, fit le nègre. Il me semble tout de même qu'vous pourriez faire attention à ce que vous achetez ; vous faites bien des achats depuis aussi longtemps qu'moi.

— C'est un demi-dollar », répéta la femme. Il lui donna un demi-dollar et pénétra dans le magasin. Elle le suivit des yeux. Alors, elle déposa l'enfant sur la banquette de l'auto et pénétra à la suite du nègre dans le magasin. C'était un de ces magasins où l'on se sert soi-même, où les acheteurs défilent lentement à la queue leu leu le long d'une balustrade. Le nègre prit place immédiatement derrière la femme blanche qui était sortie de la voiture. La grand'mère vit la dame repasser au nègre une poignée de flacons de sauce et de catsup. « Cela fera un dollar un quart », fit-elle. Le nègre lui donna l'argent. Elle le prit, passa devant eux et traversa le magasin. La grand'mère acheta une bouteille d'huile d'olive importée d'Italie avec le prix sur l'étiquette. « Il me reste encore vingt-huit cents », dit-elle. Et elle continua d'avancer, en regardant les prix marqués, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un article à vingt-huit cents. C'était une boîte d'une demi-douzaine de savonnettes à bains. Munie de ses deux paquets, elle sortit du magasin. Au coin de la rue était un policeman. « Je vais vous emprunter une allumette », lui dit-elle.

Le policeman fouilla dans sa poche. « Pourquoi n'en avez-vous pas acheté pendant que vous étiez là-dedans ? » lui demanda-t-il.

— J'ai tout bonnement oublié. Vous savez comme c'est quand on fait des courses avec un enfant.

— Un enfant ? Où est-il donc ?

— Je l'ai vendu dans le magasin, dit la femme.

— Vous devriez jouer la comédie, fit le policeman. Combien qu'il vous faut d'allumettes ? J'en ai qu'une ou deux.

— Une seule, dit la femme. Il ne m'en faut jamais qu'une pour allumer du feu.

— Vous devriez jouer la comédie, répéta le policeman. Vous feriez crouler la boîte.

— C'est bien ça, fit la femme. Je vais faire crouler la boîte.

— Quelle boîte ? » Il la regarda. « L'asile de nuit ? »

— Je vais la faire crouler, répéta la femme. Regardez voir seulement demain dans les journaux. J'espère qu'ils mettront mon nom sans se tromper.

— Comment que c'est vot' nom ? Teddy Roosevelt ?

— Non, Monsieur, c'est celui de mon fils.

— Ah, c'est pour ça que vous aviez tant de mal à faire vos courses, n'est-ce pas ? Vous devriez jouer la comédie... Est-ce que deux allumettes ça suffira ?

Ils avaient déjà eu trois alertes à la même adresse, aussi ne se pressèrent-ils pas. La première arrivée fut la fille. La porte était fermée à clef, et lorsque les pompiers arrivèrent et l'enfoncèrent, la maison commençait à se lézarder. La grand'mère était appuyée à une fenêtre d'en haut d'où s'échappaient déjà des volutes de fumée. « Les salauds, criait-elle. Ils s'figuraient l'avoir. Mais je leur avais dit que j'leur montrerais. J'leur avais dit. »

La mère pensait que Popeye avait péri également. On l'entraîna, hurlante, tandis que la figure vociférante de la grand'mère disparaissait dans la fumée et que la carcasse de la maison s'effondrait sur elle-même. Ce fut devant ces ruines que la trouvèrent la dame et le policeman qui portait l'enfant. Avec une expression de démente, la bouche béante, elle regardait stupidement son petit tout en repoussant ses cheveux en arrière de ses tempes d'un geste lent de ses deux mains. Elle ne se remit jamais complètement. Son dur travail, le manque d'air et de distraction, la maladie qu'elle avait hérité de son fugitif mari, la rendaient incapable de résister à un pareil choc, et, à certains moments, bien qu'elle le tînt dans ses bras en lui chantant des chansons, elle était encore persuadée que l'enfant avait péri.

Popeye aurait mieux fait de mourir. Il n'eut pas un cheveu avant l'âge de cinq ans, époque à laquelle il était déjà externe dans une institution. C'était un enfant chétif, d'une taille au-dessous de la normale, avec un estomac si délicat que le moindre écart du sévère régime qui lui avait été fixé par le médecin le jetait dans des convulsions. « L'alcool le tuerait comme de la strychnine, avait dit le docteur. Et il ne sera jamais un homme à proprement parler. Avec des soins, il pourra vivre encore quelques années, mais il ne se développera jamais. » Il avait dit cela à la dame qui avait trouvé Popeye dans sa voiture le jour où la grand'mère avait mis le feu à la maison. C'était cette dame qui avait prié le docteur de prendre soin de l'enfant. Les après-midi et les jours de congé, elle l'envoyait chercher et le faisait amener chez elle, où il s'amusait tout seul. Elle décida de donner pour le distraire une matinée d'enfants. Elle lui en fit part, lui acheta un vêtement neuf. Le jour de la réunion était venu, les invités arrivaient déjà ; on ne put parvenir à découvrir Popeye. Enfin, un domestique trouva la porte d'une des salles de bains fermée à clef. On eut beau appeler l'enfant, on n'obtint aucune réponse. On envoya chercher un serrurier, mais, en attendant, la dame inquiète fit enfoncer la porte à coups de hache. La salle de bains était vide. La fenêtre était ouverte. Elle donnait sur un toit dont la gouttière descendait jusqu'au sol. Mais Popeye avait disparu. Par terre était une cage d'osier qui avait contenu deux perruches inséparables ; à côté gisaient les oiseaux et les ciseaux ensanglantés qui lui avaient servi à les découper vivants.

Trois mois plus tard, sur la dénonciation d'un voisin de sa mère, Popeye fut arrêté et envoyé dans une maison de correction. Il avait dépecé de la même façon que les perruches un chaton déjà grand.

Sa mère n'était qu'une pauvre valétudinaire. La dame qui avait tenté d'appivoiser Popeye la faisait vivre en lui confiant des travaux à l'aiguille et autres menus ouvrages. Lorsque Popeye fut sorti de la maison de correction, – on le relâcha au bout de cinq ans, soi-disant guéri, sa conduite ayant été irréprochable, – il écrivit à sa mère deux ou trois fois par an, d'abord de Mobile, puis de la Nouvelle-Orléans, et enfin de Memphis. Chaque été, il revenait au pays la voir, cossu, calme, mince, sombre et distant dans ses complets noirs étriqués. Il lui avait raconté qu'il était employé de nuit dans des hôtels, et que, par profession, il allait de ville en ville, comme pourrait le faire un médecin ou un avocat.

Comme il se rendait auprès de sa mère, cet été-là, on l'avait arrêté pour

avoir assassiné un homme dans une certaine ville, et à une heure où, dans une autre ville, il assassinait un autre homme. On l'avait arrêté, lui, cet homme qui gagnait de l'argent et ne savait qu'en faire ni à quoi le dépenser, car il était averti que l'alcool le tuerait aussi sûrement qu'un poison, cet homme qui n'avait pas d'ami, qui n'avait jamais connu de femme et se rendait compte qu'il ne le pourrait jamais. « Merde, alors ! » dit-il en jetant un coup d'œil circulaire autour de la cellule, à la prison de la ville où le policier avait été assassiné, tandis que sa main libre (l'autre était attachée par une chaînette à l'agent qui l'avait amené de Birmingham), jouait avec une cigarette qu'il venait de tirer de son veston.

— Qu'il fasse demander son avocat, déclara-t-on, et qu'il se mette à table. Tu veux télégraphier ?

— Non », dit-il, en inspectant rapidement, de son regard voilé et glacial, la couchette, la fenêtre étroite et haute, la porte à barreaux par laquelle tombait la lumière. On lui retira les menottes. De sa main sembla jaillir dans l'air raréfié une petite flamme. Il alluma la cigarette, lança d'une chiquenaude l'allumette vers la porte. « Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse d'un avocat ? Je n'ai jamais mis les pieds à... Comment appelez-vous ce trou ? »

On le lui dit. « Tu avais oublié, hein ? »

— Il ne l'oubliera plus désormais, fit un autre.

— Et il se rappellera le nom de son avocat demain matin, dit le premier.

Ils quittèrent la cellule, le laissant sur la couchette, en train de fumer. Il entendit les portes claquer. De temps en temps, des voix lui parvenaient des autres cellules ; quelque part au bout du couloir, un nègre chantait. Popeye s'étendit sur la couchette, croisa ses pieds aux petites chaussures noires reluisantes. « Merde, alors ! » fit-il.

Le lendemain matin, le juge lui demanda s'il désirait un avocat.

— Pour quoi faire ? répondit-il. Je leur ai dit, hier soir, que je n'avais jamais de ma vie mis les pieds ici. Je n'aime pas assez ce patelin pour y faire venir un pauvre type pour la peau.

Le juge et le bailli s'entretenaient à l'écart.

— Il vaudrait mieux que vous réclamiez un avocat, dit le juge.

— Très bien », fit Popeye. Il se tourna du côté de la salle, et, s'adressant au public : « Y en a-t-il un parmi vous autres, la coterie, qui veuille gagner une journée de boulot ? »

Le juge frappa sur la table. Popeye lui tourna le dos, ses maigres épaules se haussèrent légèrement, sa main se dirigea vers la poche du veston où se trouvaient les cigarettes. Le juge lui désigna un avocat d'office, un jeune homme tout frais émoulu de l'école de droit.

— Et j'm'en fous qu'on me balance en vitesse, fit Popeye. Qu'on en finisse tout de suite.

— En tout cas, vous n'obtiendrez pas de moi la liberté sous caution, déclara le président.

— Ouais ? fit Popeye. Ça va, Toto ? dit-il à son avocat. Vas-y ; on m'attend en ce moment à Pensacola.

— Ramenez l'inculpé à la prison, ordonna le juge.

Son avocat avait un visage sérieux, ardent et laid. Il parlait intarissablement avec une sorte d'enthousiasme compassé, tandis que Popeye fumait allongé sur la couchette, son chapeau sur les yeux, immobile comme un serpent qui se chauffe au soleil, n'eût été le mouvement intermittent de la main qui tenait la cigarette. À la fin, Popeye dit : « 'Coute. Moi c'est pas l'juge. Va lui raconter tout ça. »

— Mais il faut bien que je...

— Comment donc. Dis-le leur. Moi je ne sais rien de rien. J'y étais même pas. Va donc faire un tour, ça te fera passer ça.

Le procès dura un jour. Tandis que déposaient un collègue du policeman, un marchand de cigares et une téléphoniste, et que son propre avocat répliquait avec un mélange indigent de chaleur maladroite et de stupidité solennelle, Popeye allongé sur sa chaise regardait par la fenêtre au-dessus de la tête des jurés. De temps en temps, il bâillait ; sa main faisait le geste de fouiller dans la poche aux cigarettes, puis elle se retenait et restait là, désœuvrée, contre l'étoffe de son complet, cireuse, inerte, irréaliste et minuscule, comme une main de poupée.

Les jurés délibérèrent pendant huit minutes. Debout, tournés vers lui, ils le déclarèrent coupable. Immobile, dans la même position, pendant un long

moment il leur rendit leur regard, en silence. « Eh bien, merde alors ! » dit-il enfin.

Le juge frappa quelques coups de son marteau. Le policeman toucha le bras de Popeye.

— Je ferai appel, bafouillait l'avocat qui s'était précipité à ses côtés. Je les traînerai devant toutes les juridictions...

— Comment donc ! fit Popeye en s'allongeant sur la couchette et en allumant une cigarette, mais pas ici. Fous-moi l'camp, maintenant. Va prendre une pilule.

Le district attorney prenait déjà ses dispositions en vue de l'appel. « Ça a été trop facile, disait-il. Il a pris ça... Vous avez vu comme il a pris ça ? Comme s'il avait écouté une chanson et qu'il fût trop indolent pour qu'elle lui plût ou lui déplût ; alors que la Cour lui disait quel jour on allait lui rompre le cou ! Il y a probablement à Memphis en ce moment un avocat qui fait le pied de grue à la porte de la Cour suprême en attendant un coup de téléphone. Je les connais. Ce sont des forbans de cette espèce qui ont fait de la justice un objet de risée, au point que, même quand on obtient une condamnation, chacun sait parfaitement qu'elle ne sera pas maintenue. »

Popeye envoya chercher le guichetier et lui donna un billet de cent dollars. Il désirait de quoi se raser et des cigarettes. « Garde la monnaie et fais-moi savoir quand il n'y en aura plus », dit-il.

— J crois bien qu'vous n'en avez plus pour longtemps à fumer avec moi, dit le guichetier. Vous allez avoir un bon avocat, cette fois-ci.

— N'oublie pas cette lotion, recommanda Popeye. « De l'Ed. Pinaud. » Il prononçait cela « Païnaude ».

Il avait fait un été gris, un peu frais. Il ne parvenait à la cellule qu'un jour avare, et une lampe brûlait à toute heure dans le couloir. Sa lumière s'épandait à l'intérieur de la cellule comme un large et clair dallage, et tombait sur la couchette à la hauteur des pieds de Popeye. Le guichetier lui donna une chaise. Il s'en servit en guise de table. Sur elle étaient posés la montre à un dollar, un paquet de cigarettes et un bol à soupe fêlé rempli de mégots. Popeye allongé sur la couchette fumait en contemplant ses pieds tandis que les jours s'écoulaient les uns après les autres. L'éclat de ses souliers était devenu moins brillant et ses vêtements auraient eu besoin d'un

coup de fer, parce qu'il couchait avec jour et nuit, car il faisait frais dans la cellule de pierre.

Un jour, le guichetier lui dit : « Y a des gens par ici qui racontent que c'flic avait cherché à s'faire descendre. Il a fait deux ou trois choses pas propres que tout le monde connaît. » Popeye fumait, son chapeau incliné sur la figure. Le guichetier reprit : « Y pourraient des fois n'pas envoyer vot'télégramme. Faut-il que j'en envoie un autre pour vous ? » Appuyé contre la grille, il pouvait voir les pieds de Popeye, ses jambes minces et noires allant se perdre dans le tas exigu de son corps allongé, le chapeau de guingois sur son visage détourné, la cigarette dans une main menue. Les pieds étaient dans l'ombre que projetait le corps du gardien, et qui se découpait sur la mosaïque du grillage. Au bout d'un moment, le guichetier s'éloigna sans rien dire.

Quand il ne lui resta plus que six jours, le guichetier s'offrit à lui apporter des magazines et un jeu de cartes.

— Pour quoi faire ? » dit Popeye. Pour la première fois il regarda le guichetier, la tête levée, les yeux, dans son visage lisse et blême, ronds et doux comme les bouts des fléchettes des carabines pneumatiques. Puis il se rallongea. Désormais, chaque matin, le guichetier glissa par la porte un rouleau de journaux. Ils tombaient à terre et restaient là, s'accumulant, se déroulant, s'aplatissant peu à peu par leur propre poids, chaque jour un peu plus.

Quand il ne lui resta plus que trois jours, un avocat de Memphis arriva. Sans y avoir été convié, il se précipita à la cellule. Toute cette matinée-là, le guichetier entendit sa voix discuter, tempêter, adjurer ; vers midi, il était complètement aphone, sa voix n'était plus qu'un murmure.

— Est-ce que vous allez vous contenter de rester là vautré à attendre...

— J'suis très bien comme ça, dit Popeye. J't'ai pas envoyé chercher. R'tire ton museau de d'là.

— Est-ce que vous tenez à être pendu ? Est-ce cela ? Cherchez-vous à vous suicider ? Êtes-vous si fatigué de gagner du pèze que... Vous, le plus malin...

— J'te l'ai déjà dit. J't'ai assez vu.

— Vous, vous laisser condamner à mort par un blanc-bec de juge de paix ! Quand je serai de retour à Memphis et que je raconterai ça, personne ne voudra me croire.

— Alors, ne le raconte pas. » Il demeura couché un moment, pendant que l'avocat le regardait avec une incrédulité déconcertée et furieuse. « Sacrée bande de cons ! fit Popeye. Nom de Dieu... Allez, fous le camp ! J'te l'ai déjà dit. J'suis très bien comme ça. »

La nuit d'avant, un pasteur entra.

— Voulez-vous me permettre de prier avec vous ? demanda-t-il.

— Comment donc, dit Popeye ; vas-y. T'gêne pas pour moi.

Le pasteur s'agenouilla près de la couchette où Popeye était étendu en train de fumer. Au bout d'un moment, le pasteur l'entendit se lever et traverser la cellule, puis revenir à la couchette. Quand il se releva, Popeye était étendu sur la couchette, fumant toujours. Le pasteur regarda derrière lui, là où il l'avait entendu aller, et il aperçut au bas du mur douze marques tracées à égale distance les unes des autres, comme si elles avaient été faites avec un bout d'allumette brûlée. Deux des intervalles étaient remplis de bouts de cigarettes alignés en rangs méticuleux. Dans la troisième, il y avait deux bouts. Avant de s'en aller, il vit Popeye se lever, écraser deux bouts de cigarettes de plus et les poser soigneusement à côté des autres.

Cinq heures venaient de sonner lorsque le pasteur revint. Tous les intervalles étaient remplis à l'exception du douzième, déjà plein aux trois quarts. Popeye était étendu sur la couchette. « On y va ? » demanda-t-il.

— Pas encore, dit le pasteur. Essayez de prier. Essayez.

— Comment donc, fit-il. Vas-y toujours. » Le pasteur s'agenouilla de nouveau. Il entendit Popeye se lever une fois, traverser la cellule et revenir.

À cinq heures et demie, le guichetier arriva. « Je vous ai apporté... » dit-il. Silencieusement, il tendit son poing fermé à travers les barreaux. « Voici votre monnaie sur les cent dollars que vous m'aviez... J'ai apporté... Ça fait quarante-cinq dollars, fit-il. Attendez, j'vas r'compter. Je ne me rappelle plus très bien, mais j'peux vous donner une liste... ces billets... »

— Garde, dit Popeye sans bouger. Ça sera pour t'acheter un cerceau.

À six heures, on vint le chercher. Le pasteur accompagna Popeye, la main sous son coude, et il demeura en prières au bas de l'échafaud pendant qu'on ajustait la corde et qu'on la faisait passer par-dessus la tête huilée et luisante de Popeye en dérangeant sa coiffure. Comme il avait les mains liées, il se mit à secouer la tête pour rejeter ses cheveux en arrière chaque fois qu'ils retombaient par devant. Le pasteur priait, les autres étaient à leur poste, immobiles, la tête inclinée.

Popeye jetait son cou en avant par petites saccades. « Pssst ! » fit-il, et ce pssst passa comme une lame à travers le bourdonnement du pasteur ; « pssst ! » Le shérif le regarda ; il cessa de secouer la tête et demeura raide comme s'il eût eu un œuf en équilibre sur le crâne. « Arrange-moi un peu les cheveux, Toto », dit-il.

— Pour sûr, fit le shérif, que je vais te les arranger. » Et il bascula la trappe.

Ç'avait été une journée grise dans le gris été d'une année grise. Dans la rue, les vieux messieurs avaient des pardessus. Dans le jardin du Luxembourg, où passaient Temple et son père, les femmes assises tricotaient des fichus ; même les hommes qui jouaient au croquet étaient en vestons et en capes. Dans la triste pénombre des marronniers, le choc sec des boules et les cris joyeux des enfants avaient je ne sais quoi de la noble et fugitive mélancolie de l'automne. Au-delà du rond-point à la balustrade pseudo grecque, où le mouvement de la foule venait de se figer, où se déversaient les flots d'une lumière grise de même couleur et de même trame que le jet de l'eau retombant dans le bassin, on percevait le rythme éclatant d'une musique. Ils poursuivirent, passèrent devant le bassin où des enfants et un vieillard en pardessus marron râpé faisaient voguer des petits bateaux, s'enfoncèrent de nouveau sous les arbres, prirent des sièges et s'assirent. Immédiatement, avec une promptitude sénile, une vieille femme survint et encaissa quatre sous.

Dans le kiosque, une musique militaire en bleu horizon jouait du Massenet, du Scriabine et du Berlioz semblable à une mince couche de

Tchaïkovsky tarabiscoté sur une tranche de pain rassis. Des branches, l'éclat mouillé du crépuscule s'égouttait sur la toiture du kiosque et sur les sombres champignons des parapluies. Les résonances profondes des cuivres éclataient et mouraient dans le glauque crépuscule, épandant sur Temple et son père un flot d'harmonieuse tristesse. Temple bâilla derrière sa main, sortit sa boîte à poudre, l'ouvrit sur un visage en miniature, buté, déçu et morose. À côté d'elle, son père était assis, les mains croisées sur la poignée de sa canne, la barre inflexible de ses moustaches embuée d'humidité et comme givrée d'argent. Elle referma la boîte, et, sous son coquet chapeau neuf, elle sembla suivre des yeux le trajet induleux des sons, se fondre avec la mourante clameur des cuivres, là-bas, au-delà du bassin et de la terrasse où, entre les arbres sombres, les reines du temps passé poursuivent sous leurs marbres tavelés leurs tranquilles rêveries, là-bas dans le ciel gisant et vaincu, dans le ciel pâmé sous l'étreinte de la saison de pluie et de mort.

FIN

{1} Serpent des Florides extrêmement venimeux. T.

{2} Espèce de chênes nains (quercus marylandia) au feuillage d'un vert très foncé. T.

{3} Grand pénitencier militaire des É. U.

{4} Sic (N. du copiste)

{5} Sic (N. du copiste)

{6} Le Beau Danube Bleu.

{7} Sic. (N. du copiste)

{8} N. D. T. — Aux É. U., le tribunal criminel siégeant, selon les besoins, dans diverses villes d'un comté, à la manière des audiences foraines de nos juges de paix.

Table des Matières

Préface

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI